This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Phil. l. 43 Bd. Feb. 1895.

Harvard College Library

FROM THE BEQUEST OF

JOHN AMORY LOWELL,

(Class of 1815).

This fund is $20,000, and of its income three quarters
shall be spent for books and one quarter
be added to the principal.

30 Mar. — 17 Dec. 1894.

REVUE DE LINGUISTIQUE

ET

DE PHILOLOGIE COMPARÉE

TOME XXVII

ORLÉANS. — IMP. PAUL PIGELET.

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

JULIEN VINSON

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

---

TOME VINGT-SEPTIÈME

PARIS

J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

25, QUAI VOLTAIRE, 25

—

1894

ORLÉANS. — IMP. PAUL PIGELET.

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

JULIEN VINSON

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

---

TOME VINGT-SEPTIÈME

PARIS

J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

25, QUAI VOLTAIRE, 25

—

1894

Phil. Lib. 43
78-40

1894, Mar. 30 — Dec. 17.
Sowell fund.

Philol. 43
Ref

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

JULIEN VINSON

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

---

TOME VINGT-SEPTIÈME

15 JANVIER 1894

PARIS

J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

25, QUAI VOLTAIRE, 25

1894

SOMMAIRE DU N° 1.

Pages.

Raoul de la Grasserie. — De l'infixation 1

Vocabulaires basques de Pierre d'Urte (*suite*). 28

André Lefèvre. — Les temps homériques 49

Alphonse Pinart. — Notes sur les Indiens Chocoes. . . . 70

— Études sur les Indiens californiens. . 79

BIBLIOGRAPHIE

Comte de Charencey. — *Petite Grammaire du patois de l'arrondissement d'Alençon*, par M. Charles VÉREL. 88

Julien Vinson. — *Le Bouddhisme éclectique*, par Léon DE ROSNY 90

VARIA. — Les sonnets monosyllabiques. 92

LIBRARY
Lowell Fund

DE L'INFIXATION

Les pronoms personnels possessifs, prédicatifs ou objectifs, les substantifs régimes, les affixes de dérivation dans presque toutes les langues connues gravitent autour du substantif ou du verbe qu'ils déterminent et y sont soit postposés, soit préposés ; très souvent ils s'en approchent davantage et s'y agglutinent avec ou sans modification d'eux-mêmes et de la partie finale ou initiale du mot dominant et deviennent ainsi des suffixes ou des préfixes ; quelquefois divers préfixes se suivent et se placent dans un certain ordre, l'un enfermant l'autre, l'enveloppant, d'où le singulier phénomène de la conjugaison objective que nous avons étudié ailleurs ; bien plus, dans ce conglomérat ces préfixes s'atrophient, opèrent une fusion entre eux et deviennent presque rebelles à l'analyse.

Mais il se produit dans certaines langues américaines, et dans quelques autres, un phénomène plus remarquable encore et qui semble le dernier mot de la pénétration d'un mot de substance par une partie enclitique ou proclitique. Le mot principal, substantif ou verbe, suivant les cas, s'ouvre et entre ses syllabes s'intercale la particule, soit pronom, soit préfixe, soit quelquefois, mais très rarement, un complément substantif, de manière à créer entre le déterminant et le déterminé l'union la plus intime. C'est le phénomène de l'*infixation*.

Notre but est de l'étudier dans les langues américaines et océaniennes, puis dans quelques autres où il se rencontre. Enfin, après avoir constaté les faits, nous en tenterons l'explication.

1° Constatation des faits d'infixation

A. *Infixation dans les langues américaines.*

La structure grammaticale d'un très grand nombre de langues américaines est encore inconnue et il est à penser que leur découverte ultérieure amènera la constatation d'un plus grand nombre de faits d'infixation. Ce qui nous porte à le croire, c'est que M. Lucien Adam, en dressant pour la première fois la grammaire du Mosquito, y a relevé les exemples d'infixation les plus frappants.

Dans les langues américaines depuis longtemps connues c'est le dacotah qui le présente de la manière la plus nette.

1° *Le dacotah.*

Nous avons énoncé que l'infixation ne s'applique pas toujours aux mêmes particules, mais tantôt au pronom possessif, tantôt au prédicatif ou à l'objectif, tantôt aux affixes de dérivation. Ici c'est le pronom prédicatif, ou l'objectif qui est infixé et il l'est dans le verbe.

En dacotah, ce qui dans beaucoup de langues n'a pas lieu, le pronom prédicatif se distingue du pronom possessif, par conséquent l'idée verbale est autonome et ne se confond pas avec celle du substantif, et en effet, dans les rapports du pronom possessif avec le substantif, l'infixation n'a nullement lieu. Cependant, lorsque les verbes dérivent de subs-

tantifs ou d'adjectifs, ce sont les pronoms possessifs qui sont employés.

Le pronom prédicatif, tantôt se préfixe au verbe, tantôt s'y infixe.

Le pronom objectif se préfixe ou s'infixe à son tour au verbe, et a, lui aussi, une forme particulière. Enfin le pronom prédicatif se répète quelquefois, et se trouve pléonatisquement à la fois préfixé et infixé.

Voilà le tableau de ces pronoms :

	Pronoms possessifs	*Prédicatif préfixé, ou infixé, ou à la fois préfixé et infixé.*	*Objectif*
	—	—	—
1re p.	mi-ta.	wa, we, md, b.	ma, mi.
2e p.	ni-ta.	ya, ye, d.	ni (en relation avec la 3e personne). tsi (en relation avec la 1re.
3e p.	-ta.	. . . . .	. . . . .

Pluriel.

1re p.	*Incl.* uki-ta.	û, ûki.	ù. ûki. . . pi.
	Excl. uki-ta-pi	û, ûki. . . pi.	û, ûki. . . pi.
2e p.	ni-ta-pi.	ya, ye. . . pi,	ni. . . pi.
3e p.	ta-pi.	. . . . . pi.	witša.

Voici maintenant deux paradigmes où le pronom prédicatif est infixé :

Verbe *mano,* voler.

Singulier.	*Pluriel.*
1re p. ma-wa-nô.	Incl. ma-û-nô.
	Excl. ma-û-nô pi.
2e p. ma-ya-nô.	ma-ya-nô-pi.
3e p. ma-nô.	ma-nô-pi.

Verbe *hiyu*, venir.

1re p. hi-b-u.	Incl. û-hiyu.
	Excl. û-hiyu-pi.
2e p. hi-d-u.	hi-d-u-pi.
3e p. hi-y-u.	hi-yu-pi.

On remarquera que dans ce dernier verbe, à la première personne du pluriel, le prédicatif est préfixé.

Voici deux paradigmes où le prédicatif est préfixé :

Verbe *kaška*, lier.

Singulier.	*Pluriel.*
1re p. wa-kaška.	Incl. û-kaška.
	Excl. û-kâska-pi.
2e p. ya-kâska.	ya-kâska-si.
3e p. kaška.	kâska-pi.

Verbe *yûšta*, finir.

1re p. md-ušta.	*Incl.* û-štâ.
	Excl. û-štâ-pi.
2e p. d-ušta.	d-ûstâ-pi.
3e p. y ušta.	yûstâ-pi.

Voici un paradigme où le prédicatif est à la fois préfixé et infixé :

Verbe *hiyotâka*, venir et s'asseoir.

Singulier.	*Pluriel.*
1re p. wa-hi-imd-otâka.	Incl. û-hiyo-tâka.
	Excl. û-hiyo-tâka-pi.
2e p. ya-hi-d-otâka.	ya-hi-d-otâka-pi.
3e p. hyotaka.	hiyotaka-pi.

Ici, à la première personne du pluriel, le prédicatif est seulement préfixé.

On remarquera partout que la troisième personne se suppose, qu'elle n'a besoin, pour se marquer, ni de préfixation ni d'infixation.

Lorsque la conjugaison est objective, c'est-à-dire lorsqu'il y a un pronom objectif, l'infixation comprend à la fois le prédicatif et l'objectif.

Verbe *wâstedaka*, aimer.

Waste-wa-daka, j'aime.
Waste-ma-ya-daka = aimes-moi — tu = tu m'aimes.

L'infixation s'applique donc au prédicatif et à l'objectif, mais le possessif en est exclu.

2° *Langue athapaske.*

En Tschippeyan le pronom possessif se préfixe au substantif, mais le prédicatif s'infixe aux verbes.

Voici le tableau du *prédicatif :*

Singulier : 1re p. si; 2e nen; 3e edini.
Incl. : 1re p. nuuni; 2e nuuni; 3e eyênê eyini-nu.
Excl. : 1re p. na-nuuni; 2e na-nuini; 3e eyunu-ki.

Tel est le pronom complet, mais quand il s'infixe, il subit des modifications.

Voici le paradigme de la conjugaison avec infixation :

Verbe *dethel*, hacher.

Singulier : 1re p. de-s-thel; 2e di-nl-thel; 3e de-l-thel.
Pluriel : 1re p. da-del-thel; 2e da-dul-thel; 3e da-del-thel;

Verbe *yâthi*, parler.

Singulier : 1re p. y-à-s-thi; 2e p. yâ-nl-thi; 3e yà-l-thi.
Pluriel : 1re p. yà-ul-thi; 2e da-yul-thi; 3e da-yal-thi.

L'adjectif employé verbalement se conjugue de la même manière :

Nisû = être bon.

Singulier : 1re p. ne-s-sû; 2e ni-zu pour ni-n-zû; 3e nê-zu.
Pluriel : 1re p. da-ni-zù; 2e dâ-nu-zû et da-nê-zû.

Le pronom objectif, au contraire, de même que le posses-

sif, se préfixent au verbe, et lorsqu'il y a conjugaison objective, c'est-à-dire concours du subjectif et de l'objectif.

L'objectif se préfixe et le prédicatif s'infixe.

Verbe *ahi* = imiter.

b-e-s-hi = lui j'imite.
B-e-nel-hi — lui tu imites.
U-e-s-hi — toi j'imite.

3° *En taraske.*

Ici ce n'est plus le pronom sous l'une de ses trois formes : prédicative, possessive ou objective que l'on infixe, c'est le substantif entier lui-même.

C'est le seul cas d'incorporation de ce genre que nous ayons rencontré.

Or voici quelques exemples :

Hopo-ni, laver; — *hopo-ku-ni*, laver les mains; — *hopo-ndu-ni*; laver les pieds; — *hopo-mu-ni*, laver la bouche; — *hopo-ntsâ-ni*, laver la poitrine; — *hopo-ngari-ni*, laver le visage; — *hopo-sû-ni*, laver les bras.

Quelquefois c'est un adverbe ou une particule modifiant le sens du verbe qu'on insère ainsi :

Tirehaka, manger; — *tire-š-haka*, je suis en train de manger; — *tire-ngotša-haka*, je désire manger; — *tire-ka-haka*, je donne à manger.

Cette infixation est contestable ; il semble qu'il y ait plutôt là une incorporation comme nous en trouvons dans la conjugaison objective, ce qui est bien différent ; en effet, dans le premier exemple *ni* est un suffixe et n'appartient pas à la racine ; dans le second, *haka* se décompose en *ha*, indice du présent et *ka* indice de la première personne. Jusqu'à plus ample informé, il semble donc qu'il n'y

ait là qu'une conjugaison objective par suffixation enveloppante et non infixation vraie.

Mais certains cas révèlent une infixation véritable, ainsi l'infixation de *cz : vehcô-mari-ni*, par exemple, signifie *prier*, et *vehcô-cz-marini*, *persuader de prier*.

4° *En mosquito.*

La grammaire du Mosquito, construite par M. Lucien Adam, a révélé le curieux développement dans cette langue du procédé de l'infixation appliqué au pronom possessif, cette fois dans ses rapports avec le substantif, c'est-à-dire sur un nouveau terrain ; quelquefois le procédé s'étend aussi au pronom objectif vis à vis du verbe.

Voici d'abord le paradigme du pronom à la fois possessif, prédicatif et objectif :

Singulier : 1er p. *yang;* 2e *man;* 3e *witin.*
Pluriel : 1er p. *yang nanni* ou *yawan, wan;* 2e *man, man nanni;* 3e *ai waitin, waitin nanni.*

Mais ces formes s'abrègent ou se modifient. C'est ainsi que le pronom objet : *ai* représente la troisième personne lorsqu'il précède un nom ou une postposition, la première personne lorsqu'il précède un verbe ; fait assez singulier.

Ai aissa, son père; *aiwatla,* sa maison; tandis que *ai swis-s,* laisse-moi ; *Eli ai-winnan,* Hélie m'a appelé.

Ce pronom objet, préposé à un verbe, représente la deuxième personne.

Enfin la troisième personne possessive est souvent représentée par la suffixation de *ka*.

Outre ces variantes, les pronoms personnels ont des formes abrégées qui en sont la réduction , c'est ainsi que *yang* de la première personne devient *i*, que *man* de la

deuxième devient *m*. C'est cette forme réduite qui va servir à l'infixation.

Le pronom possessif joint au substantif s'exprime tantôt par la préposition du pronom possessif, tantôt par l'infixation de la réduction de ce pronom à sa voyelle substantielle, tantôt enfin par le cumul des deux procédés, tantôt enfin par la préposition et la suffixation réunies.

Première personne possessive.

Premier procédé. — Préposition simple.

Yang dawan, mon maître; *yang wina* = ma chair.

Deuxième procédé. — Préposition du pronom entier, suffixation de sa voyelle.

Bila, parole;	*yang bil-i*, ma parole.
Lilku, âme;	*yang lilk-i*, mon âme.
Mita, main;	*yang mit-i*, ma main.

Troisième procédé. — Simple suffixation du pronom sous la forme *ki*.

Dawan, maître;	*dawan-ki*, mon maître.
Moini, frère;	*moini-ki*, mon frère.

Quatrième procédé. — Simple infixation de la voyelle du pronom.

C'est ici le phénomène envisagé.

Koalla, vêtement;	*koa-i-lla;* mon vêtement.
Lall, tête;	*la-i-la*, ma tête.
Lakra, frère;	*la-i-kra*, mon frère.
Nakra, œil;	*na-i-kra*, mon œil.
Napa, dent;	*na-i-pa*, ma dent.
Watla, maison;	*wa-i-tla*, ma maison.
Mawan, visage;	*ma-i-wan-ra*, en ma présence.

Nous empruntons tous ces exemples et ceux qui suivent à la grammaire de M. Adam.

Deuxième personne. Personne possessive.

Premier procédé. — Préposition du pronom en sa forme entière.

Man lall-ra, sur ta tête.
Man dinra, ton frère cadet.

Deuxième procédé. — Préposition du pronom en sa forme entière, suffixation du phomène essentiel de ce pronom.

Man bila-m, ta parole.
Man kupia-m, ton cœur.

Troisième procédé. — Simple suffixation.

Mita-m, ta main; ***mina-m,*** tes pieds; ***wissa-m,*** ta langue; ***albi-kam,*** ton serviteur; ***upli-ka-m,*** ton ami.

Quatrième procédé. — Cumul de la préposition de man et de l'infixation d'*m*.

Biarra, ventre;	***man bia-m-ra,*** ton ventre.
Lall, tête;	***man la-m-la,*** ta tête.
Nakra, œil;	***man na-m-kra,*** ton œil.
Lakra, frère;	***man la-m-kra,*** ton frère.
Wasla, champ;	***man wa-m-sla,*** ton champ.
Napakan, serviteur;	***man na-m-pakan,*** ton serviteur.
Watla, maison;	***man wa-m-tla,*** ta maison.

Nous ne nous occupons pas de la troisième personne, elle ne comprend pas le procédé de l'infixation, mais s'exprime tantôt par *writin*, *ai*, préposés, tantôt par l'indice *ka*, suffixé.

L'infixation est au pluriel la même qu'au singulier : le nombre se marque par le pronom pléonastiquement préposé ou par d'autres moyens.

Telle est l'infixation du pronom *possessif* quelquefois.

Mais cette infixation peut gagner aussi le pronom *objectif* et a lieu vis à vis du verbe.

En voici des exemples :

Objectif de la *première* personne :

Man yang-ra ta-i-sap-ras kaka = si tu ne me bénis pas.
God daiwan ba ma-i-rik-bia = Dieu nous le montrera.

Objectif de la *deuxième* personne :

Yang mai ta-m-sap-amni, je te bénirai.
Yang ma-m-rik-atni, je t'ai montré.
Yang maisa-m-pak-aia bal-ri, je suis venu pour vous annoncer.

5° *En klamath.*

Dans sa remarquable grammaire du klamath, un savant américaniste, Albert Gatschet, ne signale dans cette langue qu'un seul cas de suffixation, c'est celui lexicologique de l'*h* qui signifie que l'action a été faite avec les mains. Il en donne les explications suivantes, page 304.

Gé hlápka, monter en se servant des mains, grimper, dérivé de *gelápka*, monter.

P'húshka, déchirer avec les mains, de *púshka*, couper; *gu'hli*, monter en s'aidant des mains, dérivé de *guli*, entrer; *pil'lika*, arracher avec les mains, de *pu'lka*, déchirer; *wáhtekia*, mettre en fuite par ses armes, de *watákias*, disperser.

En creek.

Ici, un seul fait à noter. Au présent du verbe, on infixe *h*, puis cet infixe disparaît et laisse pour trace un allongement de la voyelle qui précède.

Dans les langues algonquines.

Dans ces langues, il se produit un phénomène singulier qui tout d'abord semble tout différent de l'infixation, mais

qui, suivant nous, n'est qu'une infixation déguisée ; il porte le nom technique de changement.

Il a lieu dans la conjugaison des verbes de la langue creek : 1° au participe présent ; 2° au suppositif (toutes les fois que) et au positif (lorsque), dans les sentences qui expriment l'état habituel périodique, et quand on parle en général ; 3° après certaines particules, comme *ekusi*, ainsi ; 4° quand on veut indiquer qu'une action vient de se faire ; 5° après les pronoms et les adverbes interrogatifs ; 6° pour exprimer la conjonction et à quelques temps du subjonctif dans la conjugaison.

Ce changement consiste à modifier la voyelle dans la première syllabe de la racine en général :

â en *iya* ou *eya; a* en *e; e* en *iye; î* en *iye; i* en *e; ô* en *iyo; o* en *we;* par exemple :

à-kkusiw deviendra *eya kkusit; a-piw, epit; tepwew, tiyepwet; nêpin, niyepik; itwew, etwet; ponam, pyonaman; otinam, wetinak.*

Ce changement ne porte pas toujours sur la voyelle de la première syllabe radicale, mais : 1° au parfait, plus-que-parfait et aux deux futurs du participe, il y a mutation de la particule préfixe *gi*, qui devient *ga*, de *ga* qui devient *ge*, et de *gad* qui devient *ged*.

2° Quand le verbe a pris le préfixe *pe*, venir, ou *wi*, désirer, ce sont ces auxilliaires qui deviennent soumis au changement ; s'il y a à la fois deux particules ou une particule et un auxiliaire, le changement n'atteint que le premier seulement.

3° Quand le thème verbal est précédé d'une préposition, d'un adverbe ou d'un adjectif, le changement se fait sur la première syllabe de ces mots : *nin mino bimadis*, je bien vis ; *meno bimadisid*, celui qui bien vit,

Si l'on étudie le changement au point de vue phonétique, on voit que dans presque tous les cas il se fait par l'introduction d'un *i* dans la racine. Cela est évident dans *â* changé en *iya*, *e* changé en *iye*, *ô* changé en *iyo* ; cela n'est pas moins certain dans *à* changé en *e* = *ai* ; mais les changements *î* en *iye*, *î* en *e*, *o* en *we* semblent résister à cette interprétation. Les premières s'y ramènent facilement : *iye* est pour *iyi* qui serait non euphonique, et cet *iye* est devenu *e* ; quant à *we*, transformation de *o*, il est pour *wi*, par attraction de son *w*.

Ce changement, cette variation vocalique est donc au fond une infixation, c'est l'infixation de la voyelle *i*.

D'où vient cette infixation ? Est-ce le résultat de l'influence de la préfixation d'un *i* ?

Il est prématuré d'examiner cette question ici ; nous le ferons un peu plus loin. Remarquons seulement ce fait, c'est que l'infixation ne dépasse pas la première syllabe du conglomérat verbal, et que, lorsque ce conglomérat commence par un adverbe ou une autre particule, c'est cette particule qui, comme première syllabe, le reçoit. L'infixe ne s'éloigne donc pas de la place qu'il tiendrait s'il était préfixe.

Tels sont les faits d'infixation dans les langues américaines ; avant de les apprécier, examinons ceux qui se produisent en dehors de ce groupe.

B. *Infixation dans des langues diverses.*

Les langues diverses qui renferment le même phénomène sont peu nombreuses.

Ce sont les suivantes :

1° L'abchaze, 2° le kotte, 3° la langue de Nikobar, 4° le kolh.

1° *Dans l'abchaze.*

L'abchaze est une langue du Caucase qui fait de l'infixation l'emploi suivant : le verbe se conjugue, tantôt en préfixant le pronom personnel, tantôt en l'infixant entre les deux parties de la racine verbale.

Voici un exemple de préfixation :

Verbe *blueit*, brûler.

Singulier.	*Pluriel.*
1re p. si-blueit.	ha-blueit.
2e p. *Masc.* u-blueit.	šfi-blueit.
Fém. bi-blueit.	
3e p. i-blueit, di-blueit.	i-blueit.

Exemple d'infixation :

Verbe *knah*, pendre.

Singulier.	*Pluriel.*
1re p. Ikna-s-haùeit.	ikna-haueit.
2e p. *Masc.* ikna-ù-haùeit.	ikna-sf-haueit.
Fém. ikna-b-haùeit	
3e p. *Masc.* ikna-i-haueit.	ikna-r-haùeit.
Fém. ikna-l-haùeit.	

2° *Dans le kolh.*

Ici l'infixation n'est plus grammaticale, mais plutôt lexicologique ; elle sert à la formation des mots.

En voici les différents cas :

1° L'infixe *pa*, *pe*, donne au verbe le sens du verbe réciproque. De *get*, couper, on forme *ge - pe - t*, couper réciproquement ; de *dal*, frapper, *da - pa -l*, se frapper réciproquement ; de *daram*, aller vers, *da - p - ram* se rencontrer.

2° Le même infixe avec le suffixe du pluriel *ko* forme

des collectifs ; de *radj*, prince, *rá - pa - dz - ko*, une réunion de princes.

3° Les infixes *na* et *tù* servent à la dérivation :

Dapal, couvrir; *da-na-pal*, couverture; *harùp*, couvrir; *ha-na-rup*, couverture; *hop*, commencer, *etohop*, le commencement; *num*, nommer; *nu-tu-m*, le nom.

Deux suffixes peuvent se suivre.

3° *Dans la langue de Nicobar.*

Cette langue forme sa dérivation au moyen, tantôt de suffixes, tantôt de préfixes, tantôt d'infixes. Ces derniers affectent aussi bien les noms que les verbes.

En voici des exemples :

Kâdu, grand, devient *k-om-adû*, grandi; *bem*, boire; *b-om-em*, buveur; *kapàh*, mourir; *k-am-apâh*, cadavre; *koleit*, laver; *k-om-oleit*, *korotek*, frapper du yung, *k-om-orotek*.

4° *Dans la langue kotte.*

Cette langue emploie l'infixation du pronom personnel dans sa conjugaison, à côté de sa préfixation ; c'est ici le pronom objet qui est infixé, les pronoms sujets sont au contraire suffixés.

Voici la liste des pronoms :

Sing. 1re p. *n*; 2e *u*; 3e (*a*)
Plur. 1re p. *oṅ*, *on*; 2e *oṅ*, *on*; 3e *aṅ*, *an*.

Voici comment se suffixe le pronom sujet :

Verbe : *Agey*, enfanter.

Sing. 1re p. *agej-aṅ*; 2e *agej-u*; 3e *agei*.
Plur. 1re p. *agej-an-ton*; 2e *agej-an-on*; 3e *agej-an*.

Voici comment se suffixe le pronom sujet et s'infixe le pronom objet dans la conjugaison objective :

Hama-a-th-âk-n, je t'aime.
Hama-an-th-âk-ù, tu m'aimes.
Hama-an-th-âk, il m'aime.
Hama-on-th-âk-n, je vous aime.
Hama-on-th-âk-an-ton, nous vous aimons.

5° *Dans les langues malaises.*

C'est ici que règne véritablement l'infixation, dans une partie surtout de cette famille, la branche des îles Philippines ; mais elle se borne à la dérivation, elle n'affecte pas la conjugaison, au moins dans ses pronoms.

Les verbes dérivés sont très nombreux dans les langues malaises, et cette dérivation se fait généralement par préfixes ou par suffixes, ou par les deux à la fois.

Voici l'emploi plus rare des infixes :

1° Dans la dérivation proprement dite, on dérive les substantifs de verbes ou les verbes de substantifs en infixant *um*.

Tagala, *s-um-ulat*, écrire, de *sulat*, lettre; *b-um-asa*, lire, de *basa*, lecture.
Bisaya, *l-um-akat*. aller, de *lakat; b-um-uhat*, travailler, de *bùhat*.
Iloco, *b-um-ato*, se pétrifier, de *bato*, pierre.
Ibanag-*d-um-akit*, passer un fleuve, de *dakiṭ*.
Formosan *š-um-asi*, saler, de *sasi; r-um-aro*, mettre son chapeau, de *raro*.

Javanais *l-um-ampah*, voyager, de *lamphah*.
Battak *f-um-urat*, se voiler, de *surat*.
Dayak *k-um-an*, manger, de *kan*.
Malag *t-om-ani*, pleurer, de *tani*.
Malay *t-um-urun*, livré, de *türun*.

2° Le passif se forme par l'infixation d'*in*

P-in-ag-kuhenap, être cherché, de *mag hanap*.
X-in-otal, être frappé du poing, de *xotol*.
T-in-ulis, être écrit, de *tulis*.
P-in-isat, être pressé, de *pisat*.
F-in-idi, être choisi, de *fidi*.
S-in-asa, être lavé, de *sasa*.

3° Les langues Tagales distinguent les temps réels (présent et passé) et les temps imaginaires : le futur et l'impératif. Pour exprimer les premiers, ils se servent parmi *divers* moyens, de la particule *na* (*ina*) déjà, qu'ils infixent ou préfixent suivant les cas.

Tagala *sulat*, écrire.
Actif présent, *s-u-n-m-usulat* = *susulat*, réduplication de *sulat* + *um* + *n* pour *na*.
Passif présent, *s-in-usulat-en*.
Formosan — *xaxo*, lessive ; prétérit *x-in-um-axo*.

6° *Dans les langues sémitiques.*

Ici le phénomène de l'infixation a un domaine très restreint.

Nous n'en trouvons qu'un exemple en arabe et en hébreu.

La forme réfléchie régulière et primitive du verbe *qatala*, par exemple, est *ta - qatala* ; cette forme est devenue en arabe *iq - ta - tala*, c'est-à-dire que l'adformante *ta* de *préfixe* est devenue *infixe*. Ce procédé est évident, quoiqu'il s'agisse d'un fait isolé ; cette évidence est précieuse, car, comme nous le verrons, elle peut mettre sur la trace de l'origine de l'infixation.

Pour être moins apparent, nous trouvons un autre cas d'infixation qui n'est pas moins remarquable.

Le passif, dans l'arabe et dans la plupart des langues sémitiques, se forme en infixant *u* dans la première syllabe radicale; *qatala*, il a tué, devient *qutala*, il a été tué, lequel pour des raisons purement phonétiques est devenu lui-même plus tard *qutila*. Lorsque le verbe est précédé d'une adformante, c'est dans cette adformante aussi qu'*u* s'infixe ; c'est ainsi que *ta - qatala*, au passif, devient *tu - qutila* ; *ta - qattala*, *tu - quttala* ; *astâ - qtâla*, *ustuqtala*. Il est vrai qu'on pourrait dire qu'il n'y a là qu'une application de la *variation vocalique*, si fréquente dans le sémitisme ; il faut répondre que cette variation portant sur la première syllabe est singulière et semble bien indiquer l'introduction d'un préfixe.

Tels sont les faits linguistiques pris isolément ; avant d'en rechercher les causes, essayons d'abord de les grouper.

2° Synthèse de ces faits

Si l'on réunit les faits linguistiques, et si, avant même d'en chercher l'explication, on les observe et on les groupe, on constate que l'infixation a lieu, tantôt dans le substantif, tantôt dans le verbe, mais dans tous les cas, qu'on n'infixe que des mots réduits à l'état de particules ou d'enclitiques, des pronoms personnels, soit prédicatifs, soit objectifs, soit possessifs, des prépositions, et enfin des substantifs, mais réduits à l'état de particules. Ce dernier cas se présente en tarasque où les mots : *bouche*, *pied*, etc., infixés dans les verbes ne sont pas ceux employés séparément pour exprimer ces idées, mais des mots spéciaux, très courts, devenus des mots vides, et formant de vraies enclitiques. Le véritable substantif, le véritable adjectif ne sont

pas infixés, ou du moins il a fallu leur faire subir une transformation préalable.

Les mots infixés sont donc : 1° des pronoms, 2° des prépositions, 3° des mots de substance, d'abord réduits. L'infixation des langues américaines diffère essentiellement de celle des langues malaisiennes, en ce que la première n'affecte que les pronoms, tandis que la seconde n'affecte que les prépositions.

Entre l'infixation des pronoms et celle des prépositions, il y a, au point de vue psychique, tout au moins, une grande différence. La seconde n'a pour résultat que de faire pénétrer intimement deux idées l'une dans l'autre, de manière à ce qu'elles se modifient réciproquement et ne forment qu'un tout indivisible. C'est l'union lexiologique la plus intime entre deux mots; mais la portée ne s'étend pas au delà. Lorsqu'au contraire le verbe infixe son pronom sujet, ou à la fois son pronom sujet et son pronom objet, c'est l'union de la proposition qui est ainsi fondée d'une manière étroite et caractéristique ; le sujet ne fait plus qu'un avec l'action. La portée devient ainsi bien plus grande. Ce n'est plus l'idée isolée, mais la réunion d'idées, la pensée qui est en jeu.

Si de l'ordre d'idées psychique, on se transporte à l'ordre d'idées phonétique, on est vivement frappé de voir souvent le processus en chemin.

Si l'on ne rencontrait jamais que l'infixation seule, on se demanderait sa route, mais on voit souvent la préfixation et l'infixation concomitantes, et employant le même mot plein dans la préfixation, abrégé dans l'infixation. Ce fait, très visible dans les langues sémitiques et dans le Mosquito, doit être noté avec soin, pour en tirer des conséquences, s'il y a lieu.

Un rapprochement frappe l'esprit en ce qui concerne l'infixation malaisienne ; c'est celui des verbes prépositionnels de l'indo-européen et de quelques autres langues. Les verbes prépositionnels dont nous ferons l'objet d'une étude spéciale sont l'union à divers degrés d'une préposition-adverbe et d'un verbe dont le sens se trouve modifié et multiplié à l'infini. A mesure que l'union morphologique devient plus intime, le sens est transformé davantage. Dans les langues malaisiennes nous avons, au moyen de la préfixation, le summum du verbe prépositionnel.

Si, d'autre part, nous comparons le procédé d'infixation du pronom personnel et surtout du pronom objet dans le verbe avec certains autres procédés des langues américaines, par exemple, celui de la conjugaison objective, nous serons frappés de leur grande ressemblance. Dans la conjugaison objective, par exemple, le pronom objet est enclavé dans un conglomérat entre le pronom sujet et le verbe, il s'y trouve infixé. Il y a une infixation qui n'est, il est vrai, qu'improprement dite, mais elle donne la sensation d'une infixation véritable. On peut se demander quel a été le processus. Les pronoms se sont-ils soudés intimement entre eux et avec le verbe, et se sont-ils rangés dans un ordre tel que le pronom objet s'est trouvé pris entre les deux autres mots, puis par une pression de plus en plus énergique, la racine du verbe s'est-elle entr'ouverte, de manière à laisser entrer entre ses molécules les deux pronoms ou l'un d'eux ? Ou, au contraire, l'union a-t-elle apparu tout de suite complète, et formée par l'infixation proprement dite, puis cette union s'est-elle relâchée, de manière à descendre à la conjugaison objective ? C'est ce qu'on se demande, en présence de l'analogie des deux procédés.

Cependant la conjugaison objective ne s'applique qu'au verbe et non au substantif; elle est impossible pour ce dernier qui n'est garni que d'un seul possessif. Mais elle est réalisée au moyen de l'infixation, dans les langues qui l'admettent, comme le mosquito.

Une des infixations, celle du tarasque, se fait de particules analogues à celles qui en kichua modifient le sens du verbe, de manière à exprimer diverses nuances de l'action (son commencement, sa durée), ou à celles qui dans l'esquimau servent à peu près au même but, à celles enfin qui dans les langues altaïques indiquent la possibilité, la volonté, la négation, et qui se placent entre le verbe et le pronom sujet suffixé. Par exemple : *tire haka*, manger ; *tire - š - haka*, je suis entrain de manger ; *tire - ka - haka*, je donne à manger, déjà cités. C'est une infixation spéciale au point de vue psychique, de sorte qu'à ce point de vue l'infixation peut se diviser en : celle affectant la substance ou l'action particulière (possessive et prépositionnelle), celle affectant l'action en général comme action (celle du tarasque), enfin celle affectant la proposition (prédicative).

Enfin l'infixation est en général syllabique, puisqu'elle comprend une consonne ; cependant celle que nous croyons découvrir dans le changement du verbe algonquin est purement vocalique.

Tels sont les groupements que suggère l'observation, recherchons maintenant les causes de ce phénomène.

2° *Essai d'explication du phénomène de l'infixation.*

On ne saurait soutenir un seul instant que l'infixation d'un phonème a été faite dans une racine, dans le but d'exprimer une nuance du sens ou une fonction grammati-

cale, ou la présence du pronom. Rien n'est intentionnel dans le langage ; tout s'y est formé mécaniquement, et n'a eu que d'une manière hystérogène un emploi fonctionnel.

Les particules qui expriment les pronoms personnels, les affixes de dérivation, ont une origine concrète, ont été des mots pleins, avant de devenir des mots vides ; dans ce dernier état ils se sont agglutinés au substantif ou au verbe, d'abord en se préposant ou se postposant, puis en se préfixant ou se suffixant. Tel est le procédé général et naturel, ils se sont approchés de plus en plus.

Le *processus* suivi par les suffixes est bien connu, mais il faut que nous le rappelions. Le suffixe ne se contenta pas de se souder au mot de substance en se mutilant lui-même, en s'abrégeant et en modifiant la voyelle finale ou la consonne finale de ce mot.

Il atteignit à travers la dernière consonne la voyelle radicale elle-même, ou, plus exactement, tout d'abord la voyelle de ce suffixe vint se placer pléonastiquement auprès de cette voyelle. Ce fut alors l'*épenthèse* du zend.

Harvas = *har-u-as* devient *ha-u-r-vo ; porus* = *por-u-s* devient *po-u-r-us ; barati* devient *bara-i-ti.*

Ce sont les voyelles *i*, *u*, *e*, ou les semi-voyelles *y*, *w*, qui agissent ainsi.

Le même fait sous le nom d'*infection* vocalique se rencontre en celtique ; *maqu-e,* fils, devient *ma-i-qu-e* ; plus tard, la désinence tombant, *maic*, génitif de *mac* ; *ce cane*, il a chanté, devient *ce-chu-i-ne*, plus tard *cechuin*. Ici, l'*a* et l'*o* de la désinence exercent aussi leur influence ; *viras*, l'homme, devient *v-a-iras* ou *veras*, puis *fer* ; *vid - ar*, devient *v - a - id - ar*, puis *vedar* ; *vir*, homme, fait d'abord au datif *vir - u*, puis *vi - u - r - u*, puis *fiur*.

Dans les langues germaniques, ce *processus* a créé la *périphonie* ou *métaphonie* qui se distingue des cas précédents, en ce que la voyelle de la désinence ne se contente pas de s'infixer dans la dernière syllabe du mot à côté de la voyelle de celle-ci, mais se combine avec cette voyelle ou la chasse.

Dans l'islandais toutes les voyelles des suffixes opèrent, aussi bien l'*a* et l'*o* que l'*i*, l'*e* et l'*ü*, seulement dans le premier cas le phénomène prend le nom de *brechung*, rupture.

Hilmr - a devient *hialmr* ; *vaka*, veiller, *vekja* ; *son*, le fils, *synir* ; *blaùdr*, mou, *bleydi* ; *giafar*, le don, au datif pluriel *giofum*.

En allemand moderne *gast* devient *gäste* ; *brust*, *brüste* ; *koch*, *köche* ; *mann*, *männer*. On voit qu'il y a là fusion avec la voyelle radicale. On aperçoit toujours la voyelle de la désinence qui a causé le changement.

En anglais cette voyelle a disparu : *man* a pour pl urie *men*.

Ce dernier cas est curieux ; si l'on ne consultait pas l'étymologie, l'on pourrait penser que le pluriel anglais s'est formé directement par une variation vocalique ou par une infixation. Cependant il n'en est rien ; l'*e* a pour origine l'influence d'un affixe disparu depuis.

En arabe nous rencontrons dans le *pluriel interne* quelque chose d'analogue. Ce pluriel se forme, en général, par la suffixation d'*u*, peu à peu ce suffixe pénètre dans la racine et devient un infixe, d'abord supporté par le suffixe coexistant et puis restant seul.

Telle est l'évolution.

La périphonie de la dernière syllabe du radical n'est, en réalité, qu'une infixation ayant cette place spéciale ; or, cette

infixation ne s'est pas formée subitement ni originairement, c'est le résultat des efforts du suffixe pour pénétrer dans la racine du mot par sa dernière syllabe.

L'infixation proprement dite, c'est-à-dire celle qui se produit dans la première syllabe du radical, n'est-elle pas aussi le résultat des efforts d'un *préfixe* pour se rapprocher davantage du substantif ou du verbe, pour entrer dans sa première syllabe? Si oui, son origine est connue, sa rareté s'explique en même temps.

C'est un préfixe devenu infixe . Si nous consultons l'analogie, il semble bien qu'il en soit ainsi, puisque le suffixe est devenu parfois infixe, le préfixe de son côté a pu le devenir. Mais à l'appui de cette théorie il faut consulter directement les faits.

Si nous trouvons le même affixe, tantôt préfixe et tantôt infixe, il nous paraît que l'indice sera précieux ; nous surprendrons le processus en chemin.

Or c'est ce qui arrive en arabe où *ta - qatala* est devenu *iq - ta - tala*.

Nous devous penser que le passif s'est formé par le même procédé et que *qutala* a été d'abord *uqatala*.

Ce dernier point est une hypothèse, mais le premier est un fait constaté.

Dans la langue américaine mosquito, nous trouvons un procédé analogue à celui de la périphonie, mais ayant lieu par influence du préfixe sur le commencement du mot.

Yang est le pronom de la première personne, mais il s'abrège en *i*, or nous rencontrons : *bila*, parole ; *yang*, *bil - i*, ma parole ; où *i* suffixé est la répétition de *yang* soutenu par la présence de celui-ci.

De même on a dit d'abord : *Yang la - i - la*, ma tête,

l'*i* d'*yang* étant réflété sur la première syllabe radicale, de même que le suffixe dans la périphonie se réflète sur la dernière syllabe radicale : puis *yang*, après avoir produit ce rejeton, périt de manière à simuler une simple variation vocalique.

A la seconde personne, le pronom préposé s'emploie en même temps que l'infixé : *biarra*, ventre ; *manbia - m - ra*, ton ventre, puis le pronom préposé ne soutient plus son infixe et l'on a : *bia - m - ra*, ton ventre.

C'est exactement le processus germanique de périphonie : *mann*, *männer*, *men*.

Il en résulte que dans tous les cas l'infixe a été d'abord préfixe, ou plus exactement le prolongement intérieur d'un préfixe qui a ensuite disparu.

C'est ainsi que dans le monde végétal les racines d'une plante disparaissent lorsque celle-ci a poussé ses rejetons ailleurs.

Mais il nous semble qu'il faut aller plus loin et que tout d'abord, en ce qui concerne les langues américaines, le procédé appelé changement dans les langues algonquines, et que nous avons démontré être en réalité l'infixation d'*i*, était originairement le résultat de l'influence d'un *i* préfixé.

Nous pensons que la variation vocalique des langues sémitiques, qui n'est au fond qu'une infixation spéciale, a parfois la même origine et est le résultat de l'influence de préfixes disparus. On semble toucher du doigt ce fait lorsqu'il s'agit du passif en *u*, dont l'infixe affecte la première syllabe du mot, comme l'indice du pluriel, *u* infixe venu d'un suffixe, affecte la dernière syllabe.

Peut-être en est-il ainsi des modifications vocaliques internes, qui accompagnent la formation du pluriel dans la langue berbère, ce qui provient d'un *i* indice préfixé.

Peut-être enfin pourrait-on prouver la même interprétation de l'apophonie des langues germaniques qui serait quelquefois le résultat de l'influence d'un préfixe disparu, de même que la périphonie, à l'opposite, est l'effet de l'action d'un suffixe ; mais ce n'est qu'une possibilité.

Il nous semble prouvé que l'infixe est né du préfixe, ce qui était le but de notre étude.

Mais pourquoi ce phénomène ne s'est-il produit que sporadiquement ? Est-il plus fréquent dans les langues américaines qu'ailleurs ? A quel effet psychiqne se rattache-t-il ?

La rareté du phénomène d'infixation, dernier terme de la préfixation, s'explique par la rareté du phénomène de la périphonie, dernier terme de la suffixation. Que la périphonie soit rare, cela est certain, mais peu visible pour nous, parce qu'elle règne dans bien des branches de la famille linguistique indo-européenne et que cette famille a pris une importance particulière, en raison de son degré avancé de civilisation. Mais au point de vue purement linguistique, il faut remarquer que cette famille seule contient une périphonie systématique, qui nulle part ailleurs, sauf en singalais, n'apparaît que sporadiquement. L'harmonie vocalique, qui est la contre-partie de la périphonie, ne se trouve, sauf des apparations sporadiques aussi, que dans uu seul groupe, le groupe ouralo-altaïque. Il en devait être de même de l'*infixation initiale* qui est à l'opposite de la périphonie.

C'est qu'en effet cette pénétration de la racine, soit par le préfixe, soit par le suffixe, ne peut être atteinte qu'à la suite de longs efforts, et par une conquête partielle seulement. La racine est résistante dans son vocalisme, même elle use à son contact, par sa masse de deux ou trois syllabes,

la particule d'ordinaire monosyllabique. La pénétration ne peut se faire que sous l'empire d'une force particulière.

Quelle est cette force? Elle peut être phonique, elle peut être aussi psychique. Ici nous ne continuerons pas la comparaison avec la périphonie, car les forces qui ont causé la pénétration diffèrent dans les deux cas. L'infixation dans les langues américaines s'est faite sous l'empire d'une force psychique ; seulement certain nombre d'entre elles (car on a trop généralisé) ont une tendance polysynthétique, qui dans l'ordre grammatical se traduit par l'incorporation ou conjugaison objective. Cette conjugaison forme un conglomérat verbal, où sujet, régime direct et quelquefois aussi l'indirect et le verbe se trouvent soudés dans une étroite union.

Nous avons décrit ailleurs ce phénomène de la conjugaison objective, qui serre de plus en plus les pronoms et englobe le pronom objet entre le pronom sujet et le verbe. Lorsque le langage est habitué à ce conglomérat, il cherche à en exagérer le lien, à faire entrer davantage les pronoms particules dans le verbe et aussi dans le substantif jouant le même rôle ; la racine finit par s'ouvrir et par loger un des pronoms, soit le pronom sujet, soit le pronom objet, soit tous les deux ; il n'y a plus réellement qu'un seul mot qui, avec ce qu'il contient, équivaut à une proposition tout entière. C'est ce qui fait que le phénomène de l'infixation est plus fréquent dans les langues américaines que dans les autres, et que s'il n'y est pas universel, il en est caractéristique.

Seules les langues océaniennes, du moins les malaisiennes, peuvent lutter sur ce point avec les américaines, quoiqu'elles fassent de l'infixation un emploi non morphologique, ou du

moins ne s'appliquant pas aux pronoms, mais surtout un lexicologique pour la dérivation. Faut-il en conclure que les langues océaniennes aient exercé une influence sur celles de l'Amérique ? On serait tenté de le croire si l'on rappelle que le phénomène de l'inclusif et de l'exclusif, qui règne partout dans les langues de l'Océanie, est très fréquent dans celles de l'Amérique et qu'il n'existe ailleurs que tout à fait sporadiquement. Y a-il là une preuve d'immigration ou de rapports très anciens? De telles questions sont trop obscures pour les discuter avec les données actuelles. Nous avons voulu seulement faire une observation qui plus tard pourra être utilisée.

C'est donc à la fois par une voie toute mécanique et phonétique, et par une tendance psychique, que le phénomène, toujours resté rare, de l'infixation, s'est produit. A un certain moment de l'évolution, les phonèmes et leur réunion se sont serrés les uns contre les autres, et ont tendu à s'unir intimement, en même temps que les idées se pénétraient, formaient aussi un conglomérat. C'était le temps d'une puissante polysynthèse linguistique dont on aperçoit les traces çà et là, avant qu'elle se soit éclaircie, puis ait disparu sous l'action d'une analyse incessante qui domine le devenir des langues actuelles.

RAOUL DE LA GRASSERIE.

VOCABULAIRES BASQUES

DE PIERRE D'URTE

DES PARTIES DE L'ORAISON

Nom substantif appellatif, etc. (suite).

Gens de metier, etc.

boulanger,	*okhigna.*
metier de boulanger,	*okhincóä.*
paste,	*orhea.*
levain,	*lemamiä.*
du son,	*çahiä.*
farine,	*irigna.*
meunier,	*errotaçágna.*
moulin,	*erróta.*
moulin a eau,	*vrerróta.*
moulin a vent,	*haïçeerróta.*
moudre,	*ehotçéä.*
moulin a papier,	*papererróta.*
un boucher,	*carnaçeróä.*
boucherie,	*carnaçeriä.*
cordonier,	*çapataguigna.*
du cuir,	*larrúä.*
un apoticaire,	*boticarioa.*
medeçine,	*miritçigna.*
medeçin,	*miricúä* ou *doctóra.*
ordonnance,	*ordéna.*
lavement,	*ajuta.*
breuvage,	*edariä.*
un malade,	*eria.*

maladie,	*eritassúna.*
fiebvre,	*sukhárra.*
fiebvre quarte,	*laurdenéco mignac.*
paralisie,	*paraliçia.*
la peste,	*içurriä.*
rougeole.	*çharrampigna.*
la petite verole,	*picota.*
flux de ventre,	*sabeltassúna.*
flux de sang,	*odoljariëtéä.*
vrine,	*guernüä.*
santé,	*ossassuna.*

Des vers.

un ver,	*harra* ou *çhiçhariä.*
fourmi,	*çhignhaurriä.*
mouche,	*vliä.*
moucheron,	*vlilça.*
papillon,	*pinpirigna.*
un puçe,	*cucussóä.*
un pouil,	*çorriä.*
taupe,	*sathorra.*
mouçhe à miel,	*erléä.*

(Page 30.)

du miel,	*eztiä.*
de la çire,	*ezcóä.*

Bétes venimeuses.

serpent,	*suguéä.*
lezard,	*musquerra.*
araignée,	*ermiärma.*
crapau,	*aphóä.*
dragon,	*tragógna.*

Des metiers.

çharpentier,	*chapantéra.*
une hache,	*haïzcóra.*
menuisier,	*benuzéra.*
çharbonier,	*ikhazguigna.*
boutonnier,	*botoinguilléä.*
tailleur,	*dendariä.*
jardinier,	*baratçeçágna.*
serrurier,	*sarraillguilléa.*
un verrier,	*beyreguilléä.*
chaudronier,	*pangeruguilléä.*
chapelier,	*chapelguilléä.*
croçheteur,	*curtçheteguilléä.*
patissier,	*pastisguilleä.*
tonnelier,	*barriceguillea.*
batelier,	*bateltçagna.*
matelot,	*marignela* ou *itssasguiçóna.*
barbier,	*barbéra.*
gantier,	*escularruguilleä.*
vigneron,	*mahastiçágna.*
faiseur de paniers,	*sasquiguillea.*
panier,	*sasquiä.*
mareçhal,	*ferratçaïlléä.*
orfevre,	*çillharguigna.*
poissonier,	*arraintçaléä.*

Appartenances de l'ame.

ame, raisonable, sensitive, vegetative,	*arima, arraçoingáya, sentigáya, neurrigáya.*
l'entendement,	*adimendúä.*
la volonte,	*borondatéä* ou *nahiä.*
memoire,	*memoriöä.*
pensée,	*phentssamendúä.*
jugement,	*juiamendúä.*

esprit,	*izpirituä.*
sens,	*çentçúä* [substituted for *sentssúäc*].

(Page 31.)

raison,	*arraçogna.*

Des sens.

la veue,	*bista.*
l'odorat,	*vsna.*
l'ouie,	*aditçéä.*
goût,	*guztúä.*
le toucher,	*vquitçéä.*
voix,	*boça.*
parolle,	*hitça.*
discours,	*hizcuntça.*
cry,	*oyhúä.*
soupir,	*suspira.*
respiration,	*hatsshartçéä.*
halaine,	*hatssa.*
regard,	*beguiratçéä.*
raisonnement,	*arraçognatçea* ou *arraçognamendúä.*
ris,	*hirria* ou *hirrieguitea.*
soúris,	*hirrittóä.*
larmes,	*nigarrac.*
presençe,	*prestantçiä.*
songe,	*ametssa.*
sommeil,	*lóä.*
vie,	*biçia* ou *biçitçéä.*
mort,	*heriöä* ou *heriotçéä.*
resurrection,	*erressurrecçióä* ou *erressurrecçionéä* ou *piztéä*, ou *hillenartétic biçíric Jaïquitçéä.*

De quelques autres noms substantifs.

justice, droit,	*çucéna.*
droiture,	*çuçentassúna.*

du bien,	*ontassúna.*
riçhesses,	*aberastassunac.*
pauvreté,	*probrecia* ou *gabéä* ou *gabetassúna.*
amour,	*amudióä.*
amittié,	*adisquidetassúna.*
haine,	*hérra.*
sagesse,	*prestutassúna.*
sçiençe,	*çuhurtçia.*
prudence,	*prudentçiä.*
force,	*indárra* ou *borthiztassúna.*
temperançe,	*temperantçia.*
amertume,	*khirátssa.*
honneur,	*ohorea.*
honnetéte	*onhestassúna.*
plaisir,	*atsseguigna.*
joye,	*bozcarióä.*
vertu,	*berthutéä.*

(Page 32.)

devoir,	*eguinbidéä.*
debte,	*çorra.*
payement,	*pagúä* ou *pagamendúä.*
perfection,	*perfecçignóa* ou *perfecçionéä.*
moderation,	*moderaçignóä* ou *moderaçionéä.*
penchant, inclination,	*inclinaçióä* ou *inclinaçionéä* ou *pendúra* ou *jaydúra.*
ply,	*plegúä.*
action,	*axionea* ou *acçionéä.*
moyen, chemin, voye,	*bidéä.*
cause principe,	*ethorquia.*
violençe,	*bortçha.*
liberté,	*libertatéa.*
çhoix,	*berezléä.*
consulte,	*consultatçéä.*
imprudence,	*imprudentçia.*
extravagance,	*çoramendúä, erhoquerïä.*

repentance,	*urriquia.*
objet,	*beguicóa* ou *objeta.*
affection, desir,	*desira, afecçignóä* ou *afecçionea, gutiçia.*
mouvement,	*mobimendúä.*
trouble,	*trubléa.*
tremblement,	*ikhara* ou *ikharamendúä.*
tremblement de terre,	*lurrikhara.*
necessité,	*neçessitatéä.*
obligation,	*obligatignoa* ou *obligaçionéä.*
esclavage,	*esclabotassúna* ou *gathibutassuna.*
fermetté,	*fermutassuna.*
tendresse,	*samurtassuna.*
dureté,	*gogortassúna.*
obstination,	*ostinaçionéä, théma.*
courage,	*curajéä.*
molesse,	*beratassuna, vmotassuna.*
delicatesse,	*delicatutassuna.*

(Page 33.)

laçheté,	*laçhoqueria.*
grandeur,	*handitassuna.*
hauteur,	*haltotassúna* ou *goratassúna.*
grosseur,	*loditassuna.*
largeur,	*largotassuna, çabaltassúna.*
bassesse, profondeur,	*beheretassuna.*
droiture,	*lerdentassuna, çhuçhentassúna.*
traversité,	*makhurtassuna, errebesqueriä.*
effort,	*eguignahála.*
delicatesse,	*mimberatassúna.*
ombre,	*itçala.*
couleur,	*coloréä.*
nombre,	*nombréä.*
longueur,	*luçetassuna.*
brieveté,	*laburtassúna.*
crainte,	*beldurtassuna.*

confiance,	*confidentçia.*
peril,	*perilla, hirriscúä.*
hardiesse,	*aussartcia.*
impudence,	*impudentcia, insolentçia, atrebimenduä.*
honte,	*ahalquéä.*
chasteté,	*castitatéä.*
netteté,	*garbitassuna.*
saletté,	*likhisqueria, hasqueria, liçuntassúna.*
tache,	*çikhigna.*
abstinence,	*abstinéntçia.*
sobrieté,	*sobrietatéä.*
virginité,	*birginitatéä.*
ivrognerie,	*hordiqueria.*
stupidite,	*tontotassuna.*
liberalité,	*liberalitatéä.*
prodigalite,	*sobrantçia, prodigalitatéä.*
magnifiçence,	*magnificéntçia.*
modestie,	*modestia.*
petitesse,	*ttipitassuna.*
douceur,	*emetassuna.*
vengence,	*mendecúa.*
mepris,	*mespreçióä.*
cruauté,	*crudelitatéä* ou *crueltassuna.*

(Page 34.)

façilite	*errestassuna.*
l'affabilite,	*lanotassuna.*
brutalité,	*bestiaqueria, abrequeria.*
flaterie,	*laussengúä.*
civilite,	*cortessia.*
la verite,	*eguia.*
mensonge,	*gueçúrra.*
menteur,	*gueçurtiä.*
flateur,	*laussengaria.*
dissimulation,	*dissimulaçionéä.*

peché,	*bekhatúä.*
arrogance,	*arrogantçia.*
taçiturnité,	*içhilltassuna, içhilltçéä.*
babill,	*hitçuntçiqueria.*
le secret,	*secretúä.*
vindicatif,	*mendecaria.*
reconnoissance,	*eçagutça.*
ingratitude,	*ingratassúna.*
mechançeté,	*gaçhtaqueria.*
maliçe,	*maleçia.*
injure,	*injuriä.*
mesure,	*neurriä.*
poids,	*pissúäc.*
legerete,	*arintassuna.*
pesanteur,	*pissutassúna.*
plenitude,	*bethetassuna.*
deffaut,	*falta, escassa, escastassúna.*
continence,	*continentçia.*
tolerançe,	*tolerantçia.*
obeissance,	*obedientçia.*
desobeissance,	*desobedientçia.*
pasture,	*bazca.*
nourriture,	*neurrimendúä.*
preçipitation,	*precipitaçionéä.*
infirmité,	*infirmitatéä, flaquéça.*
flamme,	*khárra.*
connoissançe,	*eçagútça.*
connoisseur,	*eçagutçaillea.*
diseur,	*erraillëä.*
parleur,	*mintçatçailléä.*
babillard,	*hitçuntçia.*
le souvenir,	*orhoitçapéna.*
integrite,	*ossotassuna.*
confusion,	*ahalqueria.*

Nom propre.

Jesus,	*Jessus.*
Marie,	*Maria.*
(Page 35.)	
Catherine,	*Cataligna.*
Pierre,	*Piarress, Betri, Betiri, Bettiri, Betrico, Pedro.*
Jean,	*Joäniss, Joaness, Joänisco.*
Estienne,	*Estében.*
Paul,	*Paulo.*
Edouard,	*Edüardo*, etc.

Surnom.

Chamberlaine (1),
D'vrte,
..., etc.

Nom de villes, etc.

Londres,	*Londress.*
Plimouth,	*Plemüä.*
Paris,	*Pariss.*
Bordeaux,	*Bordéle.*
..., etc.	
Thamise,	*Thamissa.*
Loire,	*Lijero.*
..., etc.	
Anglois,	*Anguelessa.*
Ecossois,	*Escossessa.*
François,	*Frantssessa.*

(1) This compliment of mentioning Chamberlaine's name here proves that d'Vrte knew him well or was under obligation to him. (Note de M. A. Clark). On sait que d'Urte a fourni l'un des trois *Pater* en basque qui figure dans le recueil publié par Chamberlaine.

Irlandois,	*Irlandéssa.*
Hollandois,	*Holandessa.*
Alleman,	*Alamana.*
Italien,	*Italianóä.*
Espagnol,	*Espagnóla.*
Labourdin,	*Laphurtárra.*
Bassenavarrois,	*Baçhanabartárra.*
De St-Jean deluz,	*Donibandárra.*
Biarnois,	*Biarnessa.*
Gascon,	*Cascógna.*
..., etc.	

Nom adjectif.

bon,	*ona.*
savoureux,	*gustossóä, goçóä.*
doux,	*eztia, dultçéa.*
aigre,	*migna, garrátça.*
meuri,	*ondúä.*
mol,	*vmóä, béra.*
rude, dur,	*dorphéa, gogórra, çailla.*
amer,	*khiratssdúna.*
tendre,	*samúrra.*
noir,	*beltça.*
beau,	*ederra.*
blanc,	*çhuria.*
laid,	*itssussia.*
rouge,	*gorria.*

(Page 36.)

gris,	*grissa, vhérra.*
verd,	*ferdéä.*
jaune,	*horiä.*
grand,	*handiä.*
haut,	*haltóä.*
long,	*luçéä.*
large,	*largóä, çabála.*

bas,	*baçhóä.*
gros,	*lodiä.*
droit,	*lerdena, çhuçhéna.*
de travers,	*makhúrra, errebéssa.*
crime,	*hobéna.*
court,	*labúrra.*
petit,	*ttipia.*
delicat, sensible,	*senticórra, mimbéra.*
net,	*garbia, çhahúä.*
propre,	*propia.*
sale,	*liçúna, hátssa, likhítssa, çikhintssúa.*
chaud,	*beróa.*
sec,	*idórra.*
froid,	*hotça.*
humide,	*heçéa.*
sage, bonne personne,	*prestua, ona.*
hardi,	*aussarta.*
insolent,	*impudenta, insolenta, attrebitua, ahalquegabea.*
fort,	*borthitça, sendóä, indartssúä.*
foible,	*flacóä.*
malade,	*eriä.*
craintif,	*beldurtia.*
perilleux,	*perillóssa.*
sobre,	*sobréä.*
yvronge,	*hordiä.*
affamé,	*gosséa.*
rassassié,	*asséä.*
stupide,	*tontóä.*
liberal,	*liberala.*
genereux,	*jenerossóä.*
prodigue,	*prodigala.*
magnifique,	*magnificóä.*
modeste, retenu, grave,	*modesta, gravéa, arrastatúä.*
petit,	*çhumea, ttipia.*

doux,	*eméä.*
vindicatif,	*mendecaria.*
meprisé,	*mespreciatúä.*
avare,	*abariçiossa, lucurarióä.*
superbe,	*vrguillutssua.*
gourmand,	*gormanta.*
envieux,	*imbidiossa.*
paresseux,	*naguia.*
humble,	*humilla.*
humilité,	*humiltassúna.*
vigilant, éveillé,	*atçárra.*
tardif,	*berancórra.*
habile,	*agudóä.*
cruel,	*cruëla.*

(Page 37.)

façile,	*erreça* ou *erreçha.*
affable,	*lanóä.*
brutal,	*gu çaabréä.*
flateur,	*laussengaria.*
çivil,	*cortessa.*
vray,	*eguia.*
menteur,	*gueçurtia.*
dissimulé,	*dissimulatúa.*
pecheur, pecheresse,	*bekhatorea* ou *bekhatoróssa.*
arrogant,	*arroganta.*
taçiturne, silencieux,	*içhilla.*
babillard,	*hitçuntçia.*
secret,	*secretúä, estalia, gordéa.*
connu,	*eçagutua.*
ingrat,	*ingrata.*
meçhant,	*gaçhtóä.*
malfaiteur,	*gaçhtaguigna.*
malin, maliçieux,	*maleçiossóä.*
injurieux,	*injuriossóä.*
pesant,	*pissúä.*
leger,	*arigna.*

plein,	*bethéä.*
defectueux,	*faltadúna, escasdúna, hobedúna.*
debiteur,	*çordúna.*
payeur,	*pagatçailléä.*
obeissant,	*obedienteä.*
preçipité,	*kheçhatúä.*
entier,	*ossóä.*
connoisseur,	*eçagutçailléa.*
diseur,	*errailléa.*
parleur,	*mintçatçailléa.*
babillard,	*hitçuntçia.*
honteux,	*ahalquetia.*
sage, scavant,	*çuhúrra, jaquintssuna.*
docteur,	*doctóra.*
ignorant,	*ignoranta, ezjaquigna.*
eclairé, entendú,	*aditúä.*
joyeux,	*aleguéra.*

Accident interrogatif.

qui?	*nor? çein?*
quel? laquelle?	*nolacóä?*
pourquoy?	*çéren?*
combien?	*çembat?*

Accident redditif.

(Page 38.)

çeci, cela, celuici, çeluila,	*hau, hori, hura, hunaco hau, horraco hori, haraco hura.*
tel, telle,	*hunelaco, horrelaco, halaco.*
tant, autant,	*hunénbat, horrénbat, hambat.*

Accident numeral.

1, *bat.*
2, *bia.*

3, *hirur*.
4, *laur*.
5, *bortç*.
6, *sey*.
7, *çazpi*.
8, *çórtçi*.
9, *bederatçi*.
10, *hamar*.
11, *haméca*.
12, *hamabi*.
13, *hamahirur*.
14, *hamalau*.
15, *hamabortç*.
16, *hamasey*.
17, *hamaçazpi*.
18, *hemeçortçi*.
19, *hemeretçi*.
20, *hogoy*.
21, *hogoï'ta* ou *hogoïëta bat*.
..., etc.
30, *hogoï'ta hamar*.
31, *hogoï'ta hameca*.
..., etc.
40, *berrogoy*.
41, *berrogoytabat*.
..., etc.
50, *berrogoy'ta hamar*, etc.
60, *hirurhogoy*.
61, *hirurhogoitabat*.
..., etc.
70, *hirurhogoï'tahamar*.
71, *hirurhogoï'tahaméca*.
..., etc.
80, *laurhogoï*.
81, *laurhogoï'tabat*.
..., etc.
100, *ehun*.

101, *ehunetabat.*
102, *ehunetabi.*
..., etc.
200, *berrehun.*
300, *hirurehun.*
400, *laurehun.*
..., etc.
1000, *milla.*
2000, *bi milla.*
3000, *hirur milla.*
..., etc.

Accident numeral ordinal.

premier,	*lehéna* ou *lehembiçicóa.*
second,	*bigarréna.*
troisieme,	*hirurgarréna.*
..., etc.	

On ajoute par tout *garréna,* comme ici.

Accident numeral distributif.

un a un,	*batbanázca.*
(Page 39.)	
deux a deux,	*birázca.*
trois a trois,	*hirurca.*
quatre a quatre,	*laurca.*
..., etc.	

Accident numeral partitif.

un çhacun,	*batbedera.*
uterque,	*bioc, batetabertçéä.*
ni l'un ni l'autre,	*ezbatezbertçéä.*

autre,	*bertçéä.*
quelquun,	*norbait, çembeït.*
le rest,	*goïtia, gagneracóä.*

Accident numeral universel.

tout,	*guztia, gucia.*

Accident numeral particulier.

quelquun,	*norbaït, çembeit, nihor.*
un certain,	*vrlia.*

Accident de patrie, national.

d'Angleterre,	*Angueleterracóä* ou *Angueleterraticacóä.*
de Hollande,	*Hollandacoa* ou *Holandaticacoa.*
de France,	*Françiacoa* ou *Françiaticacóa.*
d'Italie,	*Italietacóa* ou *Italietaticacoa.*
de Londres,	*Londrescoa* ou *Londresticacóa.*
de Cantabrie,	*Escalherricóä* ou *Escalherriticacóä.*
de Paris,	*Pariscóa* ou *Paristicacóa.* ..., etc.
de Bordeaux,	*Bordelecóa* ou *Bordeleticacoa.*
de St Jeandeluz,	*Donibanecóa* ou *Donibanetica-cóä.* ..., etc.

Accident diminutif.

roytelet,	*erreguetçhóa.*
homelet,	*guiçontçhóa.*
femmelette,	*emaztetçhóa.*

petit enfant,	*haurtçhóä.*
minusculus,	*ttipittoa* ou *çhumetçhóa.*
majusculus,	*handitçhoa, handiçhcóa.*

(Page 40.)

Accident possessif.

du mien,	*eneticacóa.*
du tien,	*çureticacóa, hireticacóa.*
du sien,	*huneneticacoa, horreneticacóa, hareneticacóa.*
de moy,	*nitazcoa.*
de toy,	*çutazcóä, hitazcóa.*
de luy, d'elle,	*huntazcóa, hortazcóa, hartazcóa*
magistral,	*naussizcóa.*
servil,	*sehizcóa.*
royal,	*erreguezcóa.*
de pere, paternel,	*aitazcoa.*
de maitre, de chez le maitre,	*naussiareneticacoa* ou *naussiarenecóä.*
de serviteur, de chez le serviteur,	*sehiareneticacoa* ou *sehearenecóa*
de roy, de chez le roy,	*erreguerenecoa* ou *erreguereneticacóa.*
de pere, de chez le pere,	*aitarenecóa* ou *aitareneticacóa.*

Accident materiel.

de joye,	*bozcariozcóa.*
	..., etc.
de terre,	*lurrezcóä.*
de pierre,	*harrizcóa.*
de plomb,	*berunezcóa.*
de bois,	*çurezcóa.*
d'air,	*airezcóa.*

d'argent,	*çillharrezcóa.*
d'or,	*vrrezcóa.*
de volonte,	*borondatezcóa.*
de feu,	*suzcóa.*

Accident local.

du ciel,	*çerucoa* ou *ceruticacoa.*
de la terre,	*lurrecoa* ou *lurreticacóa.*
de la mer,	*itssassocoa* ou *itssassoticacóa.*
de l'air,	*airecoa* ou *aireticacóa.*
de l'eau,	*vrecóa* ou *vreticacóa.*
du feu,	*sucóa ou suticacóa.*
de la montagne,	*mendicoa* ou *menditicacoa.*
du jardin,	*baratcecóa* ou *baratçeticacóa.*
de la ville,	*hiricoa* ou *hiriticacóä.*
de la maison,	*etçhecóa* ou *etçheticacóa.*
de la fontaine,	*ithurricóa* ou *ithurriticacóa.*
(Page 41.)	
de la tête,	*burucóa* ou *buruticacóa.*
de l'œil,	*beguicóa* ou *beguiticacóa.*
du bras,	*bessocóa* ou *bessoticacóa.*
de la main,	*escucoa* ou *escuticacóa.*
du corps,	*gorphutçecoa* ou *gorphutçeticacóä.*
..., etc.	
de l'homme.	*guiconeticacoa.*

Accident adverbial.

d'ici,	*hemengoa* ou *hemendicacóa.*
de la,	*horcóä* ou *horticacóä, handicóä* ou *handicacóa, hangóä* ou *hangoticacóa.*
du dedans,	*barnecóa, barrenecóa, barreneticacóa.*

du dehors,	*campocóä, campoticacóa.*
du haut,	*gagnecóa, gagneticacóa, goracóa, goreticacóa.*
de bas, d'en bas,	*beherecoa, behereticacóa.*
du devant,	*aitçignecóa, aitçigneticacóa.*
du derriere,	*guibelecóa, guibeleticacóa.*
d'apres,	*ondocóa, ondoticacóa.*
du cóté,	*sahetssecóa, sahetsseticacóa.*
de milieu,	*erdicoa, erdeticacóa.*
de prés,	*hurbillecóa, hurbilleticacóa.*
de loin,	*vrrungoa, vrrunecoa, vrruneticacóa.*
d'enfin, de dernier,	*azquenecóa, azqueneticacóa.*
du commun, d'ordinaire,	*arduracóa* ou *ardurazcóä.*
de partout,	*nonnahidenecóa, nonnahideneticacóa.*
de quelque endroit,	*nonbaïcóa, nonbailicacoa.*
d'une necessite absolue,	*bayetezpadacóa.*
de pas d'un endroit,	*nihongóa, nihondicacóa.*
de l'interim,	*bizquitartecóa.*
de la nuit,	*gabazcóa.*
d'a present,	*oraingoa, oraingolicacóa, doydoyecóa, doydoyeticacóa.*
de toujours,	*bethicoa, bethierecóa.*
d'aujourdhuy,	*egunecóa, egunorozcóa.*
d'hier,	*atcocóa, atçoticacóa.*
d'avant hier,	*hereneguneсóa, hereneguneticacóa.*
de demain,	*biharcoa, biharticacóa.*
d'apres demain,	*etçicóa, etçiticacóa.*
d'alors,	*orducóa, orduticacóa.*

(Page 42.)

de quelquefois,	*çembeitaldizcóa.*
de jusqu'a present,	*oraïarteragnocóa.*

de tout temps,	*noiznahidenecóa.*
d'autre fois,	*lehenagocóa, behialacóa.*
de jamais,	*seculacóa.*
d'un,	*bateticacóa.*
de deux,	*bietaricacóa.*
de trois,	*hiruretaricacóa.*
de quatre,	*lauretaricacóä.*
..., etc.	
de tout, de bon,	*çintçignezcóa.*
de vray,	*eguiazcóa.*
de volontiers,	*nahizcóa.*
d'envers l'un et l'autre,	*elkhaganacóa, batabertceaganacóa* ou *batabertcrarenganacóa.*
d'un a un,	*batbanazcacóä.*
de surtout,	*beregaincóä.*
d'ostiatim,	*athezathecóä.*
d'autrement,	*bertçelacóä.*
de plutót,	*aitçiticacóä.*
de tout, d'omnino,	*guztizcóa, guçizcóa.*
de beaucoup,	*hagnitçeticacoa.*
de peu,	*gutiticacóa.*
de moins,	*gutiagocoa.*
de rien,	*ezdeusseticacóa.*
de presque,	*hurrenecoa, hurreneticacóa.*
pour içi,	*hunacocóa.*
pour la,	*horracocoa, haracocóä.*
de peut être,	*benturazcoa, beharbadacóa.*
d'ainsi,	*hunelacoa, horlacóa, halacoa.*
de comment?	*nolacoa?*
de soir,	*arratssecóa.*
de midi,	*egüberdicóa.*
de matin,	*goicecoa, goiçeticacóa.*
..., etc.	
necessairement,	*bayetezpada.*
chose absolument necessaire,	*bayetezpadacóa.*

Accident participal.

a avoir, a estre,	*içatecóä.*
a aimer,	*maitatçecóa.*
a faire,	*eguitecóa.*
a haïr,	*higuintçecoa.*
a connoitre,	*eçagutçecoa.*
a cuîre,	*egostecóa.*
a dîre,	*erratecóa.*
a admirer,	*admiratçecóa.*
a s'etonner,	*mirestecóa.*
a scavoir,	*jaquitecóa.*
..., etc.	

Accident tiré du verbe.

aimable,	*maitagarria.*
haissable,	*higuingarria.*
ornatilis,	*edergarria.*
admirable,	*miragarria.*
(Page 43.)	
ennuyeux,	*vnhagarria.*
tres meprisable, vsque ad nauseam, vomitum,	*nardagarria.*
ridicule,	*hirrigarria.*
capab[l]e de rendre fol	*çoragarria.*
etonnant, formidable, effroyable,	*harrigarria, espantagarria, lastimagaria, içigarria, ikharagarria.*

Accident tiré du nom.

de l'homme,	*guiçoneticacoa.*
de bon,	*oneticacoa.*

LES TEMPS HOMÉRIQUES

(Leçons professées à l'*École d'Anthropologie.*)

I. – LES POÈMES HOMÉRIQUES

Des inscriptions égyptiennes des XVIe, XIVe et XIIIe siècles attestent la présence des *Téna* ou Danaëns (?), des *Akhaiuasha* (*Akhaïvos*) ou Achéens dans la Méditerranée orientale, à plus forte raison dans l'Égée et dans l'Hellade. A partir de cette époque, tout document historique proprement dit nous fait défaut, jusqu'à l'ère des Olympiades (776). Nous possédons bien le fameux *Marbre de Paros* ou d'*Arundell*, apporté en Angleterre en 1627, et qui, en quatre-vingt-treize lignes, déroule les fastes de la Grèce, depuis Cécrops (1580), jusqu'à l'année 264. Mais ce précieux monument ne nous fournit, sur les temps anciens, que l'opinion accréditée au IIIe siècle avant notre ère. De plus, cette nomenclature ne jette qu'une faible lumière sur l'histoire véritable, qui est celle des mœurs, des institutions et des idées.

Bien plus précieux sont les ruines et les objets mis au jour par Schliemann, soit à Hissarlik en Troade, soit à Mycènes et à Tyrinthe en Argolide. Mais ces débris, authentiques, ne parlent pas. Il faut les interpréter à l'aide de poètes, de géographes, qui ont vécu sept ou huit cents ans après la période révélée par les fouilles.

Les anciens ont cité quelques compositions attribuées à

des poètes que la tradition plaçait à l'origine de la civilisation grecque, et sur le seuil des âges héroïques. Ces hymnes portaient les noms d'Orpheus, de Linos, de Mousaios, d'Eumolpos. Mais quelle que puisse être l'antiquité du nom *Orpheus*, rapproché des *Rbhous* védiques, il est certain que les vers dits *orphiques* ont été composés, en divers temps voisins de notre ère, par une école de symbolistes théosophes. *Linos* est la personnification d'un chant funèbre, d'un *trènos* ou mélopée, qui se chantait, ou se pleurait, aux funérailles. *Mousaios*, bien que les Athéniens montrassent son tombeau sur une de leurs collines, n'est pas moins allégorique. Quant à *Eumolpos*, c'est le héros éponyme des Eumolpides, des Thraces d'Eleusis. Sans doute, il faut tenir compte de ces traditions, et même admettre au besoin l'existence d'un Philammon, d'un Chrysothémis, qui auraient concouru à Delphes pour un hymne à Apollon, d'un Olèn de Lycie, auteur d'hymnes, de *nomes*, pour les Déliens, d'un Thamuris ou Thamuras (mentionné dans Homère et Hésiode) frappé de cécité pour avoir bravé les Muses, peut-être pour avoir voulu affranchir la poésie de ses fonctions liturgiques. Il est manifeste que les plus anciens sanctuaires, surtout ceux d'Apollon, conservaient d'antiques litanies, prières, actions de grâces, dont le recueil aurait pu former quelque chose comme un *Rig-Véda*, trésor qui a péri parce que le génie hellénique a dépassé rapidement ces ébauches naïves, d'où peut-être est sortie la *Théogonie* d'Hésiode. Il existait en Grèce, comme chez tant d'autres peuples, des *aoïdoi*, des chantres attitrés, parfois nommés au concours, ou invités sur leur renommée, qui se chargeaient d'embellir et de développer les légendes des divinités protectrices.

Mais enfin, de ces bardes, de ces *Aèdes* ou *Rhapsodes*, le temps nous a tout envié. Par bonheur, et comme pour remplacer (avec quel avantage !) ces productions dévotes, toutes enfermées dans le cycle étroit de quelques divinités locales, *il nous reste Homère*, « Homère, spectre aux lauriers toujours verts » — *semperflorens* — qui, selon Lucrèce, visité par Ennius aux Champs Elyséens, lui « développa la nature des choses » ; Homère, Bible de nos races, mais Bible sans dogmes impérieux, presque sans rites, digne de cerveaux encore simples, mais déjà instinctivement libres.

Il nous reste Homère : tout un monde évoqué, plein de force et de vie, de vertus et de vices sans fard, d'actions héroïques et honteuses, de sentiments nobles et de brutales fureurs, d'épouvantes et de joies, de tendresse et de haine, de patiente audace et de sombre mélancolie. C'est une vision, peinte au réveil et sans retouche, en deux cadres grandioses, et vêtue d'un coloris inaltérable. La race grecque, affinée et triomphante, aimait à se regarder dans ce miroir du passé, qui s'est transmis d'âge en âge à l'admiration de la postérité ; elle y reconnaissait ses héros et ses dieux, Thémistocle en Ulysse, Miltiade en Diomède ou en Ajax, Périclès en Zeus Olympien ; pour elle, Homère était la source de toute religion, de toute morale, de toute philosophie. En vain, Xénophan (6e siècle) et Parménide, esprits chagrins, reprochaient à Homère d'avoir glorifié dans ses dieux ce que les hommes appellent scélératesse, adultère, inceste et cruauté. En vain Socrate et Platon, dénués de tous sens historique, prétendaient le bannir de leur République à la fois communiste et réactionnaire — ce ne sont pas des termes inconciliables ; en

vain des épilogueurs, tels que Zoïle, dans son *Homeromastix*, *fouet d'Homère*, relevaient les naïvetés de ses personnages, et ces intempérances de langage qui traduisent si heureusement la fougue de leur tempérament ou le laisser-aller de leur pensée. Anaxagore cherchait dans chacun de ses vers des symboles et des allégories ; Aristote écrivait un commentaire sur l'Iliade. Il n'y avait pas de raisonnement, d'assertion, qui ne s'appuyât volontiers d'un passage ou d'un souvenir d'Homère. Aux yeux de Strabon, de Plutarque, de Lucien, Homère est le maître impeccable. Au reste, Homère était dieu ; il avait des temples, et des prêtres, les *Homérides*. Sept villes se disputaient l'honneur de lui avoir donné le jour :

Smyrna, Chios, Colophon, Salamis, Rhodos, Argos, Athenæ.

Au VIe siècle, peut-être dès le VIIe siècle avant notre ère, la récitation complète de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* faisait partie intégrante des Panathénées, de la grande fête nationale de toutes les Athènes, de tous les dêmes qui constituaient la nation athénienne.

Maintenant, pourquoi cette dévotion particulière d'Athènes pour l'auteur légendaire de chants, probablement composés sur la côte ou dans quelque île d'Asie ? Sans doute, Athènes, « ville magnifique, cité du magnanime Erechthée, fils de la terre féconde, élève de Pallas, qui le reçut dans le riche sanctuaire où les jeunes Athéniens, à chaque fin d'année, offrent des bœufs et des agneaux à la déesse bienveillante », Athènes — si ces vers n'ont pas été interpolés — est mentionnée avec honneur dans l'énumération des contingents helléniques. Mais elle joue un

rôle secondaire ici, et qui la laisse fort loin des Achéens d'Argos et de Mycènes, de Pylos et de l'Élide, loin des Achéens de Thessalie et de Phocide. Toutefois Athènes avait soin de réclamer pour sien celui qui célébrait en langage iono-éolien l'une des premières tentatives de la race grecque contre l'Asie pélasgo-thrace ; Athènes se donnait pour la cité ionienne par excellence, et la patronne de toutes les colonies ioniennes, notamment de Smyrne. Ce culte pour Homère était donc ingénieux, d'autant qu'il est fondé sur une demi-vraisemblance.

C'est à Athènes, bien probablement, qu'a été fixé le premier texte, oral ou écrit, des deux grands poèmes et des Hymnes. Une tradition, qu'il est difficile de contrôler, puisque les Grecs des VIIe et VIe siècles écrivaient peu de livres, et ne nous en ont laissé aucun, attribuait à Pisistrate (566), ou à son fils Hipparque, l'initiative de ce grand travail ; il s'agissait de réunir, de collationner, de recoudre, au besoin, les copies, complètes ou fragmentaires, que chaque ville d'Ionie et Athènes elle-même considéraient comme de précieux trésors. Les noms des éditeurs ou diorthuntes n'ont rien d'authentique ; on les a rassemblés tardivement, sans aucun souci des dates, associant, par exemple, Cynèthos, poète du VIIe siècle, avec Aristarque, lequel vivait au IIe siècle à Alexandrie. Il paraît certain, c'est du moins l'avis d'Alexis Pierron, que l'exemplaire d'Athènes, celui des Panathénées, a été combiné avec une *Iliade de l'Hélicon*, gardée dans le temple des Muses, et avec les rédactions diverses que pouvaient avoir conservées les Homérides de Chios.

On peut croire, en toute assurance, qu'il n'existait aucun *Homère* manuscrit avant le VIe siècle ; le papyrus égyptien

n'a dû pénétrer en Grèce qu'à titre de rareté, de curiosité, avant l'établissement de Naucratis dans le Delta sous le règne de Psamétik (VIIe siècle, 630) ; jusque-là il n'existait entre l'Égypte et la Grèce aucune relation directe. L'écriture, d'ailleurs, était fort imparfaite, ne disposait que des seize cadméennes, ignorait l'accentuation et la ponctuation ; l'orthographe, très sommaire, ne distinguait ni l'ĕ, ni l'ŏ bref de l'ē et ō longs, marquait à tort et à travers l'aspiration (H) et le digamma. Les caractères, tracés de droite à gauche ou de gauche à droite, ou alternativement dans les deux sens, ou encore en lignes verticales ou obliques, se prêtaient tout au plus à quelques inscriptions en creux ou en couleur sur les tombeaux ou sur les vases. Si l'on excepte un passage obscur sur le σημα, le signe fatal confié à Bellérophon, on ne trouve dans Homère lui-même aucune allusion à l'usage des lettres. Il y a donc tout lieu de penser que, sauf les exemplaires déposés dans le trésor des villes et des citoyens ou rois opulents, — et qui tous furent des copies directes ou médiates de l'*Homère* panathénaïque, — la grande majorité des vulgates, ou éditions populaires, *Koinai*, ne comportaient que des fragments, des épisodes détachés. Tel est le cas des cinq seuls manuscrits antérieurs à notre ère qui soient venus jusqu'à nous.

Disons un mot de ces débris vénérables.

Les plus anciens, *Papyrus Bâtissier* 1 et 2 (Louvre), ont été donnés en 1855-1856, par M. L. Bâtissier, consul à Suez ; ils proviennent de la Vallée des Tombeaux (Biban-El-Moluk) de Thèbes. Longpérier regardait le 2 comme antérieur à la critique alexandrine ; il ne présente ni accents, ni esprits, et ne donne que les débris incorrects de

39 vers du VIe chant de l'*Iliade*. La notation des accents remonte à Aristophane de Byzance, la division de l'Iliade en livres à Zénodote. *Bâtissier* 2 appartient donc peut-être au IIIe siècle avant notre ère. Bâtissier 1, plus soigné, renferme quelques accents ; mais il n'est guère plus considérable que le précédent : 61 fragments de vers, lambeaux du chant XVIII.

Le *Papyrus n°* 3, signalé et reproduit dès 1838-40, daterait du premier siècle (50 bribes de vers du chant XIII). Il n'y est tenu aucun compte des travaux alexandrins ; il procède des anciennes éditions populaires.

Le *Papyrus de Bankes*, qui provient d'Éléphantine, et qui est du même temps, n'a pas plus de valeur philologique. Tous les genres de fautes y pullulent ; mais il est beau ; c'est même le plus beau et le plus grand de tous les papyrus connus. « Le volume ou rouleau est presque complet. La feuille mesure 2 mètres et demi sur 30 centimètres. Cette feuille est divisée en seize colonnes de 40 et 99 lignes chacune. C'est le chant XXIV de l'Iliade, sauf trois colonnes qui manquent au commencement. » (Pierron).

Enfin le *Papyrus Harris* (307 vers du chant XVIII) est le plus imparfait et le plus récent de tous. Et tous, reproduisent ou altèrent le texte populaire, émané sans doute du vieil exemplaire d'Athènes. Aucun ne se réfère aux éditions savantes, critiques du moins, des Zénodote et des Aristarque.

Nous cherchons pour le moment à donner une idée des vicissitudes par lesquelles ont passé, en général, tous les textes de l'antiquité. Ces notes, que nous réduisons au strict nécessaire, nous permettront tout à l'heure de nous

prononcer sur l'authenticité, la valeur et l'âge du texte à peu près définitif que nous lisons aujourd'hui. Ce point fixé, nous pourrons former quelques hypothèses probables sur les états antérieurs et l'origine des poèmes homériques, sur les modifications qu'ont dû subir la langue et l'ordonnance de ces chants, enfin sur la valeur des documents réunis dans l'*Iliade*, l'*Odyssée* et les *Hymnes*.

Pas plus que les papyrus égyptiens, les deux manuscrits que nous allons citer n'ont servi à la constitution du texte homérique, et pour deux raisons : ils n'ont été connus qu'en ce siècle ; de plus, ils ne renferment aucune variante de quelque intérêt. Mais leur antiquité relative mérite un peu de respect. Ils datent du Ve siècle après Jésus-Christ.

L'un, publié en 1819, par Angelo Mai, *Codex Ambrosianus*, *Ilias picta*, 58 feuillets in-4° de parchemin, renferme 800 vers en 58 fragments, et quelques miniatures médiocres. Le copiste paraît avoir tenu compte de quelques corrections alexandrines. Laissons-le à l'Ambrosienne de Milan.

L'autre appartient au British Muséum. C'est le fameux *Palimpseste syriaque*, lu avec une extrême habileté, et édité, en 1854, par Cureton, dans un luxueux et magnifique *fac-simile* in-folio. Un *palimpseste* est, comme on sait, un manuscrit souvent précieux gratté pour recevoir un texte nouveau, souvent insipide : une litanie, un psaume, un traité de théologie, déposé sur un ouvrage de Cicéron ou d'Aristote. Ici, outre un évangile de Luc et un livre d'Euclide, 59 feuillets en vélin d'une Iliade ont été râclés en l'honneur d'un certain Sévère, patriarche d'Antioche, vers 500 et quelques, et qui avait éprouvé le be-

soin d'argumenter longuement contre un certain Grammaticus ; l'épais syriaque s'étale, en travers et à reculons (droite, gauche), sur une moitié environ du poème, 3,873 vers.

C'est d'après des manuscrits plus modernes, mais moins partiels ou mutilés, que l'Occident a connu le texte d'Homère. On en compte plus de cent, dont dix où l'Iliade est suivie de l'Odyssée. Naturellement, le plus grand nombre est venu de Byzance en Italie après la chute de l'empire grec, et s'est, de là, répandu dans toute l'Europe.

Le premier Homère imprimé a paru à Florence, en 1488, aux frais de trois jeunes gens, — les frères Nérili et B^do^ Accajoli, — en deux volumes in-folio, imprimés par Démétrius de Crète (de Milan) sur le texte de Démétrius Chalcondyle, d'après le commentaire d'Eustathe (XIIe siècle). Un juste hommage est dû et à ces étudiants, qui ont sacrifié 100,000 fr. peut-être à la gloire des lettres, et à l'habile artiste qui a dessiné et fait fondre les types, enfin au maître consciencieux qui a consacré toutes ses forces à un tel monument. Cette édition *princeps*, que l'on pourrait appeler la *vulgate byzantine*, est demeurée, en somme, le fond de toutes les autres, au moins jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Parmi les centaines d'Homères qui ont pullulé, surtout au XVIe siècle, il en est jusqu'à deux qui ont amélioré en quelques points l'œuvre de Chalcondyle. Tout d'abord celui de notre Henri Estienne — qui n'a pas été dépassé jusqu'à Villoison et Wolff — et, à certains égards, celui de Barnes, professeur à Cambridge.

Enfin, en 1781, mêlé à un fonds Bessarion, un in-folio en parchemin, qui dormait dans la bibliothèque Saint-Marc de Venise, vint à frapper les yeux d'un jeune membre de

notre Académie des Inscriptions, d'Ansse de Villoison, qui, à vingt ans, avait eu la chance déjà de retrouver un lexique homérique d'Apollonius. Villoison tombait ainsi sur le plus ancien de tous les manuscrits complets (Xe siècle), et sur le plus précieux, savamment enrichi de toutes les notes, ou scholies, qui procédaient d'Aristarque et de son école, Didyme, Hérodien, Nicanor, etc.

Ce manuscrit de Venise, trésor des philologues, a engendré des milliers de volumes, depuis la publication, malheureusement imparfaite en elle-même, de Villoison, 1788 : L'*Iliade d'Homère, revue d'après un ancien manuscrit de Venise, avec des scholies très antiques, éditées pour la première fois*. Les *Prolégomènes* restent fameux, à côté de ceux de Wolf et de Heyne, 1795. Nous n'avons pas à nous étendre sur l'antagonisme, plus apparent que réel, de ces deux derniers. Heyne, professeur de Wolf, voyait à regret grandir la soudaine renommée de son élève. Le texte de Wolf est excellent, celui de Heyne est fort bon.

Vous demanderez peut-être en quoi diffèrent toutes ces *recensions* qui, en somme, aux yeux du public, même lettré, donnent la même *Iliade* ou le même Homère complet. C'est qu'il n'en va pas de même pour un livre publié par l'auteur lui-même, et pour une œuvre traditionnelle indéfiniment remaniée par les éditeurs. Les uns préfèrent telle ou telle leçon, plus ou moins heureuse pour le sens ou l'harmonie ; d'autres, d'après l'opinion qu'ils se sont faite sur les formes de la langue éolienne ou ionienne primitive, supriment ici l'augment d'un aoriste, là des centaines d'explétifs δι, κε, αρ, αν, γε, etc., ou élargissent les désinences des cas et des verbes. Les uns évitent, les autres recherchent les hiatus, les rencontres de voyelles; ceux-ci multiplient les

dactyles – ⏑ ⏑) qui allègent le vers ; ceux-là cherchent à placer entre les voyelles le digamma, lettre éolienne perdue par l'alphabet classique, et qui représente un ancien *V*. Cette dernière tentative, suggérée par Heyne, mais avec discrétion, tourne à la manie chez les anglais Payne Knight et Paley qui, peu versés dans la grammaire comparée, prodiguent le digamma sans raison, là où l'ῡ et l'ω sont indiqués, là même où l'esprit rude marque la chute d'un ϛ primitif. Un intéressant travail de M. Francis Meunier a fait voir que, sur dix ou vingt F supposés par Payne ou Paley, il n'y en a pas deux qui tombent au bon endroit. On peut juger, d'après le premier vers de P. Knight, le désordre que cette invention jette dans le texte : L'*Ilias* devient ϝιλϝιας (on ne sait pourquoi) — le nom *Ilias* est très postérieur même à Pisistrate, et il n'a jamais comporté de digamma, surtout initial (c. f. *Ilos*). Μηνιν, αϝειδε, θεα πηλεϝιαδαϝ αχιλεϝος, c'est un des moins fautifs ; qu'on juge des autres, où *huios* fils pour *suios* est imprimé *Fuios ; héos* (suus) pour ϛεϝος est écrit *Feos*), etc.

Chez nous, le dernier éditeur, A. Pierron, revient au texte — amélioré — de Villoison, c'est-à-dire d'Aristarque, en y joignant un choix considérable de notes empruntées, d'ordinaire aux scholies de Venise expliquées par Karl Lehrs. Il n'entend pas reconstituer un Homère antérieur au IIe siècle avant Jésus-Christ. Comme publicateur, il a raison, puisqu'il se sert du texte critique le plus ancien et le plus complet qui soit venu jusqu'à nous. Au reste, il ne doute pas que la recension ou diorthose alexandrine ne soit fondée sur l'Homère athénien de Pisistrate. Et voici comme il résume la question : (autant vaut le citer lui-même).

« Il y avait en Grèce, dès la fin du VIe siècle, des exemplaires complets d'Homère. L'Iliade que lisaient les contemporains de Périclès ne différait pas, dans son ensemble, de l'Iliade que nous lisons aujourd'hui. La *vulgate* primitive, transmise de Pisistrate ou d'Hipparque aux Alexandrins par les *éditions communes*, avait subi, çà et là, des intercalations et des remaniements, mais qui n'ont jamais affecté sérieusement l'ordre général du poème. Les éditions des villes étaient identiques, sauf quelques mots, quelques vers, quelques tirades peut-être, sauf aussi une transcription plus soignée, aux éditions communes. Antimachus, Euripide le jeune, Aristote, ne paraissent pas avoir suivi d'autres errements que les diorthuntes des villes. Les variantes d'Aristote, pour être quelquefois assez notables, ne sont toujours que des leçons de détail.

« Aristophane de Byzance et Aristarque ont constitué le texte classique (altéré par Zénodote). Ce texte n'est lui-même que la *vulgate* primitive, mais corrigée d'après les diorthoses anciennes, écrite avec toutes les ressources de l'alphabet perfectionné, accentuée, ponctuée, divisée en vingt-quatre chants.

« Les Byzantins, mille ans durant, ont perfectionné à leur façon le style d'Homère... Bien souvent, il suffisait qu'une expression présentât quelque difficulté, pour qu'un diorthunte d'occasion lui fît vider la place, en faveur de telle platitude censée équivalente. Et nos meilleures éditions anciennes, Henri Estienne par exemple, ne représentent, en définitive, que la perfection d'un exemplaire byzantin du XIVe ou du XVe siècle... La critique, au XVIIIe siècle, avait confessé ces misères, mais elle con-

fessait son impuissance à en trouver le remède. La paradose alexandrine nous a été rendue par Villoison. »

Wolf, en refusant, peut-être à tort, d'admettre l'existence d'une Iliade complète au VIe siècle, en attribuant la compilation, la composition des épopées homériques, soit à Antimachus, soit à Aristophane de Byzance, en déclarant qu'Aristarque ne lui suffit pas, a ouvert la porte à des conjectures qui débordent, si elles ne l'ébranlent pas, la thèse de M. Pierron. Toute une école, où il est juste de distinguer Lachmann, conclut à l'origine fragmentaire, à la formation lente des deux grandes épopées. Elle distingue dans l'*Iliade* une *Achilléide*, une ou plusieurs batailles devant Ilion, une *Dolonie*, une *Mort de Patrocle*, etc.; dans l'*Odyssée* une *Télémachie*, une *Odysséide*, une *Nécyomancie*, un *Massacre des Prétendants*, etc. Et qu'importe si l'arrangement des poèmes est dû à Pisistrate, ou à Cynèthos, ou à Antimachus, ou même à un personnage réel nommé Homère? Un indianiste, Holtzmann, a vu dans *homèros*, la forme grecque du sanscrit *samāsa*, assembleur, et comparé Homère à Vyasa, le fabuleux collecteur du *Mahabharata*.

La question est donc celle-ci. Y a-t-il eu, au Xe siècle avant notre ère, un homme dont le génie a résumé en deux épopées les vieux souvenirs de la race hellénique? Ou a-t-il existé, du XIIe au VIIIe siècle, de nombreux rhapsodes (Homère nous l'apprend lui-même) attachés, comme Phémius, comme Demodocus, aux chefs de famille, aux rois des tribus, dont les chants ont été groupés et raccordés ou refondus à des époques diverses? C'est ainsi que Lönrot, recueillant, de nos jours, les traditions mythiques des Finnois, les a juxtaposées dans le *Kalévala*.

Pour M. Pierron, l'existence d'Homère, l'unité de ses poèmes, sont, comme pour les Grecs d'ailleurs, des articles de foi. « L'unité de l'Odyssée, s'écrie-t-il, est aussi éclatante que le soleil ! » Et il faut voir avec quelle vaillance, quel dédain, il rejette Wolf et Paley, et autres impies. Les Athéniens du VIe siècle connaissaient Homère tout entier, et non des rhapsodies détachées, inégales. Soit, mais avant le VIe siècle ? — M. Pierron sent bien que son unique argument ne va pas au fond des choses. Et il invoque le sens critique, le goût, la grande poésie. En quoi donc l'*Iliade* serait-elle moins grandiose et moins précieuse, si elle était composée de cinq ou six morceaux plus ou moins bien fondus ? Qu'enlèverait à la valeur esthétique de l'*Odyssée* la préexistence de trois épisodes ? Nous ne sommes point, quant à nous, éblouis par l'unité de ces épopées, dont les divisions classiques, de l'aveu de M. P., n'ont été introduites que trois siècles après Pisistrate. Des interpolations, des additions, dont on admet la possibilité, ne suffisent pas à expliquer l'inconsistance de la trame de l'*Odyssée* et de l'*Iliade*. Le voyage de Télémaque (si précieux comme document), pourrait manquer. Les aventures d'Ulysse pourraient être plus nombreuses, et en action, au lieu d'être en récit, sans que l'*Odyssée* perdît de son charme. Enfin, pourquoi les sept villes qui se disputaient Homère ne seraient-elles pas les principaux centres où des bardes locaux auraient élaboré les éléments du cycle mythique et national ? Les *homéroi*, d'après Théopompe, Thucydide, Plutarque, étaient des otages, des attachés, des gens de la suite. Les Homérides de Chios, tout en conservant le dépôt des textes originaux ou des rhapsodies chantées (non écrites encore), tout en vénérant leur propre

nom générique, personnifié en Homère, ne continuaient-ils pas de composer des poèmes détachés, les *Hymnes* homériques — qui auraient pu trouver place aussi dans les deux épopées ou dans quelque autre?

La langue d'Homère, déjà vieillie sans doute aux temps de Solon et de Pisistrate, n'a-t-elle pas — le travail critique des Alexandrins en est la preuve — n'a-t-elle pas été, tantôt rajeunie, tantôt restaurée, surtout unifiée d'âge en âge? C'est comme à regret que les correcteurs ont dû respecter tant de locutions isolées, tant d'*apaxlégomèna*, qui appartiennent sans doute à l'antique langage achéen. Ces problèmes devaient être posés. Je ne puis, évidemment, les résoudre. Mais les vraisemblances sont bien fortes, du côté de la critique moderne.

Maintenant, où ont été composées les rhapsodies homériques, et en quel temps? Quelle part font-elles à la réalité? En quelle mesure faut-il admettre, en quel sens faut-il entendre cette vérité générale que les Hellènes reconnaissaient aveuglément, et que nous discernons, avec plus de clairvoyance, sous la confusion des mythes et des événements?

La Méonie, les rives du Mélès, les îles d'Asie, la région intermédiaire entre l'Éolie et l'Ionie, ont été sans doute le berceau de l'Iliade. L'établissement des Ioniens en Asie n'étant guère antérieur au XIe siècle, et la langue homérique ayant une physionomie surtout ionienne, il est peu probable que les chants aient été composés avant l'an 1000 avant Jésus-Christ. Mais on ne peut descendre au-dessous de cette époque; en effet, ces poètes qui chantent en Ionien, ne connaissent guère les Ioniens, ne parlent qu'une fois des Doriens ou Héraclides dont l'invasion

(XIIe siècle) a été la cause de l'émigration ionienne ; ils célèbrent les Achéens, les Éoliens, les Étoliens, les Épirotes, les Argiens, les fils de Danaüs ; les Hellènes antiques, maîtres déjà de la Grèce entière et de la majeure partie des îles, mais nullement maîtres de la côte d'Asie. Au reste, le sujet de l'Iliade est un épisode de la longue lutte engagée entre les Grecs et les Pélasgo-Thraces.

Une fois assurés de la Thessalie, de l'Hellade, du Péloponèse, où ils s'entassaient à côté ou au-dessus des Pélasges, les Achéens, aventuriers hardis, mais navigateurs malhabiles, se sont hasardés vers le nord-est — qui leur laissait de vagues souvenirs — et par Lemnos, par Samothrace, Imbros, ils ont gagné les détroits, l'Euxin, la Colchide (Argonautes) ; ou bien s'arrêtant à l'Hellespont, sous un prétexte quelconque, ils ont par deux fois, sous Laomédon (Héraklès), sous Priam, attaqué le royaume le plus important de la côte asiatique. La destruction d'Ilion, mettant fin à cette puissance, a livré aux Achéens, aux Éoliens, les rives de la Troade et de la Mysie. Mais l'*Iliade*, même l'*Odyssée* ne mentionnent pas ce résultat visible de la guerre de Troie.

Ainsi, composés ou chantés, dans la forme que nous connaissons, au Xe siècle avant notre ère, les rhapsodies homériques racontent des événements passés depuis deux, ou peut-être trois cents ans. Si, en effet, l'on considère que les armes et les vases trouvés à Mycènes et Tirynthe sont entièrement conformes aux descriptions homériques, et que ces objets remontent à une époque antérieure aux Doriens ; d'autre part, que les inscriptions égyptiennes des XIVe-XIIIe siècles signalent parmi les peuples de la mer les Teucriens, Dardanes, Turshas, Sardanes, etc., à

côté des Achéens et Danaëns ; on placera les entreprises et les victoires asiatiques de ces derniers aux environs du XIIIe siècle. Il n'y a aucune difficulté à admettre la réalité d'une ou plusieurs guerres de Troie ; les fouilles de Hissarlik ont révélé, sur le même sol, les ruines de trois cités d'âges divers, détruites successivement par les flammes.

L'*Iliade* nous a donc conservé le souvenir d'un événement réel, et, chose bien remarquable, encadré en un milieu tout à fait convenable à l'action, sans anachronisme visible dans la distribution géographique des peuples engagés dans la lutte, dans les mœurs probables, les habitations, les sentiments de ces barbares guerriers. L'auteur de la *Chanson de Roland* peint les armes, les mœurs, les sentiments féodaux du XIe siècle après Jésus-Christ, et non du VIIIe siècle (où l'action est placée). Mais les hommes de l'*Iliade* ne sont pas les Ioniens ou les Doriens de l'âge homérique ; ce sont bien les antiques et primitifs Achéens. Si je ne m'abuse ici, des chants plus anciens, déjà remis au point par les rhapsodes du Xe siècle, avaient fourni le canevas de l'Iliade ; ces chants s'étaient transmis dans certaines familles, de chanteur en chanteur, avec les flatteries et les exagérations nécessaires. C'est l'emploi de ces matériaux, en quelque sorte authentiques, qui a maintenu dans l'Iliade cette unité, cette vérité des mœurs et des idées.

Passerons-nous aux détails, aux noms et aux exploits des héros, à la colère d'Achille, à l'enlèvement d'Hélène par le lâche et beau Paris ? Accepterons-nous l'hypothèse excessive qui fait de l'*Iliade* un mythe solaire, le combat de la lumière contre les ténèbres, — le jour viendrait

alors de l'Occident ; la nuit, Aphrodite, Hélène, de l'Orient ; — croirons-nous que les Ulysse, les Nestor, étaient d'anciens dieux, figurés sous des traits humains, comme Héraklès, comme Persée, comme Bellérophon ? Oui, et non.

La mythologie comparée a bien le droit de remarquer qu'*Akhilleus* est le héros éponyme des Akhéens, qu'il avait des temples jusque chez les Gréco-Scythes du Pont-Euxin, sur le chemin possible des immigrations helléniques ; de voir en Agamemnon une épithète de Zeus, un Zeus argien « aux vastes pensées » ; de constater que la lutte de deux races au sujet d'une femme se retrouve dans le *Ramayana ;* qu'Hélène (Sélené), son nom, sa naissance, sa mère, Létô (la Nuit), appartiennent au mythe. Mais rien n'empêche non plus que ces noms aient été portés par des mortels, aussi bien que par des dieux.

Au reste, les dieux d'Homère tiennent de près aux héros et aux rois, leurs fils ou leurs descendants. N'était la rapidité de leurs mouvements, le don d'invisibilité, de métamorphose, et parfois leur stature gigantesque, ils ressemblent en tout aux habitants de la terre. Leur corps est tout humain; leurs chairs divines, vivifiées par un sang, plus pur, il est vrai, que le nôtre, et qu'ils nomment *ichor*, sont susceptibles de souffrances aiguës, quoique passagères ; ils peuvent se blesser ou être blessés, même par des mortels; leurs armes, javelots, boucliers, casques et plumets ; leurs passions et leurs actions, sont celles des humains. Ils sont seulement un peu moins justes, un peu plus déraisonnables, un peu plus violents et partiaux que leurs adorateurs. De quoi leur servirait leur force, s'ils n'en abusaient pas ? Sans la crainte de leur colère et l'es-

poir de leurs faveurs, adieu les prières, les offrandes et les grasses fumées du sacrifice.

Mais nous traiterons à part de l'Olympe homérique. Nous voulions seulement en signaler l'anthropomorphisme, cette précision de contours, si différente du vague où nous avons vu flotter jusqu'ici les divinités des Pélasges et des Thraces. L'imagination des Hellènes a devancé les arts plastiques. C'est là un trait de race. Il y a lieu, toutefois, de s'étonner de cette précocité, d'autant que la *Théogonie* attribuée à Hésiode nous présentera les dieux sous une forme beaucoup moins arrêtée, beaucoup plus archaïque. Or, la *Théogonie* est certainement postérieure, et de cent ans peut-être, à l'âge homérique. J'inclinerais à penser que l'*Olympe* d'Homère a subi de nombreuses retouches, qu'en passant de bouche en bouche, de recension en recension, les dieux de l'épopée ont été peu à peu modelés sur leur représentation figurée. Si bien que, dans le texte définitif, ils nous apparaissent plus modernisés que les hommes, plus voisins de la statuaire, inaugurée à Olympie par les images des athlètes vainqueurs, que des rudes conceptions achéennes. En un mot, les hommes d'Homère sont restés du XIIIe, du XIIe siècles ; les dieux d'Homère ont été accommodés au goût du VIIIe et du VIe siècles. Phidias et Polygnote n'ont plus eu qu'à les copier.

Nous avons plus parlé de l'*Iliade* que de l'*Odyssée*. Ce n'est pas que celle-ci soit moins précieuse à nos yeux. Plus vaste et plus variée que sa grande sœur, elle entre plus profondément dans la famille et dans la société antiques. Comme tableau complet d'une époque de transition où l'industrie, le commerce, la culture des champs, la patiente énergie tendent à prévaloir sur la fougue irrépres-

sible de l'adolescence, elle offre le plus heureux contraste avec le tourbillon furieux de l'*Iliade*. Ce n'est pas que la violence y manque, ni le sang, ni l'horreur. Mais combien, au sortir de l'antre de Polyphème ou du redoutable pays des morts, l'esprit et le cœur jouissent de la paisible hospitalité d'un Alkinoos, d'un Ménélas, ou même d'Eumée, le vaillant porcher! Combien sont amusants ces conseillers municipaux d'Ithaque, si solennels et si indécis, si fiers de leur bâton, de leurs propriétés, de leur butin, et qui se traitent de princes et de rois! Il y a du rire dans l'*Odyssée*, et de la malice, sous la naïveté. Je ne sais vraiment si la perte d'un pareil trésor n'eût pas été plus déplorable que celle d'une moitié de l'*Iliade*.

Mais l'*Odyssée* a moins exercé la critique, l'exégèse philologique : aucun débris ancien, aucune recension antérieure aux XIVe et XVe siècles, sauf les scolies de Venise, mais moins complètes ; toutes les éditions imprimées, jusqu'à celles d'Améis et de Pierron, procèdent de manuscrits byzantins modernes. Et voyez! En est-elle moins la sœur authentique de cette Iliade tant controversée? Sœur cadette évidemment, mais de bien peu, par le sujet et par la langue. L'*Iliade* marque les débuts de l'expansion hellénique vers l'Orient; l'*Odyssée*, les commencements de la marche vers l'Occident. L'une est antérieure à la conquête définitive de l'Ionie, l'autre à la colonisation de la Grande-Grèce italique, c'est-à-dire au VIIIe siècle ou environ. C'est sur les traces d'*Odusseus* que les Grecs, Éoliens, Doriens, Ioniens d'Asie, Athéniens, Corinthiens, passeront entre Charybde et Scylla, égrenant sur les rivages de la Sicile et de la Campanie tout un collier de villes florissantes.

L'*Odyssée* est-elle du même Homère que l'*Iliade ?* A-t-elle été recueillie, combinée par les mêmes rhapsodes et dans les mêmes régions ? L'opinion contraire peut s'appuyer de probabilités bien fortes. L'une est directement issue, et sur place, des traditions orientales. L'autre, à ces mêmes souvenirs, transmis de proche en proche, ajoute des événements postérieurs, directement connus des Phémius et des Démodocus occidentaux. Mais celle-ci formant la suite de la première, toutes deux ont été réunies de bonne heure en un couple indissoluble.

Nous ne les séparerons pas. Les tenant pour vraies, d'une vérité générale, bien entendu, vérité supérieure à l'exactitude d'une chronique au jour le jour, vérité compatible avec l'invention ou la transfiguration poétique des personnages et des faits, nous essayerons d'en tirer, en les combinant, le fidèle tableau du monde et de la vie helléniques avant l'histoire datée, entre le XIVe et le VIIIe siècles avant notre ère.

Quant aux personnages, aux héros d'Homère, leur réalité individuelle nous inquiètera aussi peu que celle d'Ogier le Danois, Olivier, Renaud, Roger, Roland, Ferragus, Rodomont, ou même de l'*empereire Ki ad barba florit*. Il nous suffit qu'ils représentent les variétés de l'homme, de l'Indo-européen, de l'Hellène, il y a quelque trois mille ans.

(*A suivre.*) ANDRÉ LEFÈVRE.

NOTES SUR LES INDIENS CHOCOES

Les Indiens qui portent ce nom vivent en grande partie dans la région de l'État du Cauca dans la république de Colombie, connue sous le nom de Chocó. Quelques-uns d'entre eux cependant habitent dans l'Etat de Panamá, à l'est du rio Lambu qui le sépare des Indiens Cunas dans le Darien. La famille Chocoé comprend trois branches bien distinctes : les Chocoes proprement dits, les Noanamas et les Citaraes : je ne m'occuperai ici que du dialecte Chocoe, et j'en donnerai comme spécimen le court vocabulaire suivant recueilli à Panamà d'un Indien de Rio Baudó.

Le ciel,	*paχa.*
la terre,	*iōro.*
le soleil,	*pisia.*
la lune,	*ēdeχo.*
les étoiles,	*χaχai.*
les nuages,	*ñgarara.*
le temps se couvre,	*χae čiritane.*
il pleut,	*χae čenengui.*
le tonnerre,	*paa.*
éclairs,	*paatoretanogue.*
averse,	*χoe.*
il fait froid,	*čikunasa.*
j'ai froid,	*čiχesua.*
il fait chaud,	*čigačerovi*

il commence à faire clair,	*euarium sapodo.*
le jour est venu,	*asauatidi.*
le soir,	*χeuara.*
le soleil se couche,	*mataubaigodo.*
il fait obscur,	*χedošošalina.*
la nuit,	*taχamas.*
le vent,	*naū.*
il fait un vent violent,	*naū genubi.*
il fait calme,	*nāng-χosi.*
arc-en-ciel,	*heuma.*
poussière,	*uχara.*
brouillard,	*ñgarara.*
eau,	*pañia.*
apporte de l'eau,	*pania enesi.*
pierre, roche,	*esebede.*
sable,	*ipu.*
rivière,	*to do.*
ravin,	*to čaχe.*
la rivière est gonflée,	*to tumā.*
la rivière est profonde,	*to čenundi.*
une plaine,	*kori.*
montée, côte,	*eiade oena.*
descente,	*eiade čei.*
chemin,	*hoō.*
je suis sur le point de partir,	*monoai-i.*
bois, arbre,	*paχuru.*
branches,	*paχuru-ua.*
feuilles,	*hitua.*
fleurs,	*neχono.*
fruits,	*neta.*
racines,	*kara.*
écorce,	*paχum-he.*
papillon,	*papau.*
abeille,	*netiri.*
homme,	*amoχina.*
femme,	*auera.*
le peuple,	*teuauanani.*

mari,	*maumukiru.*
femme,	*hina.*
père,	*tata.*
mère,	*nana.*
aïeul,	*čavene.*
vieux,	*čona.*
fils,	*uara.*
fille,	*uχau.*
petit fils,	*uiyutie.*
petite fille,	*muanče.*
frère,	*chiapo.*
sœur,	*chiapovena.*
gendre,	*guai.*
bru,	*añare.*
oncle,	*ančirea.*
tante,	*ena.*
neveu,	*χuta.*
nièce,	*guaua.*
orphelin,	*tenaneara,*
veuf,	*hetra.*
le corps,	*kaχua.*
la tête,	*poro.*
cheveux,	*puda.*
crâne,	*bürü.*
le front,	*tatrü.*
nez,	*kü.*
l'œil,	*tau.*
la bouche,	*hitae.*
la langue,	*kinami.*
les dents,	*kida.*
oreille,	*kürü.*
le cou,	*hostau.*
le dos,	*heseu.*
l'épaule,	*hisia.*
le bras,	*hua.*
le coude,	*hapida.*
la main,	*hua.*

les doigts,	*huaχimiti.*
main droite,	*huara.*
main gauche,	*huavi.*
les ongles,	*pisi.*
mamelles,	*hu.*
lait,	*huba.*
téter,	*hutopui.*
le ventre,	*bi.*
le nombril,	*hŭmŭ.*
parties de l'homme,	*karata.*
— de la femme,	*χé.*
coïtus,	*enčove.*
le genou,	*sinaporo.*
la jambe,	*makara.*
le pied,	*hinu.*
le talon,	*hinupida.*
cervelle,	*poromoro.*
salive,	*hindoba.*
les entrailles,	*nusi.*
urine,	*siuai.*
le sang,	*hoa.*
la peau,	*huexara.*
être malade,	*kaianuge.*
je suis très mal,	*kakua kačinamleui.*
je suis bien,	*kakua piabi.*
j'ai mal à la tête,	*poro ua.*
fièvre,	*huamia.*
plaie,	*haida.*
siphilis,	*hia.*
sorcier,	*haivana.*
se couper,	*neχot usi.*
se brûler,	*paasi.*
se baigner,	*uidehuai.*
le serpent l'a piqué,	*tamakai.*
sourd,	*poro χeropiui.*
aveugle,	*taueve-abui.*
boiteux,	*herono buai buabui.*

mourir,	*pinbodo.*
mort,	*piusi.*
enterrer,	*χaude endahi.*
tuer,	*pehademahi.*
pleurer,	*heabui.*
appeler,	*buči.*
comment t'appelles-tu ?	*pui χai ?*
je m'appelle Pierre.	*mui poe (Pedro).*
que dis-tu ?	*kani harabuni.*
regarde,	*kuičaχesi.*
s'asseoir,	*namakubaši.*
lève toi,	*iratuči.*
se coucher, dormir,	*χaisi.*
j'ai sommeil.	*χaisi niabui.*
il dort,	*χaininbui.*
réveille-le,	*irnumasi.*
fatigué,	*homasen.*
je désire me reposer,	*indabui.*
marcher,	*huanda.*
aller à cheval,	*kavaio nuaiyi.*
d'où viens-tu ?	*pusaman buru ?*
où vas-tu ?	*pusamaua ?*
quand veux-tu partir ?	*unorema uaiyi.*
allons,	*uandahi.*
lutter.	*čandahi.*
viens ici,	*uči-ia.*
viens vivement,	*uči-ubupe.*
venir lentement,	*iakz-uči.*
il est de bonne heure,	*haranubui.*
il est tard,	*euara.*
loin,	*tumui.*
près,	*χaitaχiru.*
canot,	*hapa.*
pagaie,	*toi.*
perche,	*tote.*
rancho-abri pour le canot,	*hapati.*

la mer,	*usa.*
village,	*te apanauandusi.*
maison, cave,	*te.*
murs, côtés,	*te-χinu.*
le toit,	*utari.*
le feu,	*tupu.*
les cendres,	*etebarre.*
la fumée,	*nari.*
allumer le feu,	*tupukinapai.*
éteindre le feu,	*tupukisi.*
hamac,	*maka.*
calebasse pour l'eau,	*iatao.*
marmite, pot,	*uru.*
totuma,	*sau.*
corbeille,	*hora.*
couteau,	*nenkoče.*
hache,	*čara.*
cuiller,	*kusar.*
machete,	*saple.*
viande,	*kiuru.*
— sèche,	— *pada.*
— grillée,	— *paiase.*
— bouillie,	— *čuusi.*
igname,	*ikade.*
sel,	*ta.*
betail,	*paka.*
porc, cochon,	*uisa.*
j'ai faim,	*arapisi niumbi.*
j'ai soif,	*opisia.*
boire,	*topi.*
ivre,	*minpinpodo.*
vêtement,	*čio.*
arc,	*iorosia.*
flèche,	*enatruma.*
fusil,	*paua.*
lance,	*miaru.*
sarbacane,	*uku.*

poison, curare,	*meana.*
petite flèche pour sarbacane,	*ukida.*
écureuil,	*buiti.*
crapaud,	*pokorro.*
demain,	*metapede.*
aujourd'hui,	*nande.*
hier,	*ñui.*
il y a longtemps,	*tanaburu.*
mouchoir,	*paña.*
boucle d'oreilles,	*χintipeme.*
anneau, bague,	*nesortiχa.*
plumet,	*neve.*
chef,	*čarra.*
ennemi,	*aoimkiniambi.*
il l'a frappé,	*ainparinri.*
peigne,	*keuru.*
se peigner,	*keurude.*
se laver,	*huasui.*
propre,	*iakiri.*
sale,	*haïoaiui.*
balayer,	*tepaire.*
balai,	*tepaire.*
femme prête à accoucher,	*huara tonambui.*
elle est accouchée,	*huaratoni.*
périodes de la femme,	*huačibi.*
blanc,	*tootnabui.*
noir,	*paimabui.*
bleu,	*aparabui.*
rouge,	*areabui.*
jaune,	*kuarabui.*
bon,	*nimpi.*
mauvais,	*kačira.*
grand,	*nentroma.*
petit,	*ma-anikuru.*
suave,	*metua.*
puant,	*memiχia.*
je,	*mui.*

toi,	*pui.*
il,	*aribui.*
nous,	*tači.*
vous,	*para.*
ils,	*čaua panambui.*
un,	*haba.*
deux,	*ome.*
trois,	*ompea.*
quatre,	*kimari.*
cinq,	*kuasima.*
six,	*kuasimaraba.*
sept,	*kuasimanome.*
huit,	*kuasimanompea.*
neuf,	*kuasimakimari.*
dix.	*masuma.*

Exemple d'une traduction en Chocoe de la côte :

Naniuri bìaannausi zese guanadi, munié Jesu Cristo zese, umaquina etanpen zese redentor mune, maquiniamur umaquiniamur, zaue ambul umandu caidebu tande caide, zegabur careambur troa deua, zaumbenatde latiguai, cauai nanibicansi convezainame cumlii penitencia caima mojaras nane convezai naninanci.

Pidele perdon a Dios, digas : señor mio J. C. Dios y hombre, criador padre y redentor mio, pesame de todo corazon de habete ofendido solo por ser quien eres tan digno de ser amado y tambien me pesa porque me puedes castigar en el infierno y propongo nunca mas pecar agudado de tu divina gracia conferarme y cumplir la penitencia que me mande el padre confesor.

Nota. — Je n'ai pas cru devoir changer l'orthographe de la traduction Chocoe qui m'a été fournie par Mgr J. T. Paul,

évêque de Panamá qui l'avait obtenue avec quelques autres traductions, je crois, du R. P. de Llisa, capucin, qui fut missionnaire durant quelque temps chez les Indigènes du Darien. Le dialecte est celui du Chocoe-Sambu, mais il est facile de voir qu'il est corrompu et mélangé de mots espagnols accommodés à la prononciation des Indigènes.

ALPHONSE PINART.

ÉTUDES SUR LES INDIENS CALIFORNIENS

SUR LES TCHOLOVONES DE CHORRIS

Compris dans le groupe de la famille des Indiens Tulareños, habitants des grandes vallées du San-Joaquin et du lac Tulare, se trouvaient les Tcholovones ou mieux Čolovomnes. Ces Indiens habitaient une « ranchéria » ou village, située à peu près où se trouve aujourd'hui la petite ville de Bantas. Les autres ranchérias apparentées aux Čolovomnes et parlant le même dialecte étaient les suivantes :

Jačikamne, à côté de la ville de Stockton,
Pašašamne,
Nututamne,
Tammukamne,
Helutamne,
Taniamne,
Sanaiamne,
Xosmîtamne.

Toutes ces ranchérias se trouvaient dans les limites du Comté de San-Joaquin. Un peu plus haut sur la rivière San Joaquin et sur ses affluents se trouvaient les Lakkisamnes, les Notunamnes, les Tuolumnes qui parlaient des dialectes très rapprochés du Jačikamne.

Il n'est pas étonnant que Chorris ait vu ces Indiens Čo-

lovomnés dans la baie de San Francisco. Nombre de ces Indiens avaient en effet été amenés par les missionnaires dans les missions de San José, Santa Clara, et même de San Francisco : en compulsant les anciens livres de ces missions, j'ai maintes fois retrouvé la mention de baptêmes administrés à des individus de cette ranchéria. Mais la description et surtout les types de ces Indiens donnés par Chorris ne peuvent être qu'absolument fantaisistes : ces Indiens Tcholovones (Čolovomnes) ne sont probablement autre chose que des Kanakes des îles Hawaï amenés par les Russes en Californie. Le type Indien Californien est très variable, leur couleur surtout qui varie du jaune lustré clair au brun très obscur, cela est vrai : mais jamais il ne m'a été donné de voir parmi tous les Indiens Californiens que j'ai examinés, un seul ayant de la ressemblance avec les types donnés par le dessinateur français de l'expédition de Kotzebue.

Me trouvant en 1880 dans la petite ranchéria indienne située à quelques milles de la ville de Plaranton dans le Contra-Corta, j'eus l'occasion d'y rencontrer une femme nommée Maria, d'origine Jačikamne, et c'est d'elle que j'obtins les renseignements donnés plus haut. Elle prétend être la dernière survivante de sa ranchéria ; elle me dit aussi avoir vécu dans la ranchéria des Tcholovones (Čolovomnes) mais que cette ranchéria est depuis fort longtemps disparue. Le mari de Maria, Philippe de Jesus, est un Indien Lakkisamne, c'est-à-dire d'une ranchéria amie et apparentée à une Sačikamne : il me corrobora les déclarations de sa femme en ajoutant que lui aussi avait habité la ranchéria de Čolovomne et que les Indiens de cette ranchéria ne différaient en rien des autres Indiens Trilareños.

Liste de mots Jačlkamne fournis par Maria :

La montagne,	*hatle.*
le ciel,	*tipχne.*
brouillard,	*kohomol.*
nuage,	*θro.*
le soleil,	*suyō.*
la lune,	*hopēm.*
le soleil se lève,	*tissen suyō.*
la matinée,	*alalšuka.*
le jour,	*lake ele.*
le soir,	*keχili.*
le soleil se couche,	*suyō kopnen.*
le soleil s'est couché,	*suyō kopinin.*
la nuit,	*to-i-o.*
pendant la nuit,	*to-i-ne.*
pleine lune,	*cheneen hopē.*
éclipse de lune,	*peihehen hopē.*
la pluie,	*šeel.*
il pleut,	*šeeleu.*
est-ce qu'il ne pleut pas ?	*han šeeheleu.*
la pluie a commencé,	*uittihinin šeele.*
tempête,	*šeeleu mateni.*
le vent,	*iuma.*
le vent du sud,	*χ'omoχ'o.*
— du nord,	*toχ'χ'oi.*
— de l'ouest,	*χ'osin nitiuno.*
— du sud-ouest,	*nutotiatiuno.*
éclairs,	*ppalmosa.*
tonnerre,	*čat-čače.*
la neige,	*hai-iao.*
la grêle,	*pχoueč.*
le froid,	*čičik.*
il fait très froid,	*namik čičik.*
j'ai froid,	*kχeč keneuna.*
chaud,	*taakkă.*

eau,	*ilikie.*
baie, esbro,	*uakatat.*
le courant,	*uollexe.*
la rive du fleuve,	*tuku-čolloče.*
le fleuve,	*čolloče.*
lagune,	*teik.*
embarcadère,	*akaies.*
balsa en tules,	*šua.*
les bâtons dont on se sert pour la balsa.	*kaapa.*
les plus grands bâtons pour diriger la balsa.	*euφkos.*
pierre, roche,	*selel'.*
rocher,	*matesilet.*
sable,	*soχusot.*
gravier,	*χole.*
boue,	*čupot.*
fondrière,	*čupokaal.*
tular, endroit où il y a beaucoup de tules.	*uitik.*
tule (espèce de roseau),	*loope.*
la fleur de tule,	*tikle.*
la racine de tule,	*pileis.*
la racine sèche de tule,	*katsats.*
colline,	*wan.*
la forêt, sous bois,	*ts'ammaχ'al.*
forêt épaisse,	*činik ts'ammaχ'al*
île,	*komelomit.*
la mer,	*čoχ'oč.*
poisson,	*lopič.*
saumon,	*koosi.*
poisson blanc,	*pulmus.*
perche,	*iuaš.*
le barbeau,	*poluχ'u.*
moules du tular,	*χ'epič.*
moules de rivière,	*kehue.*
castor,	*kot čata.*

loutre,	*iokač.*
mapache,	*saunaka.*
pêcher,	*vilo.*
pêcher avec des filets,	*ioxwo.*
hameçon,	*ts'oiek.*
filet pour prendre les canards,	*šaami.*
chanvre sauvage,	*poχ'uč.*
oiseaux,	*oiol-oiol.*
canard,	*laala.*
— espèce,	*uškai.*
— dto	*uoi-ui.*
grue,	*totoko.*
cigogne à gros cou,	*šoχoloič.*
— petite des tulares,	*uaaša.*
le corbeau,	*aluts.*
— grand,	*χ'otoi.*
chañate,	*hakalo.*
épervier,	*iemilits.*
— (espèce),	*uakuak.*
— (espèce),	*suppux'*
hibou,	*soots'*
tecolote,	*eheme,*
tecolote-tokok,	*uetsitsa.*
caille,	*umulu.*
petits oiseaux (term.-gén.),	*tsipiaχ'.*
oiseau-mouche,	*tinei-ie.*
mouette,	*uiali.*
— grande, noire,	*kokčo.*
le pic,	*čiutit ta.*
les plumes,	*pielli.*
les ailes,	*χ'aapač.*
la queue,	*koot.*
œufs,	*hon.*
le nid,	*χ'apiš.*
ours,	*ullui.*
loup,	*eus.*
lion,	*tammala.*

chat sauvage,	*čollomma*
renard,	*iu-uel.*
coyote,	*čc-ia.*
tejon,	*čχanu.*
écureuil,	*šitki.*
— volant,	*meuc.*
musareigne,	*čaluikse.*
lièvre,	*homiχ.*
lapin,	*tehū.*
souris,	*tekkiš.*
taupe,	[illegible]
— espèce,	*atauaua.*
cerf,	*soχ'ōko.*
chevreuil,	*talaχe.*
antilope,	*kanaiut.*
chien,	*čukko.*
chat,	*tonjě.*
tortue,	*sauχ'it.*
crapaud,	*pōtpōto.*
grenouille,	*uatakša.*
lézard,	*tappena.*
fourmi,	*kχai-amaš.*
sauterelle,	*ts'anauiš.*
pinacate,	*tšišešampo.*
ver,	*tšete.*
serpent,	*iaχ.*
maringouin,	*kašup.*
mouche,	*mouo.*
fumer,	*paamo.*
tabac sauvage,	*kaje.*
fumée,	*mučok.*
cendres,	*itexl.*
feu,	*pooto.*
braises,	*saalo.*
allumer le feu,	*hootelka.*
éteindre,	*šaapka.*
le feu s'est éteint,	*šaapinnin*

bois à brûler,	*ites.*
bois en général, arbre,	*ites.*
écorce,	*čχatip.*
feuille,	*kappaš.*
feuille sèche,	*čaχait kappaš.*
gland,	*uokiš.*
chêne,	*itsetsi.*
chêne vert,	*šašu.*
aliso,	*male.*
sauz,	*poko.*
— chino,	*matepoko.*
torote,	*hauoš.*
laurier,	*sokkote.*
madroño,	*halats'.*
peuplier,	*taapič.*
sureau,	*tχ'oi.*
toyon,	*suχul-li.*
mora,	*iukku.*
datura,	*amonoi.*
estafiata,	*tš'aitš'aiš.*
chêne empoisonné,	*suoš.*
herbes,	*šukoi.*
pinole,	*touč.*
graines,	*χennik.*
mortier,	*kχolup.*
pilon,	*χumuč.*
écraser, piler,	*laku.*
couper,	*čišet.*
arracher,	*koottok.*
flèche,	*šai-ie.*
pointe de flèche,	*lai-ie.*
arc,	*tamikka.*
cédre,	*oco.*
aguacate, avocat,	*beu.*
seyba.	*buri.*
jobo,	*aiña.*
goyave,	*henoso.*

papaye,	*papanaχo.*
ananas,	*činχō.*
plantain vert,	*pata.*
— mûr,	*patakora.*
canne à sucre,	*soso.*
panela,	*nekua.*
doux,	*χuambui.*
maïz,	*pe.*
épis de maïz vert,	*pe-biri.*
poivrelon, aji,	*pida.*
caimito,	*tuχō.*
bejuquillo (liane),	*hinχero.*
bambou,	*sioro,*
herbes,	*sirua.*
crabe,	*iχarre.*
sardine,	*auarra.*
barbeau,	*pau.*
poisson ?	*kida čiraua.*
perdriz,	*čokoro.*
hibou,	*bibira.*
épervier,	*neχopui.*
aigle,	*neχoku.*
grue,	*toa.*
corbeau,	*toχe.*
perroquet,	*χamiso.*
perruche,	*kaiu.*
ara,	*para.*
oiseau mouche,	*impisu.*
pava,	*tusi.*
paoon,	*paui.*
gallinazo,	*ankoso.*
tourterelle,	*huma.*
poule,	*terre.*
œufs,	*neumu.*
chien,	*husa.*
armadillo,	*ečurru.*
l'once,	*imama.*

lion,	*imamapurá.*
renard,	*pesaï.*
cerf.	*bigi.*
cochon sauvage,	*pido.*
singe,	*χidoi.*
rat.	*paodo.*
tigrillo,	*uriuri.*
l'aï, paresseux,	*busia.*
guagua,	*penora.*
tortue,	*sibi*
iguane,	*opoa.*
alligator,	*ori.*
serpent,	*tama.*
centpieds,	*heto.*
tarentule,	*torema.*
moustique,	*lampara.*
scorpion,	*uritoro.*
fourmi,	*meče.*
corde de l'arc,	*sesis'e,*
carquois,	*iu-el'.*
se battre,	*loouse.*
tuer,	*hahašit.*
il l'a tué,	*hašin.*
il est mort,	*hašinhin.*
mort,	*hahanihik.*
ennemi,	*tauča.*
ami,	*čometemluš.*
chef,	*ottie.*
cheffesse,	*χanuat.*
maison, case,	*eχe.*
le toit,	*innihi.*
le mur, côté,	*inu.*
petate,	*čini.*
étendre le petate,	*činiak.*
dormir.	*uo-oiak.*

ALPHONSE PINART.

BIBLIOGRAPHIE

Petite grammaire du patois de l'arrondissement d'Alençon, par M. Charles Vérel, avec une préface par M. G. Levavasseur. Brochure in-4° de 32 p., Alençon, 1893.

Il en est un peu des siècles comme des individus ; les contemporains en disent plus volontiers du mal que du bien. Je veux que cette tendance soit quelquefois motivée; ce n'est pas une raison pour refuser de rendre justice, lorsqu'elle le mérite, à l'époque dans laquelle on a le malheur de vivre. La période actuelle nous paraît devoir se recommander aux yeux de la postérité par le caractère scientifique qu'elle sait donner à ses investigations. Nos ancêtres étaient des artistes, nous nous efforçons de devenir des érudits. Ne convient-il pas de nous savoir au moins un peu gré de cet effort vers une conquête plus complète de la vérité?

De même que jadis les historiens s'inquiétaient surtout de la forme littéraire à donner à leur œuvre, nos vieux grammairiens étaient principalement des puristes, s'occupant plus d'indiquer comment il fallait parler que de rechercher comment l'on parlait en réalité. Sans doute, ils ne dédaignaient pas l'étude de l'idiome populaire, mais

c'était encore pour y chercher des leçons sinon de beau langage, du moins de langage correct, et souvent on les vit opposer victorieusement l'usage des hommes du peuple à celui des hommes de cour.

Aujourd'hui, nous avons changé tout cela. Nos annalistes ne se bornent pas à nous exposer les faits. Entrant plus avant dans leur sujet, ils tiennent à reproduire la physionomie la plus exacte possible de l'époque qu'ils décrivent. De son côté, le philologue, le linguiste, espèce jadis inconnue et de création nouvelle, ne croiront pas ravaler leur science de prédilection en étudiant non seulement les idiomes des peuples éloignés et barbares, mais encore en recueillant patiemment les expressions propres aux plus humbles de nos patois.

C'est à une préoccupation de ce genre qu'est dû le savant opuscule dont nous dirons un mot au lecteur. M. Vérel, son auteur, a dirigé ses études vers le parler des environs d'Alençon. Sans doute, ce dernier semble à peine digne aujourd'hui du beau nom de patois. Il a été trop défiguré, trop corrompu par l'influence du français académique. Ce n'est plus, hélas ! du normand véritable que nous recueillons sur les lèvres des Alençonnais, mais bien du parisien mal prononcé et passé à l'état de charabia.

Certaines formes, certaines locutions ont cependant une saveur bien indigène et se sont vaillamment refusées à subir l'influence étrangère. N'en avons-nous pas une preuve dans les expressions *al a*, *oul a*, pour « elle a », *avous?* pour « avez-vous? », *avious?* pour « aviez-vous? ». Ces dernières formes, d'ailleurs, se retrouvent fréquemment dans les farces et le langage familier de la première moitié du XVIe siècle. Nous soupçonnerions même, à vrai dire, la

forme *oul a* d'être seule d'extraction vraiment normande ; c'est, du moins, la seule dont nous ayons constaté l'emploi chez les habitants de l'arrondissement de Mortagne, qui parlent un patois dérieux. *Al a*, pris dans le même sens, n'indiquerait-il pas soit une corruption de la langue classique, soit le résultat de l'influence exercée par quelque autre dialecte du voisinage?

Quant aux tournures telles que *j'avons*, *j'avions*, pour « nous avons, nous avions », et que l'on considère comme si empreintes de vulgarité, n'oublions pas qu'elles ont été jadis de mise, même à la cour. Je ne sais pas, toutefois, si c'est de là qu'elles sont venues s'échouer en Normandie ou si, au contraire, ce sont les habitants de l'antique Neustrie qui les avaient introduites jusque dans la plus haute société.

Mais il faut savoir s'arrêter ; si nous voulions faire ressortir tout ce qu'il y a d'intéressant dans la brochure de M. Vérel, il nous faudrait la citer en entier. Attendons avec patience, ou plutôt avec impatience, l'apparition du dictionnaire alençonnais dont il nous promet la publication. Ce sera le complément tout indiqué du présent ouvrage, dont une préface, due à la plume d'un littérateur émérite aussi connu qu'apprécié du public, M. G. Levavasseur, rehausse encore l'importance et la valeur.

Comte DE CHARENCEY.

Le Bouddhisme éclectique, par Léon de Rosay. Paris E. Leroux, 1894, in-12 de xxxiii-180 pages.

Cette brochure, extrêmement intéressante, n'a pas la prétention d'exposer exactement la pure doctrine boud-

dhique. L'auteur a simplement voulu faire connaître ses propres idées, qui constituent une théorie philosophique dont le bouddhisme est, on me pardonnera le mot, le prétexte. Car il est évident que M. de Rosay et son école, — puisque école il y a, — ne connaissent la vieille religion de l'Inde que par son développement postérieur et ne se sont pas suffisamment rendu compte de ses origines et de son histoire primitive. Il est certain que le bouddhisme a versé dans la métaphysique et même dans la thaumaturgie; mais ce n'est pas une raison suffisante pour y rattacher toutes les conceptions spiritualistes, animistes, positivistes, etc. Dire que ce n'est pas une religion athée parce que Dieu est une formule équivalente à Vaten, Grand-Tout, Ame du monde, etc.; affirmer que le triomphe du bien sur le mal est un de ses buts; confondre la métempsycose et le transformisme; déclarer que la compensation des actes est une conséquence de la transmigration; c'est méconnaître complètement le caractère fondamental du bouddhisme, qui est seulement une réforme du brahmanisme dans le sens du socialisme, si cette expression n'est pas un anachronisme, et qui se présente à nous comme un ensemble de doctrines nettement matérialistes.

JULIEN VINSON.

VARIA

LES SONNETS MONOSYLLABIQUES.

Un journal de province reproduisait dernièrement le célèbre sonnet monosyllabique : *Sur la mort d'une rose*, qu'il attribuait à M. Jules Lacroix ; cette attribution est inexacte, car j'ai découvert, il y a quelque temps déjà, que cette jolie petite pièce avait paru, pour la première fois, dans la *France littéraire*, t. XIX, 1835, p. 174, sous cette forme et avec la signature suivante :

SONNET

Épitaphe.

FORT
BELLE,
ELLE
DORT.

SORT
FRÊLE !
QUELLE
MORT !

ROSE
CLOSE
LA

BRISE
L'A
PRISE.

Le Comte PAUL DE RESSÉGUIER.

Le journal que je viens de citer rapporte un autre sonnet monosyllabique beaucoup moins connu, dont il ne nomme pas l'auteur :

Ta
Mère,
Ma
Chère,

Va
Faire
Sa
Prière.

Tiens,
Rose,
Viens ;

Ose,
Croi
Moi.

Il y a quelque temps déjà, le 1er mai 1889, le *Temps* rappelait deux autres morceaux du même genre, dont le premier a le grand défaut de demander, pour être bien compris, d'assez longues explications :

Touche
A
La
Louche,

Mouche ;
Ah !
Ma
Bouche !

Je
Te
Pince :

Vlan !
— Mince !
— Pan !

Le second me paraît à la fois plus intéressant et plus clair ; je le

connaissais depuis longtemps, grâce à M. Laurent-Pichat, qui me l'avait appris; il est, paraît-il, de M. Léon Valade :

Qu'on
Change
Son
Lange!

Mange,
Mon
Bon
Ange.

Trois
Mois
D'âge!

Sois
Sage,
Bois!

Je me reprocherais de ne pas rappeler ici le poème fantaisiste, qui est, si je ne me trompe, de Paul Arène, et qui fait partie du *Parnassiculet contemporain* (1re édition, 1866, p. 25; 2e édition, 1872, p. 27) :

SUR LE MARTYRE DE SAINT LABRE

Labre,
Saint
Glabre,
Teint

Maint
Sabre,
S'cabre,
Geint.

Pince,
Fer
Clair;

Grince,
Chair
Mince!

JULIEN VINSON.

EN VENTE CHEZ J. MAISONNEUVE

BIBLIOTHÈQUE ORIENTALE

TOME I

Rig-Véda ou *Livre des Hymnes*, traduit du sanscrit par A. LANGLOIS. *Deuxième édition*, avec un Index analytique, par Ph. Éd. FOUCAUX. 620 pages..... 20 fr.

TOME II

HYMNES SANSCRITS, PERSANS, ÉGYPTIENS, ASSYRIENS ET CHINOIS. — **Le Chi-King** ou *Livre des vers*, traduit pour la première fois en français par G. PAUTHIER. 425 pages..... 15 fr.

TOME III

Introduction à l'Histoire du Buddhisme indien, par E. BURNOUF. *Deuxième édition*. 586 pages..... 20 fr.

TOME IV

Le Koran analysé, par J. LA BEAUME. XXIII et 800 pages. 20 fr.

TOME V

Avesta, livre sacré du Zoroastrisme, traduit du texte zend, accompagné de notes explicatives et précédé d'une introduction à l'étude de l'Avesta et de la religion mazdéenne, par Ch. DE HARLEZ. *Deuxième édition*, revue et complétée. CCXLVIII et 671 pages, carte de l'Éran avestique et figures..... 20 fr.

NOUVEAUTÉS

LÉGER et BARDONNAUT. **Les racines de la langue russe**, in-8 cart..... 5 fr.

BOUCHET (Eugène). **Précis des littératures étrangères, anciennes et modernes**, in-8 br..... 7 fr. 50

LES

LITTÉRATURES POPULAIRES

DE TOUTES LES NATIONS

TRADITIONS, LÉGENDES
CONTES, CHANSONS, PROVERBES, DEVINETTES
SUPERSTITIONS

Tome I. Paul SÉBILLOT. *Littérature orale de la Haute-Bretagne.* Paris, 1881, un charmant volume petit in-8 écu, de XII et 404 pages, cartonné, non rogné ..... 5 fr. »

Tomes II-III. F.-M. LUZEL. *Légendes chrétiennes de la Basse-Bretagne.* Paris, 1882, 2 vol. cart., non rognés ..... 10 fr. »

Tome IV. G. MASPERO. *Les Contes populaires de l'Égypte ancienne.* Paris, 1882, 1 vol. cart., non rogné ..... 5 fr. »

Tomes V-VII. J.-F. BLADÉ. *Poésies populaires de la Gascogne.* Texte gascon et traduction française en regard, avec musique. Paris, 1881-1882, 3 vol. cart., non rognés ..... 15 fr. »

Tome VIII. Éd. LANCEREAU. *L'Hitopadésa, ou l'Instruction utile.* Recueil d'apologues et de contes traduits du sanscrit. Paris, 1882, 1 vol. cart., non rogné ..... 5 fr. »

Tomes IX-X. Paul SÉBILLOT. *Traditions et superstitions de la Haute-Bretagne.* Paris, 1882, 2 vol. cart., non rognés ..... 10 fr. »

Tome XI. J. FLEURY. *Littérature orale de la Basse-Normandie* (Contes, chansons, devinettes, etc.). Paris, 1883, 1 vol. cart., non rogné 5 fr. »

Tome XII. Paul SÉBILLOT. *Gargantua dans les traditions populaires.* Paris, 1883, 1 vol. cart., non rogné ..... 5 fr. »

Tome XIII. H. CARNOY. *Littérature orale de la Picardie* (Contes, chansons, devinettes, etc.). Paris, 1883, 1 vol. cart., non rogné ..... 5 fr. »

Tome XIV. E. ROLLAND. *Rimes et jeux de l'enfance.* Paris, 1883, 1 vol. cart., non rogné ..... 5 fr. »

Tome XV. Julien VINSON. *Le Folk-lore du pays basque.* Paris, 1883, 1 vol. cart., non rogné, avec musique ..... 5 fr. »

Tome XVI. Fr. ORTOLI. *Les Contes populaires de l'île de Corse.* Paris, 1883, 1 vol. cart., non rogné ..... 5 fr. »

Tomes XVII-XVIII. J.-B. WEKERLIN, bibliothécaire du Conservatoire. *Chansons populaires de l'Alsace,* avec airs notés. Paris, 1883, 2 vol. cart., non rognés ..... 10 fr. »

Tomes XIX-XXI. J.-F. BLADÉ. *Contes populaires de la Gascogne.* Paris, 1886, 3 vol. cart., non rognés ..... 15 fr. »

Tome XXII. Paul SÉBILLOT. *Coutumes populaires de la Haute-Bretagne.* Paris, 1886, 1 vol. cart., non rogné ..... 5 fr. »

Tome XXIII. E. PETITOT. *Traductions indiennes du Canada Nord-Ouest.* Paris, 1886, 1 vol. cart., non rogné ..... 5 fr. »

Tomes XXIV-XXVI. F.-M. LUZEL. *Contes populaires de la Basse-Bretagne.* Paris, 1887, 3 vol. cart., non rognés ..... 15 fr. »

Tome XXVII. C. BAISSAC. *Le Folk-lore de l'île Maurice.* Texte créole et traduction française. Paris, 1888, 1 vol. cart., non rogné ..... 5 fr. »

Tome XXVIII. H. CARNOY et J. NICOLAÏDES. *Traditions populaires de l'Asie-Mineure.* Paris, 1889, 1 vol. cart., non rogné ..... 5 fr. »

Tome XXIX. L.-F. SAUVÉ. *Le Folk-lore des Hautes-Vosges.* Paris, 1889, 1 vol. cart., non rogné ..... 5 fr. »

Tome XXX. HERVEY DE SAINT-DENYS. *Six Nouvelles nouvelles* traduites du chinois. Paris, 1892, 1 vol. cart., non rogné ..... 5 fr. »

ORLÉANS. — IMP. GEORGES JACOB. PAUL PIGELET, SUCCESSEUR.

Philol 43

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

JULIEN VINSON

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

---

TOME VINGT-SEPTIÈME

15 AVRIL 1894

PARIS

J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

25, QUAI VOLTAIRE, 25

1894

SOMMAIRE DU N° 2.

Pages.

Julien Vinson. — Les théories nouvelles sur le verbe basque . . . 95

André Lefèvre. — Les temps homériques (*suite*). 112

M. Berthet. — Essai d'interprétation de quelques mythes bibliques 135

E.-S. Dodgson. — La langue basque en 1656. 150

Paul Regnaud. — L'étymologie du latin nubo, etc. 160

BIBLIOGRAPHIE

Raoul de la Grasserie. — *La Poésie chinoise* de C. de Harlez. 164

Julien Vinson. — *L'évolution littéraire dans les diverses races humaines*, par Ch. Letourneau 166

Suomalais-ugrilaisen seuran aikakauskirja. — *Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts de Pau.* — *Kosmal idioma*. 168

Les racines de la langue russe, par Louis Léger et G. Bardonnaut 169

Rosari pungahi binzdi. — *Dictionnaire de la Société filologique française.* — *Nagualism* 170

VARIA. — Étymologies basques. 173

LES THÉORIES NOUVELLES

SUR LE VERBE BASQUE

L'étude du basque est décidément sortie de la période empirique pour entrer sur le terrain solide de la méthode scientifique positive. On n'affirme plus *à priori* une théorie qu'on cherche ensuite à expliquer par les faits; mais on part de ces faits pour établir une théorie. Plusieurs travaux très remarquables ont été publiés en Allemagne, en Angleterre, en Hollande (1), etc., depuis quelques années. Je n'en retiens que deux pour aujourd'hui, parce que ce sont des œuvres tout à fait originales et extrêmement intéressantes.

I. La première est due à M. V. Stempf, de Bordeaux, qui a déjà rendu par ses publications si bien faites de grands services aux études basques. C'est une brochure — qui a paru à la fois en français et en allemand — intitulée : « La langue basque possède-t-elle, oui ou non, un verbe transitif? » (15 p. in-8°, Bordeaux, 1890). M. Stempf fait

(1) Cf. *Baskische Studien*, von C. C. Uhlenbeck, dans les *Mémoires de l'Académie royale des Sciences d'Amsterdam* (3e série, t. VIII, fasc. 3, 1891, p. 179-228). Ce travail s'occupe surtout de phonétique; l'auteur ne paraît pas connaître les articles que j'ai publiés sur ce sujet dans cette *Revue* (t. III, p. 423; IV, 118; V, 276).

remarquer que, comme on le sait, l'*euscara* a deux nominatifs : l'un sujet du verbe intransitif : *gizona* « l'homme », *gizonak* « les hommes » ; l'autre sujet du verbe transitif : *gizonak* « l'homme », *gizonek* « les hommes ». Ce dernier, dit M. Stempf, est proprement un instrumental ; la preuve de ce fait est donnée par des phrases construites comme la suivante : *iangoycoac emanic* qu'on ne peut guère rendre en français autrement que : « donné par Dieu ».

La conséquence de cette réduction du nominatif au rôle de l'instrumental c'est que le verbe actif devient passif, le transitif intransitif : *dut* n'est plus « je l'ai », mais « il est eu par moi » ; et *artiçarrac bercetaric abantailla darama* doit être expliqué « par l'étoile brillante (Vénus) sur les autres l'avantage est remporté ». Et pour M. Stempf *darama* est *da eraman* comme *dut* est *daukan-t (niri*, à moi). Cette construction d'ailleurs lui paraît expliquer mieux que toute autre théorie le rôle considérable que joue le participe passé dans la dérivation verbale basque.

Je regrette de ne pouvoir admettre — quant à présent du moins — ces explications et ces propositions. Il ne me paraît pas du tout démontré qu'il n'y ait pas de verbe transitif en basque, et quant au participe passé, il faut remarquer que c'est le seul dérivé impersonnel (et je dirai presque *intemporel*, car le verbe basque n'a conçu que très vaguement, très imparfaitement, l'idée du passé) du radical que nous connaissions (dans beaucoup de verbes, il est le radical même), qu'il remplit ainsi naturellement les fonctions du participe présent anglais et se trouve être la forme substantive du verbe susceptible d'être affectée des suffixes déclinatifs, tandis que les noms verbaux dérivés

expriment d'une façon absolue et purement subjective l'action ou l'état : *ikhusi* « vu, voir » et *ikhuste* « action de voir » ; *ikhusten dut* « je l'ai en acte de vision, en action de voir ; je le vois », *ikhusi dut* « je l'ai vu », *ikhusico dut* « je l'ai pour voir, je le verrai », etc.

En ce qui concerne le nominatif actif, il ne me paraît point utile non plus d'en faire un instrumental pour se rendre compte de son sens exact. Il n'y a rien ici qui rappelle la construction inverse (passive) si chère à l'hindoustani moderne qui rend : « j'ai battu le chien » ainsi qu'il suit : « par moi le chien a été battu » *mâin né kuttâ mârâ* ou même « par moi au chien il a été battu » *mâin né kutté kô mârâ*. Il y a simplement là une construction participiale, relative, habituelle aux langues qui n'ont pas de pronoms conjonctifs ; en tamoul, par exemple, *magan kon'd'a puli* peut être traduit de deux manières : « le tigre qui a tué l'homme » ou « le tigre qu'a tué l'homme » ; pour préciser le premier sens on peut mettre l'accusatif *maganei*. Le second sens est indubitable quand le sujet est un pronom personnel dont l'accusatif et le nominatif sont distincts; par exemple : *nân kaṇḍa maram* « l'arbre que j'ai vu » : on dirait de même en basque *nik ikhusi arbola*. S'il y a deux nominatifs en basque, il n'y a pas d'accusatif. Par conséquent *artiçarrac darama* n'est pas « il est emporté par l'étoile lumineuse » mais « l'étoile lumineuse l'emporte » et *darama* doit être analysé *d* pron. rég. 3 p. s., *arama* radical ; le sujet de 3e pers. n'est pas exprimé (comme en hébreu). Du reste, je reviendrai sur la question à propos du deuxième ouvrage dont je voudrais parler aujourd'hui.

II. Celui-ci est une thèse de 82 p. grand in-4° qui a

paru dans les *Mémoires de l'Académie impériale des sciences de Vienne* (classe philosophique-historique), volume XIII, 3e livraison, 1893. L'auteur, M. H. Schuchardt, le romaniste bien connu, a rédigé lui-même un résumé de son travail que je crois nécessaire de traduire aussi exactement que possible. Le mémoire est intitulé : *Ueber die Entstehung der Bezugsformen der baskischen Zeitworts* « sur la composition des formes de relation du verbe basque ». J'ajoute cependant, entre parenthèses ou hors des guillemets, quelques explications qui rendront je crois plus claire la pensée de M. Sch.

« L'auteur appelle *formes de relation* (*Bezugsformen*), pour les différencier des *formes ordinaires*, ces formes du verbe basque qui expriment un rapport avec la personne à laquelle on parle étranger à l'action ou l'état considéré (indépendant, pourrait-on dire). Il en déduit quelques remarques générales sur le verbe basque. Celui-ci est ou intransitif ou passif et renferme, outre les pronoms de relation, trois espèces de pronoms, celui du *sujet*, celui du *régime* (indirect), et celui du *Faiseur* (1) : l'auteur évite les expressions de *Nominatif*, *Datif* et *Instrumental*, pour prévenir toute confusion entre la fonction et la forme. L'arrangement des éléments pronominaux est autre au prétérit qu'au présent, ce qui permet de conclure à une différence de signification des radicaux bilatéraux qui n'est pas simplement temporelle. Il se produit des rapprochements et des ressemblances entre les formes du prétérit

(1) Je ne trouve pas de meilleur mot pour rendre *urheber;* on pourrait dire *sujet indirect*, *sujet fonctionnel*, et alors *subject* serait *sujet direct*, *sujet formel*. Il n'y a évidemment pas de « urheber » dans le verbe intransitif.

à la 1re et la 3e personne comme sujet et ces mêmes formes aux mêmes personnes comme faiseur.

« Les formes de relation se divisent en deux classes principales, les *impropres* (« tu l'as bon » pour « il est bon ») et les *propres* (« il le voit [à toi] » pour « il le voit »). Dans le premier cas, les formes ordinaires de « avoir » n'ont plus qu'une fonction élargie ; elles se montrent cependant aptes à quelques différentiations formelles.

« Le passage aux formes propres de relation produit les formes mixtes ; c'est ainsi que :

« 1. Dans la conjugaison de « être », en tant que formes de « être » et « avoir », soit dans leurs radicaux soit dans l'arrangement des éléments pronominaux, il y a eu une influence réciproque. Une source essentielle est dans les formes du prétérit avec les pronoms pléonastiques du faiseur ou du sujet (il paraîtra conséquemment que certaines formes dialectales avec un pronon régime pléonastique ont influé sur des types romans). Comme une réaction contre l'emploi des formes ordinaires de « avoir » pour formes de relation de « être » à la place de celles qui lui sont propres, il y a l'emploi des formes ordinaires sans régime et avec régime de « être » à la place des formes ordinaires de « avoir » : « j'étais [à toi] » pour « tu avais moi », « j'étais » pour « il avait à moi », « que je suis à toi » pour « que tu as moi ».

« 2. Il se trouve dans la conjugaison de « avoir » une série de formes de relation qui ne peuvent s'expliquer que par une immixtion des formes de « être ». Du reste, les deux conjugaisons tiennent par des liens originels. Le radical *za* sert dans une partie des groupes (à côté de *a*)

au verbe « être », dans une autre au verbe « avoir », la série étant complétée là par *di* (ou *gi*), ici par *du*. Un emploi plus ancien et dialectique du langage accorde à ces radicaux un espace de jeu considérablement plus large. Admettre un *ezan* « eu » à côté de *izan* « été », comme font Van Eys et autres, est injustifiable au point de vue de la théorie et de la forme.

« En ce qui concerne les formes propres de relation, les considérations exprimées par Van Eys dans son petit écrit « le tutoiement basque » (1883) sur son origine, sont écartées. Le pronom de relation n'est pas autre chose qu'un pronom régime, en d'autres termes un *datif ethicus*.

« Le signe du régime, qui précède immédiatement le pronom régime, sonne dans les formes les mieux conservées *ki*, et est devenu *k*, *ts*, *i* (*y*) ; il peut, autrement, se confondre avec les sons voisins (d'où se produisent en partie de nouveaux contacts entre « avoir » et « être ») ; il peut enfin disparaître entièrement. Jusqu'ici, il n'a pas été le plus souvent reconnu ou a été méconnu ; et cela surtout de quatre façons différentes :

« 1. On a regardé *ku-gu* comme un redoublement de la 1re pers. du plur., ce qui n'était pas absolument impossible en soi étant donnée la fréquence du redoublement de la 1re pers. du sing. (qui a eu pour conséquence le mélange remarquable de la 1re pers. sing. dans des formes comme le bizcayen *Gachataaz*) ;

« 2. On a expliqué *ki-o*, *k-o*, *i-o*, comme un prénom démonstratif ;

« 3. On a vu dans *z-ki* tout bonnement le signe du pluriel, tandis qu'il représente proprement et le plus souvent

les combinaisons du signe du pluriel et du signe du régime, et aussi parfois par analogie ce dernier seul ;

« 4. On a fait de *ki* un radical verbal, et on en a d'ailleurs conclu à un verbe auxiliaire *ekin* pour certains groupes de « être ». Dans des cas différents, comme *egoki*, *yarraiki*, etc., le signe du régime est plus ou moins adhérent au radical du verbe. Ceci est dans les verbes impersonnellement transitifs (« je l'endure » pour « j'endure », « je suis cela à lui » pour « je le suis »).

« Le signe du régime, surtout sous la forme *i*, abandonne facilement sa place originale. Les éléments divers dont se composent les formes verbales sont essentiellement susceptibles de maints changements de place. Relativement à ces mutations, l'auteur recommande l'usage de certaines formules au moyen desquelles l'analyse des formes verbales est clairement faite, p. o. *z-it-za-z-ki-da-ke-te-na-n* « ils pourraient les avoir [à toi, femme] à moi » s'explique $P_2{}^{s}\, p^{s}\, \rho\, z\, p^{s\,s}\, P_1\, MP_3\, u\, P\, w^{b}\, T$, c'est-à-dire *z* pron. sujet sing. 3e pers., *it* pluralité, *za* radical de être, *z* pluralité, *ki* signe du datif, *da* pronom de première personne régime, *ke* signe du mode (potentiel), *te* pronom faiseur, *nà* pronom de seconde personne interpellée féminin sing., *n* signe du temps : [on verra plus loin que j'analyse cet exemple d'une toute autre façon. — J. V.]

« Le signe de relation est semblable au signe du régime, pas cependant dans son état ancien mais sous la forme *i* ; il produit d'ailleurs avec les voyelles et les consonnes d'intimes combinaisons (ainsi *iai* ou *iei* se réduit à *i*, ou par *di* à une dentale ou à une fricative gutturale) ; il manque souvent. Les formes de relation, quelquefois avec

les formes de régime, ou, quand le signe de la relation manquent, avec les formes des prénoms, mais le plus souvent d'autres façons différentes, s'en séparent et même deviennent propres, et, dans la nécessité d'une telle séparation, ont leur caractéristique déterminée. Surtout en Biscayen, où les signes de relation agglutinés donnent clairement naissance à la voyelle du pronom initial. »

M. Sch. a soin de déclarer que ce mémoire est extrait d'un travail d'ensemble sur le verbe basque ; je regrette, quant à moi, qu'il l'ait rendu public le premier, parce qu'à mon avis, il convient de procéder toujours méthodiquement. Avant ce que M. Sch. appelle les *formes de relation*, il faut étudier les formes ordinaires, directes. J'avais commencé, et même assez avancé, en 1871, l'étude comparative du verbe basque, dans le but de reconstituer autant que possible la forme originelle des divers éléments dérivatifs ; mais j'avais interrompu mon travail parce qu'il me semblait que je serais mieux en état de le terminer quand j'aurais pu étudier Liçarrague ainsi que les vieux auteurs du XVIIe siècle et analyser les dernières publications du prince L.-L. Bonaparte. Déjà cependant, j'étais arrivé à des conclusions que je crois à peu près définitives : je les ai rapportées dans plusieurs publications qui paraissent avoir échappé en partie à M. Sch.; c'est alors, notamment, que j'ai découvert le rôle du *ki*, signe du datif. J'avais établi aussi que le *z* varié en *tz*, *tza*, *tzi*, *zki*, *zka* était un signe de pluralité appliqué le plus souvent au pronom régime ; que le pronom sing. de seconde personne était indubitablement *ki* ; que l'imparfait n'était point caractérisé par *n* final

qui est essentiellement un signe conjonctif (1) ; que *zuek* et ses dérivés étaient un pluriel pléonastique, secondaire à *zu* pluriel primitif; etc., etc.; enfin, je ramenais à *huit* les temps de la conjugaison : *du, zuen, ḍuke, bu, luke, zukeen, ailu, balu;* en déduisant les formes dérivées, il ne reste, outre l'impératif, que deux temps primitifs que je rétablissais ainsi qu'il suit pour les deux auxiliaires :

Être (-iz)

PRÉSENT	IMPARFAIT
NIZ	NINIZ
KIZ	KINIZ
DIZ	DINIZ
GIZAZ	GINIZAZ
ZIZAZ	ZINIZAZ
DIZAZ	DINIZAZ

Avoir (-u)

DUT	NINU
DUK	KINU
DU	DINU
DUGU	GINU
DUZU	ZINU
DUTE	DINUTE

L'imparfait serait donc caractérisé par une nasalisation de la première syllabe.

(1) Le prince L.-L. Bonaparte était déjà arrivé à la même conclusion en ce qui concerne l'imparfait, mais il s'appuyait, à mon avis, sur un argument faux, l'existence de formes sans *n* en aezcoan et en haut-navarrais méridional, où l'on dit *nintze* et *nitza* « j'étais » ; l'étude et la comparaison de tous les dialectes rétablissent un primitif *nintz* ou *ninz* sans doute pour *niniz;* la présence dans *nintze* de l'*e* final qui est une lettre euphonique suppose que ce n'est là qu'une réduction de *nintzen* plus ancien ; c'est une altération de plus régressant vers l'originel.

On aura remarqué que je supprime la seconde personne plurielle actuelle qui est pléonastique et de formation postérieure. L'interversion de position des pronoms sujets entre le présent et l'imparfait transitifs ne doit pas nous étonner, car on sait qu'elle est normale dans les langues sémitiques (Cf. arabe *katabta* « tu as écris », *taktubu* « tu écris » ; *katabnâ* « nous avons écrit », *naktubu* « nous écrivons ») ; etc.

M. Sch. n'arrive pas aux mêmes conclusions que moi. Ainsi il appelle *prétérit* le temps que je nomme *imparfait* et je ne crois pas qu'il ait raison : les Basques primitifs paraissent n'avoir nettement conçu que l'idée du présent actuel ; puis, ils y ont ajouté celle du passé immédiat, du présent passé, du présent relatif, de l'imparfait. Comme exemple du désaccord entre M. Sch. et moi, je reprends la forme *zitzazkidaketenan* « ils pourraient les avoir à moi, ô femme » que j'analyse *z* pron. 3e pers., *itz* radical, *a* euphonique, *z* plur., *ki* datif, *d* moi, *a* euphonique, *ke* potentiel, *te* pluriel, *n* féminin de l'interpellé, *a* euphonique, *n* signe conjonctif.

M. Sch. adopte la théorie de M. Stempf (déjà indiquée par M. Fr. Müller, comme je le ferai voir tout à l'heure), mais il la précise en disant : « le basque n'a pas de verbe actif »; aussi traduit-il p. ex. *nakarzu* « vous portez-moi » par « je suis porté par vous », et *dakhuzkit* « je les vois » par « ils sont vus par moi ». J'avoue que la raison de cette théorie m'échappe. Je laisse de côté l'argument tiré du sentiment des Basques, de leur conscience du verbe « avoir » : on sait qu'en français même ils disent : « où avez-vous mon chapeau ? » au lieu de

« où est mon chapeau ? » etc. ; cet argument n'aurait qu'une très faible valeur, puisque les mêmes Basques ne peuvent pas admettre que *bego* ne veut pas dire : « laissez-le » mais « qu'il reste ! » (M. Sallaberry d'Ibarole a bien mis dans son vocabulaire : *bego*, impératif de *utz* « laisser » !) ou que *baantzut* pour *badantzut* soit « si je l'entends, l'entends-je? » et non pas « plait-il? »

On peut, en faveur de la théorie passive, invoquer le mélange aux radicaux en *u*, dans la moitié de la conjugaison de « avoir », d'un radical *eza* qu'on rattache à *iz* « être » ; mais ce radical n'est employé que dans trois des quatre grands dialectes, puisque le biscayen le remplace par *egin* « faire » ; les formes en *eza* ou *egi* constituent d'ailleurs une conjugaison à part, parallèle à celle en *u* et la doublant pour ainsi dire ; d'autre part, le radical *u* est certain : ce radical aurait donc le sens de notre « eu » et l'impératif *bu*, *biu*, *beu* « qu'(il) l'ait » devrait être traduit « qu'il soit eu (par lui) » tandis que *biz* serait rendu « qu'il soit ». Cette interprétation par le passif oblige à supposer : 1° que le pronom régime indirect n'est pas exprimé dans la forme de 3e personne ce qu'on comprend beaucoup moins que lorsqu'il s'agit du sujet ; 2° que les pronoms expriment l'instrumental dans les formes transitives et le datif dans les formes intransitives ; cette hypothèse n'explique point la différence remarquable qui existe entre le présent et l'imparfait actif en ce qui concerne la position des pronoms (1) ;

(1) On sait que cette différence n'est pas absolue, puisque, dans les formes objectives des première et deuxième personnes, le sujet est à la fin de l'expression verbale : *Nuen* « je l'avais » et *Ninduzun* « vous aviez moi », *zinuen* « vous l'aviez » et *zintudan* « j'avais vous », etc.

enfin les nombreux verbes simples ne se prêtent guère à cette passivité, si le mot nous est permis, et j'ai peine à saisir l'avantage qu'il y a à traduire *dagidazun* : « qu'il soit fait à moi par vous » au lieu de « que vous me le fassiez » ; où prend-on le « par » ? En réalité, il me semble que l'on complique beaucoup une chose déjà compliquée. C'est comme les formes de relation, les allocutives, que M. Sch. traduit par le datif, au lieu du vocatif qui est naturellement indiqué ; p. ex., « ils sont à moi, (à toi homme) » pour *ziztak* qui se traduit « ils sont à moi, ô toi h. » en analysant : *z* ils, *iz* être, *t* 1re pers. indir., *a* euphonique, *k* signe de la 2e personne interpellée dans le sens du *dis donc*, *eh toi*, *eh ! l'homme*, etc. du français vulgaire : on ne voit pas ce que le datif viendrait faire dans ces formes.

La théorie passive a permis à M. Sch. de regarder *zka*, *tza*, *tzi*, etc., comme des représentants du *ki* datif ; mais je ne vois pas que cela confirme l'hypothèse. Nous savons qu'en basque *z* peut se renforcer en *tz*, que *tz* permute avec *zt* (ex. *bost*, *bortz* « cinq »), que *zt* peut passer à *zk* et dans *dakitzat* ou *dakizkit* « je les vois » nous ne voyons point de datif mais le pluriel *z* du régime direct qui a pris avant le *t* un *a* euphonique et s'est renforcé en *tz* puis en *zk* tandis que l'*a* s'affaiblissait en *i*. M. Sch. ne tient peut-être pas assez compte de la phonétique.

M. Stempf et M. Schuchardt invoquent l'autorité de M. Fr. Müller. C'est lui en effet qui a le premier attribué à l'instrumental le nominatif actif, en quoi il s'est trompé à mon avis, parce que le rôle d'un élément grammatical ne saurait être déterminé par la manière dont on le tra-

duit dans une langue étrangère. C'est aussi lui qui a proposé l'interprétation passive du verbe actif en ces termes (*Grundriss der Spr. w.* III, II, p. 18) : « Wenn wir diese Auffassung hier anwenden, so bedeutet *ich gehe* eigentlich *ich bin im gehen ;* muss aber nothwendig *du traegst mich* so viel wie *ich bin im Tragen* (Getragen werden) *durch dich* bedeuten » et en note il déclare ces formes identiques avec le présent périphrastique anglais *I am reading*. Eh bien ! cette dernière assimilation n'est pas exacte : *I am reading* a une signification précise, d'actualité immédiate, que n'a pas du tout le basque *iracurten naiz* « je suis en action de lire (indéfini, *in lesen* et non *im lesen*) ». Et quant à *nakarzu* et à son succédané périphrastique *ekarten nauzu* « vous portez moi » je ne vois point la nécessité de les expliquer par « je suis porté par vous, je suis dans le porter par vous » ; la traduction « vous avez moi en action de porter » me semble beaucoup plus naturelle et plus simple, « porter » et les autres noms verbaux n'ayant là que leur sens propre, abstrait, subjectif.

A propos du nominatif actif et par conséquent du rôle qu'il joue dans des phrases telles que celle-ci : *semea aitak ekharri duena* « le fils qui a été apporté par le père » ou plus exactement « le fils, celui que le père a apporté » je rappellerai que les constructions relatives sont normales en basque où *duena* p. ex. signifiera, suivant les cas, « celui qu'il a » ou « celui qui l'a ». Je lis dans Axular (éd. orig, 1643, p. 185) : *miretsicoago duçuna* « ce que vous avez à admirer le plus » et (p. 191) : *çuhaitz... fruituric iasaiten eztuena* « l'arbre qui ne produit pas de fruit ». Je trouve dans Liçarrague, au hasard : *Iauna vnctatu çuena* « celle qui avait oint le Seigneur » et *hic*

maite duàna « celui que tu aimes » (Luc, XI, 2. 3). Ces exemples sont significatifs.

Une remarque nécessaire et qui peut expliquer bien des choses, c'est que le verbe périphrastique contemporain ne doit avoir aux yeux du linguiste qu'une importance relative. Pour analyser et comprendre le système général de la conjugaison basque, pour en rechercher les divers éléments, il faut étudier non seulement les deux auxiliaires de la conjugaison moderne, mais encore et surtout tous les verbes simples dont les vieux auteurs nous ont conservé tant de formes intéressantes qui confirment et complètent celles seules connues des auxiliaires ; je n'en citerai que deux ou trois qui me reviennent à la mémoire : *albeitzinarrate* « que vous pl. puissiez le dire », *baitançuzquit* « parce que je les entends », *eztacusquet* « je ne le verrai pas » ou « je ne pourrai pas le voir » etc. Il faut observer aussi à quels noms et adjectifs verbaux s'allient les auxiliaires ; quand Liçarrague, Oihenart, et autres joignent par exemple *zezan*, *zedin* au radical du verbe pour exprimer le passé défini au lieu que *du* se joint au participe passé pour marquer le passé indéfini, il faut évidemment en conclure que les radicaux *u* et *eza* ont des significations différentes ; il ne paraît pas suffisant de dire que *eza* est « être » et *u* « être eu » : si *ikusí du* doit être expliqué « il est eu vu (par lui) » signifiant « il l'a vu », comment *ikus zezan* « il était voir » a-t-il pris le sens de « il le vit » ?

Je crois avec M. Sch. que les *formes allocutives*, appelées par certains grammairiens *traitements*, *tratamientos*, sont relativement modernes en basque ; mais je me garderai bien de les appeler *formes de relation*. A mon avis, elles n'expriment aucune relation et sont formées simplement

par l'addition d'un *k*, d'un *n* et même d'un *zu* (toi, poli) aux formes ordinaires ; on sait que certains patois affaiblissent ce *zu* en *chu* dans un sens diminutif : *eztakichut* « je ne le sais pas, ô vous enfant. » Il est vraisemblable que la plus ancienne de ces formes est celle en *k*, la masculine. On a dû commencer par employer au vocatif le pronom de la seconde personne, celle à qui l'on parle ; on ne distinguait point alors les sexes, car le basque n'a pas, comme les idiomes sémitiques, de doubles pronoms ; le féminin sera né d'un besoin de précision, par la formation d'un diminutif : si *zu* devient *chu* c'est-à-dire la dentale palatale, comment la gutturopalatale *k* est-elle devenue *n* dental ? Peut-être par l'intermédiaire de la semi-voyelle palatale (cf. *eztakiyat* pour *eztakikat* « Je ne le sais pas, ô toi homme) et de la nasale du même ordre (*eztakiñat*) « Je ne le sais pas, ô toi femme » durcie naturellement en *n* à la fin des mots. Je ne vois là que des hypothèses plus ou moins probables.

J'aurais bien d'autres observations à présenter sur le travail de M. Sch. En le relisant, je rencontre l'explication qu'il donne de cette phrase des fables de l'abbé Goyhetche : *astoa..., bere lagunak utzirik, lehoin larruz bestiturik* « l'âne ayant quitté ses compagnons, revêtu de peau de lion » ; *astoa*, dit-il, est le sujet de *bestiturik* et *lagunak* celui de *utzirik* : c'est une erreur ; *utzirik* et *bestiturik* jouent le même rôle dans cette phrase, ce sont des gérondifs, ou participes absolus, se rapportant à *astoa*, et il faut traduire : « l'âne, ayant quitté ses compagnons, s'étant revêtu d'une peau de lion, etc. » ; le nominatif sans *k* est régi par le verbe suivant *goan cen* « était allé ». La traduction *relictis sociis* ne serait pas exacte car il faudrait pour cela une autre tour-

nure, de même que pour rendre « abandonné par ses compagnons » il faudrait dire *lagunek utzirik*.

J'arrête ici mes remarques et mes critiques : j'y reviendrai quand le savant académicien de Vienne nous donnera la suite ou plutôt le complément de son beau travail. Il m'en a beaucoup coûté de ne pouvoir adopter les conclusions ou les théories d'un linguiste aussi éminent et aussi expérimenté ; mais c'est que mes convictions et mes idées sont faites sur la question depuis près d'un quart de siècle, et que je n'ai pu trouver d'arguments assez forts pour me démontrer mon erreur. Est-ce caprice irraisonné ? est-ce défiance instinctive ? est-ce même cet égoïsme inconscient qui fait qu'on aime trop son propre ouvrage à l'exclusion de tous les autres ? *Qui nisi quod ipse fecit, nil rectum putat.*

Paris, 25 mars 1894.

JULIEN VINSON.

LES TEMPS HOMÉRIQUES

(Leçons professées à l'*École d'Anthropologie.*)

II. — LES ACHÉENS

Nous avons sommairement exposé les vicissitudes par lesquelles a passé le texte de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* depuis l'exemplaire manuscrit d'Athènes (VIe siècle avant notre ère) jusqu'à la première édition imprimée, dite *Homère de Florence* (1488), et depuis la découverte des *Scholies de Venise*, par Villoison (1781-88), jusqu'à nos jours. Nous avons passé en revue les hypothèses variées et intéressantes qu'on a formées sur l'auteur unique ou les auteurs des deux épopées, sur le berceau probable, l'origine et la coordination des chants ou rhapsodies qui les constituent. Considérant que ces poèmes nous reportent à des temps antérieurs à la conquête de l'Ionie et à l'établissement des colonies helléniques sur les côtes de l'Italie et de la Sicile, je me suis rangé à l'opinion traditionnelle et vraisemblable qui place respectivement au Xe et au IXe siècles l'époque où furent arrêtés et fixés leurs contours généraux. Enfin la parfaite sincérité, la concordance, qui règnent en ces peintures de sentiments, de mœurs, d'institutions visiblement archaïques, m'ont permis, m'ont forcé d'admettre la transmission orale de souvenirs presque contemporains des événements arrangés et transfigurés

par un ou plusieurs Homère. En effet, à quelque système qu'on se rallie, les deux épopées sont le monument élevé à la gloire des Achéens, maîtres incontestés de la Grèce et des îles qui l'environnent, depuis Rhodes jusqu'à Ithaque, et de la Crète à Chios. Or, dès le XIIe siècle, l'invasion dorienne avait mis fin à la prééminence des Achéens, réduits désormais à la mince lisière marine qui court sur le golfe de Corinthe entre Sicyone et Patras.

Précédés seulement par les Selles et les *Graïkoi* à Dodone, par les Danaëns dans le Péloponèse, les Achéens ont formé le premier ban de la nation hellénique; ils ont partout éliminé ou absorbé les Thraces et les Pélasges, qui parlaient, surtout les premiers, des dialectes indo-européens et ont dû se fondre sans trop de peine avec la population envahissante. Il s'est opéré entre les croyances, les dieux et les héros de ces trois races de bizarres amalgames, que l'on devine et qu'on prend quelquefois sur le fait dans les mythes cabiriques et éleusiniens.

Un des plus curieux imbroglios nés de ces confusions inévitables, c'est la légende des Argonautes, dont les éléments réels ont été dénaturés, et noyés dans une incohérente imitation de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Étant donnés les noms de l'Eolien ou Thrace Athamas, fils d'Eole, de Iasôn ou Iasiôn (1), héros sauveur ou dieu de la santé, de Chirôn, le sage cavalier (sans doute un Gandharva ou personnage

(1) Le fils de Iasôn, Eunéos, est représenté par Homère comme un riche propriétaire de Samothrace et de Lemnos. A Lemnos, il acheta d'Achille le jeune Lycaon, fils de Priam, petit-fils d'Altès, roi des Lélèges de Pédase sur le Satnioeis. De Samothrace, il envoie à Agamemnon une cargaison d'excellent vin, qu'Atride sait déjà très bien revendre à ceux qui en veulent boire.

solaire), de Héraklès, un des plus grands dieux de la race, de Phrixos (le Phrygien), de Hellè (la nation des Hellènes), enfin d'Argos (l'Argos pélasgique); étant donné aussi le souvenir très tenace d'anciennes entreprises où Pélasges, Thraces et Hellènes s'étaient réunis ou combattus; étant donnée enfin la tradition de la guerre de Troie et de la dispersion des vainqueurs dans tout l'univers alors connu : — des poètes, moins heureux dans leur conception que les rhapsodes homériques, ont inventé ce naufrage d'Hellè dans le détroit qui porte son nom, cette nef Argo, qui conduit vers la Toison d'or, vers les richesses et le soleil de l'Orient, une troupe d'aventureux pirates, hommes et dieux; ces premiers démêlés avec Ilion dont Héraklès renverse les remparts (circonstance déjà notée dans l'*Iliade*); puis ce retour des Argonautes à travers les steppes du Tanaïs, l'Asie mineure, l'Egypte, l'Afrique, la Gaule, leur visite à Circé dans Æthalia (l'île d'Elbe), leur navigation sur un Ister, un Rhodanos et un Eridan fabuleux, puis dans le détroit de Messine et chez les Phéaciens; tout ce cycle qui se termine aux tragédies d'Iolcos et de Corinthe, et qui, déjà connu de l'auteur de l'*Odyssée*, est plus familier à Hésiode. Le monde d'Homère est moins étendu, plus ancien, par conséquent, que celui des Argonautes. Mais ce n'est pas à dire que certains éléments mythiques et certaines traditions locales des Eoliens ou Minyens d'Orchomène, de la Thessalie et de la Trachinie, si richement interprétées par Pindare et par les grands tragiques du Ve siècle, ne rappellent point des âges antérieurs aux temps homériques, des mœurs plus féroces, des actes plus sauvages, des superstitions plus odieuses, enfin des événements contemporains des toutes

premières invasions achéennes, des premiers essais de navigation lointaine, alors que le merveilleux navire Argo, si grand qu'il pouvait contenir douze ou treize héros, si léger que ces douze aventuriers le portaient sur leur tête, constituait toute la marine de l'Argos pélasgique. On était loin, alors, des mille vaisseaux qui jettent cent vingt mille hommes sur les rives de la Troade.

Notre apparente digression n'aura pas été inutile ; c'est une transition : elle laisse entrevoir les siècles de désordre, d'aventures isolées, qui ont précédé l'ordre social relatif dont témoigne une guerre de dix ans, où vingt-neuf chefs de corps reconnaissent la suzeraineté d'un généralissime. Elle relie les obscurs débuts à l'apogée de la puissance achéenne. Jamais, pas même à l'époque des guerres médiques, la Grèce ne s'est approchée autant de cette unité nationale qui devait, pour son malheur, lui être imposée par Alexandre; jamais autant que sous le sceptre d'Agamemnon. Il s'agit bien ici d'une entreprise commune, d'un service militaire obligé, auquel les indifférents n'ont pu se dérober qu'au prix d'une amende plus ou moins proportionnelle à leur fortune. Certes, la préparation a été laborieuse, les tiraillements infinis. Il a fallu l'éloquence insidieuse, la diplomatie d'un Ulysse et d'un Nestor pour rallier les indécis, pour amorcer par l'appât du butin les vieux Achéens du nord, jaloux des Péloponnésiens orgueilleux, pour apaiser les dissensions renaissantes qui ont failli plus d'une fois sauver l'empire et la cité de Priam. La colère et la désertion d'Achille, lui-même le déclare à Ulysse et à Ajax, ne sont point uniquement provoquées par l'enlèvement de Briséis. L'injure d'Agamemnon n'est qu'un prétexte, la goutte qui fait déborder le vase,

le coup qui tranche un lien déjà faible. L'Argos pélasgique refuse de s'humilier devant l'Argos danaën. Achille pressent que la prise d'Ilion, surtout sa propre mort, consacreront la primauté des gens de Mycènes et de Sparte. Et, de fait, Néoptolème ou Pyrrhos, son fils, ne règnera pas sur la Phthie; il lui faudra passer le Pinde et se tailler un royaume en Epire; le centre de la Grèce descendra vers le sud, tandis que l'antique séjour des Hellènes, rendu presqu'à la barbarie, paraîtra plus voisin de la Macédoine et de la Thrace que de l'Hellade; à ce point que Darius et Xerxès y trouveront des pourvoyeurs, des vassaux et même des alliés. Plus d'une fois, d'ailleurs, Achille trahit, dans ses paroles, une sorte de bienveillance envers ses voisins du nord et de l'orient, qui diffèrent peu des peuples régis par son père, le Pélasge Pélée; il regrette d'être venu attaquer Priam et ses fils qui ne l'ont jamais offensé; au moment de tuer le jeune Lycaon, il déclare qu'avant la mort de Patrocle, il épargnait volontiers les Troyens, « qu'il en a pris et vendu beaucoup. » Peu s'en est fallu qu'il restât neutre ou que, avec ses proches voisins, les Pélasges de Larissa, les Paioniens de l'Axios, il prît parti pour les Bébryces et les Dardanes. Et nul n'aurait pu l'en blâmer. Car, au point de vue ethnique, bien faibles étaient les nuances qui pouvaient distinguer l'Hellène antique du Thrace ou du Pélasge hellénisé. Achille était dieu, chez les Thraces d'Olbia. Selon Denys d'H. Achaios, Phthios et Pélasgos étaient tous trois fils de Poseidon et Larissa. En Asie, les différences dialectales étaient peut-être plus tranchées, — Homère rapporte que les Troyens et leurs auxiliaires parlaient des langues diverses; — mais les dieux, les mœurs, le régime social

étaient, à peu de choses près, identiques, dans le palais de Priam comme dans celui de Pélée, comme dans la tente d'Achille ou de Nestor ou d'Agamemnon.

Quoi qu'il en soit, c'est le corps hellénique tout entier, que l'ambition de quelques chefs et le besoin d'expansion, naturel aux peuples jeunes, ont précipité sur la citadelle de l'Asie, sur l'Etat autour duquel se groupent toutes les nations égéennes encore rebelles à l'hellénisme. Dans l'armée troyenne, les auxiliaires, même lointains, dépassent en nombre les contingents troyens et dardaniens.

Ce sont, d'abord, des troupes européennes, qu'on s'étonne de ne pas voir rangées sous les ordres d'Achille. « Hippothoos, nous dit le poëte, commande les tribus de Pélasges, habiles à lancer le javelot, qui habitent la féconde Larissa (en pleine Thessalie) ; Puléos le seconde, tous les deux rejetons d'Arès, fils du Pélasge Léthos, né de Teutamis... Purechmos commande aux Péoniens, à l'arc recourbé, peuple lointain venu d'Amudone, arrosée par le large Axios, dont les eaux limpides débordent sur les campagnes. » Ce sont les futurs Macédoniens, et, à coup sûr, des adorateurs de *Paiéōn, Paiān*, dont le nom a subsisté dans le cri de guerre ou de victoire *Io Paeān. Paeān*, dieu des *Edoniens* ou Thraces, médecin de l'Olympe homérique, s'est confondu avec Apollon et Asklèpios. Nous avons déjà remarqué le nom *Axios*, commun aux trois Cabires primordiaux, qui a passé dans le langage courant des Grecs, avec le sens de « digne ». Un autre héros, précisément petit-fils du fleuve Axios — fleuve tourbillonnant qui s'unit à la jeune vierge Péribée, — vient amener des renforts aux guerriers de la fertile Péonie ; il se nomme Astéropeus. Fils de Pélégon, il at-

taque le fils de Pélée, mais, bien qu'ambidextre, il le manque à la fois de ses deux javelots ; il a vu la onzième aurore depuis son arrivée en Troade, mais il ne verra pas la douzième. Car « la lutte est terrible contre les descendants de Zeus, même pour les rejetons d'un fleuve. » Ainsi parle Achille ; et son glaive couche le guerrier sans vie sur la berge du Xanthe (autre fleuve qui n'a pu sauver le fils de son collègue). « Astéropée gît sur le sable ; l'eau profonde le baigne ; autour de lui les anguilles, les poissons s'empressent, arrachent la graisse de ses reins et la dévorent avec avidité. »

A côté des Péones, marchent les Kikones belliqueux, autres Pélasges, commandés par Euphèmos, fils de Trézène, élève de Zeus ; puis les Thraces « que ceint le rapide Hellespont », conduits par Akamas et le héros Piroos, plus tard renforcés par l'infortuné Rhésos à qui Diomède et Ulysse enlèveront ses chevaux et la vie.

Si nous passons en Asie, nous y rencontrons des Thraces encore : les Bithyniens, ceux de Percote, des rives du Praktios, de Sestos, d'Abydos, de la divine Arisba, obéissent au noble Asios, fils de Hurtakos, qu'ont amené d'Arisba arrosée par le Selléis de grands et superbes coursiers. Cet Asios — éponyme de l'Asie — aura son heure de gloire, il poussera les Achéens vaincus jusqu'aux palissades de leur camp, et tombera sous les coups d'Idoménée.

Thraces encore sont les Paphlagones-Enètes, riches en mules sauvages, qui ont quitté, pour défendre Ilion, les hauteurs d'Erythine, les bords riants du fleuve Parthénios, les rivages de l'Euxin et les colonies sidoniennes de Kutor et de Sésame. Pylémène les conduit, secondé par son fils Har-

palion, hôte de Pâris, destiné à la flèche mortelle du Crétois Mérion, l'habile archer, le savant danseur.

Toute la Phrygie est en armes, sous Askanios, semblable à un dieu, sous Phorkus, deux chefs impatients de combattre dans la mêlée. Du Sangaris, le mouvement a même gagné, au delà du fleuve Halys, les Halisones, les Chalybes, « peuple lointain venu d'Alybe, d'où l'argent tire son origine. » Aux Phrygiens, il faut joindre les Méoniens du lac Gygès et du mont Tmôlos, les Mysiens, les habitants des hautes cimes du mont Téréos, d'Adrastée, d'Apèse et de Pityée. Parmi les chefs de ces derniers, il est bon de noter un devin, Eunomos, que ses augures ne sauveront pas du fer d'Achille et des eaux du Scamandre, et les fils d'un devin « infaillible », Adrastos et Amphios « armé d'une cuirasse de lin. » En vain leur père, Mérops de Percose, les a-t-il conjurés de ne point partir pour la guerre dévorante. Poussés par les *Kères* de la mort, ils ont été sourds à ses prières.

Enfin, les Cares et les Lyciens (Lèkes, Lélèges) se sont souvenu que les Dardanes ont combattu avec eux dans le pays des Khétas contre les Pharaons de la XVIIIe dynastie; ils sont irrités contre les Achéens qui leur ont ravi Rhodes, Carpathos et la Crète, qui ont mis fin dans les Cyclades à la suprématie des Cares et des Sidoniens. La haine est réciproque, surtout entre les Cares et les Grecs. Achille dira qu'il méprise Agamemnon à l'égal d'un Care. Et Homère traite le Carien de jargon :

« Nastès est à la tête des Cares, au langage barbare, de Milet, du mont Phthiros, ombragé de forêts, des bords du Méandre et des hautes cimes du Mykale. Nastès et Amphimachos commandent ces peuples, tous les deux fils

illustres de Nomion. Amphimachos, dans les batailles, est couvert d'or comme une élégante vierge. L'insensé, sa parure ne le sauvera pas du fougueux Achille ; il succombera dans le sein du fleuve, et son or sera la proie du belliqueux Eakide. »

Le rôle des Cares sera effacé. Mais les Lukiens, leurs chefs, Sarpédon, fils de Zeus, et l'irréprochable Glaukos, allié de près aux dieux de la mer, brilleront au premier rang. Pourquoi ? Parce qu'Homère voit en eux, sinon des Hellènes, au moins d'anciens habitants de la Grèce centrale et du Péloponèse, proches parents des Arcades, unis par les croyances et les légendes aux Pélasges et aux Achéens, parce que Zeus et Apollon portent leur nom, parce que chez eux le héros grec, ou plutôt indo-européen, Bellérophon, a vaincu la Khimère. Aussi les porte-t-il au premier rang parmi les défenseurs de Troie. Hector, plus d'une fois, avoue qu'ils sont le rempart de son armée. Sarpédon emporte les fossés et l'enceinte du camp achéen. Sa mort illustre Patrokle ; et si Zeus, contraint par la loi du Destin et par la colère de Héra, laisse périr son fils chéri, laisse ses armes précieuses tomber au pouvoir des Murmidons, il charge Apollon d'enlever, de purifier le corps et de le transporter aux rives du Xanthe lointain, où l'attendent de royales funérailles. Glaukos est reconnu par Diomède pour son hôte paternel, et l'entretien de ces deux princes, l'échange inégal de leurs armes, forme un des plus piquants épisodes de l'Iliade. Glaukos descend de l'Argien Sisyphe, le plus rusé des mortels, qui régnait dans Éphyre ; il est petit-fils de Bellérophon. Or, Œneus, aïeul de Diomède, a été l'hôte de Bellérophon, a échangé avec lui les présents de l'hospitalité. Cette antique alliance

suffit à faire tomber les armes des mains des deux héros ; et pour la renouveler, ils échangent leurs cuirasses, leurs boucliers et leurs épées. Le poète remarque avec un malin plaisir, avec un naïf contentement, que le troc est tout à l'avantage du roi d'Argos. Il y a là un trait de mœurs. Voici le passage (Ch. VI) :

« Les deux héros sautent de leurs chars, et, se serrant la main, cimentent une alliance inviolable. Alors Zeus, fils de Kronos, ravit à Glaukos la raison, car il échange avec le fils de Tydée son armure : de l'or pour de l'airain, le prix d'une hécatombe pour le prix de neuf bœufs. »

Tels sont les auxiliaires de Troie ; seize contingents, quatre fournis par l'Europe, douze par l'Asie mineure. Tous — sauf les Chalybes — appartiennent à des peuples fortement indo-européanisés, mais qui se sentent menacés par l'expansion de la race achéenne. Le poète a, sans doute, grécisé ou imaginé la plupart des noms d'hommes. Mais cette réserve ne peut infirmer en rien l'évidente communauté, la parenté générale, qui se manifeste dans les croyances et les mœurs des Grecs et de leurs adversaires. La même remarque doit être étendue aux trois corps d'armée fournis par la Troade proprement dite, et commandés par Hector, Enée et Pandaros. Le second de ces chefs, surtout, est un personnage à moitié mythique dans lequel se réunissent des éléments pélasgiques, thraces, sémites et sidoniens ; Enée eut des autels en Macédoine, même à Argos et à Olympie ; il descendait à la fois de Dardanos, d'Assarakos ; sa mère, Aphrodité, était à la fois l'Istar babylonienne et l'Astarté de Phénicie.

« Le noble fils d'Anchise, dit Homère, est à la tête des Dardaniens. Ce héros a reçu le jour de l'auguste Cypris.

Sur le sommet de l'Ida, la gracieuse déesse s'est unie à un mortel. » Deux fils d'Anténor, autre héros dardanien, accompagnent Enée. Il n'est pas encore le *Pater Æneas*, un peu trop égoïste et larmoyant, que Virgile a choisi pour ancêtre des Romains ; mais il diffère cependant d'Hector par un courage plus prudent, et par une sorte de confiance dans sa destinée particulière. On sent qu'il compte sur les dieux.

Pandaros, illustre fils de Lycaon, chef de ceux qui, à l'extrémité de la Troade, au pied de l'Ida, au bord des eaux profondes de l'Aisèpe, entourent la riche cité de Zélia, Pandaros, instruit par Apollon lui-même, n'est qu'un habile et peu scrupuleux archer. Mais Hector, le chef suprême de l'armée de défense, intéresse par un mélange de sentiments virils et tendres, par des lueurs de justice et des pressentiments funestes, par un dévouement à sa famille et à on pays qui, tour à tour, paralysent et surexcitent sa valeur. Il maudit le rapt fatal et le courage trop intermittent de Pâris ; il souhaite qu'Hélène soit rendue ; mais il continue de voir en eux son frère et sa belle-sœur. Il désapprouve la guerre, mais il conduit bravement la bataille jusqu'aux vaisseaux de l'ennemi. « La vraie religion, s'écrie-t-il, est de défendre sa patrie », et il dédaigne un présage tiré du vol d'un aigle et de la chute d'un serpent. Ce n'est pas qu'il soit moins dévot que d'autres, moins effrayé par ce qu'il croit être un avertissement de quelque divinité. Non. Mais la chaleur du combat, la victoire probable, ont, ce jour-là, fait évaporer la superstition. Chez tous ces Barbares, dominés par la passion du moment, le bon sens, le raisonnement juste, apparaissent ainsi, par brusques éclairs. L'entretien fameux d'Andro-

maque et d'Hector est une de ces éclaircies, soudain effacées par les nuages orageux. C'est un morceau qui vaut à lui seul toutes les mêlées et toutes les rodomontades qui encombrent le poème ; nous y reviendrons en traitant de la famille et des institutions. Il nous faut de même, à regret, saluer seulement le patriarche Priam, qui a fait des siennes en son temps, et la vénérable Hékabè, qui couvre de sa maternelle indulgence non seulement ses enfants, mais les fils, encore plus nombreux, de Priam.

Donc, le grand Hector, « dont le casque lance des éclairs », commande les Troyens. Sous ses ordres, les plus nombreux et les plus vaillants guerriers revêtent leurs armes, impatients de lancer leurs javelines. Il marche au centre ; les Thraces, les Lyciens, formant les deux ailes. A quelques centaines de mètres, vers la mer, l'*ost des grecs* (Lafontaine) se déploie. La terre mugit sous les roues, les sabots e. les pas ; l'éclat des armes jaillit jusqu'à l'éther. Il semble que des flammes dévorent la plaine.

Une célèbre énumération, le *Catalogue* des vaisseaux, nous fait connaître tous les peuples qui prirent part à la grande expédition. C'est comme le livre d'or de la Grèce aux temps héroïques. Ceux qui ont considéré l'*Iliade* comme un ouvrage strictement historique, — et ils sont nombreux, depuis les temps de Solon — se sont mis martel en tête pour faire concorder le catalogue avec l'ordre de bataille, surtout avec les plus minces péripéties du grand assaut livré à la flotte par Hector, Asios et Sarpédon. Un savant grec moderne, M. Nicolaïdès, croit y être parvenu. C'est une douce illusion patriotique, et nous la respectons, d'autant que le travail est plein de clarté, d'érudition aussi, et paraîtrait des plus vraisemblables s'il

s'appliquait à une guerre menée par des tacticiens et des stratégistes. Mais comme tout, dans la mêlée confuse qui s'agite entre la mer et les portes d'Ilion, est livré aux hasards de la force et de la chance individuelles, bien plus au caprice des dieux protecteurs de l'une ou de l'autre armée, nous croyons prudent d'adopter le texte d'Homère tel qu'il nous est parvenu, en y joignant quelques commentaires sur les groupes et sur les chefs que le poète leur a donnés.

« Je ne pourrais, dit-il lui-même, rappeler ni nommer la foule, lors même que je serais doué de dix langues, de dix bouches, d'une voix infatigable et d'un cœur d'airain ; lors même que les Muses, divinités de l'Olympe, filles du dieu qui porte l'égide, me rappelleraient tous ceux qui vinrent aux champs d'Ilion. Je ne dirai donc que les chefs et le nombre des navires. »

La Béotie ouvre l'énumération, pour deux motifs ; elle a été le théâtre de guerres acharnées entre les Danaëns du midi, les Achéo-Pélasges du nord, et les colons phéniciens ; luttes que l'on devine sous les mythes de Kadmos et d'Œdipe, encore peu connus d'Homère, et dont les derniers épisodes sont tout récents à l'époque de la guerre de Troie, puisque l'armée compte dans ses rangs les fils de Tydée et de Capanée, deux des sept chefs devant Thèbes. C'était un pays plein de villes antiques, dont quelques-unes ont marqué dans l'histoire. La seconde raison qui a déterminé Homère est que la Béotie a été, pour la plus grande partie des flottes confédérées, le point de concentration et de départ. L'Aulide homérique est une plage béotienne.

Les Béotiens sont commandés par des chefs qui feront

leur devoir sans grand éclat. « Les uns habitaient Huria, les rochers de l'Aulide, Thespies, *Graïa* — un nom qu'il faut ajouter à ceux qui prouvent l'existence des *Graïoi*, *Graïkoi* dans la Grèce centrale ; — d'autres sont venus de Thisbé où abondent les colombes, d'autres de Coronée, de la verdoyante Haliarte ; d'autres de Platées ; d'autres, de la superbe ville d'*Hypothèbes*, et d'Oncheste la sainte, où est le bois sacré de Poseidôn, etc. » — La région est particulièrement connue du rhapsode. — La Béotie a fourni cinquante navires montés chacun par cent vingt jeunes hommes.

Les Minyens, qui viennent ensuite avec trente larges navires, tribu antique d'où sont sortis la plupart des héros argonautiques, fondateurs d'Iolcos sur le golfe Maliaque et d'Orchomène en Béotie, sont conduits par deux fils d'Arès et d'une princesse Astuochè, — celle qui possède la ville. » — La mention d'Arès semble révéler une origine thrace.

Les Phocéens rangent à la gauche de ce groupe béotien quarante navires peints en noir ; ils ne songent pas encore à jeter sur la côte d'Asie cette belle ville de Phocée, d'où partirent, vers l'an 600, les fondateurs de notre Marseille ; mais ils quittent sans regret, déjà, les rochers de Pytho (Delphes), la divine Crisa, Daulis, Panopée, les sources et les rives du beau Képhisos. Leurs chefs, Schédios, Epistrophos, ne sont pas à dédaigner ; mais dans leurs rangs obscurs se cache un prince déchu, petit-fils d'Aïakos, et proche parent d'Achille et d'Ajax, fils du roi qui a donné son nom à la ville de Panopée, le gigantesque *Epéos*, mauvais guerrier, mais sans égal aux combats du ceste et fameux charpentier, Epéos, constructeur du cheval de

bois, et véritable destructeur de Troie. M. Rossignol, dans son piquant opuscule *Les Artistes homériques*, a savamment restitué la généalogie de ce personnage plus qu'à demi fabuleux, qui aurait, comme tant d'autres fugitifs, abordé en Italie et construit, près de Métaponte, un temple dédié à son inspiratrice Pallas Athéné, et consacré à la déesse la hache et les outils qui avaient assuré la victoire des Achéens. Reste à savoir si Epéos n'est pas l'éponyme des Epéens, peuples de l'Elide, jetés à la mer par quelque invasion dorienne ou autre. Nestor déjà se vante, en ses digressions infinies, d'avoir battu et pillé les Epéens.

Les Locriens qui habitent, derrière l'Ile d'Eubée, Kunos, Opunte, Scarphos, la riante *Augies* (la ville d'Augias), ont armé aussi quarante navires. L'agile fils d'Oïlée, *Aïas*, est à leur tête. C'est un des plus intrépides guerriers grecs ; il défend à outrance les vaisseaux menacés par Hector, il abat autour de Patrocle d'innombrables fuyards ; il brave jusque dans la mort la haine, mal expliquée, d'Athéné et de Poseidon. C'est le héros national de la Locride ; la tradition rapporte que, dans les combats, les Locriens réservaient une place vide à son ombre redoutable. Homère aime cet audacieux. « Sa petite taille, dit-il, est bien loin d'atteindre celle d'Ajax ; il ne porte qu'une cuirasse de lin. Mais, par son adresse à lancer le javelot, il surpasse tous les Hellènes et les guerriers de l'Achaïe. »

L'île d'Eubée, longue et mince, excellent rempart de la Locride et de la Béotie, mais faite pour être occupée et traversée par les nations voisines, jouit encore de son autonomie. Les Abantes y dominent. Ces Abantes, les plus justes des hommes, adorent Arès ; ils semblent d'origine thrace, mais pleinement hellénisés. Homère vante leurs

villes : Chalcis, plus tard mère de colonies nombreuses, Erétrie, Histrée, fertile en raisins, Cérinthe que baigne la mer, Caryste et Dion escarpée ; leur prince, fils d'Arès, le magnanime Eléphénor, leurs quarante vaisseaux ; leurs guerriers, qui « respirent la force », légers à la course, au front couvert d'une chevelure flottante. Ils excellent à manier le javelot, à briser, sur les poitrines ennemies, les cuirasses d'airain.

Nous avons cité déjà l'éloge d'Athènes, la ville du magnanime Erechthée, fils de la terre, nourrisson d'Athéné. Ses cinquante vaisseaux peints en noir obéissent à Ménesthée. Nul, parmi les humains, ne sait mieux que lui ranger en bataille les chars et les guerriers. Le seul Nestor peut lui être comparé. Ménesthée, bien que mentionné avec honneur, reste au second plan ; une seule fois, il est dit chef des Iouiens aux longues tuniques. Si vous vous rappelez l'ardeur des Athéniens à réviser et à éditer l'*Iliade*, vous soupçonnerez ici quelque interpolation, d'une timidité trop adroite. Les légendes d'Athènes méritaient plus de développement, si les rhapsodes homériques les avaient moins vaguement connues ; et une part plus grande aurait dû être faite à ses guerriers. L'interpolation est certaine dans les deux vers consacrés à *Aïas*, fils de Télamon : « Aïas a conduit de Salamine douze navires, qu'il a placés près des phalanges d'Athènes. » On sait que la dernière indication a été introduite par Solon pour créer à Athènes des droits incontestables sur Salamine. Reste une seule ligne pour Ajax, deux fois vainqueur d'Hector, pour ce vaillant qui remplit de son fracas toute l'Iliade ; on peut dire que, précisément, ses actions parleront pour lui, et que la brièveté de la mention convient à la faiblesse du

contingent salaminien. La raison est bonne, mais n'écarte pas l'idée d'une altération. Au reste, c'est affaire aux philologues.

Le groupe côtier central, qui paraît avoir formé l'aile droite, est relié par Ajax Télamonien à la grande masse péloponésienne et insulaire (cinq cent cinquante-quatre navires) directement soumise à l'autorité ou à l'influence des Atrides.

Diomède, fils de Tydée, qui ne craindra pas de blesser et de railler Aphrodite et Mars, hardi et féroce, d'ailleurs bon compagnon et capable d'amitié, conduit ceux d'Argos, de Tirynthe aux murs épais, d'Hermionè, d'Asinè aux golfes profonds, de Trézènes, d'Epidaure aux riants vignobles, d'Egine. Il est assisté de deux lieutenants : Sthénélos, fils chéri de l'illustre Kapaneus, et Eurualos, semblable aux immortels. Tous trois étaient petits-fils d'un roi d'Argos, Adraste, l'un des sept chefs contre Thèbes ; mais par son père et son aïeul Oineus, Diomède était étolien. Tydée, à la suite d'un meurtre, avait dû fuir de Calydon, laissant le pays à Thoas. Beaucoup de ces roitelets grecs étaient ainsi des étrangers qui avaient eu la main malheureuse, et qui n'en étaient pas moins bien vus de leurs hôtes nouveaux. Cette petite Argolide de Diomède est au rang des grandes puissances maritimes; elle fournit quatre-vingts vaisseaux. Le roi suprême n'en a que cent.

Tout le nord du Péloponèse obéit à Agamemnon, ou quel qu'ait été le nom de ce fameux roi de Mycènes, dont Schliemann a prétendu reconnaître le nez — écrasé et préservé par un masque d'or — dans une des tombes découvertes sous l'*agora* de Mycènes; c'est là du moins que

les poètes et les géographes ont placé sa sépulture ; à côté de lui s'allongeaient les grandes épées de bronze à clous d'or et d'argent qui peut-être ont fait de rudes entailles dans les cous et les ventres dardaniens. Il faut d'ailleurs joindre à l'armée d'Agamemnon le contingent arcadien, transporté sur des vaisseaux mycéniens (soixante-dix), les soixante navires de Ménélas, les quatre-vingt-dix de Nestor, les quarante des Epéens d'Elide.

Agamemnon et Ménélas ne comptent point parmi les figures les mieux réussies de l'Iliade. Celui-ci, dans une situation quelque peu ridicule, montre certainement du courage et beaucoup d'affabilité ; c'est pour lui que meurent tant de braves ; il le sent et il le dit ; mais il est trop doux et pas assez fort, dans ce milieu où triomphent avant tout la force et l'éloquence. Encore est-il aimable ; mais Agamemnon, avec la prestance et, parfois, le langage d'un souverain, manque de mesure et de tenue ; sa morgue est insupportable, ses excuses vont jusqu'à la platitude. Arrogant dans la victoire, énervé et découragé dans la défaite, il a sans cesse besoin d'être adouci par Nestor, relevé par Diomède, surtout par Ulysse — qui est, au fond, le véritable héros d'Homère, l'idéal de la race hellénique, l'éloquence, l'adresse, la ruse sans scrupule, servies par une force très exercée, par un courage clairvoyant, et par un sang-froid, une énergie imperturbables. Le portrait d'Ulysse, dans l'*Iliade*, montre quelques hésitations, quelques raccords imparfaits ; il est tantôt grand, tantôt moyen, avec de larges épaules ; tantôt presque vieux, tantôt dans tout l'éclat de la virilité. On regrette aussi qu'il n'ait pas plus de part au commandement effectif ; mais, comme le grand Ajax, il commande à un petit nombre d'hommes ; s'il des-

cend quelque peu des dieux, par le voleur Sisyphe, s'il a pour constante amie la plus intelligente des déesses, Athénè, il ne peut lutter de noblesse avec les fils d'Atrée qui, par le fabuleux Pélops, remontent d'un côté à Tantale, de l'autre à Danaos et à Pelasgos. Partout sa valeur personnelle le porte au premier rang ; mais la médiocrité de ses possessions le maintient dans une réserve prudente. Quant au vieux Nestor, c'est la vérité même. Sa bienveillance pour tous, son intarissable faconde, cette loquacité, souvent hors de propos, mais si naturelle, ce plaisir qu'il éprouve à vanter ses antiques prouesses, un sentiment fort juste du respect qui est dû à son âge, à ses services, mais sans aucune raideur, sans solennité, sans pruderie, tout cela, joint à beaucoup de décision et de vrai courage, compose une physionomie inoubliable ; et qui ne voudrait, au risque d'écouter plus que de parler, sous la tente de l'aimable vieillard, recevoir des mains de la belle captive Hékamédè la coupe de vin pourpre, saupoudré de fromage râpé et de farine blanche ! — régal bizarre, pourtant.

Mais suivons Homère de plus près. Ceux de Mycènes, ville magnifique, disions-nous , ceux de la riche Corinthe, de la superbe Cléones ; ceux d'Ornées, ceux de la riante Aréthyrée et de Sicyone, où Adraste régna le premier ; ceux d'Hypérésie, de la ville escarpée de Gonôesse ; ceux de Pellène, ceux d'Ægion, de toute la côte et des plaines qui entourent la vaste Hélikè : voilà l'armée d'Agamemnon. Ces guerriers sont les plus nombreux et les plus braves. Lui-même a revêtu l'airain étincelant, fier de ce que, parmi tant de héros, il est le plus remarquable par son pouvoir, par le nombre et la valeur de ses soldats. Héra surtout le protège, comme représentant des fondateurs de son culte.

Lacédémone en sa vallée profonde, Pharis, Sparte et Messa où abondent les colombes, Amyclée, Hélos que baigne la mer, Lâas, Oitulè ont fourni le contingent du second Atride. Le vaillant Ménélas, fier de son courage, brûle (depuis neuf ans !) de venger l'enlèvement et les soupirs d'Hélène. Ceux de Pylos, de la riante Arène, des rives de l'Alphée (la Messénie et une partie de l'Elide) ont suivi le « cavalier Nestor, héros de Gérénia ». Agapénor conduit les Arcadiens, guerriers expérimentés, mais étrangers aux travaux de la mer, braves lutteurs du Cyllène, rudes pâtres d'Orchomène aux florissants troupeaux, de Stymphale et d'Enispè battue des vents, hommes de Phénée, de Rhiphée, de Tégée et de Parrhasia.

De Buprase, de la vaste Elide (Pise et Olympie ne sont pas nommées), quatre chefs aux noms retentissants, mais obscurs, ont amené de forts bataillons épéens. L'Etolie, qui n'est séparée de l'Achaïe et de l'Elide que par le golfe de Corinthe, s'est jointe aux îles Echinades, à Dulichios, et aux îles Ioniennes (moins Corfou) pour renforcer l'armée argienne. Thoas commande les Etoliens, Mégès, égal à Arès, les Dulichiens ; enfin Odusseus, Ulysse (douze vaisseaux), égal en prudence à Zeus, les magnanimes Céphalléniens, les guerriers d'Ithaque, de l'ombreux Nérite, de l'âpre Ægilipe, de Zacynthe et « du continent opposé », sans doute quelques cantons d'Acarnanie ou d'Elide.

La Crète envoie toute une flotte (quatre-vingts navires) ; c'est encore l'île aux cent villes, parmi lesquelles Gnosse, Gortyne aux murs antiques, Luktos et Lukaste la blanche, et Milet et Phestos et Rhution, cités célèbres ; mais qu'est devenu l'empire de Minos ? Minos a été tué en Sicile (premier essai de colonisation) ; son fils Deucalion a légué la

royauté à Idomeneus (*esprit sage*), qui commande aux Crétois, assisté de Mérion, un vaillant qui fait plus de besogne que de bruit. Idoménée est un roi qui donne encore de sa personne, et avec succès ; mais il est un peu pesant.

Trois petits corps insulaires venus de Rhodes, de Syma, de Carpathos et de Cos, nous montrent errants par le monde quelques-uns de ces Héraclides qui se mettront à la tête des Doriens pour envahir le Péloponèse : Tlépolème, fils d'Héraklès et d'une noble princesse captive (Astuokhè) et qui, ayant tué, on ne sait pourquoi, un oncle de son père, avait dû s'enfuir à Rhodes ; Phidippos et Antiphos, tous deux fils du roi *Thessalos*, l'un des Héraclides, — ce dernier *thessalien* sans doute.

Enfin, à l'extrême gauche, près du cap Rhætée, selon Nicolaïdès, l'Argos pélasgique aligne encore deux cent quatre-vingts navires, avec des troupes solides et de vaillants chefs que dominent la haute stature, la force incomparable et la fulgurante vitesse d'Achille. Enumérons d'abord les contingents les plus septentrionaux.

Ceux d'Ormène, ceux qu'arrose la fontaine Hypérie, ceux d'Astérie et des cîmes blanchissantes du Titane. Remarquez ces noms jetés en passant, qu'Homère n'explique pas, et qui appartiennent à des mythes connus d'Hésiode : Hypérion, Astérie sont au nombre des Titans. A côté des Magnètes du Pélion, voici les Enianes, les Perrhèbes innombrables dont les demeures s'élèvent autour de la froide Dodone et dans les riantes plaines arrosées par le Titarèse qui verse dans le Pénée son onde brillante, sans se confondre avec ses tourbillons argentés, mais en surnageant comme l'huile, car ses eaux légères

sortent du formidable Styx qui rend irrévocables les serments. Singulière tradition, énigme mythique dont le sens est perdu. Voici les Pélasges d'Argissa, de Gyrtone, d'Elone, de la blanche Oloossone, ces Lapithes que Pirithoos, fils de Zeus, délivra des Centaures velus ; le fils de ce héros, l'inébranlable Polypoïtès, les commande, assisté de Léonteus, rejeton d'Arès, puis ceux de Tricca, de l'âpre Ithome, d'Oikhaliè où régna Eurutos, conduits par deux fils de Paieôn ou d'Asklèpios, Podalire et Machaon, guerriers vaillants et médecins renommés ; et encore ceux de Méthone, de Thaumakia, sous les ordres de Médon, fils d'Oïlée et de la belle Rhéna. Philoktète, le grand archer, était leur prince et leur chef ; mais ce héros, en proie à d'incurables douleurs, gît dans l'île divine de Lemnos, où les Grecs l'ont abandonné, dévoré par la blessure que lui a faite un serpent venimeux. Le fils d'Admète et d'Alceste (Alkèstis), « la plus noble des femmes, la plus belle des filles de Pélias » (cette charmante Alceste immortalisée par Euripide) ; son fils donc, Eumèlos, amène la jeunesse de Phères, de Boiba sur le lac Boïbis, de Glaphyra, de la superbe Iolcos. Après les chevaux d'Achille, à la voix humaine, Eumèlos possède les meilleurs ; leurs pieds sont aussi rapides que les ailes des oiseaux : « de même âge, de même taille, de même couleur, nourries par Apollon au sein de la Piérie (ce sont des proches parentes de Pégase), les deux cavales d'Eumèlos répandent la terreur dans les batailles. » Le belliqueux Protésilas conduisait des champs fleuris de Pyrase consacrés à Démètèr, d'Itone, mère des troupeaux, de la verte Ptélée, d'Antron que baigne la mer, de Phulakè, une belle flotte noire (quarante vaisseaux) ;

« mais depuis longtemps la terre le recouvre, sa tendre épouse qu'il a laissée à Phulakè, en ses demeures inachevées, a meurtri son beau visage : car un guerrier dardanien l'a terrassé lorsque, le premier des Achéens, il sauta de son navire. »

« Après eux, ceux qui habitent l'Argos des Pélasges, ceux d'Alos, d'Alopè et de Trakhis ; ceux de la Phthie et de l'Hellade renommée par ses belles femmes, peuples qu'on nomme Myrmidons, Hellènes et Achéens, ont traversé la mer avec cinquante vaisseaux que commande Achille. » J'ai cité ce passage, textuellement ; il est, je crois, éclairci d'avance par nos précédents entretiens. On y voit que l'Hellade primitive s'est avancée de l'Olympe à Dodone, puis sur les confins de la Thessalie méridionale, de la Phocide et de la Béotie ; et qu'elle passe, aux temps même de la guerre de Troie, sur les rivages du golfe de Corinthe et de l'Attique. De cette déchéance, Achille a le pressentiment, et c'est ce qui l'irrite jusqu'à la haine. Lui, le fils de la déesse antique, le petit fils du Zeus des Pélasges et de Dodone, il gémit de voir la gloire de la Phthie éclipsée ; il ne retournera pas dans le riche palais de Péleus, et son fils n'y règnera pas. Et, comble de misère ! Il a saccagé Lemnos, détruit Lyrnesse et la Thèbes de Troade (la ville d'Andromaque) ; il a chassé Enée de son domaine de l'Ida, il a comblé de butin les confédérés ; et voici qu'un arrogant, un insensé, lui reprend, dans sa tente, presque sur sa couche, une captive qu'au fond il aimait ! Périssent donc ces ingrats, périsse hélas ! cet ami — que je lui préfère cent fois — le magnanime Patrokle ! Achille restera sous sa tente, et, rien que pour lui plaire, le grand Zeus favorisera

l'homicide Hector, jusqu'à l'heure où cette fantaisie aura passé.

Nous avons vu aujourd'hui, je ne dis pas étudié, les hommes d'Asie, et les hommes d'Europe, tous vaillants soldats, médiocres généraux. Avant de les suivre, soit au combat, soit au conseil, soit au banquet, soit au sacrifice, il nous faut dépeindre leurs dieux, qui, à leur exemple, se sont divisés en deux camps, si habitués à vivre avec les hommes qu'ils oublient d'agir en divinités.

André LEFÈVRE.

ESSAI D'INTERPRÉTATION

DE QUELQUES MYTHES BIBLIQUES (1)

Aujourd'hui que l'étude des livres védiques jette un si grand jour sur les origines des religions aryennes, ne peut-on essayer de découvrir à la lueur du Véda quelques traces d'un naturalisme primitif dans les plus anciens récits bibliques ?

Cela ne paraît pas impossible ; tout dans la Bible n'est pas suffisamment explicable par l'histoire ou par l'allégorie ; nous y rencontrons souvent des traits bizarres, semblant des hors-d'œuvre, au milieu d'un récit simple et touchant ; des détails étranges, parfois rebutants, que dès longtemps l'on s'est efforcé d'interpréter de la manière la plus honorable pour la sagesse du livre : ce sont les trois cents renards accouplés et la mâchoire d'âne de Samson, le plat de lentilles de Jacob, la descente dans la « citerne » de Joseph, la manière dont Tobie perd la vue, le « cheveu » par lequel est porté le prophète Habacuc, etc., etc. C'est dans ces faits, en apparence négligeables, que nous essaierons de retrouver le fil perdu des traditions naturalistes.

(1) La *Revue de linguistique*, en admettant ce travail ingénieux, ne prétend pas lui donner son approbation absolue. Fidèle à son programme, elle laisse aux auteurs toute leur liberté d'appréciation et de discussion, quand l'intérêt de la science et du progrès est seul en jeu. (J. V.)

Ce n'est d'ailleurs pas là un essai isolé et sans précédent ; plusieurs récits bibliques ont été rapprochés de différents mythes dont le caractère naturaliste est hors de doute aujourd'hui : la légende de Noé, dont l'origine chaldéenne est facile à reconnaître (le récit chaldéen qui lui a donné naissance est certainement l'expression symbolique de faits naturels (1) ; l'histoire de Samson, qui a tant d'analogie avec celle d'Hercule, quoiqu'elle ait son pendant chaldéen, et qui, comparée soit à l'une, soit à l'autre, ou rapprochée des textes védiques, devient un pur mythe solaire. L'histoire de Joseph, enfin, retrouvée comme mythe solaire dans un conte égyptien (2).

Pour cette interprétation, le plus sûr est de se baser sur l'étymologie, qui déjà a permis de reconnaître l'origine solaire de tant de personnages fabuleux que le génie grec avait si profondément modifiés : Œdipe, Prométhée, Sisyphe (3) ; mais nous ne devons pas dédaigner les renseignements que nous donnent les plus anciens écrits, notamment le Véda, sur divers personnages mystiques dont nous retrouvons les caractères trait pour trait dans ceux que nous étudions.

Par exemple, le personnage d'Apollon pourrait déjà nous faire supposer un mythe solaire, indépendamment de toute étymologie, par cela seul qu'il a de longs *cheveux*

(1) Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, p. 147. Histoire de Xisouthros, et sur leur origine probablement naturaliste, *id.*, 153.

(2) Maspero, *Contes populaires de l'Égypte ancienne*, introduction, passage relatif au conte des deux frères, et conte des deux frères, p. 15. (édit. popul.).

(3) V. Henry, *Quelques mythes naturalistes méconnus* (*Revue des Études grecques*, t. V, 281-306, 289.)

blonds (1), qu'il est *bon archer* (2), qu'il a tué le *serpent* (3), qu'il rend des *oracles*, qu'il a été *berger* chez Admète, parce que ce sont là des faits par lesquels on explique dans la tradition aryenne les différents mouvements du soleil.

L'une de ces deux méthodes nous permet de retrouver assez facilement le mythe sous les enveloppes que l'histoire, les circonstances locales, le temps, ont jetées sur lui; l'autre permet de confirmer ou d'infirmer nos hypothèses : l'une est plus commode, l'autre est plus sûre; elles doivent s'appuyer, non se combattre.

C'est ainsi que nous avons essayé de découvrir le sens mythique de quelques récits bibliques ; la confirmation des hypothèses par l'étymologie qui seule en ferait une interprétation certaine, aurait besoin d'être appuyée par des autorités qui manquent souvent. Ce ne sont donc que des essais, mais dont la vraisemblance est telle que j'ai tout espoir qu'une étude étymologique plus savante ne peut que les confirmer.

LE MYTHE DE JACOB.

Jacob naît luttant avec son frère ; cette lutte commence dès le début. Nous pouvons la rapprocher de celle des fils

(1) Cheveux des dieux de la lumière. V. Senart, *La légende de Bouddha*, p. 152. — Boucle de cheveux sur le Nil et cheveux lumineux dans un conte breton. — Maspero, *Contes populaires de l'Égypte ancienne*, introduction (édit. popul.).

(2) Flèches de l'archer, rayons de soleil. R. V., I, 119, 10. (*Religion Véd.*, M. Bergaigne, I, 207.)

(3) Soleil triomphant des êtres ténébreux. R. V., I, 191, 8-9, et VII. 104, 24. Considéré comme héros et comparé à Indra, X, 13, 93. *Rel. véd.*, I, 8.)

d'Œdipe ou de celle d'Osiris et de Sit, ce qui nous met sur la voie d'un mythe solaire.

Jacob naît tenant son frère *par le talon*, ce qui en hébreu est l'équivalent de « supplanter ». C'est de là que lui est venu son nom; de la racine *aqab* « je supplante » ou « je tiens par le talon », mot qui, pris substantivement, signifie aussi *extrémité, but* et *bout de l'horizon*.

Il nous est impossible de ne pas rapprocher ce trait de ces vers du *Rig-Véda*, I, 185, 1, aux deux jours (1) : « Laquelle des deux est la première, laquelle est la seconde. » Et I, 185, 3 : « Les jeunes filles qui se touchent par les extrémités, sœurs jumelles », etc.

Toute l'histoire de Jacob n'est qu'une question de droit d'aînesse, et il semble que l'auteur biblique se soit plu à insister sur ce point. Nous l'y voyons revenir par trois fois : au moment de la naissance, au sujet du plat de lentilles, à propos de la bénédiction.

Or, dans l'hymne cité tout à l'heure, il est question des deux jours (2) représentés par deux « sœurs jumelles », la *Nuit* et l'*Aurore*, mais qui, avec une légère modification, auraient pu être appelés deux « frères jumeaux » si les chantres vêdiques avaient pensé à représenter les deux jours par les « *deux soleils* », le soleil diurne et le soleil nocturne, ainsi qu'ils l'ont fait en maint autre endroit (3).

(1) L'hymne est adressé au ciel et à la terre; mais la 1re strophe a été ajoutée et s'adresse aux deux jours, c'est-à-dire au jour clair et au jour obscur, à la Nuit et à l'Aurore; ainsi que certains passages de l'hymne. Cet hymne a en effet un refrain, excepté à la 1re stance.

(2) *Ahanī*. Les deux jours, c'est-à-dire le jour clair et le jour noir ou la nuit.

(3) Deux formes de soleil. R. V., I, 115, 4; II, 38, 4; X, 57, 3. — Une noire et une brillante, I, 115, 5. (*Rel. véd.*, Bergaigne, I, 7).

La difficulté d'accorder la priorité de naissance à l'un ou à l'autre est expliquée d'une façon très claire par ces vers (*R.-V.*, I, 185, 1 (*d*) : « Les deux jours tournent comme des roues. » Ce qui indique que tantôt l'un, tantôt l'autre est au-dessus, c'est-à-dire au premier rang. — (*Atharva-V.*, X, 7, 42-43) : « Les deux jeunes filles de formes différentes » tissent un fil attaché à six chevilles... Je ne puis discerner, car elles dansent « en rond », laquelle des deux est la première. Elles dansent en rond, elles tournent comme des roues, de telle sorte que l'une vient à la place de l'autre, et que le *jour clair* ou le *soleil diurne* est remplacé par son frère jumeau le *jour obscur* ou le *soleil nocturne,* qui le tient par l'extrémité ou par *le talon,* ou au bout de l'horizon.

Avons-nous quelque droit de donner le nom de personnage solaire à l'un des deux fils d'Isaac? Jusqu'à la bénédiction d'Isaac qui coupe en deux la vie de Jacob, nous n'apprenons rien de celui-ci ; il est paisible et doux et reste à côté de sa mère. Mais Esaü revêt tous les caractères connus du héros solaire : il est *roux,* couleur des chevaux solaires les *harits* (1), couleur des *rayons solaires* eux-mêmes qui sont devenus les cheveux d'or d'Apollon et d'autres héros de légendes (2), les cheveux donnant la force de Samson et les *poils roux* (2) d'Esaü. Il est chasseur,

Aurore et nuit, I, 123, 7; VI, 9, 1 ; III, 4, 6. (Cf. I, 183, 4, *Rel. véd.*, Bergaigne, I, 249.)

(1) *Hari* = *bai*, chevaux d'Indra. *Rel. Véd.*, I, 8. — Cavales solaires, R. V., I, 50, 8. (*Rel. véd., id.*) Couleur d'Indra assimilé au soleil. R. V., IV, 23, 6 (etc.). (V. *Rel. véd.*, II, 160-161.)

(2) Cf. chevaux à crinière d'or du conte russe cité par M. Maspero (*Contes populaires de l'Égypte ancienne*, introduction, p. XIX), et

il part le *matin* et rentre le *soir* fatigué ; la chasse est le plaisir et le devoir de tous les héros solaires : la marche du soleil, son action de dissiper les ténèbres et de faire fuir les bêtes de la nuit en a fait partout le grand vainqueur des monstres, qui n'a de rival qne le maître du tonnerre, vainqueur de la sécheresse.

Ainsi, nous pouvons donner cette explication de la naissance de Jacob et d'Esaü :

Esaü est le soleil diurne, lui, le chasseur roux couvert de poils ; son frère jumeau, Jacob, est le soleil nocturne. Ils combattent avant leur naissance : c'est le moment de l'aube ; le soleil diurne sort victorieux de la lutte ; il naît le premier, mais le soleil nocturne le tient par le talon, c'est-à-dire le suit et le supplantera.

Jacob reste caché auprès de sa mère Rebecca, qui, au premier abord, paraît ressembler à la trompeuse védique par ses ruses ; mais plutôt représente l'Eau nourricière dont semble sortir le soleil au matin. *Rebecca* doit venir de *rebeq,* « nourrir, engraisser, développer » ; elle paraît avoir d'ailleurs une origine humide : c'est elle en effet qui *donne á boire* aux troupeaux d'Éliézer ; la suite de son histoire la rapproche aussi de *Saranyū* (1). Elle paraît être celle qui nourrit et protège le jeune soleil jusqu'au moment de sa venue.

Esaü rentre fatigué de la chasse et voit son frère pré-

passages cités (V. p. 5). — Poils blancs du Mahapurusha, symbolisme du poil lumineux. (Senart, *Légende de Bouddha*, 109.)

(1) Rapports de Rebecca avec Saranyū. *Rel. Véd.*, II, 98 ; II, 507. — La mère bienveillante pour son fils. *Rel. Véd.*, III, 63. (Cf. R. V., V, 2, 1.)

parer un plat de lentilles : « Donne-moi de ce roux, dit-il. » — « Vends-moi ton droit d'aînesse, répondit Jacob. »

Nous pouvons rappeler ici ce vers du *Rig-Véda*, I, 164, 20 : « Les deux oiseaux sont sur l'arbre, l'un mange le doux fruit, l'autre regarde sans rien manger. » que l'on peut interpréter par le soleil *diurne* qui mange les étoiles, et le soleil *nocturne* qui passe au travers sans les faire disparaître (1). Il est très probable que les lentilles de Jacob signifient quelque chose de lumineux, car l'auteur insiste sur la couleur « *rousse* » des mets : « Donne-moi de ce roux, de ce roux-là (2). » Et ajoute : C'est pourquoi on appela Esaü « Edom » ; or, le nom d'*Edom*, roux, pouvait bien lui venir de la couleur propre de ses cheveux désignée dès le début. Les lentilles sont donc quelque chose de lumineux que veut avoir Esaü et que possède Jacob, peut-être « (3) les lueurs de l'aube perdues dans l'ombre comme les grains de mil perdus dans les cendres que doit rassembler la Cendrillon-Aurore du conte allemand (4). » Quoi qu'il en soit, Esaü ne les possèdera que s'il perd son droit d'aînesse ; il est sur son déclin, il va mourir, et il méprise

(1) V. Identité des deux oiseaux (*Rel. Véd.*, I, 232-233). R. V., I, 164. 38, l'un est visible et l'autre est invisible. Soma terrestre et Soma caché, I, 164, 30. — Cf. X, 55, 5. — Sur l'identité de *Tvashtri* et de *Savitar* non manifesté, v. *Rel. Véd.*, II, 506, et III, 41), et l'interprétation du passage cité ci-dessus, R. V. 164, 20, par M. V. Henry, *Quelques mythes naturalistes méconnus*, Et. gr. V, 297.

(2) Genèse, XXV, 24-25. (Version Segoud.)

(3) Interprétation de M. V. Henry.

(4) Cf. légende du Nain jaune, obligé à des travaux analogues. Sur le Nain jaune = Soleil levant, voir trois pas de Vishnu (*Rel. Véd.*, II, 415 et note 3 au bas. *Id.*, III, 60), et Senart, *Légende de Bouddha* (p. 142-144), les serviteurs difformes.

le droit d'aînesse. Fort de ce droit acquis, Jacob va recevoir la bénédiction paternelle, autrement dit la nuit va succéder au jour d'Esaü, et le soleil nocturne qui se prépare et prend des forces pendant cette nuit va devenir soleil diurne à son tour.

Jacob s'avance, recouvert par sa mère de la peau du chevreau fauve et de l'agneau blanc, c'est-à-dire voici les premières lueurs de l'aube (1), et Isaac, trompé, salue le jeune soleil en l'absence de l'autre, et le proclame grand devant tous ses frères, c'est-à-dire destiné à faire disparaître les étoiles.

Isaac, dont le nom signifie « rire, se moquer, se railler », par allusion au rire de Sara (2), mais a quelque rapport de forme avec *tseh'ah*, « aride, chaud, brillant » (3), nous est ici présenté comme aveugle. Il y a bien des raisons de croire que les personnages aveugles sont des soleils morts ; le reste de l'histoire d'Isaac pourrait le confirmer. Le soleil, au moment où il disparaît, est considéré comme *aveugle*, parce qu'on ne le voit plus par une extériorisation très naturelle (4) et très connue : Œdipe se crève les yeux ; Samson, le Cyclope sont aveugles, et bien d'autres.

(1) Cf. Peau de la vache. (*Rel. Véd.*, II, 71.) — Tamis en laine de brebis pour presser le Soma. R. V., I, 135, 6 ; IX, 78.) *Rel. Véd.*, I, 145.)

(2) Genèse, ch. 17, v. 11. — Symbolisme du rire (Senart, Leg Boud, 37), et le chant des Zoulous (Max Müller, *Religion physique*, ch. XI, énigmes). Ph. Berger, *Mémoires de la Société de linguistique*, t. VI, p. 155.

(3) *Tsh'agou* on *tsh'ah'*.

(4) Noir signifie invisible, représenté comme aveugle (*Rel. Véd.*, I, 7 ; I, 230), aveugle recouvrant la vue. R. V., I, 164, 16. — Deux formes du soleil (I, 115, 4-5). (Rel. ved. iq.)

Nous serions donc en présence de trois soleils : le soleil mort représenté par Isaac, le soleil actuel représenté par Esaü, le soleil futur représenté par Jacob. Cela n'est pas impossible, et les fables grecques ont offert des complications plus grandes (1).

Jacob a la promesse de devenir soleil diurne ; mais l'heure n'est pas venue, et il lui faut subir d'autres épreuves par lesquelles ont passé la plupart des héros solaires.

Il fuit le séjour maternel et va reposer sa tête sur une pierre (2). De là un songe lui révèle sa grandeur future : il voit une échelle qui va de la terre au plus haut du ciel, et sur laquelle montent et descendent les *elohim*, c'est-à-dire les *forces créatrices*, les *principes vitaux*, les *manifestations divines* du *père des êtres* (3). Et la voix de l'Éternel se fait entendre, et promet à Jacob une « nombreuse postérité », une postérité qui se comptera par le nombre « des étoiles » ou les grains de « sable blanc » de la mer. (Au fond ces deux figures sont identiques, les étoiles sont les grains de sable de la grande Mer céleste, les grandes Eaux d'où sort le soleil au matin).

Cette échelle où montent et descendent les *principes vitaux* des êtres a bien des rapports avec l'échelle où les morts passent dans l'autre monde en Égypte (4) et rappelle

(1) V. *Quelques mythes naturalistes méconnus*. Légende de Titye. (V. Henry.) Et. gr. V. 298.

(2) Cf. *Martāṇḍa* rejeté par sa mère. R. V., X, 72, 8-9. — Le dormeur équivaut au soleil caché. *R.* V., VII, 63, I ; IV, 13, 4; I, 130, 8; IX, 73, 5. (*Rel. Véd.*, II, 79.) — Dormeur secouru par Indra. R. V., VI, 20, 5. (*Rel. Véd.*, II, 345.)

(3) El, force dirigeante, expansion, être produisant, actif : bras de l'homme, aile de l'oiseau, LH, manifestion, puissance divine.

(4) Étude sur le Livre des Morts. (Maspero), *Revue de l'histoire*

la pente d'Yma (I, 14, 1), où se pressent les troupeaux d'outre-tombe. Nous connaissons d'autre part la relation étroite de Yama et d'Osiris avec le soleil caché (1), et le rôle constant du soleil d'où naissent et où rentrent tous les êtres.

Jacob arrive chez Laban. Le nom *Laban* peut signifier « blanc », et aussi « laver, purifier ». Laban peut être considéré comme le purificateur du jeune soleil, celui qui doit le débarrasser des scories de la Nuit; mais il peut être aussi considéré comme le père (2) possesseur de grandes richesses, le père *avare*, le mauvais père, qui ne veut point donner ses biens, et que le jeune soleil dépouillera par la ruse ou par la force (3).

Ces richesses sont d'abord les deux jeunes filles *Léa* et *Rachel*. Léa a les yeux « fatigués » ou « pleurants », elle paraît correspondre à la Nuit ou à la Nuée féconde; son nom « la souffrante » (4), ou « celle qui travaille péniblement », peut signifier ces deux choses. Rachel serait sans doute l'Aurore ou l'atmosphère lumineuse opposée à l'atmosphère nuageuse représentée par Léa. En effet, son nom, qui paraît signifier « brebis », peut venir de la racine *reh'*, qui a rapport à la lumière et au feu, à l'air, à l'éther. Le

des religions, t. XV, p. 269-308. — *Revue critique d'histoire et de littérature*, nouvelle série, t. XIX, p. 344 et notes au bas.

(1) (V. *Rel. Véd.*, II, 506.) *Les Religions de l'Inde*, A. Barth, 15-18.

(2) Leb, LB, activité intérieure, puissance virile.

(3) Sur le mauvais père avare, v. R. V., IV, 53, 3; I, 164, 22 (*Rel. Véd.*, III, 41), qui marie sa fille. R. V., VIII, 21, 22, 26. (*Rel. Véd.*, III, 52.)

(4) L'H, action sans fin, ou LH·H, mouvement sans terme, indéterminé, travail fatigant. (Cf. Pénélope.)

nom de brebis convient très bien à la blanche lumière du matin. C'est Rachel qui meurt en donnant naissance au jeune soleil, comme s'évanouit l'aurore au soleil levant, ce qui rappelle les fables grecques de Psyché et d'Eurydice ; c'est elle dont la conquête coûtera le plus de peine à Jacob, comme la conquête de la lumière à tous les héros solaires ; c'est à cause d'elle que Laban plus tard poursuivra Jacob, car avec elle s'en vont les dieux et la bénédiction de la maison : Rachel emportant les *Theraphim*, c'est la maison de Laban à jamais ruinée et détruite, parce que ce qui en faisait la vraie richesse, c'était Rachel, la Lumière blanche, fille du gardien des trésors célestes et des grandes Eaux purifiantes (1).

Les autres biens de Laban sont ses troupeaux : il a des chèvres et des brebis, des chameaux et des ânes ; il y en a de blancs et de tachetés. Par ses ruses, Jocob finit par avoir tout ce qui est tacheté et rayé dans le troupeau, c'est-à-dire toutes les nuées porteuses de pluies comme les antilopes rayés des Maruts (2).

Muni de toutes ces richesses, il s'enfuit ; son départ, à l'insu de Laban, n'aurait pas beaucoup de sens puisqu'il a accompli son devoir, si les héros solaires n'avaient coutume de conquérir plus brutalement leurs trésors et d'être avec raison poursuivis (3).

(1) Peut-être pourrait-on en ce sens rapprocher Laban de Varuṇa : maître des eaux, gardien des richesses, ayant ce caractère à la fois bon et méchant si remarquable chez Laban.

(2) Ne pourrait-on rapprocher aussi ce passage de la vie de Jacob de la fable grecque Zeus avec Hêra et Lêtô ?

(3) Cf. aussi vautour tacheté, équivalent à cheval solaire. R. V., IV, 38. (Sénart, *Légende du Boudha*, 95.)

Il est à remarquer aussi que les héros solaires sont souvent des esclaves retenus dans les filets de la Nuit, ou, ce qui revient au même, dans la maison du mauvais père ou de la mauvaise mère (1) ; la plupart d'entre eux ont été bergers : Apollon, Œdipe, Kriṣṇa, Hercule est esclave de son frère, et l'on ne peut oublier le gardien des troupeaux envoyés par la mort, Yama, figure dont l'identité avec le soleil caché a déjà été mise en évidence (2).

Jacob est allé vers l'orient pendant la nuit ; il est allé en cachette chez Laban, l'Araméen. Il revient maintenant vers l'occident, il va devenir soleil actuel, soleil vivant ; mais il lui faut encore lutter contre les ténèbres, et voici l'ange de Dieu qui se présente à lui, et ils combattent jusqu'au « lever de l'aurore ». Il a vaincu, il ne supplantera plus, son nom ne signifie plus rien, il en changera et devient Israël, le Fort contre Dieu, celui qui a vaincu les puissances ténébreuses ; *elohim* signifiant toute force active, force mystérieuse de la Nuit tout aussi bien que force bienfaisante du jour, ange comme démon, dont le mythe des anges rebelles nous donne une claire et saisissante image.

Jacob a vaincu, mais il est resté boîteux : autre trait commun à la plupart des héros solaires : Héphaistos est boîteux, Œdipe a les pieds percés, Achille, le fils de la Mer, meurt d'une blessure au talon, enfin le *Boîteux védique* est certainement le soleil (3).

(1) Sur la mère céleste qui ne veut pas donner son lait (*Rel. Véd.*, II, 71. — Peau de la vache (*id.*). — Cf. Kriṣṇa chez les Gopis, etc.

(2) R. V., IX, 68, 5. (*Rel. Véd.*, II, 76.) Identité du couple Yama-Yamī et des Açvins ; de ceux-ci et du mâle caché et du mâle visible (II, 506). Cf. couple Savitri-Tvasthri. (*Rel. Véd.*, III, 52.)

(3) Sur le Boîteux : guérison du boîteux par les Açvins, R. V., I,

Désormais Jacob n'a plus rien à craindre d'Esaü, et les deux frères se retrouvent et s'embrassent, et Esaü s'en va dans *les montagnes*, c'est-à-dire disparaît au couchant et on n'entend plus parler de lui. Jacob, au contraire, poursuit sa marche *au petit pas de ses troupeaux*, comme le soleil s'avance, sans se presser, avec son cortège de rayons et de nuées.

Nous pourrions pousser plus loin la comparaison et chercher la signification des événements qui arrivent à Jacob depuis sa rentrée dans le pays de Chanaan jusqu'à sa mort; mais nous n'y trouvons plus que deux choses importantes : l'enlèvement de Dina, qui a quelque ressemblance avec celui de Sara, et pourra rentrer dans un essai sur Abraham et l'histoire de Joseph, qui mérite à elle seule une étude spéciale.

Cependant nous ajoutons encore quelques réflexions : Jacob a « douze fils », autant qu'il y a de mois dans l'année et de signes du zodiaque. Les deux servantes de ses femmes, qui sont devenues aussi ses épouses, ont des noms très caractéristiques : *Zilphah*, nom de la servante de Léa, peut venir de *zalaf*, « affection violente, » et « tempête ». La tempête servante de la nuée. *Bilhah*, nom de la servante de Rachel, peut venir de *balah*, « user », ou de *balath*, « consomption, étisie, dessèchement » (1), la sé-

117, 19; I, 112, 8; X, 39, 3. (*Rel. Véd.*, II, 435.) — Guérison du boîteux par Indra. R. V., II, 13, 12; II, 15, 7; IV, 30, 19. (*Rel. Véd.*, II, 495.) Cf. *Viçpala*, à qui les Açvins remettent une jambe identique à la vache boîteuse des *Ribbhus* et à Surya. (*Ib.*, II, 489.) Cf. aussi *aja ĕkapâd* (le bouc qui n'a qu'un pied), le taureau à trois pieds d'Agni, l'Agni sans pied, etc.

(1) BL, distension, profusion, ténuité, d'où : 1° spiritualité, être

cheresse servante de la lumière stérile ou de l'atmosphère brillante sans pluie.

Quelques-uns des noms des fils de Jacob ont aussi certaine analogie avec l'un ou l'autre des exploits solaires : *Ruben* peut signifier « voyez un fils », comme l'indique la Bible, mais aussi « le Voyant », le Soleil et l'Œil du monde. *Levi* vient sans doute de *louah* (1), « s'attacher, adhérer », et indique une origine humide, comme *Leviathan*, de la même racine, et du mot *than*, « grosse bête, monstre ». (*Leviathan* est un monstre marin, représentant la grande Mer primitive comme son rival *Béhémoth*, bête de charge ou bœuf, indique la terre labourée et travaillée, l'Aride des premiers jours.) Il y a d'ailleurs quelque analogie entre ce mot et le mot *louah* (2), « absorber, dévorer ». Par l'une ou par l'autre de ces étymologies, peut-être par toutes les deux, car les Hébreux sont sujets à jouer sur les mots (3), c'est encore un trait du soleil dévorant, né des eaux. *Dan* veut dire « juger, séparer, dominer ». Le soleil étaie le monde et « s'élève au-dessus des êtres » (4). *Nephtali*, « celui qui lutte par ruse ». *Gad*, « celui qui attaque les armées rangées en bataille, qui coupe, qui fend ». *Aser*, « l'heureux marcheur », etc.

Il nous paraît donc très probable que l'histoire de Jacob et d'Esaü n'est que le récit mythique d'un fait naturel : la

invisible, omniprésent, Dieu ; 2° diffusion de soi, consomption, ruine.

(1) LW et LY, lien, cohésion.

(2) Par un Ć aspiré rude au lieu d'un H aspiré doux.

(3) V. Genèse, chap. XXIX, v. 31, à XXX, v. 25, et cf. *id.*, XL, 19, Bénédiction de Jacob.

(4) Cf. *Adonaï*.

succession du jour et de la nuit, et la lutte de la lumière et des ténèbres. La vieille explication mythique s'est probablement greffée sur une tradition légendaire ayant sans doute quelque caractère historique, et qui donnait la Chaldée comme berceau du peuple hébreu. Nous pouvons remarquer en effet que les légendes d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ont beaucoup de traits communs, et sont sans doute trois formes d'une même légende tendant à expliquer l'origine des Juifs : Abraham sort de la Chaldée, Isaac y trouve sa femme, Jacob y vit vingt ans avant de rentrer au pays de son père ; à chacun d'eux séparément la promesse d'une nation est faite, de sorte qu'ils peuvent se dire chacun l'ancêtre du peuple, et être cependant, comme les ancêtres de beaucoup de peuples, de simples héros solaires.

M. BERTHET.

LA LANGUE BASQUE EN 1656

D'APRÈS LE CATÉCHISME DE M. O. DE CAPANAGA

La publication de la deuxième édition de ce livre (1), le plus ancien et le plus rare de tous ceux qui nous restent en basque de Biscaye, semble rendre nécessaire de relever les singularités du langage employé là. Avant tout, disons que dans l'impression, qui n'est pas jolie du tout, on remarque, outre les erreurs signalées par le Rédacteur aux pages 86 et CLXIV, les suivantes : p. 7, *Marta* pour *Maria ;* p. 84, *Norçue*, au lieu de *Norçuc ;* p. 153, *çaucu* a. l. d. *çauçu ;* p. CLXV, ligne 9, *primer* devrait être *segundo* (le premier livre basque imprimé en Espagne fut celui qui porte le numéro 2 dans la Bibliographie, dont la première mention se trouve dans le livre de Nicolas Antonio) ; p. CLXXIV, au lieu de *Gaguieçan*, 3 lire Gaguiçan ; p. CLXXVI, 466 et non 500 ; p. CLXXIX, l. 8, il faut lire « the other the last two letters of the first line, *it* » et l. 26 « scoffingly » A la page 140, l'original porte *daguiçun* où le *n* ne paraît pas avoir aucune raison d'être. Ce livre est le premier

(1) Cette réimpression est faite avec bonne volonté et avec soin, malheureusement elle est imprimée avec des têtes de clous sur du papier à chandelles. Il faut néanmoins savoir à M. E.-S. Dodgson un très grand gré de cette réimpression. J. V.

imprimé en Portugal en langue basque. L'original fut imprimé très insouciamment par Juan de Azpiroz à Bilbao.

1. *Capanagaren Dotrinea.* (24 Vinsonen Bibliographian 24). Peseta Bana. Vizeun : I. Affonso da Costaren moldiztegian, 1893 Urteko Lotasillan.

La Doctrine (c'est-à-dire le Catéchisme) de Capanaga. Numéro 24 dans la Bibliographie de Vinson. Une peseta l'exemplaire. A Vizeu : dans l'imprimerie de J. Affonso da Costa, en décembre de l'an 1893.

La lettre *z* représente non seulement le son de *ts* qui lui fut propre, mais celui du *s* Castillan, dans *casa* par exemple. Le négatif *ez* est prononcé par les Basques *ess*, et çà et là Capanaga l'a écrit avec *s*, e. g. p. 51, *Estaucanac.* Dans la *Notitia Vtriusque Vasconiæ* (Parisiis M. DC. XXXVIII) Arnaud Oihenart écrit « Z in Vasconicâ seu Vascâ linguâ pronuntiandum vt *ts*, vel *ds* (45) ». Le basque ne semble pas avoir connu le son du *z* français.

2. *Leguez*, dans le sens de « comme », « de la manière que ». C'est le latin *lege* avec *z* médiatif ou adverbial, et rappelle le *lege* du roumain. On se demande pourquoi Capanaga, quand cette conjonction est précédée du conjonctif du verbe, met l'article défini à la fin de cette forme du verbe e. g. p. 66, *aen magestadea seruietaco obligaduric gagoçana leguez.*

3. On voit çà et là que Capanaga a anticipé sur l'usage moderne en omettant avant *e* ou *i*, quand un *g* les précède, la voyelle *u* qu'on y avait mise pour assurer au *g* le son dur qu'il avait en latin, e. g. *Begi, Degiola*, et à la p. 71, *originala*, bien qu'il écrive à la p. 61 *origuinala.*

4. Comme Dechepare (1545), Liçarrague (1571), Pierre D'Urte (vers 1700), le P. Bartolomé (1816), il change souvent *n* final en *m* devant *b* ou *m* : 127, *aimbat*, 104, *ceimbat*, 61, *edozeimbere*, p. 124, *ençum meça*, 162, *eguimbegui*, 130, *esambegui*, 126, *içambidi*, 104, *aimbaga*, etc,

Le négatif *ez* se change en *e* (s'il n'est pas plus vrai de dire que *e* est le négatif primitif dont *ez* est le médiatif ou forme adverbiale) non seulement comme dans Dechepare et Liçarrague devant *l*, e. g., 148, *eleuquee*, mais devant *ch*, p, 88, *echaquena*. De plus, il prend devant quelques parties du verbe commençant par *B*, *D*, *E*, *N*., la forme *ce*, p. 124, *cebeguie*, 125, *cebeique*, 126, *ceuidi*, (*u*=*b*), 121, *cedaguian*, 50, *çedaguiela*, 38, *çedaguigula*, 123, *çedeguiola*, 122, *cedila*, 4 et 38, *çeeguiguzu*, 155, *cenaguiçu*. On m'a dit que les Biscayens de certaines régions emploient *ce* toujours en parlant.

6. Le préfixe affirmatif et conditionnel *ba* devient un interrogatif. 21 baçara ? 153 baçauçu ? 76 bacusu ? 94 badau ? 58 bayacu ? Je ne connais pas un autre auteur qui l'ait employé ainsi, et les grammairiens l'ignorent.

7. Comme le P. Bartolomé, un des meilleurs écrivains basques, Capanaga emploie *na*, terminaison conjonctive déterminée du verbe, dans le sens de « le fait que », « l'occasion quand », ce qui rappelle certaines constructions en arménien et grec. 134 *ebana*, *ebeena*, *euseena*. 26 *zituzana*. 116 *egon bearnebana*.

8. *Ezpa* a le sens de *sino* en espagnol, le conditionnel « si-non » et la conjonction adversative « mais ».

9. Comme en biscaien et en souletin modernes la terminaison partitive, séparative ou transversive *tik* devient

souvent *ti*, p. 33 *alde escoatati* = à la mano derecha, 155 *emeti* = por ella (lit : *d'ici* = *par ici, across here*), 148 *mundu guztiti* = por el mundo, *onetati* = por ella, *arpegui sagraduti* = en su sagrado rostro (lit : à travers son visage sacré), *idunetati* = por el pescueso, autour du cou.

10. *Ze ez* (p. 43), synonyme de *bano*, *baino* = *que* comparatif, *than* anglais.

11. *Zeinzuc*, p. 54, se trouve divisé en *zein* et *zuc* par le mot *gauza* qu'il qualifie. *Zein gauza zuc* ? = Que cosas?

12. De même *ain* se trouve séparé de l'adjectif qu'il qualifie, p. 65, *ain sacramentu altua* = tan alto sacramento, p. 89, *ain ardura andiagaz* = con tanto cuydado, p. 116, *ain ondasum eta obra andiac* = muy particulares beneficios.

13. *Yaquin*, p. 54, sert à démontrer l'exactitude de l'assertion de Larramendi qu'il est incorrect de prononcer *j* en basque comme *la jota* castillane, son étranger à l'ancien espagnol et à tous les dialectes euskariens. Capanaga a dû prononcer *yakin* comme les Labourdins et non comme les Guipuzcoans.

14. On voit partout dans Capanaga comme dans le biscaien d'aujourd'hui que l'article défini *a* fut à l'origine, comme dans les langues romanes, un pronom démonstratif, e. g., *arean* = de el, p. 88., 123, *agaiti*, p. 139 = por eso. Très souvent, le démonstratif proprement dit est agglutiné à son substantif, p. 154, *neure arimaau* = mi espiritu (lit : cette âme de moi). Dédicace *obrau* = cet ouvrage, 84 *munduonetaco* = pour ou de ce monde ci. Quelquefois il répète le démonstratif en le mettant et devant et après son substantif, p. 25, *ori gusti ori,*

todo esto, p. 82, *au guzti au*, todo esto. Mais on voit ceci en d'autres auteurs.

De même, il répète quelquefois, apparemment sans aucune raison, mais comme s'il faisait une pause, l'article défini, e. g., pp. 22, 109, 110, 17, 21, 139, 84, 66, 134, *oraciñoa*, *eguin ebana*. Çà et là nous voyons, comme d'ailleurs en basque plus récent, un article indéfini au cas partitif suivi de l'article défini, encore une espèce de pause, p. 75, *Tristeçabat daucaguna* = une tristesse, laquelle nous tenons (avons), p. 125, *berbaric...*, *mindu*, *edo aserratu daiana* = aucune parole, laquelle pourrait affliger ou agacer.

16. *Euroc* = berac = ipse, idem. Métathèse de *be* et *ev*, *eu*. Cf. p. 89. *Eureen* = *beren*, Labourdin.

17. P. 116. *Peliburuen andia* = el notable peligro (lit : le grand de péril). C'est une construction grecque.

18. Le génitif est quelquefois usité d'une façon qui paraît irrégulière, comme si l'auteur traduisait la lettre sans suivre le sens, confondant le *de* castillan avec le *de* descriptif latin, p. 110, *aen* = dellos, *proximoen* = del proximo, p. 121, *ceure acerengo fineen eta erioçeen* = acuerdate de tus postrimerias, p. 155, *celestialen goçaetan* = à goçar del celeste. Dans tous ces cas on attendrait la terminaison médiatif en *z*.

19. L'infinitif ou nom verbal au locatif indéterminé est quelquefois usité là où il fallait le cas directif, p. 87. *Confeseetan doean* = que va a confesarse, *ce obra eguiten doean* = que obra va à hacer, p. 155, *goçaetan*. Cela Rappelle le simple infinitif des langues romanes modernes e. g. Venez voir, il vint voir. On le trouve déjà dans le latin de saint Jérôme « *videre Petrum* » = « *ad*

videndum Petrum ». Les Basques modernes l'emploient souvent. Il n'est pas correct, et affaiblit la langue. *Zan* = singulier, *zirean*, pluriel, p. 32, *Egoçan deposituan leguez* = estavan como depositados, *Iustuac ego çanera* = a aquel en donde quedaban los justos, p. 110, *aen linageco faltuac*, *edo arimacoac*, *egoçanac* = faltas de su linage, o los del anima... lo que estava.

21. Il met une aspiration là où le basque espagnol moderne n'en a point : Dédicace *armahac* = armaac, armac, p. 56, 64, *hau* = au, comme en basque français moderne, p. 112, *ahec* = aec.

22. P. 120. Il a omis *señalea* après *santearen*, p. 145, après *emaiten iacu* il semble avoir omis *ulerretan* (= le directif *ulerretera*) v. p. 148.

23. P. 148. Que signifient les mots *egun guren egunena ?* Est-ce vraiment ce que porte le texte original ?

24. P. 3. *Curuçe sante agan eduguiten deuoçinoa* = à tener deuocion con la santa cruz (lit : *en la*), p. 130, *deuociño daucan santuay* = à los santos en (ou *envers*) los cuales tiene su deuocion. Ces expressions rappellent le vers de B. Dechepare « *singularqui nortan vaytuc heure deuocionia* » où l'emploi du locatif *nortan* surprend un peu. Mais avec *sartu* = « entrer » ou « faire entrer » on emploie le locatif au lieu du directif.

25. Capanaga, dans son orthographe, a des variations, e. g., p. 118, il écrit *essean* et *esean* « en la casa » (locatif pour directif), mais à la page 113 il a *echęco* = « de su casa ». On écrit aujourd'hui beaucoup de ces mots d'une autre manière. Pourquoi les Basques n'ont-ils pas comme les Catalans une Académie littéraire, non pour écraser les dialectes, mais pour régler l'orthographe de chacun ?

26. *Rean,* au pluriel *Tarean.* Cette terminaison, ayant la force de *tic* et *nic*, semble avoir échappé à l'observation des grammairiens, et je ne me rappelle pas l'avoir vue dans aucun autre livre. Ce pourrait bien être un locatif précédé d'un *r* euphonique, si l'on songe au génitif *en*, *ren*, et à la page 67 il semble n'être que tel. P. *Noen virtutez emaiten iacuz ?* En cuia virtud se nos conceden ? R. *Christoen merecimentuetarean*, *eta santuenetarean*. En la del tesoro de las penas de Christo, y de sus santos. Ici *etarean* signifie littéralement *in illis* ou *ex illis*. Mais je crois que tous les autres passages, assez nombreux, où il se rencontre, le sens partitif ou séparatif est seul admissible, e. g., p. 3, (1) *bioz guztirean* = de todo coraçon, 4 *gueure areriotarean* = de nuestros enemigos, 5 *gacherean* = de mal, 6 et 11 *arterean* = de entre, 28 *ecerean* = de nada, 30 *yru perssoneetarean* = de las tres personas, p. 31, *eriozarean* = de la muerte, *oneetarean* = de estos, p. 40, *salutazinorean* = de la (lit : esta) salutacion, p. 41, *vssançarean* = del uso, p. 50, *ocassinoetarean* = de las ocasiones, p. 57, *orreetarean* = de essos, p. 62, *etorquizunetarean* = de los venideros, etc.

27. *Eta* = et devient chez Capanaga comme chez tous les auteurs basques d'Espagne *ta* ou *da*, mais jamais *enda*. Il semble l'employer quelquefois sans aucune nécessité, et quelquefois dans le sens de « après », e. g. p. 7. « *Eta desterruau igaro eta eracuscuçu* » = y despues deste destierro muestranos. *Eta* et *ta* ont conservé ce sens dans tous les dialectes.

(1) A la p. 137, on le voit rendant « porque » *eztaquit cer* (gogoz) *igaro eta* « porque no sé que considerar ».

28. *Nz* comme terminaison verbale revient douze fois, pp. 91, 92, 103, *Dabeenz* et *Dabenz*. 103, *çenz*. 113, *Dauqueenz*. 102, 103, *Denz*. 95, 99, *Deusenz*, *Deuseenz*, 97, *Deusteenz*. 98, *Dituçenz*. 103, *Ebeenz*. 93, *Euquenz*. 94, *Eztabenz*. 113, *Eztauqueenz*. 103, *Iaquenz*. Ce sont des formes conjonctives gouvernées par la particule interrogative ou dubitative *ea* qui les précède. Capanaga se sert pourtant quelquefois de cet *ea* sans attacher au verbe suivant le complément *z*, e. g. 96. *Ea ceimbat bider jasarridan peliburuan.*

29. Capanaga met quelquefois une postposition à la suite d'une aûtre, e. g. p. 131, *gaiterren* = por, p. 126, egote-*rean-ic* = de *areanic ona*, p. 88, = desde entonces aca.

30. *Celan dan* avec le complément *edo*, p. 96 = soit... soit.

31. Il commet des fautes grammaticales, e. g. p. 145, *ereguitea* devrait être *ereguiteac;* p. 32, a-t-il bien traduit « por Infiernos » par *infernuacgaitic*? Il me semble que ce mot doit signifier « dans l'intérêt des Enfers » ou bien « causé par les Enfers ». Puis « *Bigarrena seiñeena*, *yltendireanac Batismoabaga* » = el segundo de los ninos, que mueren sin bauptismo, est certainement incorrect. On dirait que l'auteur *dormitavit* sur cette page où l'on trouve aussi *zan* comme pluriel !

32. Le génitif indéterminé pour le déterminé, pp. 87 et 120, et causant une méprise pour le génitif pluriel, pp. 82, *virtuteen*, 84, *viciceen*, 69, *arimeen*.

33. Il place deux conjonctions ensemble, p. 76, zegaitieze = porque (que).

34. *Zeinda* a le sens de *zein* et *zeina* comme relatif =

que qui, et comme conjonction = *comme*, *de sorte que*, et même *que* comparatif ou synonyme de *baño*. C'est quelquefois le complément de *aimbat*, p. 58, ou de *ain* « *ain andia ceinda* », ou de *iguala*, p. 33, *iguala zeinda* = igual con.

Cein ou *cein da* (ou *ceinda?*) est aussi, pp. 87 et 91, le complément de *alan*. Et des expressions comme *ceiñetan da* p. 140, *ceinegaz eta*, p. 141, rappellent aussi ce *ceinda* pour *ceiña* et *cein*.

35. *Noc* = *norc*, p. 57, *noèn* = *noren*, p. 67, *nogaz* = *noregaz* (= *norekin*), pp. 35 et 41, *nogaiti* = *norgaiti*, p. 47, *noganic* = *norganic*, p. 40, *noguino* = *noreguino* p. 47 (où l'on remarque que *nor* est par exception neutre) servent à prouver, comme *norat*, que le *r* en *no-r* est une excrescence pronunciative et à expliquer l'origine de *nola*, *nolan*, *non*.

36. De même, p. 28 et passim, *ze zec* au lieu de *zer*, *zerk*, pp. 36, 38, 45, *zeen* au lieu de *zerén*, et des formes telles que *zegaiti*, *zetaraco*, démontrent que le *r* de *zer* n'est point une partie intégrale du mot, et explique *zela*, *zelan*, etc. Mais qu'est-ce que ce *la*, *lan* qu'on voit aussi en *ala*, *alan hola*, etc. Serait-il parent de *lan* = travail ?

37. Capanaga traduit *algun* par *bat* précédé par le génitif au lieu du radical, p. 52, *gauzarenbaten* = en algun caso (lit : En una de la cosa), p. 29, *penarenbat* = alguna pena, p. 23, *obrarenbat* = alguna obra, *necesidaderen baten* = en alguna necesidad, p. 96, *gariçumareen baten* alguna quaresma. Il traduit le pluriel *algunos* par *batzuk*, précédé du génitif pluriel ou singulier, p. 87, *doaçaneen baçuc* = algunos que van, p. 89, *bestereen baçuc*

dira = Otros hay, p, 98, *pecatureen baçuc* = algunos pecados.

38. P. 109, la forme *deusaneen* surprend un peu dans la phrase *Bear eguin deusaneen aloguera edo salarion criaduena* qui signifie « la rémunération ou le salaire des serviteurs qui ont fait (du) travail pour lui ». Est-ce un génitif ou un nominatif ?

39. Le nom verbal ou infinitif simple est employé au lieu du directif *izaitera* ou du génitif datival *izaiteko* dans la phrase suivante (p. 77) : *Yçaite gina bat* « apetito de ser ». On pourrait comparer l'emploi de la forme radicale indéterminée par le génitif du continu ou du constituant comme dans l'anglais du moyen âge et dans l'allemand moderne : *arno vasho bat* = *ein glass wein*.

Coimbre, 20 janvier 1894.

E.-S. DODGSON.

L'ÉTYMOLOGIE DU LATIN NUBO, ETC.

Le grec ὑμήν, pour *σjυμην, correspond exactement au sanscrit *syûman* « lien » et a le même sens primitif; c'est de l'idée de « lien, attache » que dérive le sens de « membrane, tissu » qui, on le sait, est devenu plus spécialement celui de ὑμήν. Ces rapports significatifs sont confirmés, du reste, par le doublet de ὑμήν : ἱμάς, ἱμάντ-ος « attache, courroie, lanière » qui est pour *σjFιμας, *σjυιμας et dont la forme du suffixe μαντ prouve que celui de ὑμήν, -μην est pour *μηντ, ce qu'indiquent déjà, d'une part, la déclinaison de la forme neutre correspondante -μα, -ματ-ος, pour *-μαντ, *-μαντ-ος (dans ὄνομα, par exemple), et les dérivés latins en *ment-um* comme *co-gnoment-um* auprès de *nomen* pour **noment*.

Le sens de « mariage » qu'a revêtu aussi le mot ὑμήν dérive évidemment de celui de « lien ». Le ὑμήν est à l'origine le lien purement matériel qui unit l'homme et la femme au moment précis où l'attrait sexuel les rapproche.

Cette étymologie nous met sur la voie de celle du grec νύμφη dans le sens d'épouse, et du latin *nubo*. C'est à tort qu'on y a vu l'idée première de « voile » et de « voiler », sous prétexte qu'à Rome l'usage était que « les jeunes filles en se mariant, fussent couvertes d'un voile ». L'emploi de νύμφη dans le sens d' « épousée » suffit à mon-

trer que ce sens est antérieur à la coutume romaine et que l'étymologie proposée n'est pas la bonne.

Νύμφη, *nubo* et les dérivés se rattachent, selon toute probabilité, comme l'indique l'analogie des différentes significations de ὑμήν, à toute une famille de mots où prédomine l'idée de « lien » ou d' « attache ». Tels sont d'abord les termes qui désignent dans les langues indo-européennes le lien ombilical ou le nombril, et parmi lesquels nous citerons tout particulièrement le sanscrit *nâbhis* avec le dérivé *nâbhil-am* (1), le grec ὀμφαλός pour *ο-ν(ε)φ-αλ-ος et le latin *umbilicus* pour **u-n(e)b-il-ic-us*. Ces deux dernières formes présentent d'ailleurs à l'initiale une voyelle prétendue prosthétique dont l'explication m'entraînerait trop loin.

A la même famille appartiennent le grec ὑφή et ὕφος (avec le dérivé ὑφαίνω « tisser ») « tissu (chose liée ou qui lie) » pour *ὑ-ν(ε)φη. (d'où *ὑμφη, ὑφή), ainsi que le sanscrit *vâbhi* (pour **nvâbhi*) et *nâbha* (pour **nvâbha*) dans les composés *ûrṇa-nâbha* et *ûrṇa-vâbhi* « araignée », littéralement « celle qui tisse son enveloppe ». Comparer enfin l'allemand *weben* « tisser » qui doit s'expliquer, soit comme ὑφή (*wen' ben*, *we(m)ben*, soit comme *vâbhi*, *(n)weben*).

Les trois formes grecques ἕλμιγξ, ἕλμινς, ἕλμις (gén. ἕλμινθος) sont représentées en latin par *vermis* qui correspond direc-

(1) *Nâbhil-am* pour **nâbhir-am* vient de *nâbhir* pour *nâbhis*. A *nâbhir*, avec la finale rhotacisée, correspondent les parties *-ν(ε)φαλ-* et *-n(e)bile* des mots ὀμφαλος et *umbilicus;* ce dernier suppose, du reste, un antécédent **umbil-ex*, dérivé de **umbil* pour *u-n(e)bir*, *u-n(e)bis*.

tement à ἕλμις, tandis que le pluriel *vermin-a* et le verbe *vermin-o* supposent un nominatif sing. **vermen* pour **vermens*, cf. ἕλμινς, et que les dérivés *vermic-ul-us*, *vermic-ul-or* ramènent à un primitif **vermex*, **vermenx*, cf. ἕλμιγξ. Ces variantes phonétiques qui coïncident si bien dans les deux langues, s'expliquent par le dentalisme du ξ (*x*) final de ἕλμιγξ, **vermenx*, d'où **ἕλμινθς*, **vermints* et finalement ἕλμις, *vermis*, par l'assimilation de θς, *ts*, en σς, *ss*, d'où ς, *s*.

Comparer, en ce qui concerne le grec, ὄρνιξ, ὄρνιχος, auprès de ὄρνις, ὄρνιθος et, pour le latin, le rapport de *clavis* à κλάξ, intermédiaire κληίς, κληίδ-ος; de *qualis* à ἥλιξ; de *senis* à *senex;* de *vulpes* à ἀλώπηξ, etc.

On peut en conclure que la plupart des mots en *es*, *is* dans les deux langues proviennent d'antécédents en *ex*, *ix* et que plusieurs ont passé ainsi en latin de la déclinaison imparisyllabique aux formes parisyllabiques de la troisième déclinaison, comme *finis* (cf. du reste en grec les formes κλεῖν, κλεῖς, ὄρνιν, ὄρνεις, etc.).

Un des rapports étymologiques les plus sûrs, étant onnée l'équation lat. *somnus* = ὕπνος, est celui du gr. ἀμνός « agneau » pour **ἀγF'ν-ος*, ἀ(γ)β'ν-ος et du latin *agnus* pour **ag'vn-us*.

Ce rapport nous met sur la voie de l'étymologie, vainement cherchée jusqu'ici, des mots lat. *scamnum* et *scabellum*. Le premier est pour **scadv'n-um*, *sca(d)b'n-um*, et le second pour **scadvell-um*, **sca(d)bell-um*, racine *scand*, *scad*, d'où *scando*, *scala*, etc. Est-il besoin d'ajouter que

la relation bien connue *bellum* = *duellum* rend d'ailleurs cette explication absolument certaine?

Agnus (**ag-ven-us*) et *scamnum* (**scad-ven-um*) sont formés l'un et l'autre au moyen du suffixe *ven*(*ts*), sanscrit *van*, *vant*, *vaṃs*, qui a donné naissance à tant de dérivés dans les langues indo-européennes.

Scabellum (**scad-vell-um*) contient le même suffixe sous la forme *vants*, *va*(*n*)*ss*, dont les finales ont été successivement rhotacisées et lambdacisées. Pareil rapport, du reste, par suite de ces modifications, entre **scad-ven-um* et **scad-vell-um*, qu'entre *as-*(*v*)*in us* et *as-*(*v*)*ell us*; *gem-*(*v*)*in us* et *gem-*(*v*)*ell us* (1), etc.

Tous ces faits justifient, je puis le dire, d'une manière éclatante la phonétique indiquée par moi dans différents articles de la *Revue* et dont je publierai prochainement un exposé complet.

PAUL REGNAUD.

(1) Dans ces deux exemples, le *v* est tombé après consonne, au lieu de subsister en se transformant, comme dans *scamnum*.

BIBLIOGRAPHIE

La Poésie chinoise de C. de Harlez — *Bruxelles*, 1892.

L'éminent orientaliste et sinologue C. de Harlez vient de publier sur la poésie chinoise un livre fort intéressant et par la nouveauté du sujet, et par la manière dont il l'a traité. Son étude se divise en trois parties; dans la première, il en fait l'historique et en apprécie le caractère général. La Chine, dit-il, n'est point la terre classique de la poésie. Le poème épique lui fait complètement défaut, le drame ne s'est point élevé au niveau de la tragédie grecque ou même indoue. L'analyse, l'observation des détails lui est plus familière; ses poètes ont cultivé surtout les genres lyrique, didactique ou descriptif. Ce qui est remarquable, d'autre part, c'est que leur poésie ne prit point pour thèmes des fictions, mais des faits vrais, souvent quotidiens, si bien qu'une collection des poèmes chinois serait un vrai reflet de la vie du peuple. Enfin l'antiquité des productions poétiques de ce peuple est incontestable puisque celles qui ont été conservées remontent au moins au XXIIe siècle avant notre ère.

Dans une seconde partie le savant auteur pose les principales règles de la versification chinoise, règles que nous avons exposées ici même dans un article récent, et que nous n'avons pas, en conséquence, à rappeler. Notons ce-

pendant ce système si curieux où dans une stance le nombre des syllabes du vers va toujours en croissant ou en décroissant d'une seule, ce qui de l'asymétrie même forme une symétrie spéciale, susceptible de produire une sensation artistique toute nouvelle.

Mais c'est surtout dans la troisième partie, relative non plus à la versification, mais à la poésie elle-même que les faits les plus curieux nous sont révélés. La poésie des Chinois n'est nullement déclamatoire, elle exprime des sentiments profonds, intimes, et toujours au moins légèrement voilés ; l'expression en est fine, délicate, parfois subtible. Il en résulte certaines qualités qui pour nous seraient des défauts. Le Chinois ne craint pas de répéter une expression, si cela est nécessaire pour frapper davantage l'esprit. Il revient volontiers à la même idée sous une image différente, et fait à la fin de la pièce un retour au commencement; il pratique souvent le procédé de *leit motio* qui domine actuellement notre composition musicale. D'autre part, ou plutôt en vertu d'une tendance de même direction, il fait un grand emploi du parallélisme, et ce parallélisme se traduit en emploi d'images successives concourant à la même pensée. Quelquefois même il ne reste que l'image ; c'est au lecteur à deviner ce qu'elle recouvre ; il a le plaisir de trouver, de collaborer ainsi à l'œuvre de poète. La poésie chinoise est essentiellement figurée. Bien plus, cette figuration existe jusque dans l'écriture. Les caractères chinois ont une origine figurative, ils en ont retenu quelque chose ; ils représentent un peu l'objet ; on voit donc celui-ci avec quelque bonne volonté, en lisant un vers, et l'action de la vue vient se joindre à celle de l'ouïe dans cet art à la fois si original et naïf et si compliqué et raffiné. Notons en-

core l'effet tiré de la réduplication, si fréquente dans certaines langues, et dont le langage enfantile nous donne le modèle « le soldat irrité *frappe frappe* toujours » ; cette répétition peint mieux l'action, que toutes les périphrases ou l'emploi de mots variés. Il n'est pas jusqu'au choix judicieux entre les nombreux synonymes de la langue chinoise qui ne révèle et n'épure le style et ne lui donne un cachet de distinction.

L'étude se termine par une petite antolhogie empruntée aux principaux genres cultivés en Chine, et où l'on peut par une observation correcte, vérifier l'exactitude des principes dégagés par le savant sinologue, qui dans cet ouvrage s'est montré en même temps très fin lettré.

RAOUL DE LA GRASSERIE.

L'évolution littéraire dans les diverses races humaines (Bibliothèque anthropologique, tome XV), par Ch. LETOURNEAU. *Paris*, Battaille et Cie, 1894 — in-8° — vij-574 p.

Quand un livre porte le nom du Dr Letourneau, on peut être sûr qu'il est excellent, quelque opinion que l'on ait sur le fond même de la question. On y trouvera toujours un style simple et sévère, une logique serrée, une largeur d'idées et une hauteur de vues que peu d'écrivains possèdent au même degré. M. Letourneau a successivement étudié l'évolution de la morale, du mariage et de la famille, de la propriété, de la politique et du droit ; il étu-

die aujourd'hui celle de la littérature. Il ne s'agit pas, d'ailleurs, de la littérature daus le sens vulgaire et ordinaire du mot ; pour l'éminent anthropologiste, ce mot a un sens beaucoup plus vaste et comprend toutes les manifestations, toutes les formes extérieures de la pensée humaine ; le langage, c'est le détail, les éléments, l'instrument ; la littérature, c'est l'idée, le fonds, l'expression totale sous une forme sensible. Dans cette conception, l'origine de la littérature doit être cherchée partout et toujours dans ce qu'on a si bien nommé le *folk-lore*, ce produit spontané des civilisations rudimentaires.

J'aurais peut-être deux reproches à adresser à M. Letourneau ; le premier, c'est d'avoir, emporté par sa définition, négligé un peu trop le côté esthétique, artificiel, imaginatif de la littérature moderne; telle est, du moins, l'impression qui m'est restée après une première lecture rapide Le second, c'est de n'avoir pas toujours consulté les sources les meilleures et les plus exactes. En ce qui concerne l'Inde, par exemple, on est un peu surpris de voir juger les Védas sur la vieille traduction de Langlois qui n'est qu'un à peu près perpétuel et à laquelle la science contemporaine ne reconnaît aucune autorité. La traduction du *Râmâyana* par H. Fauche est bien meilleure, mais on sait qu'elle a été faite à la hâte, à livre ouvert et même le composteur à la main. Quant à l'Inde méridionale tamoule, le nom de M. Lamairesse n'est pas non plus celui qu'on aurait dû voir citer le plus souvent. Il a été publié, en Angleterre notamment, beaucoup de livres plus exacts, mieux faits et de première main, tandis que M. Lamairesse, d'ailleurs honnête et consciencieux, n'a guère fait que transcrire des notes prises sous la dictée d'Indiens parfois

suspects et corriger des traductions rédigées avec leur nonchalance ordinaire par des écrivains ou des interprètes locaux.

Julien VINSON.

Suomalais-ugrilaisen seuran aikakauskirja. Journal de la Société Finno-Ougrienne. Tome XL. Helsingfors, 1893, in-8°

Contient : 1° Textes votiaques par A. Yrjœ Wichmann, XX-199 p. ; 2° études de M. Ignace Halasz sur le lapon méridional, par M. K. B. Wiklund, 27 p. ; 4° voyage de M. Wiklund en 1891 et 1892 et lettre de M. Wichmann sur le votiaque, 17 p. ; 5° rapport annuel de 1892 en allemand et en finois.

Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts de Pau, IIe série, tome 22, 2e livraison, Pau, 1893, in-8°, p. 53-216.

Ce fascicule est tout entier consacré au maréchal Harispe et aux chasseurs basques de 1793 à 1801 ; M. le capitaine Labouche a rédigé un très intéressant mémoire sur ce sujet tout spécial.

Kosmal îdîoma. Grammaire d'une nouvelle langue universelle appelée *Orba*, par José Guardiola. Paris, Garnier frères, 1893, in-8° de 95 p.

En dépit des progrès de la science, il y a encore, il y y aura toujours des gens pour chercher la pierre philoso-

phale ; de même rien n'instruit et rien n'arrête les inventeurs de langues universelles. L'une de ces fabrications, connue sous le nom de *volapük*, a même eu quelque succès ; mais elle a fini par subir le sort commun aux entreprises de ce genre. Pas un des fantaisistes qui rêvent la fraternité des peuples par un langage uniforme n'a songé un seul instant que déjà, par le seul fait naturel, l'anglais est en train de devenir véritablement la langue universelle ; pas un non plus ne s'est dit que la vraie solution du problème était l'extension du système adopté dans la marine : un vocabulaire ou plutôt un recueil de phrases publié dans chaque pays, traduit dans l'idiome local, et où un numéro d'ordre établit la correspondance. Un Français de Bordeaux lira la phrase : « quel est le prix courant du riz ? » sous le n° 3125 par exemple ; il télégraphiera le n° 3125 à son correspondant de Calcutta qui trouvera dans son guide, sous ce numéro, la traduction anglaise de la question et y répondra par le même procédé.

Quant aux langues artificielles, quelles qu'elles soient, elles sont toujours l'œuvre de linguistes fort médiocres. Cela seul suffirait à faire considérer comme perdu le temps qu'on pourrait consacrer à leur examen.

J. V.

Les racines de la langue russe, par Louis Léger et G. Bardonnaut. *Paris*, J. Maisonneuve, 1894, in-12 de viij-265 p.

Le nom de M. Léger est une garantie que le livre est à la fois sérieux et utile. Il a pour but de faciliter l'étude de

la langue russe en en réduisant le vocabulaire ; les mots divisés, classés sous les racines principales, s'expliquent les uns par les autres et s'offrent plus commodément à la mémoire. Avec ce petit manuel, quelques pages de texte analysé et quelques tableaux grammaticaux, il sera facile à tout le monde d'apprendre en peu de temps et d'une façon très suffisante l'idiome si intéressant et si important de l'Europe occidentale et de l'Asie septentrionale.

J. V.

Rosari pungahi bindri, pompei paddanu. *Pompei*, B. Longo, 1894, in-12 de 63 p.

Cette brochure est destinée, dit le sous-titre, aux écoles enfantines oraon ; et elle est l'œuvre du P. J. Levaux, missionnaire. Il est assez curieux qu'un opuscule de piété catholique, dans l'un des dialectes dravidiens les moins connus, soit imprimé à Pompéi. En tout cas, il est utile de signaler cette publication intéressante au point de vue linguistique ; l'*oraon* ne s'y rencontre pas seul d'ailleurs, car beaucoup de passages sont en hindou ; l'auteur a transcrit ses textes en lettres latines : il joint aux mots les particules dérivatives et met, par exemple, *swargke*, *karnekewaste*.

J. V.

Dictionnaire de la Société filologique française. Édition des mots réformés. *Paris,* s. d., 1894, 35 p. in-8°.

M. Malvezin, entrepreneur de la réforme orthographique dont la plaquette ci-dessus indiquée est un spécimen, a beau publier les lettres d'adhésion de plusieurs professeurs et littérateurs de mérite, il m'est impossible d'approuver cette tentative et de m'y associer. Il en est un peu de la réforme orthographique comme du surmenage ; ce sont le plus souvent fantaisies de paresseux, de bohêmes ou d'ignorants : ces choses-là, d'ailleurs, ne se décrètent pas et ne peuvent être que le résultat de l'usage, d'une convention pour ainsi dire spontanée. En attendant, soyons sceptiques vis à vis de la « reforme » et reprochons-lui d'être inconséquente. La seule réforme logique serait la liberté absolue, quand tout le monde aurait le droit d'écrire comme la cuisinière d'Alexandre Dumas (le père !) qui signait *Çaufy*.

J. V.

Nagualism, a study in native american Folk-lore and history, by M. Daniel G. Brinton. *Philadelphie*, 1894, 65 p. in-8°.

Le savant professeur de Philadelphie a bien voulu m'adresser une série importante de publications récentes, dues à sa plume expérimentée, que je ne puis malheureusement examiner toutes ici avec l'attention qu'elles méritent. J'en remarque une cependant où, à propos d'un ouvrage qui a paru dernièrement, M. Brinton montre que l'opinion générale des linguistes, en ce qui concerne « la caractéristique

des langues américaines », doit être jusqu'à présent considérée comme parfaitement fondée, ces langues étant essentiellement polysynthétiques et incorporantes.

La plus intéressante de toutes ces publications est celle sur le *Nagualisme,* dont il faut recommander la lecture à tous les mythologues et les folkloristes. Mais qu'était-ce que le *Nagualisme?* « Ce n'était pas simplement la croyance en un esprit gardien personnel, comme on l'a affirmé ; ce n'était pas seulement une survivance partielle de l'ancien paganisme plus ou moins dilué par les enseignements du christianisme, ainsi que d'autres l'ont établi ; mais c'était en outre et surtout une puissante organisation secrète s'étendant sur une vaste surface de terrain, comprenant des membres de diverses cultures intellectuelles et parlant divers langages, unis les uns aux autres par des rites mystiques, des doctrines occultes et des pratiques nécromancielles, et, plus encore, par une ardente passion : la haine des blancs, et par un but invariable et inflexible : la destruction de ces blancs et l'abolition du gouvernement et de la religion qu'ils ont apportés dans le pays. »

Ce résumé du travail de M. Brinton en montre à la fois l'importance et l'intérêt. Le sujet est d'ailleurs traité de main de maître, avec une indépendance absolue et une hauteur de vue remarquable.

JULIEN VINSON.

CORRIGENDA

Numéro de janvier, p. 90, l. 25 et p. 91, l. 4 de Rosny.
P. 91, l. 13, Nature, Grand-Tout.

VARIA

ÉTYMOLOGIES BASQUES.

« *Cantabria* quiere dezir « junto á Ebro » de la palabra *cata* que en el antiguo castellano ussamos para mostrar una cossa junta á otra » et en note : « Puente, Convenientia de las dos monarchias. lib. 3, cap. 23, § 3. Florian, lib. 4, cap. 28. Estrabon, lib. 3 et alij. » (Historia de la Virgen de Aranzazu, par le P. Luzuriaga, Mexico, in-4, 1686, p. 2.)

« Notorio es en el mundo la nobleza de los Cantabros en sus celebres Solares y solariegas casas, llamadas assi por ventura, porque descendiente del Sol. » (*Ibid.*, p. 5.)

« *Oñate... oña* en idioma vascongado significa *pie* y *ate* quiere dezir *puerta*, y dispensando una *a* para mas suave pronunciacion, todo junto soña *oñate, puerta de pie* ó *pie de puerta*. El origen desta voz nació de una piedra partida que está en el camino del Santuario, transite preciso de los que van á visitarlo, y se llama *los portales de la villa*. » (*Ibid.*, p. 39.)

« Est vox *hijodalgo* et contracte *hidalgo*, quâ inter Hispanos vir nobilis designatur : nam qui non videt id nominis vasconica voce *aitonen seme* (quæ patris alicujus filium denotat, quasi diceres *ait' joren seme*, usurpaturque itidem apud Vascones pro viro nobili) imitationem esse. » (OIHENART, Notitia utriusque vasconiæ, Paris, 1638 et 1656, in-4, p. 54.)

Étymologies proposées pour les mots BISCAYE, BISCAYEN, etc., rapportées par FLOREZ, *la Cantabria*, 1786, in-8, p. 162 : 1° *Vice-Achaia*, parce qu'elle aurait été peuplée par une colonie d'Achéens ; 2° *Vcrosabia* (?) ; 3° *Vzi caia* « sit littus » ; 4° *Bis caines* « deux fois Caïns ».

A propos de cette dernière explication, on lit, au mot ALONSOTEGUI (Fr. Miguel de) dans l'*Ensayo de una Biblioteca española*, etc.,

par d. B.-J. Gallardo, d. M. N. Zarco del Valle, et d. J. Sancho Rayon, Madrid, 1863-1866, t. I et II) :

« En unas notas marginales, manuscritas, que se leen en un exemplar que poseo de la *Vizcaya illustranda ab Academicis Humaniorum Literarum Bilbaensis Scholæ Societatis Jesu.* Cæsaraugustæ, ex typographia Joannis à la Naxa, anno 1637, in-4°, al fol. 15, à las palabras del texto : « In vetusta quadam Vizcayæ Historia ms. dicitur Vizcayam sic nuncupatam á Bis-Cainia ob accolarum in hostes crudelitatem, qua bis Caines vocati » se pone la nota marginal signiente : « El padre presentado, fray Miguel de Alonsotegui, comendador de Nuestra Señora de la Merced de Logroño, y consultor del Santo Oficio, en la prefacion que hizo para imprimir en su nombre la parte 5ª de la Crónica que Lope Garcia de Salazar déjó escrita, puso estas boberias, y de alli las tomó *El Buho Gallego.* Fuè este buen fraile conventual en el convento de Burcería, enteno de los Salazares ; donde hurto la dicha historia, que quiso imprimir, y pidio licencia para ello año de 1572, y no se le dió porque no supo tanto como Agote de Molina y Cabrera, que taparon la boca á los fiscales diciendo maravillas de sus linájes. »

A propos d'étymologie et de prononciation, ce passage d'Isidore de Séville est à citer : « Omnes orientis gentes in gutture linguam et verba collidunt, sicut Hebræi et Syri. Omnes mediterraneæ gentes in palato sermones feriunt, sicut Graci et Asiani. Omnes occidentis gentes verba in dentibus frangunt, sicut Itali et Hispani. » (IX, 8.)

J. V.

EN VENTE CHEZ J. MAISONNEUVE

BIBLIOTHÈQUE ORIENTALE

TOME I

Rig-Véda ou *Livre des Hymnes*, traduit du sanscrit par A. LANGLOIS. *Deuxième édition*, avec un Index analytique, par Ph. Éd. FOUCAUX. 620 pages..... 20 fr.

TOME II

HYMNES SANSCRITS, PERSANS, ÉGYPTIENS, ASSYRIENS ET CHINOIS. — **Le Chi-King** ou *Livre des vers*, traduit pour la première fois en français par G. PAUTHIER. 425 pages..... 15 fr.

TOME III

Introduction à l'Histoire du Buddhisme indien, par E. BURNOUF. *Deuxième édition*. 586 pages..... 20 fr.

TOME IV

Le Koran analysé, par J. LA BEAUME. XXIII et 800 pages. 20 fr.

TOME V

Avesta, livre sacré du Zoroastrisme, traduit du texte zend, accompagné de notes explicatives et précédé d'une introduction à l'étude de l'Avesta et de la religion mazdéenne, par Ch. DE HARLEZ. *Deuxième édition*, revue et complétée. CCXLVIII et 671 pages, carte de l'Éran avestique et figures..... 20 fr.

NOUVEAUTÉS

LÉGER et BARDONNAUT. **Les racines de la langue russe**, in-8 cart..... 5 fr.

BOUCHET (Eugène). **Précis des littératures étrangères, anciennes et modernes**, in-8 br..... 7 fr. 50

LES

LITTÉRATURES POPULAIRES

DE TOUTES LES NATIONS

TRADITIONS, LÉGENDES
CONTES, CHANSONS, PROVERBES, DEVINETTES
SUPERSTITIONS

Tome I. Paul SÉBILLOT. *Littérature orale de la Haute-Bretagne.* Paris, 1881, un charmant volume petit in-8 écu, de XII et 404 pages, cartonné, non rogné..... 5 fr. »

Tomes II-III. F.-M. LUZEL. *Légendes chrétiennes de la Basse-Bretagne.* Paris, 1882, 2 vol. cart., non rognés..... 10 fr. »

Tome IV. G. MASPERO. *Les Contes populaires de l'Égypte ancienne.* Paris, 1882, 1 vol. cart., non rogné..... 5 fr. »

Tomes V-VII. J.-F. BLADÉ. *Poésies populaires de la Gascogne.* Texte gascon et traduction française en regard, avec musique. Paris, 1881-1882, 3 vol. cart., non rognés..... 15 fr. »

Tome VIII. Ed. LANCEREAU. *L'Hitopadésa, ou l'Instruction utile.* Recueil d'apologues et de contes traduits du sanscrit. Paris, 1882, 1 vol. cart., non rogné..... 5 fr. »

Tomes IX-X. Paul SÉBILLOT. *Traditions et superstitions de la Haute-Bretagne.* Paris, 1882, 2 vol. cart., non rognés..... 10 fr. »

Tome XI. J. FLEURY. *Littérature orale de la Basse-Normandie* (Contes, chansons, devinettes, etc.). Paris, 1883, 1 vol. cart., non rogné 5 fr. »

Tome XII. Paul SÉBILLOT. *Gargantua dans les traditions populaires.* Paris, 1883, 1 vol. cart., non rogné..... 5 fr. »

Tome XIII. H. CARNOY. *Littérature orale de la Picardie* (Contes, chansons, devinettes, etc.). Paris, 1883, 1 vol. cart., non rogné..... 5 fr. »

Tome XIV. E. ROLLAND. *Rimes et jeux de l'enfance.* Paris, 1883, 1 vol. cart., non rogné..... 5 fr. »

Tome XV. Julien VINSON. *Le Folk-lore du pays basque.* Paris, 1883, 1 vol. cart., non rogné, avec musique..... 5 fr. »

Tome XVI. Fr. ORTOLI. *Les Contes populaires de l'île de Corse.* Paris, 1883, 1 vol. cart., non rogné..... 5 fr. »

Tomes XVII-XVIII. J.-B. WEKERLIN, bibliothécaire du Conservatoire. *Chansons populaires de l'Alsace*, avec airs notés. Paris, 1883, 2 vol. cart., non rognés..... 10 fr. »

Tomes XIX-XXI. J.-F. BLADÉ. *Contes populaires de la Gascogne.* Paris, 1886, 3 vol. cart., non rognés..... 15 fr. »

Tome XXII. Paul SÉBILLOT. *Coutumes populaires de la Haute-Bretagne.* Paris, 1886, 1 vol. cart., non rogné..... 5 fr. »

Tome XXIII. E. PETITOT. *Traductions indiennes du Canada Nord-Ouest.* Paris, 1886, 1 vol. cart., non rogné..... 5 fr. »

Tomes XXIV-XXVI. F.-M. LUZEL. *Contes populaires de la Basse-Bretagne.* Paris, 1887, 3 vol. cart., non rognés..... 15 fr. »

Tome XXVII. C. BAISSAC. *Le Folk-lore de l'île Maurice.* Texte créole et traduction française. Paris, 1888, 1 vol. cart., non rogné..... 5 fr. »

Tome XXVIII. H. CARNOY et J. NICOLAÏDES. *Traditions populaires de l'Asie-Mineure.* Paris, 1889, 1 vol. cart., non rogné..... 5 fr. »

Tome XXIX. L.-F. SAUVÉ. *Le Folk-lore des Hautes-Vosges.* Paris, 1889, 1 vol. cart., non rogné..... 5 fr. »

Tome XXX. HERVEY DE SAINT-DENYS. *Six Nouvelles nouvelles* traduites du chinois. Paris, 1892, 1 vol. cart., non rogné..... 5 fr. »

ORLÉANS. — IMP. GEORGES JACOB. PAUL PIGELET, SUCCESSEUR.

Philol 4

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

JULIEN VINSON

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

TOME VINGT-SEPTIÈME

15 JUILLET 1894

PARIS

J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

25, QUAI VOLTAIRE, 25

1894

SOMMAIRE DU N° 3.

Pages.

André Lefèvre. — Les temps homériques (*suite*). 175

Julien Vinson. — Notes de bibliographie basque. 220

— La question ibérienne 247

Paul Regnaud. — Le véritable sens d'un passage védique. 254

— Un faux principe de linguistique. 261

BIBLIOGRAPHIE

Julien Vinson. — *The earliest translation of the old testament into the basque langage (a fragment)*. 266

— *Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau* 268

— *Actes de la Société philologique* (organe de l'Œuvre de Saint-Jérôme) 268

VARIA. — Un accident, une chanson et un procès à Bayonne au milieu du XVIIIe siècle 270

VARD COL

LES TEMPS HOMÉRIQUES

(Leçons professées à l'*École d'Anthropologie.*)

(*Suite.*)

III. — LES DIEUX

Pour les Grecs du VIe siècle, Homère est le fondateur du panthéon hellénique. C'est lui, en effet, qui a donné aux dieux, — à la plupart des dieux, — ces traits et ces contours précis dont l'art s'est inspiré. C'est de lui que procèdent et Pindare et les tragiques, et Polygnote et Phidias. Même en tenant compte de très nombreuses variantes qui tiennent soit au goût individuel des écrivains et des artistes, soit aux suggestions du symbolisme métaphysique, soit à des causes beaucoup plus profondes, on doit reconnaître que les dieux grecs ont gardé les physionomies, les types respectifs dont Homère les a doués. Mais il s'en faut de beaucoup que l'Olympe homérique représente l'état primitif des croyances apportées ou adoptées par les diverses tribus immigrantes. Chaque famille, chaque tribu, chaque nation avait ses divinités particulières, qui durent assimiler ou encadrer d'autres divinités établies dans chaque localité conquise, et qui se modifiaient en avançant du Pinde à l'Othrys et au Parnasse, de l'Olympe à l'Œta et au Cithéron, de l'Hellopie à l'Hellade, et de l'Hellade au Péloponnèse.

Sans doute la période éolo-achéenne, à laquelle se rapportent les traditions recueillies par les rhapsodes de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, avait accompli une fusion — telle quelle — entre les diverses données mythiques. Mais, au temps où les rhapsodies furent rassemblées en poèmes, l'invasion dorienne avait changé la face du monde hellénique, rendu à la barbarie l'Argos du nord, et troublé profondément, pour cinq siècles au moins, l'ordre social à grand peine constitué dans la Grèce centrale et dans le Péloponnèse. Elle n'avait pas seulement déplacé, rejeté dans les îles, dans les colonies de l'Asie-Mineure, de la Sicile, de la Grande-Grèce d'Italie, les races autrefois dominantes ; elle avait aussi introduit dans l'Olympe achéen, déjà factice, des dieux ou nouveaux, ou accomodés à l'esprit dorien. De là encore, un compromis, une convention tacite de tolérance nouvelle entre les vétérans et les recrues de l'armée céleste. C'est de ce compromis qu'est issu l'Olympe homérique. Et nous avons pu dire qu'à des hommes du XIVe siècle, le poète a donné des dieux du IXe siècle. Ceux-ci ont gardé, assurément, nombre de traits archaïques ; c'est ce qui accentue leur rajeunissement. Certaines prières qu'Achille et Agamemnon adressent à Zeus, à Gaîa, en des occasions solennelles, semblent vraiment venir du fond des âges.

« Zeus prince, *(Zeu ana)*, « s'écrie Achille, » Dodonéen, Pélasgique, toi qui règnes sur Dodone aux rudes hivers, séjour des Selles aux pieds non lavés, couchés sur la terre nue ! » Ce Zeus austère ne s'est pas fait construire encore par Héphaïstos un riche palais sur les cîmes de l'Olympe.

Agamemnon dit (Ch. III) : « Zeus père *(Zeu pater)*, qui

règnes du haut de l'Ida, très auguste et très grand ; Hélios qui vois et entends toute chose ; Fleuves, Terre et vous qui, au fond des enfers, punissez après leur mort les hommes coupables de faux serments, soyez-moi témoins ! » Et encore : « J'atteste d'abord Zeus, le plus puissant et le meilleur des dieux, j'atteste la Terre, le Soleil et les Erinnyes qui sous la terre font expier aux humains les serments trompeurs ».

Voilà d'antiques formules, où revivent dans leur naïveté les idées de l'Achéen au sortir de l'animisme grossier ; il adore le ciel qui le couvre, la terre qui le porte, le soleil qui l'éclaire ; les fleuves qui abreuvent ses troupeaux et ses herbages, enfin les puissances auxquelles les premiers moralistes ont remis le châtiment du parjure — le plus ordinaire des crimes chez les peuples enfants. Notons aussi le haut rang réservé à la terre et au soleil, sous leurs noms de *Hélios* et de *Gaîa* ; ils avaient depuis longtemps cédé leur place à Déméter, à Hèra, à Apollon. La liturgie, le culte — et c'est l'unique service qu'on en puisse attendre — nous conservent ainsi quelques vestiges d'un passé lointain. Ils demeurent toujours en arrière du milieu où ils se perpétuent.

En prenant des visages et des contours entièrement humains, des bouches qui aiment à pousser d'horribles clameurs, les dieux ont retenu certains privilèges d'origine animique : les dons d'invisibilité, de métamorphose et de transport instantané. Quand, d'un pied aérien ou montés sur des chars, ils se précipitent de l'Olympe sur la terre, ils passent comme un trait de feu, comme une étoile filante, et se placent invisibles à côté du héros qu'ils veulent encourager ou perdre, seulement trahis par quelque vague odeur d'ambroisie, ou par leur voix, que personne n'en-

tend. Ils excellent à prendre la forme d'un ami jeune ou vieux, d'un songe, d'un animal. Après qu'ils ont mis aux prises deux guerriers fameux, Poseidôn et Athènè, changés en oiseaux, vont se percher sur un arbre pour jouir du combat.

Ils se fondent en brouillards pour sauver leur protégé, et, soufflant sur les dards, sur les lourdes javelines qui pourraient achever le champion blessé, ils le transportent près d'une fontaine ou derrière les murailles. Ce sont là des offices de minces génies, de démons malicieux ou bienveillants, et qui ne conviennent guère à des Olympiens. Vous me direz peut-être que les dieux les plus huppés, passés ou présents, n'ont jamais renoncé à ces interventions, à ces partialités lucratives, si fécondes en *ex-voto*, en offrandes pieuses et autres menus suffrages dont ils ont toujours été friands. Passons donc condamnation sur ce point.

Encore faut-il noter que la conduite des dieux homériques n'est pas sans excuse. Un même palais, un même banquet les réunissent ; mais il y viennent à l'appel d'un maître ; chacun d'eux a sa demeure, son domaine et son peuple. Hèra, règne à Argos ; Poseidôn et Athènè sont les patrons de l'Attique et de certaines îles ; la Pallas d'Ilion — le Palladium — n'est pas la même divinité que la Pallas achéenne ; Arès et la famille d'Apollon sont thraces et plus tard doriens ; Aphroditè regarde toujours du côté de l'Asie et de l'Orient où elle est née. Comment les uns et les autres ne réservaient-ils pas leurs faveurs à leurs concitoyens, à leurs adorateurs préférés, leur malveillance et leur courroux aux ennemis de leurs clients ? Ils ne peuvent protéger ceux-ci sans persécuter ceux-là.

Ils fraternisent à la table de Zeus ; ils reçoivent des parts égales d'ambroisie et de nectar ; il leur arrive de se rendre quelques services, et l'on pourra voir Aphroditè prêter à Hèra sa ceinture ; mais leur intimité apparente n'exclut pas les aigres réparties, les injures et les rencontres violentes. Athènè déteste Arès et méprise Aphroditè, Hèra en veut aux épouses de Zeus. La guerre de Troie a peut-être amorti leurs rivalités personnelles, mais elle les a divisés en deux camps. Apollon, Artémis, Lètô, Arès, Aphroditè, sont troyens ; Hèra, Héphaïstos, Démètèr, Athènè, Poseidôn ont pris parti pour les Grecs. Leurs dissensions, leurs querelles remplissent l'Olympe, troublent le ciel et la terre. Au-dessus du tumulte, il est vrai, plane non pas l'impassibilité, mais le caprice souverain de Zeus. D'un froncement de ses noirs sourcils, l'assembleur des nuées réduit les dieux au silence. Tout frémissants, ils plient sous lui, mais « parce qu'il est de beaucoup le plus fort. » Quelquefois ils se sont révoltés, mais toujours ils ont été vaincus : Héphaïstos, précipité du ciel, est venu s'abattre, boîteux pour l'éternité, sur les rochers de Lemnos ; Hèra, suspendue à une chaîne, une enclume au pied, a dû demander grâce ; Arès a langui dix mois dans un cachot souterrain ; tous se rappellent leurs aînés foudroyés, confinés dans l'Erèbe. Zeus lui-même ne cesse de raviver ces cuisants souvenirs de sa toute-puissance et de leur faiblesse : « Quand vous vous attacheriez, leur dit-il, tous ensemble à un câble, avec la terre, la mer et les montagnes, vous ne m'entraîneriez pas, c'est moi qui enlèverais le monde ! Vous savez que je suis de beaucoup le plus fort ! » Ils le savent et ils obéissent. Mais ils récriminent, ils tempêtent contre l'arbitre souverain ; ils l'ac-

cablent de sanglantes railleries. Il n'y a pas de réunion publique plus orageuse que les Conseils de l'Olympe. Ruses, cajoleries, tout est mis en œuvre pour endormir la vigilance et traverser les desseins du maître. Aussitôt qu'il a le dos tourné, dès qu'il s'est rendu, aux extrémités de la terre, à quelque banquet chez les Éthiopiens irréprochables, c'est une débandade d'écoliers ; Aphroditè attelle ses colombes, court tancer Hélène, consoler Paris, défendre Énée ; Apollon prend son arc et vole au secours d'Hector. Là, c'est Arès qui tombe sur les Achéens avec des cris effroyables ; là, c'est Athènè qui excite et réconforte Diomède et Ulysse ; là, Poseidôn, Hèra s'empressent autour d'Agamemnon et d'Achille. Un avertissement de Zeus les arrête ; ils rentrent penauds dans l'Olympe, puis ils s'échappent encore ; et toujours ainsi, jusqu'à l'heure fatale marquée pour le trépas d'Hector. Zeus a lâché la bride à leurs fureurs, et lui-même, assis à l'écart sur les sommets de l'Ida, se délecte à leurs batailles d'enfants et jouit de sa grandeur.

Nous en avons dit assez pour montrer derrière l'unité de l'Olympe homérique de longues périodes de dispersion ; tous ces groupes jadis indépendants, tous ces dieux rangés bon gré mal gré sous le sceptre de Zeus, sentent vivement l'humiliation de leur vassalité. Parents de race ou d'adoption, mais respectivement adaptés au goût de la famille, de la bande, de la peuplade qui les avait choisis comme patrons, ils ont acquis ces caractères particuliers, dont l'amusante diversité, dont les piquants contrastes, vivifient le tableau présenté par le poète, autant qu'ils accentuent l'individualité des acteurs. On ne s'ennuie pas dans le riche palais construit par Héphaïstos, et dérobé

aux yeux mortels par un vaste nuage qu'Iris (l'arc-en-ciel) écarte ou rapproche.

« Dans la cour pavée d'or, les dieux tiennent conseil, tandis que la noble Hébé leur verse le nectar, que tour à tour ils reçoivent dans leur coupe d'or ; » ou bien, c'est Héphaïstos, le double boiteux, qui circule en claudicant, pour égayer ses collègues et couper un dialogue trop vif entre Zeus et Hèra. La scène est fameuse et vaut bien d'être citée. Zeus, d'un signe de tête, vient de promettre à Thétis la défaite des Achéens ; l'entretien avait lieu sur une des cimes de la montagne, à l'écart, mais non à l'abri des yeux de Hèra : « Zeus rentre dans le palais. Tous les dieux se lèvent, et il s'assied sur son trône. Cependant Hèra l'interpelle, le harcelle de ces paroles mordantes : qui donc encore parmi les immortels, ô dieu trompeur, a tenu conseil avec toi ? Tu te plais sans cesse à former, loin de ma présence, de secrets desseins. Je crains fort aujourd'hui que Thétis aux pieds d'argent, la fille du vieillard de la mer, ne t'ait séduit. A travers les airs elle est venue s'asseoir près de toi, je l'ai vue embrasser tes genoux, toucher ton menton. Et toi, d'un signe... — Malheureuse, s'écrie Zeus, toujours tu me soupçonnes, et je ne puis échapper à tes regards. Si tout s'est passé comme tu dis, c'est sans doute que je l'ai pour agréable. Reprends ta place... Vainement tous les Olympiens s'avanceraient à ton secours ; ils ne te sauveraient pas, si j'appesantissais sur toi mon bras invincible ! » — Elle s'assied, muette, son cœur fléchit ; les dieux gémissent. L'illustre artisan, Héphaïstos, rompt le premier le silence : « Allez-vous ainsi tous les deux vous quereller pour de simples mortels ? Que deviendra la paix de nos bons repas, la joie de nos

festins ? O ma mère, quelle que soit ta douleur, supporte-la. Je crains, moi qui te chéris, de te voir frappée sous mes yeux sans pouvoir te défendre. Il est dangereux, hélas ! je me souviens, de s'opposer au roi de l'Olympe. Apaise-le par de douces paroles ». Il se lève et présente à sa mère au sein blanc une coupe profonde ; puis commençant par la droite, il verse aux dieux le nectar à la ronde. Un rire inextinguible s'élève parmi les bienheureux immortels. Ainsi durant tout le jour, jusqu'au coucher du soleil, ils festinent, et nul en son âme ne peut se plaindre de n'avoir point une juste part des mets. Ils ne manquent pas non plus des sons de la lyre gracieuse que tient Apollon, ni des chants des Muses qui tour à tour font entendre leur belle voix. Mais lorsque la brillante lumière du soleil a disparu, tous les dieux, songeant au repos, retournent aux palais qu'avec un art merveilleux leur a construits l'illustre Héphaïstos. Zeus gagne sa couche accoutumée, où il s'étend lorsque le doux sommeil vient à lui ; il y monte pour dormir ayant à ses côtés Hèra au trône d'or ».

Il est visible que le palais de Zeus est construit sur le modèle des palais d'Ulysse et d'Alkinoos. C'est, avec plus de magnificence, une très vaste salle de conseil et de banquet ; sur les côtés ou en arrière sont situés la chambre conjugale, les bâtiments moindres pour les chars et les chevaux. Les autres palais environnent la grande cour pavée d'or, l'*agora* de cette Mycènes d'en haut, qui n'exclut pas les demeures particulières, les séjours favoris des dieux, chez leurs fidèles, ou dans la province qui leur est attribuée ; mais il faut faire acte de présence à l'assemblée ; même pour les moins habitués à cette vie de cour, il faut s'y rendre au premier appel.

Après la mort de Patrokle, tandis qu'Achille revêt son armure enchantée, Zeus ordonne à Thémis de descendre des sommets de l'Olympe, et de convoquer l'assemblée des immortels. « Elle vole çà et là, et partout elle invite « les dieux. Nul, hormis Okéanos, ne s'abstient parmi les « Fleuves ni parmi les Nymphes qui habitent les belles « forêts, les fontaines, les rivières et les verdoyantes « prairies. Tous arrivent au palais de l'assembleur de « nuages et prennent place devant l'éclatant portique. Bien- « tôt ils sont réunis autour du fils de Kronos. Poseidôn « lui-même, malgré de justes rancunes, n'a pas été insen- « sible à la voix de la déesse; il a quitté son palais « d'Aïgas, il est sorti des flots. Assis au premier rang, « c'est lui qui s'informe des desseins de Zeus. « Pourquoi, « dieu que charme la foudre, convoques-tu de nouveau « l'assemblée? Médites-tu sur le sort des Grecs et des « Troyens? — Tu pénètres, ô frère, les volontés que renferme « ma poitrine. Oui c'est à cause d'Ilion que je vous ai « rassemblés... Je vais rester assis sur l'une des cimes « de l'Olympe, d'où je charmerai mes regards à con- « templer le combat. Vous, immortels, partez, répandez- « vous, portez secours à ceux pour qui penche votre es- « prit!... » Et du haut de son trône, il lance la foudre. « Poseidôn fait trembler la terre immense; les montagnes « sont ébranlées; l'Ida frémit jusqu'en ses racines... Le roi « des morts, Aïdès, dans ses demeures souterraines, est « frappé d'épouvante, il saute de son trône en jetant un « cri d'effroi. Il craint que les coups formidables de Po- « seidôn, entr'ouvrant la terre, ne montrent aux yeux des « humains et des immortels les demeures ténébreuses, re- « doutables, dont les dieux mêmes ont horreur. »

Ainsi, à chaque résolution prise par le souverain des dieux, il dérange tous les fonctionnaires surnaturels, non pour les consulter, mais pour leur donner ses ordres. C'est dans l'Olympe que Thétis est appelée, lorsqu'il a décidé qu'Achille doit rendre à Priam le cadavre d'Hector. Iris est la messagère choisie, et bien choisie, puisqu'il sied à l'arc-en-ciel d'avoir le pied dans l'eau. « Entre Samos et l'âpre Imbros, elle saute dans la haute mer »; elle glisse jusqu'au fond de l'abîme où la déesse entourée des nymphes marines pleure la destinée fatale et prochaine de son irréprochable fils. « Debout, Thétis ! Viens trouver Zeus qui se connaît en résolutions immuables. » — L'auguste déesse, enveloppée d'un voile noir, suit la rapide Iris et s'assied auprès de Zeus. Athènè lui a cédé son trône, Hèra pose entre ses mains une coupe d'or et lui adresse des paroles consolantes. Thétis boit le nectar, et le père des dieux et des hommes lui adresse ce discours : « Malgré tes soucis, que je connais, ô Thétis, malgré le deuil de ton âme, tu es venue sur l'Olympe ; apprends pourquoi je t'ai appelée. Depuis neuf jours la discorde s'est glissée parmi les immortels au sujet d'Hector et d'Achille, destructeurs des cités. On exhorte souvent le subtil meurtrier d'Argos à dérober le cadavre. Mais, pour conserver à l'avenir ton amitié et ton respect, je réserve à ton fils la gloire de le rendre. Donne-lui tes ordres. Dis-lui que les dieux, que Zeus surtout, s'irritent contre lui, parce que, dans sa fureur, il retient Hector près des navires, et n'a pas accepté de rançon. Je vais envoyer Iris au magnanime Priam, afin qu'il rachète son fils chéri et qu'il porte à Achille des présents tels que son cœur s'en réjouisse. » Il dit. La déesse aux pieds d'argent, docile à ses

ordres, prend son essor des cimes de l'Olympe. — Les volontés de Zeus ne se discutent pas. Mais d'où vient ce souverain empire? Pourquoi Zeus a-t-il retenu ce rang suprême que son homonyme védique, Dyaus, a dû céder aux Adityas, à Varouna, à Indra, puis à Agni, principe igné du sacrifice et de la vie universelle ?

Deux hypothèses se présentent. Ou bien le Zeus hellénique est le plus ancien des dieux indo-européens qui se sont établis dans l'Hellade. Ou bien, c'est un dieu nouveau, comme le dira le Prométhée d'Eschyle, un usurpateur triomphant, qui doit être à son tour détrôné. Cette donnée que développe la théogonie attribuée à Hésiode est le fondement de la mythologie classique. Les rhapsodes homériques la connaissent et l'adoptent. Lorsque Hèra emprunte à Aphroditè sa ceinture merveilleuse où sont tracés tous les attraits, les tendres caresses, les désirs, les secrets entretiens et ces mots qui captivent l'âme même du sage, elle lui dit : « Je vais visiter, aux confins de la terre féconde, Okéanos, père des dieux, et la vénérable Tèthus, qui m'ont élevée et nourrie dans leurs demeures. Rhéa m'avait confiée à leurs soins lorsque Zeus au vaste regard exila Kronos sous la terre et la mer inépuisable. Je vais les visiter, et mettre fin à leurs querelles. » Quand la légère Iris vient de la part de Zeus défendre à Poseidôn de secourir les Argiens, l'illustre maître des ondes pousse un profond soupir et s'écrie : « Hélas ! s'il est tout puissant, que son langage respire d'orgueil ! Quoi ! me contraindre par la force, moi son égal en honneurs ! Kronos donna le jour à trois frères, que Rhéa porta dans son sein ; Zeus et moi, le troisième est Pluton qui règne sur les morts. L'héritage paternel fut divisé en trois lots,

et chacun eut sa part d'honneurs : lorsque l'on eut agité les sorts, il m'échut d'habiter la mer écumeuse ; à Pluton échurent les immenses ténèbres. Zeus obtint le vaste ciel au sein de l'air et des nuées. La terre et le vaste Olympe restèrent en commun. Je ne suis point soumis à la volonté de Zeus ! » Ces fières paroles, vaines fanfaronnades, établissent la filiation de Zeus, qui, partout, est le Kronide, le Kroniôn par excellence. Enfin (Iliad. XIV, 274), Hèra prend à témoins d'un serment qu'elle fait au Sommeil « les dieux rangés autour de Kronos, les dieux de l'abîme (*hupotartaréoi*), que l'on nomme Titans. » On peut, en somme, tenir pour fixées et admises aux Xe et IXe siècles la généalogie de Zeus et sa victoire sur des dieux plus anciens.

D'autre part, Dodone, le plus ancien établissement des Selles ou *Helloi*, et des Grecs ou *Graïkoi*, ne connaît que Zeus et Dionè. Mille ans peut-être avant Hésiode et les *Hymnes homériques*, Zeus prend possession des montagnes d'Arcadie et partage avec Hèra la royauté dans l'Argos péloponnésien, colonie de l'Argos pélasgique. Il est fortement établi sur les Olympes et les Idas de la Thessalie, de la Troade et de la Crète. S'il rencontre en Crète Kronos, dont il devient le fils, en Asie Tantale dont il sera le père, en Attique Poseidôn qu'il accepte pour frère et, autour des gouffres dispersés dans toute la Grèce, une divinité des morts, le riche et l'invisible — Aïdès, Plouton, — qu'il s'assimile (*Zeus Chthonios*), il apparaît en tous lieux comme le dieu suprême de la première invasion achéenne. Partout sa suprématie est antérieure aux légendes qui le relient aux divinités, soit locales et pélasgiques, soit particulières aux

diverses tribus, thraces, ioniennes et doriennes. Cette universalité, si incontestée, nous ramène à sa première hypothèse. Zeus-Dyaus était le dieu masculin suprême des Indo-Européens, dans le temps où les premières bandes selles et graïques se sont séparées des Aryas orientaux. Reste à expliquer la fable d'Ouranos mutilé et vaincu par Kronos, de même que Kronos a été vaincu et relégué dans l'Erèbe par Zeus. Nous y viendrons en traitant d'Hésiode. Disons cependant que la première légende est une forme ou une copie de la seconde. Ouranos, le ciel étoilé, le ciel nocturne, séparé de la Terre par la faux du matin, (de même qu'Argos aux yeux sans nombre a été tué par Hermès, un dieu de l'aurore), Ouranos n'a jamais été véritablement dieu. Soit que des Hellènes retardataires aient eu connaissance du Varouna védique, et n'aient pu le substituer à Zeus, déjà personnifié, soit que la langue grecque ait elle-même formé le mot *ouranos* à l'aide d'une racine *var*, ce terme a toujours signifié, dans le langage commun et sans aucune équivoque, le ciel, surtout la voûte d'airain du ciel nocturne. Mais lorsque la cosmogonie phénicienne se fut insinuée dans la mythologie grecque, l'auteur de la *Théogonie* s'empara du mot et fit ingénieusement d'Ouranos, du ciel ténébreux, le père des Titans et des dieux; il put ainsi enrichir d'un magnifique frontispice ce grand mythe central de toutes les religions indo-européennes, le combat de la lumière contre les ténèbres.

Quoi qu'il en soit, pour Homère, la lutte est terminée, la victoire est définitive, et la force de Zeus plane au-dessus de toutes les mauvaises volontés. C'est une grande figure que le Zeus homérique, idéal d'un peuple violent encore, mais passionnément amoureux de la vie et de la beauté, et,

par contraste, de la grandeur sereine, impartiale ; d'un peuple qui s'éveille aux idées de pitié, même de justice. Oui Zeus est grand, parce qu'il est pleinement homme, et que rien d'humain ne lui est étranger.

Ses faiblesses — dont nous connaissons le sens purement métaphorique, — mais dont nul — au temps d'Homère, — ne songeait à contester la réalité, ses amours innombrables qui ont choqué des métaphysiciens quelque peu niais, des mystiques saugrenus, et amusé de spirituels épilogueurs, n'étaient pas pour déplaire à des Achéens aux yeux vifs, à des habitants de l'Hellade aux belles femmes. Il retient près de lui, épouses honoraires et honorées, Dionè, la blonde Démètèr, Thémis, Létô, celle-ci encore suspecte à la jalouse Hèra. Mais il donne à sa compagne officielle d'autres sujets de plainte ; il ne cesse d'élever jusqu'à lui des nymphes, une Thétis, qu'il eût épousée si un oracle ne l'eût averti de craindre le fils qui naîtrait de leur union ; bien plus, il distingue des mortelles : Théia, Danaé, Europè, Lèda, Alkmènè, mères de Pirithous, de Persée, de Minos, d'Hélène et d'Héraklès. Je ne ferai pas remarquer ici que Zeus n'est pas le seul, ni le dernier dieu, qui ait eu avec une simple femme des relations fécondes. L'excuse serait complètement superflue : car ces héroïnes n'étaient pas des femmes. L'une, Théia, est l'épouse d'Ixion, un nom du soleil ; l'autre le nom d'une race ; celle-ci une mer ou une île ; celle-là est un doublet de Lètô : c'est la nuit, mère de Hélénè, la lune, autre Selènè, autre Phoibè ou Artémis. *Alkmènè*, déesse sous l'antique nom de *Alalkoménè*, n'est qu'une personnification de la force secourable, *Alkè*. Mais, redisons-le, ces multiples amours charmaient Homère et ses contemporains. Le poète les regarde comme le complé-

ment naturel de la richesse et de la royauté. Comme tous les Indo-Européens, anciens et modernes, les Grecs sont monogames, mais avec des exceptions nombreuses qui, à ce qu'on dit, confirment la règle. Hèra est si fatigante, si hargneuse, si hautaine ! Et quand elle se donne la peine de s'attifer pour son époux, c'est pour le jouer, pour contrarier ses projets les plus chers. Il faut lire la scène charmante où Zeus, qui musait sur l'Ida sans songer à mal, arrête au passage l'artificieuse Hèra et l'enveloppe d'un nuage d'or (Ch. XIV) ; on sent que le poète est ravi de son invention, qu'il se réjouit de montrer un mari, le roi des dieux, séduit par sa propre femme ; mais il est heureux aussi de faire éclater l'humeur facile et l'amoureux tempérament de ce père éternel, au noir sourcil, à la barbe florissante.

C'est que, en dépit de ses menaces au fracas retentissant, Zeus est bon compagnon. Comme les héros, même les plus farouches, comme Achille, comme Agamemnon, comme Nestor et Ulysse, il est hôte libéral et père indulgent. Il a beau traiter de « chienne impudente » la superbe Athènè, il ne peut en vouloir longtemps à celle qu'il sut tirer de son cerveau, nous dit la Fontaine, par un secret d'accouchement nouveau : « Rassure-toi, fille chérie, répond en souriant l'assembleur de nuages ; si je tiens maintenant un langage sévère, je veux toujours être doux pour toi. » Il ne goûte pas beaucoup le caractère d'Arès ; cependant, lorsque ce fou furieux, blessé par Diomède, rentre larmoyant dans la demeure des dieux, la semonce de Zeus est paternelle encore : « Divinité inconstante, ne viens pas auprès de moi pour te plaindre ; tu es le plus haïssable des habitants de l'Olympe ; sans cesse tu te plais aux dis-

cordes, aux combats, aux querelles ; tu as l'esprit intraitable de ta mère que je puis à peine dompter par mes réprimandes ; je soupçonne que maintenant tu souffres pour avoir suivi ses leçons. Mais je ne veux pas te laisser plus longtemps en proie à la douleur, car tu es mon fils, et c'est mon épouse qui t'a donné le jour. Cruel comme tu te montres, si tu étais issu d'une autre divinité, déjà depuis longtemps tu serais tombé au dernier rang des habitants du ciel. » Il dit, et commande à Paéôn de le guérir. Des baumes salutaires calment sa souffrance (car la mort n'a point de prise sur un dieu). Hébé le conduit au bain ; puis, paré de riches vêtements, il vient s'assoir auprès du fils de Kronos.

A la blonde Aphroditè, qu'Homère fait fille de Zeus et Dionè, le père des dieux ne parle qu'en souriant. Cette délicate personne, atteinte à la main par le même Diomède, est venue tout en larmes tomber dans les bras de sa mère, et Pallas dit en raillant : « O mon père ! ce que je vais dire va-t-il te déplaire ? Celle-ci, en poussant quelque Argienne à suivre les Troyens qu'elle chérit, en caressant quelque Grecque au long voile, aura déchiré sa main délicate avec une agrafe d'or ! — Le dieu se prend à sourire et, appelant la blessée déjà guérie, il lui dit : « Chère enfant, les travaux de la guerre ne te sont pas confiés ; laisse-les au fougueux Arès, à Pallas ; occupe-toi seulement des désirs et des œuvres de l'hyménée. »

Une autre fois c'est Artémis qui a fait une mauvaise rencontre. Hèra lui a pris ses flèches et lui en a caressé les joues en riant. Alors, humiliée et pleurante, la jeune vierge rentre dans le palais d'airain et vient s'asseoir sur les genoux du dieu tout-puissant. Son voile divin frémit. Le fils de

Kronos la presse sur son sein et l'interroge avec un doux sourire : « Quel dieu téméraire, ô chère enfant, a osé te maltraiter, comme si tu avais fait ouvertement une mauvaise action ? — La déesse des bois répond : O mon père ! c'est Hèra, c'est ton épouse ; c'est elle qui amène parmi les dieux la discorde. » Tels étaient leurs entretiens.

La Discorde, (Eris, sœur d'Arès, déesse demi-antique, demi-allégorique), est une visiteuse que Zeus n'aime pas ; il l'emploie cependant, lorsqu'il veut renverser les projets des mortels. Car il a ses moments de colère — plus apparente que réelle. — Si puissant qu'il se dise et qu'on l'appelle, il est soumis à un pouvoir, à une loi dont il connaît les arrêts. Il peut en retarder, mais non en supprimer l'accomplissement : Moira, La Parque, Aïsa, le Sort ; c'est déjà la Fatalité d'Eschyle, la *Fortuna*, le *Fatum* et la providence des latins, des chrétiens ou des musulmans, toutes ces variantes de l'inéluctable destin, avec lequel ont dû compter toutes les religions, tantôt le résorbant en leur dieu, au risque d'imputer au dieu bon l'existence du mal, tantôt lui laissant cette libre action qui limite la puissance de Zeus. Hèra le lui rappelle amèrement lorsqu'il veut sauver Sarpédon : « O le plus redoutable des dieux, lui dit-elle, quelle parole as-tu dit ? Un mortel voué dès longtemps au destin, tu veux l'arracher à la triste mort ! Accomplis tes désirs, mais nul ici ne t'approuvera. Fais attention à mes paroles : si tu envoies Sarpédon vivant dans ses demeures, prends garde que d'autres dieux ne veuillent ensuite faire échapper leurs enfants aux désastreuses batailles. »

Hèra, cependant, suppose que Zeus, comme le Pyrrhus de Racine, pourrait, s'il le voulait bien, « forcer la destinée. »

Lui-même, plus d'une fois, craint que les Grecs n'emportent Ilion avant l'heure, en dépit du destin. Cette force aveugle est donc moins fixe qu'elle ne semblerait. Le destin est parfois conditionnel, laissant à Achille, par exemple, le choix entre une obscure longévité et le rapide éclat d'une jeunesse héroïque. On dirait qu'une certaine latitude est laissée à l'intervention des dieux (à quoi bon, sans cela, les prières et les offrandes ?), mais qu'il est un point sur la pente où rien ne peut enrayer la chute, où rien n'arrêtera ce qu'attire l'haleine du gouffre ; un moment où nulle main, nul souffle des dieux n'amortira le coup, ne détournera la javeline. Voilà la part de l'inévitable. Et c'en est assez pour assombrir la pensée du suprême pasteur des peuples. Car il a besoin des hommes ; il aime la grasse fumée des hécatombes succulentes. Qui le conviera désormais aux banquets du sacrifice, s'il ne peut sauver ceux qui ont le plus fidèlement honoré ses autels ? Ne commet-il pas un abus de confiance en agréant des services qu'il ne récompensera pas ? Ne dira-t-on pas qu'un dieu, le plus grand de tous, a été vaincu en générosité par les hommes ?

Il a honte d'abandonner les Troyens, Hector, le magnanime Hector qui l'a toujours comblé de victimes et de riches présents ! « Parmi les villes que sous le soleil et sous le ciel étoilé habitent les humains, il n'en est pas une, dit-il, qu'au fond de mon âme j'honore autant que la sainte Ilios, et Priam et le peuple du belliqueux Priam. Jamais chez eux mon autel n'a manqué de mets également partagés, de libations, du fumet des sacrifices. Car telle est la récompense qui nous échoit. » Mais quoi ! N'a-t-il pas les mêmes obligations aux Achéens ? Est-ce que Agamemnon, est-ce qu'Idoménée ou le divin Nestor l'ont jamais négligé ?

Est-ce que ceux-là ne l'ont pas également invoqué, nourri, abreuvé, enfumé ? C'est ce que, à bon droit, rétorquent les déesses altérées de sang dardanien. Que répondre ?

Il essaye d'abord de couper court aux calamités qu'il prévoit, par une trève, par une paix définitive. Au chant IV, il ouvre ainsi le conseil : « C'est à nous de décider si nous exciterons de nouveau la guerre terrible et le carnage ; ou si, entre les peuples ennemis, nous rétablirons la paix. Si ce dernier parti est agréable à tous les dieux, les peuples du roi Priam continueront d'habiter sa ville, et Ménélas emmènera l'argienne Hélène. » Mais il est assailli par un tel concert de récriminations, qu'il doit s'abandonner au destin. Les Grecs du moins paieront cher la victoire finale. Leurs rois seront blessés, Patrocle périra, Hector portera la flamme jusque dans la flotte. La compensation est une sorte de justice. Sarpédon pour Patrocle, et plus tard Achille pour Hector.

« Dès que le soleil parvient au milieu du ciel, le père des dieux et des hommes déploie les balances d'or, y pose deux sorts mortels : celui des Troyens, habiles écuyers, celui des Grecs cuirassés d'airain, et les soulève en tenant le milieu. Aussitôt, le jour fatal des Argiens l'emporte ; leur sort descend jusqu'à la terre féconde ; celui des Troyens s'élève jusqu'au vaste ciel. Zeus, alors, du haut de l'Ida, tonne avec fureur ; des éclairs flamboyants tombent dans les rangs argiens, la pâle terreur saisit les héros ! » Dès lors, et de revanche en revanche, tout suit la pente fatale, et Zeus n'est plus que l'exécuteur des arrêts du destin.

Cette loi amère, inexorable, les hommes ne l'ont que trop connue. « Quelles que soient nos afflictions, dit Achille,

renfermons-les en notre âme. Que servent les pleurs ? Tel est le sort que les dieux ont fait aux misérables mortels ; eux seuls sont exempts de soucis. Deux tonneaux sont placés sur le seuil de Zeus et contiennent les dons qu'il répand : l'un le mal, l'autre le bien. Celui pour lequel le dieu les mélange rencontre tantôt le bien, tantôt le mal. Celui pour lequel il puise seulement à la source des douleurs est abreuvé d'outrages. La faim dévorante le chasse par toute la terre ; il erre en tous lieux et n'est honoré ni des dieux ni des mortels ! »

En somme, dès qu'il y a des dieux, les dieux sont responsables. Le Destin ne les innocente pas, puisque l'homme ne les a conçus que pour se soustraire au destin. Vous avez vu que Zeus a vaguement conscience de cette responsabilité, et qu'Achille est trop dur pour lui. Agamemnon aussi va trop loin quand il lui donne pour fille la terrible Atè, autre figure de la fatalité ; il avoue d'ailleurs que Zeus lui-même en a senti les atteintes. Cette déité destructive s'était liguée avec Hèra contre Héraklès. Zeus indigné la saisit par sa brillante chevelure ; il s'engage, par un irrévocable serment, à ne jamais permettre le retour dans l'Olympe, ni dans le ciel étoilé, de cette furie qui n'épargne personne ; et de toute la force de son bras, il la précipite du ciel. Mais, tombée sur la terre, elle le fit longtemps gémir encore, lorsqu'il vit son fils chéri accablé par Eurysthée de travaux « outrageants. » Zeus, autant que les hommes, déteste donc le destin qui le domine. Mais une réflexion devrait le consoler : c'est que, fût-il le maître absolu des choses, la justice serait hors de sa portée. Un dieu ne saurait être juste. On ne lui demande, on n'attend de lui que des faveurs ; et la grâce est le contraire de la justice.

Ses aspirations vers la justice honorent le chantre qui les lui prête, mais elles sont incompatibles avec la nature divine.

Il faut que Zeus se contente d'écouter, d'exaucer quand il le peut, les vœux des suppliants, d'être par excellence le dieu de la pitié, *ikétésios*. C'est là son véritable rôle, et l'exemple qu'il donne aux mortels ; utile en tous les temps, et surtout dans ces âges de fer où règnent la force et la cruauté. Zeus a pitié d'Hector, il a pitié de Priam, et le couronnement de l'Iliade est le triomphe tardif et momentané de la pitié. Dans cette scène immortelle où le vieux roi, le père inconsolable, vient baiser la main qui a tué son fils, c'est l'ordre de Zeus qui attendrit le meurtrier farouche et lui arrache le cadavre d'Hector. Déjà le vieillard Phœnix avait tenté vainement d'incliner cette âme violente à la miséricorde. Peut-être ces enseignements y avaient-ils pénétré plus avant qu'Achille ne s'en doutait alors.

« O mon enfant, disait Phœnix, dompte ta grande âme. Il ne te sied pas de montrer un cœur sans miséricorde. Les dieux eux-mêmes, qui prévalent par la vertu, l'honneur et la force, ne sont pas inflexibles. Les Prières aussi sont filles du grand Zeus ; boiteuses, ridées, l'œil incertain, elles ont à cœur de marcher derrière Atè. Mais celle-ci est robuste et a le pied ferme ; aussi elle les dépasse en courant ; elle les prévient sur toute la terre et afflige les humains. Les Prières la suivent et guérissent les maux qu'elle a faits. Malheur à qui les repousse et les chasse avec dureté ; elles remontent vers le fils de Kronos ; elles le conjurent de livrer à Atè cet homme superbe, afin qu'elle le frappe et le punisse. »

Je ne sais trop si j'ai réussi à faire goûter ce personnage complexe qui réunit en lui l'impassible nature et l'humanité pensante. La mythologie homérique n'est pas un système lié, sauf en un point, qui est l'obéissance forcée des dieux à un maître suprême. C'est une broderie flottante qui mêle aux aventures des hommes les légendes antiques et les inventions des rhapsodes. Elle ne se laisse pas embrasser d'un coup d'œil ; elle entraîne le chercheur à de perpétuels retours vers les origines, vers les révolutions politiques, sociales, intellectuelles que l'histoire n'a pas notées. Qui peut se flatter d'avoir résolu les problèmes qu'elle soulève, les énigmes qu'elle pose et dont les termes changent à tous moments? Elle résulte du travail de dix siècles, mais ce travail, elle ne le résume pas. Nous avons tenté d'en ordonner les éléments épars, et souvent contradictoires. Condensons ici, une dernière fois, les traits successifs du Zeus sellique, achéen et homérique.

Il est d'abord le vague génie de l'atmosphère qui parle aux hommes par le souffle du vent dans le feuillage, par le bruit et l'éclat de la foudre, par la chute des pluies. Assembleur des nuages et des éclairs, assis sur les montagnes qui avoisinent ou qui portent la voûte céleste, il établit l'ordre dans le monde; il discipline les forces dispersées dans l'abîme, dans les eaux, sur la terre et dans l'étendue. Il est le jour, le ciel même, son œil est le soleil.

Mais, en même temps, il est homme, il est l'époux de toutes les déités à qui le langage a attribué le sexe féminin; il devient le père de toutes choses, et des dieux comme des mortels. Père et roi universel, il grandit à mesure que se développe l'esprit humain. En lui s'agitent toutes les pensées, toutes les inquiétudes de l'homme, sur la desti-

née, sur l'inévitable mélange des biens et des maux, sur la justice qu'il ne peut réaliser parce qu'il est dieu et condamné à favoriser les uns aux dépens des autres. Et, pour expédient suprême, il adopte la miséricorde, la pitié. Homère, du premier coup, atteint le fond de toute philosophie religieuse. La science, seule, ira plus loin.

Ce serait commettre un singulier anachronisme que d'attribuer aux rhapsodes des Xe et IXe siècles des tendances monothéistes. Autant vaudrait les taxer d'athéisme, parce que leur conception du destin supprime logiquement tous les dieux. Ils ne s'en doutaient pas. Ils ne se demandaient pas d'avantage, si le pouvoir souverain de Zeus se conciliait avec l'indépendance des autres Olympiens. Modelant la société divine sur la société hellénique de leur temps, où non seulement la suzeraineté d'un Agamemnon devait compter avec des royautés presque rivales, mais où les plus minces nations reconnaissaient autant de rois décorés du sceptre que de riches propriétaires, ils ne songeaient pas plus à sacrifier au roi suprême Hèra, Poseidôn ou Athénè, que Nestor, Ulysse ou Achille au généralissime des Achéens. Pour eux chaque divinité comme chaque héros gardait son caractère particulier, sa physionomie personnelle. Tous étaient rois et dieux aux même titre que Zeus, ayant tous, respectivement, leurs fonctions, leurs honneurs et leurs domaines. La volonté de Zeus pouvait bien contrecarrer leurs caprices, arrêter ou suspendre leurs entreprises, mais non leur enlever l'immortalité, les bannir de leurs temples, encore moins des cités qui les avaient choisis pour patrons. Rien de plus factice que les conseils tenus dans le palais de l'Olympe sous la présidence de Zeus, rien de plus réel que le culte rendu dans l'Argolide à Hèra,

dans l'Attique et la Messénie à Poseidôn, dans la Phocide et la Laconie à Apollon. Et il est à croire que les Grecs auraient peu goûté des poèmes où la dignité de leurs dieux locaux eût été par trop rabaissée ; l'autorité que Zeus réclame se fait accepter parce qu'elle est celle d'un époux, d'un père, d'un frère aîné ; elle est d'ailleurs intermittente et laisse une marge fort étendue à l'activité de ses compagnons. Le plus souvent, Zeus ignore ou approuve expressément les amours et les haines, les fantaisies, les cruelles iniquités de ces ombrageux feudataires. Il évite le plus possible de leur faire sentir la bride et le fouet. Lorsqu'il envoie Iris à Poseidôn, il ne se dissimule pas le danger d'un conflit avec le puissant dieu des ondes : « Qu'il considère, dit-il, que *malgré sa force*, il ne saurait me tenir tête. » Et quand Poseidôn conçoit le projet odieux et ridicule de jeter une montagne devant le port des Phéaciens, il lui répond : « Frère chéri, je crois comme toi que c'est ce qu'il y a de mieux à faire. Mais ne dis pas que les dieux te méprisent ! Il serait périlleux d'outrager le premier né (après moi), des immortels. Il ne tient qu'à toi de te venger. Agis selon tes désirs et satisfais ton âme. » En somme, tant que Zeus se tait, et même après qu'il a parlé, les dieux grands et petits, Olympiens ou simples comparses de la terre et des eaux, font ce qui leur plaît, tourmentent, frappent ou protègent à leur gré les faibles mortels.

Les dieux de l'Iliade sont divisés en deux camps, ceux-ci luttant pour les Grecs, ceux-là pour les Troyens ; mais ils n'en rentrent pas moins chaque soir au banquet de l'Olympe. Cette hostilité, qui s'exprime non seulement par des paroles, mais aussi par

des actes, et que cependant efface une coupe de nectar, n'aura plus de raison d'être après la chute d'Ilion, ou du moins elle ne se manifestera plus qu'en des querelles privées où l'on devine encore les sourds grondements de vieilles antipathies. L'*Odyssée*, bien qu'elle ait recueilli nombre de traits archaïques, ne distingue plus entre les divinités de l'Europe et celles de l'Asie, entre le groupe qu'on peut appeler achéen (déjà constitué d'éléments divers, Eoliens, Achéens, Ioniens), et les dieux spécialement doriens ou adoptés par les Doriens, tels qu'Apollon et Artémis. Les nuances ont disparu. Poseidôn, qui dans le principe n'était pas plus achéen que troyen (il avait construit les murs, et il protège Enée), devient le persécuteur d'Ulysse. Il est donc difficile de répartir les dieux d'Homère en des classes nettement définies, selon les sexes, les fonctions, les domaines célestes, atmosphériques, terrestres, marins ou infernaux. Ce serait risquer d'introduire en ce panthéon un ordre, une hiérarchie qu'il ne comporte pas. Mieux vaut encore appeler tour à tour les personnages les plus en vue, les protagonistes, en complétant leur portrait d'après quelques hymnes détachés ; chemin faisant, à côté d'eux ou à leur suite, nous rencontrerons les dieux d'une période antérieure, dieux honoraires, dieux sacrifiés, que l'anthropomorphisme a tantôt négligés, tantôt diminués jusqu'à la condition de simples mortels, tantôt relégués au Tartare ou dans le fond des mers, tantôt retraités sur l'Olympe et dans le Ciel.

Tout d'abord se présente Hèra, qui ne permettrait à qui que ce soit de lui disputer le premier rang après Zeus. Elle est la sœur et l'épouse du maître des dieux ; elle siège près de lui sur un trône d'or ; elle repose à ses côtés dans la

chambre nuptiale construite par Héphaistos et close de verrous ou de courroies inextricables. Elle est chaste et hautaine ; sans cesse outragée par les infidélités de son volage époux, humiliée par la présence de ses rivales, Dionè, Thémis, Démètèr, Latone, elle poursuit Zeus de ses paroles acerbes, de ses sarcasmes insolents ; et de sa haine, de ses vengeances les filles et les fils de l'adultère, Aphroditè, Artémis, Héraklès. Elle fait atteler et dételer son char par l'innocente et douce Thémis. Jamais elle n'est plus heureuse que lorsqu'elle a fait tomber son illustre époux en quelque piège cruel.

« Alkmènè allait enfanter le vaillant Héraklès : Zeus alors, se glorifiant, tint à l'assemblée des dieux ce discours : Écoutez, dieux et déesses ! aujourd'hui même Ilithye (*Eileithuia*), arbitre des douleurs, va mettre à la lumière, parmi les hommes issus de mon sang, un enfant qui dominera sur tous ses voisins. — Tu nous trompes, s'écrie l'auguste Hèra, le cœur plein d'artifices ;.. mais allons, jure-moi, affirme par un irrévocable serment qu'il dominera en effet sur ses voisins, l'enfant issu de ta race qui aujourd'hui sortira des entrailles d'une femme ! » Elle dit. Zeus, sans soupçonner la fraude, prononce le formidable serment. Hèra aussitôt se précipite des sommets de l'Olympe et descend dans Argos, en Achaïe : elle n'ignorait pas que la noble épouse de Sthénélos, fils de Persée, portait dans son sein, depuis sept mois, un fils chéri, et, prématurément, elle le mit au jour. Cependant elle suspend les douleurs d'Alkmènè et retarde ses couches, puis remontant vers Zeus elle lui dit : O toi qui lances la foudre, j'ai à déposer dans ton âme une grave parole : cet homme illustre qui règnera sur les Grecs vient de naître ; c'est

Eurysthée, fils de Sthénélos; il sort de ton sang, et n'est point indigne de la souveraine puissance. Elle dit, et frappe d'une douleur aiguë le cœur profond de son époux. »

Lié par son serment, le maître du tonnerre subit le joug de sa redoutable compagne. Mais celle-ci, pour maintenir son empire, a parfois recours à des moyens plus doux. Elle est belle, et elle le sait ; d'une beauté sévère et souveraine, mais à laquelle ne messied pas le sourire, d'autant plus puissant qu'il est plus rare. Un jour elle aperçoit Zeus assis en paix sur la plus haute cime du mont Ida, laissant quelque répit aux Grecs accablés par Hector ; elle conçoit le dessein d'endormir sa vigilance. « Soudain elle entre dans la chambre secrète et en ferme les portes brillantes. L'ambroisie a bientôt purifié de toute souillure son corps plein d'attraits ; une huile divine qui lui a été offerte en sacrifice répand son arôme dans le palais céleste et jusque sur la terre. La déesse au sein blanc forme les belles tresses qui retombent de sa tête immortelle ; elle revêt la tunique aux agrafes d'or où Pallas a brodé de merveilleux dessins, elle n'oublie ni la ceinture aux cent franges, ni les pendants d'oreilles ornés de trois gemmes resplendissantes, ni les belles sandales, ni le voile superbe, éclatant de fraîcheur, blanc comme le soleil. » Elle a caché dans son sein la ceinture prêtée par Aphroditè. Elle a gagné Hupnos, le dieu du sommeil, en lui promettant pour épouse Pasithéa, la plus jeune des Charites. « D'un rapide essor, quittant les cimes de l'Olympe, elle descend dans la Piérie et la riante Emathie, traverse les monts neigeux de la Thrace, l'Athos, les flots écumeux, pose à Lemnos ses pieds qui effleurent à peine la terre et les ondes, puis, enveloppée

d'un brouillard, franchit l'Hellespont, gagne Lektos, au pied de l'Ida fécond en sources, asile des bêtes fauves, vole au-dessus des forêts jusqu'au Gargare. Zeus l'aperçoit et le désir voile son âme prudente. » On sait le reste. Le sommeil fait son œuvre, et les Troyens sont repoussés. Pallas et Poseidôn ont rendu la victoire aux Argiens. Quand Zeus se réveille, Hector gît privé de sentiment sur les bords du Scamandre, abattu par le rocher qu'Ajax a lancé.

Le charme de ces inventions poétiques a fait illusion aux Grecs eux-mêmes sur les origines et les objets de leurs croyances. Que reste-t-il après Homère de cette vache adorée à Mycènes, de cette Hèra à la figure, puis aux yeux de bœuf, divinité pélasgique de la terre féconde, puis de cette Hèra céleste, assimilée par confusion de noms à l'étendue aérienne et lumineuse ? Hèra n'est plus qu'une femme, le type de l'épouse antique ; et c'est ainsi que la considèrent tous les mythologues classiques ; peut-être n'y a-t-il pas une déesse qui ait été plus complètement transformée par l'anthropomorphisme. Pourtant quelques traits archaïques rappellent encore la puissante patronne du Péloponnèse à qui trois villes surtout sont chères : « Sparte, Argos et Mycènes aux larges rues », qui « haît dans son âme » le Zeus de l'Hellade, et qui, lasse de vaines révoltes, résignée, mais aigrie par de nombreuses défaites, oblige du moins son fulgurant maître à compter avec elle, à la respecter, parfois même à l'aimer. Hèra, nous le savons, n'était pas plus la sœur que l'épouse de Zeus ; c'était la Terre toujours jeune et toujours mère ; à ce titre, elle continue de présider aux mariages ; elle envoie ses filles, les Ilithyes, autres elle-même, au chevet des accouchées ; même dans le ciel, elle garde certains attributs maternels ; son lait a

formé la voie lactée, dans les temps immémoriaux où elle allaitait Hèraklès, son fils ou son parèdre masculin, c'est le nom qui le dit, et qui l'affirme, à l'encontre de toutes les fables postérieures. Les rapports de Hèra avec Argos, fils de la Terre, avec la vache Io dont elle confie la garde à ce personnage étoilé, pasteur des astres, font évidemment allusion à des mythes que les *Védas* nous ont rendus familiers, à l'union de la terre et du ciel nocturne, et à ce caractère bovin, attribué jadis aux forces fécondantes et aux forces fécondées (comme si les siècles qui suivirent la domestication du bœuf et de la vache avaient été pour la pensée humaine une période bovine, un régime bovin). Quel sens, maintenant, se cache dans l'aventure bien connue de Hèra suspendue par une chaîne d'or entre ciel et terre avec une enclume à chaque pied? M. Victor Henry le devinerait sans doute, lui qui a très ingénieusement découvert dans les mythes une série d'énigmes, de devinettes, comme les anciens aimaient à en proposer, par la bouche du Sphinx ou des Pythies. La chaîne d'or serait la traînée de la foudre; Hèra, l'atmosphère; les deux enclumes, le soleil et la lune ou bien le jour et la nuit. De toute façon, en vertu de son union avec Zeus, Hèra est devenue aérienne, céleste, et quelque peu lumineuse; son voile est éblouissant, « blanc comme le soleil. » Sa messagère est l'arc-en-ciel, Iris, qui descend des cieux au fond des mers; enfin elle-même glisse d'un vol insensible et rapide sur les vagues de l'étendue.

Une autre déesse également humanisée par Homère, c'est Pallas Athènè, la *Jeune fille d'Athènes*, *Glaukôpis Athènè*, la figure de chouette, promue au rang de fille favorite, ou plutôt d'émanation du dieu suprême; elle n'est pas

moins étroitement unie à Hèra, qui pourtant n'est pas sa mère, et, comme nous le verrons, à Poseidôn. Le naturalisme n'a plus rien à réclamer dans cette création magnifique du génie grec ; sauf le nom antique de *Tritogéneia*, *Tritonis*, que nous avons expliqué, sauf la fable, omise par Homère ou inconnue de lui, la fable du coup de hache (ou de foudre) fendant le crâne de Zeus, la voûte céleste, d'où la déesse jaillit tout armée ; sauf encore l'*égide*, qui appartient à Zeus, nuée d'où sort la face du soleil coiffé de rayons onduleux, ou d'éclairs serpentins. Fille de *Zeus* ou de *Trita*, ou de *Triton*, c'est tout un ; mais *Trita*, *Traitana* (dieu védique) s'est confondu avec les eaux célestes qu'il fait couler sur la terre ; il est *Trita Aptya*, le Trita des eaux ou fils des eaux. Ces eaux, il les a suivies jusqu'à la mer où elles se rassemblent, et il y reste sous les noms féminins ou masculins d'*Amphitritè*, de *Tritô*, de *Triton* ; tandis qu'il demeure au ciel dans la personne de sa fille *Tritogénéia*. Celle-ci est d'ailleurs liée à l'élément humide : on la dit née sur les bords d'un lac Triton ; elle conduit le vaisseau de Télémaque ; elle règne sur les rivages de l'Attique. C'est elle sans doute qui humecte le sol aride de ce pays et, à côté de l'orge semée par la déesse d'Eleusis, fait sortir de terre l'onctueux olivier. Elle est encore une divinité terrestre, mais surtout régionale, quand elle reçoit dans son temple de l'acropole Erechtée fils de la terre ou Erichthonios. Le dragon qu'elle enferme dans une corbeille pour le malheur de Pandrose et de ses sœurs, le serpent nourri dans son sanctuaire, et les contes incohérents recueillis par certains mythographes se rattachent aussi aux origines chthoniennes ou peut-être fulgurantes d'Athènè. Mais ces traits épars s'effacent comme noyés dans l'éclat radieux de

la belle déesse où s'incarna la Grèce artiste et guerrière. Adroite et forte, agile et redoutable, elle réunit tous les dons de la race, l'éloquence et la bravoure, la ruse et la patience, l'avidité et la générosité. Elle est vindicative, cruelle à ses ennemis, fidèle et partiale envers ceux qu'elle aime; mais elle hait, avant tout, elle méprise la fureur brutale et le mol abandon sensuel. Elle est femme pourtant et préside aux travaux délicats des jeunes filles et des épouses chastes. Brodeuse émérite, elle orne de brillants dessins les voiles et les tuniques des Olympiens; son aiguille est aussi légère que sa lance est pesante. Telles Bradamante et Marphise triomphant dans les batailles et charmant par leur sagesse et leur modestie les hôtes réunis dans le château de leurs pères. Une seule grâce lui manque, la séduction. Elle n'aime pas d'amour, et elle n'est pas aimée. Toute faiblesse est étrangère à la suprême intelligence. Ces impressions que je viens de traduire, et qui se dégagent des textes homériques, ne sont exprimées nulle part dans les chants de l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*. Homère ne raisonne pas, il peint; il anime ses personnages et les laisse agir et parler selon leur caractère propre — que nous devons deviner, — mais conformément aussi au milieu social et moral où ils se meuvent, sur les confins de la barbarie et de la civilisation.

Le monde homérique est violent et rusé, magnanime et fanfaron, surtout infiniment mobile, passant de la terreur panique à la folle audace, des pleurs à la joie bruyante, il s'enivre tour à tour de paroles, de vin et de sang. C'est beaucoup pour Athènè d'y introduire la sagesse, la patience, — à petites doses, — et surtout l'imperturbable énergie. Elle participe de la haute prudence attribuée à Zeus, mais

elle n'a point ses aspirations vers la justice, vers l'impartialité. Elle est grecque et hait tout ce qui n'est pas grec ou avec les Grecs; elle a fait serment de ne faire grâce à aucun Dardanien. Aussi est-elle inséparable du type complet de l'héroïsme grec, du subtil et vaillant Odusseus.

Nous la voyons lancer Diomède contre Aphroditè et piquer cette colombe blessée de ses railleries dédaigneuses. Arès, le brutal soudard, est l'objet de son mépris. Non contente de lui enfoncer dans le flanc la javeline de Diomède, elle l'attaque et l'abat à ses pieds. L'épisode est curieux. (*Iliad.* XXI.).

« Zeus, assis sur l'Olympe, rit en son cœur et se réjouit de voir les dieux livrés à Eris, à la Discorde. Déjà ils s'abordent. Arès le premier, destructeur des armures, s'élance sur Pallas et, le javelot à la main, lui adresse ces paroles outrageantes : Pourquoi, chienne impudente, appeler parmi les dieux la Discorde ? Insatiable est ton audace, et ton cœur est gonflé d'orgueil. C'est toi qui dirigeais le bras de Diomède et qui as déchiré mon corps divin. Tu vas tout à l'heure expier le mal que tu m'as fait. Il dit et frappe l'égide, arme horrible et qui résisterait même à la foudre de Zeus. La déesse recule et, de sa forte main, saisit dans la plaine une pierre énorme que jadis les premiers hommes ont posée en ce lieu pour marquer la limite d'un champ. Elle la lance et atteint à la gorge le dieu de la guerre dont les genoux fléchissent. Il tombe et couvre sept plèthres. Sa chevelure est souillée de poussière. Autour de lui, ses armes retentissent. Athènè rit, et, se glorifiant : Insensé, pour comparer ta force à la mienne, n'avais-tu pas considéré encore à quel point je l'emporte sur toi? Tu ressens l'effet des malédictions de ta mère irritée quand tu abandonnas les

Grecs pour les perfides Troyens! Elle dit et détourne ses regards étincelants. Cependant, Aphroditè, fille de Zeus, prend par la main le dieu blessé qui pousse de profonds soupirs. Hèra les aperçoit et, s'adressant à Pallas : hélas! infatigable fille du dieu qui secoue l'égide, vois encore cette chienne impudente, qui conduit hors de la mêlée Arès, fléau des humains. Que tardes-tu? Athènè se réjouit en son âme, s'élance et laisse tomber sa forte main sur le sein de la déesse qui sent son cœur faillir et ses genoux plier. Les deux divinités vaincues gisent renversées sur les sillons fertiles, et Athènè, se glorifiant, s'écrie : Puissent tomber ainsi tous ceux qui secondent les Troyens! »

Arès est un déserteur, en effet. En le rangeant parmi les défenseurs d'Ilion, le poète obéit à des sentiments complexes; observateur satirique et naïf, il lui plaît d'associer le dieu de la guerre à la déesse des amours faciles; son trait, lancé sur les siècles, n'est pas émoussé encore. Il se souvient aussi qu'Arès est un dieu des Thraces et peut sans invraisemblance favoriser les Phrygiens et les Dardaniens. Mais pour nous, qui savons l'intime parenté des Thraces et des Hellènes, confondus, aux premiers temps de l'histoire, dans l'Emathie et la Piérie, aux pieds même de l'Olympe, Arès est un dieu indo-européen, et son nom témoigne de son origine. Comparez d'une part Arya et Arès, de l'autre Arès, Aréiôn, Aristos, Aristeus, Arétè, Aréopage, probablement Artémis; ne sont-ce pas les nuances diverses ajoutées par des suffixes bien connus à la racine *Ar?* C'est pourquoi Athènè déteste en cet Arès le transfuge qui s'est laissé prendre au sourire de l'intruse Phénicienne, de la lubrique Aphroditè, si aisément adoptée par le luxurieux fils de Kronos.

Cependant, Ilion succombe; le cheval de bois, construit par Épéos à l'instigation d'Athènè, a introduit dans la cité condamnée les plus vaillants des Achéens; c'est Ulysse qui les commande, ou qui, du moins, les empêche de parler haut ou de sortir avant le temps. Il semble que la déesse qui l'inspire devrait le reconduire en paix, chargé de butin et de gloire en ses domaines insulaires, auprès d'une femme et d'un fils qui l'attendent depuis neuf ans. Mais le destin sans doute ne le veut pas, et bientôt la colère de Poseidôn vient prolonger l'épreuve où doit grandir encore la renommée du héros. Et puis qu'est-ce que dix ans pour les immortels?

Enfin, un jour que le dieu des mers s'est rendu à quelque festin, aux extrémités du monde, Zeus philosophe assez platement sur le meurtre tout récent du bel Égisthe, immolé par Oreste. « Nous n'y sommes pour rien, » dit-il ou à peu près. « N'ai-je pas envoyé Hermès avertir Egisthe de ne pas tuer Agamemnon, que mal lui en adviendrait? Mais quoi! ce héros a passé outre. Tant pis pour lui. » Athènè alors intercède pour l'infortuné Ulysse, retenu dans une île lointaine par Calypso, fille du farouche Atlas. — Zeus proteste de ses bons sentiments: « Comment! un héros qui a offert les plus beaux sacrifices aux divinités qui habitent le vaste ciel! Mais je ne ne l'ai jamais oublié, certes! Seulement, que veux-tu! Poseidôn était fort irrité. Eh! bien, arrangeons tout avant qu'il revienne ici; il faudra bien qu'il se rende au désir de tous les immortels. » Là-dessus Hermès, le messager au magique rameau d'or, s'élance au-dessus des flots et porte à la Nymphe des ordres péremptoires. Athènè s'envole vers Ithaque et, prenant la figure du Taphien Mentès, hôte d'Ulysse, elle se pré-

sente au jeune Télémaque, l'encourage, et lui conseille d'aller chercher près de Nestor et de Ménélas des nouvelles d'Ulysse; c'est elle encore qui, sous les traits de Mentor (Mentès n'est qu'une variante), lui procure une barque, un équipage, et le conduit sans encombre à Pylos; bientôt, elle lui révèle en songe le retour de son père, l'arrache à l'amicale hospitalité du blond Ménélas et de la blonde Hélène, et, le ramène sain et sauf chez le pasteur Eumée, malgré l'embuscade des prétendants. Entre temps, avec la vitesse de la pensée, elle descend au-dessus de la couche d'une jeune princesse, Nausikaa, fille du roi des Phéaciens, et, lui parlant en songe avec la voix d'une amie d'enfance : « Pourquoi, dit-elle, ta mère t'a-t-elle enfantée si négligente? Tes riches vêtements sont étendus sans ordre... crois moi, allons au lavoir dès l'aurore. Aux premières lueurs du matin, demande à ton illustre père un char et des mules pour transporter les ceintures, les voiles et les couvertures brillantes. Car le chemin est long de la ville au lavoir. » C'est là, sur les bords d'un fleuve tranquille, que vient d'échouer le vaillant Ulysse, après vingt jours d'une terrible traversée; Poseidôn, revenant à l'improviste de son excursion, lui a infligé un nouveau et dernier naufrage. Mais la déesse le fait paraître aux yeux de la jeune vierge si beau, si rajeuni, si frotté d'ambroisie, que celle-ci, en son âme, le désire pour époux. Baigné, réconforté, habillé par les ordres de Nausikaa, il la suit à quelque distance pour ne la point compromettre, et, recouvert par Athènè d'un brouillard, il pénètre jusqu'aux foyers d'Alkinoos, et soudain se montre aux genoux de la reine, demandant l'hospitalité et l'aide des Phéaciens.

Dès lors, on peut dire que la déesse aux yeux pers ne

quitte plus Ulysse et les siens, courant du père au fils et calmant par des songes heureux les angoisses de Pénélope. Tantôt vieillard, tantôt voix, tantôt souffle embaumé ou oiseau de bon augure, elle préside aux reconnaissances, indique les artifices, dirige la bataille contre les prétendants, anime d'une force meurtrière la javeline du vieux Laërte et réconcilie Ulysse avec ses concitoyens. De tous les passages où elle est en scène, je n'en citerai plus qu'un parce qu'il peint à la fois le caractère du héros et de la déesse, c'est-à-dire l'idéal de la sagesse et de la vertu telles que les concevait l'Hellène antique.

Les Phéaciens ont déposé Ulysse endormi sur le rivage de sa patrie. Il s'éveille et ne reconnaît pas le site jadis familier à ses yeux. Athènè a changé les formes des objets qui l'environnaient. « Il se lève, il contemple la terre paternelle et se prend à pleurer. De sa forte main il se frappe les cuisses en gémissant.

« Hélas ! où suis-je? quels mortels habitent cette terre? Sont-ils superbes, sauvages, injustes? Sont-ils hospitaliers et en leur âme craignent-ils les dieux? Où porterai-je ces nombreux trésors (les dons d'Alkinoos que les matelots ont placés auprès de lui?) Où vais-je moi-même errer? Pourquoi les Phéaciens, qui avaient promis d'assurer mon retour, m'ont-ils abandonné sur une terre inconnue? Grands dieux ! Ils sont donc trompeurs et iniques? Où m'arrêter maintenant? Et puis-je laisser là mes richesses pour qu'elles deviennent la proie des étrangers? Venge-moi, Zeus, dieu des suppliants, dieu qui punis l'injustice. Mais comptons ces trésors, sachons s'ils n'en ont rien emporté sur leur navire. » Il compte ses riches trépieds, ses bassins, l'or et les tissus merveilleux. Rien ne manque,

mais il pleure sa patrie. Il se roule en gémissant sur le rivage des mers au bruit tumultueux. Athènè cependant l'aborde, sous la figure d'un jeune homme qui paît les brebis. De formes délicates comme les fils des rois, elle a sur les épaules un riche manteau, sous ses pieds blancs de brillantes sandales, dans la main un javelot. Ravi à sa vue, le héros lui adresse ces paroles rapides : « Ami, puisque, le premier, je te trouve sur cette rive, je te salue. Sauve mes trésors et moi-même. Je t'implore comme une divinité et j'embrasse tes genoux. Dis-moi sans détour, ne me laisse pas ignorer quelle est cette contrée ? Quels mortels l'habitent? Est-ce une île riante? Est-ce un promontoire que projette un continent fertile?

« Etranger, répond la déesse, tu es hors de sens, ou tu viens de bien loin, toi qui m'interroges sur cette terre. Elle n'est pas à ce point inconnue. Des peuples nombreux ont appris sa gloire. Si elle est âpre, si elle ne nourrit pas de coursiers, dans sa médiocre étendue, elle n'est pas infertile ; on y recueille en abondance le froment, le vin, fécondés par des pluies fréquentes et de fraîches rosées. Nuls pâturages ne sont plus aimés des chèvres et des génisses. Ses forêts produisent une grande variété d'arbres ; et des fontaines intarissables arrosent ses vallons. Son nom, ô étranger, est parvenu jusqu'aux champs d'Ilion ; et même sur ces rives qu'on dit si loin de l'Achaïe, on connaît le nom d'Ithaque. »

Ces mots pénètrent de joie le divin et patient Ulysse. Il entend avec transport le nom de sa chère patrie. Il adresse au jeune homme ces paroles rapides en déguisant la vérité, car il roule toujours en son sein nombre d'artifices.

« Moi aussi, dans la vaste et lointaine Crète, j'ai entendu parler d'Ithaque. C'est de cette contrée que j'arrive avec mes trésors. J'en ai laissé autant à mes enfants. Car je fuis ma patrie, où j'ai fait périr le fils chéri d'Idoménée, Orsiloque aux pieds légers, le plus agile de tous les Crétois, parce qu'il me contestait ma part du butin de Troie, pour lequel j'avais cependant bien peiné dans les combats ou sur les flots tumultueux. » Et il raconte en détail l'embuscade nocturne où il a tué son ennemi, sa fuite sur un vaisseau phénicien qui devait le mener à Pylos, le prix dont il a payé son passage, le sommeil qui l'a surpris sur cette terre, le départ furtif des Phéniciens. « Ils tirent du vaisseau mes trésors et les déposent près de moi sur le sable. Aussitôt ils se rembarquent et voguent vers la superbe Sidon ; et moi, je demeure ici, le cœur contristé.

« Il dit, et Pallas sourit. De sa main elle le caresse, se montre sous la figure d'une belle femme à la taille majestueuse, habile aux travaux de son sexe, et prononce ces paroles ailées : Qu'il faudrait d'adresse, même à un dieu, pour te vaincre en stratagèmes ! Méchant, plein d'artifices, insatiable de ruses, tu ne devais donc pas, même en ta patrie, renoncer aux paroles trompeuses qui au fond de l'âme te sont chères. Avec moi n'use pas de ces détours, ils nous sont également connus. Si tu l'emportes sur tous les humains en sagesse et en éloquence, je suis célèbre parmi les dieux par la prudence et l'habileté. Mais comment as-tu méconnu celle qui dans tes épreuves t'assiste et veille sur toi, qui t'a fait aimer de tous les Phéaciens ? Je viens ici pour concerter avec toi quelque plan et cacher les trésors que, par mon inspiration, t'a donnés ce peuple illustre. Je te dirai que le destin veut que tu souffres

encore dans ton superbe palais. Soumets-toi à la nécessité. Ne parle de tes courses ni de ton arrivée à personne, ni parmi les hommes ni parmi les femmes, mais endure en silence tes nombreuses douleurs, et les injures des hommes violents. »

Le sage héros remercie la déesse de ses bontés passées. Il reconnaît qu'elle l'a puissamment assisté chez les Phéaciens. Mais depuis la chute d'Ilion, il a erré, il a souffert bien longtemps et il ne l'avait point revue. Enfin, ajoute-t-il, « suis-je bien dans Ithaque, ne m'abuses-tu pas? J'embrasse tes genoux. Au nom de ton père, je t'en conjure, dis-moi s'il est bien vrai que j'ai atteint ma patrie.

« Ah! s'écrie Athènè, tu as encore dans le cœur une telle pensée? Puis-je donc t'abandonner dans ton infortune, toi si éloquent, si pénétrant, si sage? Quel autre mortel, après tant de courses errantes, ne brûlerait de voir, dans son palais, sa femme et ses enfants? Mais toi, avant d'apprendre et de raconter, tu veux éprouver Pénélope qui se tient avec constance enfermée en ta demeure, consumant dans les larmes, dans les soupirs, ses nuits et ses journées. Pour moi, je n'ai jamais perdu confiance. Je savais en mon âme que tu reviendrais après avoir perdu tous tes compagnons. Mais je ne voulais pas combattre le frère de mon père, Poseidôn, qui te hait de tout son cœur parce que tu as privé de la vue son fils chéri. Maintenant, je vais te montrer les sites d'Ithaque, et tes doutes s'évanouiront. Voici le port de Phorkus, vieillard de la mer ; voici, à l'extrémité du port, l'olivier touffu, et, sous son ombrage, une grotte délicieuse, séjour sombre et sacré des Nymphes, que tu honorais d'entières hécatombes. Voici le mont Nérite, ombragé de forêts. » Elle dit, le brouillard

se dissipe et la terre apparaît. Ulysse est pénétré de joie. Ils cachent avec soin le trésor dans la grotte et préparent le plan qui doit perdre les prétendants affamés des biens et des troupeaux d'Ulysse et les captives débauchées qui ont trahi leur maître.

De toutes les divinités grecques Athènè est celle qui a gardé le moins de traits primitifs. Ses pouvoirs sont aussi peu définis que sa personne, son individualité, sont fortement accentuées. Ce n'est pas une force de la nature, se mouvant dans l'aire qui lui est dévolue ; c'est l'intelligence humaine, le génie grec, échappant aux fatalités qui dominent la vie et les choses. Et le merveilleux, c'est qu'une conception si abstraite ait pu revêtir une forme si pleine, si vivante. On la voit, on l'entend. Elle va vous toucher. Longtemps après l'éclipse totale des apparitions niaises ou hystériques, le lecteur d'Homère verra la belle déesse, de sa main divine, caresser en souriant l'épaule du héros.

Avec Zeus et Hèra, Athènè forme le groupe culminant du panthéon grec, celui qui doit le plus à la réflexion et à la poésie : le ciel, l'air, la lumière, embellis, ennoblis, vivifiés par des contours et des sentiments humains. Sans doute l'antropomorphisme a libéralement pourvu à l'incarnation de tous les autres dieux et déesses, mais, heureusement pour la mythologie comparée, il s'est un peu moins acharné à gratter, à polir, à effacer les traces de leur naturalisme originel.

Ainsi Poseidôn, qui nous est donné comme le second en puissance après Zeus, que ni Zeus, ni Hèra, ni Athènè ne se soucient de contrarier, en face de qui l'archer Apollon décline courtoisement le combat, apparaît nettement, malgré ses contours humains, ses palais et ses chars

étincelants, comme l'aspect changeant de l'atmosphère et des eaux; dieu très ancien des rivages de la Méditerranée, patron de la race ionienne, connu en Attique dès l'arrivée des cavaliers thraces, avant l'établissement des Hellènes, adoré sur la côte d'Asie dans le Panionium de Mycale, honoré de fréquents sacrifices sur tout le pourtour du Péloponnèse, à Corinthe où il préside aux jeux Isthmiques, à Argos où il fut longtemps le parèdre de Hèra, à Pylos chez le cavalier Nestor son petit-fils, à Ithaque même chez le héros qu'il persécute, chez les Phéaciens, Poseidôn est, par bien des côtés, un autre Zeus. Fécondateur de la nature entière, il compte par centaines ses épouses, ses maîtresses mortelles et immortelles, par milliers ses enfants, brigands, héros et demi-dieux : aussi est-il dit à Athènes *patrogénios*, *patroos*, *pater* à Éleusis, *phutalmios, génethlios* à Sparte, et aussi *domatitès*, dieu de la maison, de la famille. Dieu du ciel, il partageait avec *Gaîa*, avant la venue d'Apollon, le sanctuaire de Delphes; il est en Thessalie *pétraios*, c'est-à-dire fulgurant, les carreaux de foudre étant des pierres tombées du ciel; au reste, le *trident* est un diminutif du faisceau tonnant de Zeus; il est, à Mégalopolis, *époptès*, voyant, c'est-à-dire solaire, car le soleil est l'œil, le voyant suprême ; un fait bien connu témoigne de ces affinités de Poseidôn avec le soleil : l'amour excessif qu'il porte à son fils Polyphème, qui lui fait pourtant peu d'honneur. C'est pour venger ce monstre qu'il chavire obstinément Ulysse, son ancien ami devant Troie, Ulysse, le roi d'une île toute dévouée à Poseidôn. Pourquoi? Parce que les Hellènes, jouant sur le nom d'anciens habitants sauvages des grottes et des îles, les Cyklopes ou Kerkopes, leur attribuaient une face circulaire, ou un œil

rond; il se fit une confusion entre les Cyclopes (êtres réels ou fabuleux) et le *Kuklops* du ciel, le visage ou l'œil solaire, entre les Cyclopes donnés pour aides à Héphaïstos, et tous les météores ignés, rayons ou éclairs. Si bien que Poluphêmos — le très renommé — doit être, malgré sa sottise et son ineptie, considéré comme la forme monstrueuse d'un Poseidôn solaire et fulgurant. Celui-ci, pour le venger, ne lance-t-il pas sur le vaisseau d'Ulysse des pierres énormes? Ces pierres sont des traits de foudre comme l'énorme rocher dont il abattit un Titan, et qui devint l'île de Cos. Au reste le surnom d'*Aigaios*, de *Aigeus* (père de Thésée), son palais *Aïgas*, font aussi bien allusion à l'Égide de Zeus (nuage tonnant) qu'à la petite mer Egée. Un attribut, très notable, de Poseidôn, convient particulièrement aux divinités solaires, c'est l'usage, le goût, la passion des chevaux. Sous la forme d'un coursier, *Kaballès*, il s'unit à Démètèr ou à Gaïa, à la Terre, qui a pris aussi la robe chevaline; il fait sortir de terre le cheval athénien; il protège les Centaures, hommes-chevaux vaincus par Hèraklès; il invente l'attelage et la course des chars; enfin, il est *hippios*, *hippéios*, *hippokourios*, *hipparkhos*, *hippégétès*; et très probablement, il était le dieu suprême des peuples qui introduisirent le cheval en Occident. Son nom, bien que diversement interprété, paraît bien ne renfermer que l'idée de puissance, de royauté. La forme la plus ancienne est *Potidas*, *Potidôn*, sanscr. *pati*, gr. *potès*, *posis*, prince, maître. *Posidôn*, semblable à un roi, et, sur une inscription, *Zenoposeidôn*, égal en puissance à Zeus. Cette association de noms semble montrer comment s'établit la fraternité de ces deux rivaux. Le Zeus achéen rencontrant partout ce sosie, en Thessalie, en At-

tique, à Égine, à Argos, dut l'admettre dans sa famille et le dédommager du ciel par le don de l'empire des mers. Aussi est-il très rare que Zeus s'occupe des choses de la mer; son impétueux frère y exerce en apparence une domination absolue, soit qu'il berce avec lui quelque nymphe sous la volute d'un flot, soit qu'il se repose à Aigas au fond de l'abîme en de superbes demeures, resplendissantes d'or. Parfois, attelant ses coursiers aux pieds d'airain, au vol rapide, à la crinière d'or, il revêt une armure d'or, saisit un fouet merveilleux, monte sur son char et le lance sur les flots ; les monstres marins, reconnaissant leur maître, sortent de leurs retraites et bondissent de joie; la mer s'entr'ouvre avec amour; les chevaux rasent les vagues et, sous le char, l'essieu d'airain n'est pas même humecté. Où va-t-il ainsi? Visiter quelqu'un de ses sanctuaires, ou, comme un autre Zeus, s'asseoir aux banquets des Éthiopiens irréprochables. Mais il n'est jamais plus heureux que quand il déploie sa force immense, irrésistible, ébranlant la terre, fendant les eaux jusqu'au Tartare, les éparpillant jusqu'au ciel en tourbillons d'écume, pour le plaisir de déchirer quelque faible navire et de jeter aux anguilles voraces une douzaine d'insectes humains. Il déchaîne tous les vents, il soulève toutes les tempêtes, et ne peut triompher du patient Ulysse qui s'accroche à une poutre de son radeau désemparé. C'est dans de pareilles batailles que le dieu *Kuanochaïtès* (aux cheveux azurés) a gagné ses plus fameux surnoms : *Gaiéochos*, *Amphigaios*, *Ennosigaios*, *Ennosichthon*, *Seisichthon*, celui qui étreint, enveloppe, ébranle et secoue la terre.

Le dieu dont le char d'or fendait jadis les nuées humides, les ondes célestes, n'est pas d'ailleurs exilé de son

premier séjour. Bien qu'il y rencontre un maître, bien que le regret jaloux aigrisse parfois son langage, il habite volontiers le palais de l'Olympe, il siège assidûment au conseil et à la table des dieux supérieurs. La mer n'a pas besoin de lui. Longtemps avant qu'il régnât sur les eaux salées et douces, le vieux couple ancestral, Okéanos et Tèthus, avait peuplé les abîmes d'innombrables Océanides. Trita, Triton se dressait au-dessus des vagues. Protée, le premier des êtres — ce nom est aussi celui d'une nymphe, Prôtô — comptait chaque soir, avant de s'endormir, les phoques et les baleines de son vaste troupeau, Protée aux formes sans nombre, qui révélait l'avenir aux mortels assez hardis pour braver ses métamorphoses. Phorkys, autre vieillard de la mer, se cachait dans les anses des rivages. L'antique Nérée engendrait trois mille Néréides, dont la plus célèbre, Thétis, aux pieds d'argent, à la fois pélasgique et achéenne, faillit épouser et Zeus et Poseidôn, et fut réduite à l'amour d'un mortel. Thétis, comme mère du héros akhéen, du dieu éponyme Akhilleus, joue dans l'Iliade un rôle considérable. Zeus se rend aisément à ses prières, même les plus injustes ; Hèra lui cède son trône et lui présente le nectar. Héphaïstos l'accueille en sœur et forge pour elle les armes divines et le fameux bouclier qui doivent rendre invincible le meurtrier d'Hector. Le poète ne lui eût pas prodigué tant d'honneurs s'il ne l'eût pas connue pour une antique et puissante divinité de l'Akhaïe primitive, une Thémis des eaux. Notez que Thétis est à Thémis comme *phatis, phasis* est à *phèmè ;* le suffixe seul diffère. Enfin, les déités des sources, les divins Fleuves à tête de taureau se soucient peu de Poseidôn. Les Vents, Argestès, Boréas Notus, Euros, Zéphuros, ont leur palais où

ils festoient avec Iris, à moins qu'ils ne visitent leur père *Aiolos*, vieille divinité des Éoliens, dans son île lointaine. Les tourbillons aériens, Okupétè, Aellô, les Harpuies, emportent librement leurs victimes ; et les monstres hurlants, Skylla, Kharybde, happent au passage les matelots échappés aux Sirènes enchanteresses.

Tout ce monde des eaux et de l'air inférieur se suffit à lui-même et vit fort bien sans maître. Cependant, lorsque Poseidôn commande, quelques-uns obéissent ; les Vents, tout au moins, qui se font un jouet d'Ulysse naufragé. Mais d'autres s'abstiennent, rien ne trouble l'indifférence des vieillards de la mer, Okéanos, Proteus, Phorkus et Nérée. On voit même Ino, la mère de Mélicerte (Melkarth), la blanche déesse Leukothéa, secourir le héros et lui donner une bandelette qui le préservera de la mort.

André LEFÈVRE.

NOTES DE BIBLIOGRAPHIE BASQUE

LES ÉCHOS DU PAS DE ROLAND

L'article que j'ai consacré à ce livre dans mon *Essai d'une Bibliographie de la langue basque* (Paris, Maisonneuve, 1891, gr. in-8), n° 377, p. 334 à 341 (1), était aussi complet que possible. Toutefois, comme j'ai eu occasion de revoir dernièrement quelques volumes que je n'avais pas sous les yeux au moment où j'écrivais mon article, comme j'ai reçu en outre des renseignements que je n'avais pu me procurer encore, il m'a paru intéressant de refaire entièrement cet article qui, d'ailleurs, je l'espère, ne déplaira pas aux lecteurs, car l'histoire est instructive, suggestive dirait-on dans le vocabulaire à la mode.

« **377. a.** — LES ÉCHOS du pas de Roland, par « J.-B. Dasconaguerre, membre du Conseil général des « Basses-Pyrénées. Traduit du basque. *Paris*, Firmin « Marchand, 1867 »

Typ. Rouge frères, Dunon et Fresné, Paris.

In-12 — 198- (iij) p. — Couverture bleue glacée.

Avec cette épigraphe : « Secourir une noble infortune « est un devoir sacré pour tout homme de cœur. « Axular. »

(1) Dans sa séance du 8 juin 1894, l'Académie des Inscriptions a donné à cet ouvrage une part dans le prix fondé par J.-Ch. Brunet pour « les ouvrages de Bibliographie savante ».

Les iij p. n. ch.' finales comprennent une p. de table, une p. blanche, et une p. d'*errata*.

Dédié au prince Louis-Lucien Bonaparte.

« **377. b.** — LES ÉCHOS, etc. 2e édition. *Paris*, « Firmin Marchand, 1867 »

In-12 — 198- (iij), p. — Couverture jaune.

« **377. c.** — LES ÉCHOS, etc. Nouvelle édition, « destinée aux maisons d'éducation. *Paris*, Firmin Mar- « chand, 1867 »

In-12 — 194- (i) p. — Couverture grise.

Table finale, sans *errata*.

Typ. Rouge frères, etc.

« **377. d.** — LES ÉCHOS, etc. Nouvelle édition, destinée « aux maisons d'éducation. *Paris*, Firmin-Marchand, 1868 »

In-12 — 186- (i) p. — Couverture jaune, avec une vignette représentant le Pas de Roland (près d'Itsassou, à 20 kil. de Bayonne, sur les bords de la Nive).

Typ. Rouge frères, etc.

« **377. e.** — LES ÉCHOS, etc. Nouvelle édition, « destinée aux maisons d'éducation. *Paris*, Firmin Mar- « chand, 1868 »

In-12 — 186- (i) p. — Cartonnage de distribution de prix.

Aux p. 5-6 de ces deux derniers tirages, est une pièce de vers signée « Adolphine Bonnet (de Muret) » ; aux p. 169-186 on peut lire vingt-sept lettres d'évêques, d'archevêques et de cardinaux (le cardinal Bonaparte) approuvant formellement le livre et félicitant son auteur.

Typ. Rouge frères, etc.

« **377. f.** — ECOS de paso del Roldan, por J.-B. Das- « conaguerre.... *Bayona*, impr. Ve Lamaignère, 1867 »

In-8 — 170- (i) p.

Traduction, en espagnol, sur la seconde édition française ; elle a été faite par un ami de l'auteur, M. * Bermingham, de Saint-Sébastien.

« **377. g.** — UN DRAMA en la frontera, por Mr. Dasconaguerre, traducido al castellano, bajo la direccion de « D. Vicente de Manterola, y adicionado con una introduccion y un apéndice del mismo. 1872. *Madrid,* Serrano; « *Bayona*, Desplan »

In-8 — 130- (i) p.

Typ. Manuel G. Hernandez, Madrid.

Sur le faux-titre on lit : « Episodio de la guerra civil — 1834. »

Entre le titre et le faux-titre, un feuillet est occupé au recto par un bois représentant le héros du roman, Ganich, découvrant sa poitrine pour montrer une blessure. Sur le titre même est une autre vignette : « Casa de Ganich ». Ces deux dessins sont faits d'après deux photographies de M. et Mme Moreno (de Bayonne), qu'on vendait ou qu'on distribuait en 1868 et 1869 avec ces mots écrits à la main : « Souvenir des Échos du Pas de Roland ».

La dédicace au prince L.-L. Bonaparte a été supprimée dans cette traduction.

« **377. h.** — ARLAN-ERREKAKO aiphuac J.-B. Dasconaguerre, contseilu generaleko membra batez. *Bayonan*, « impr. Ve Lamaignère, 1867 »

In-8 — p. 1 à 70.

L'exemplaire que je possède et qui est unique se compose de trois feuilles (p. 1 à 48), les seules qui aient été tirées, et de 22 placards d'épreuves non corrigées ; aux p. 53-57 et 69-70, les *k* sont bloqués.

Traduction faite par M. l'abbé * Larréguy, curé de Saint-Pée-sur-Nivelle.

« **377. i.** — ATHEKA-GAITZEKO oihartzunak. S. t. l. ni d. (*Bayonne*, impr. Ve Lamaignère, 1869) »

In-8 — p. 5-38.

L'exemplaire que je possède et qui est unique comprend une feuille (p. 5-20), la seule qui ait été tirée, et 18 placards d'épreuves corrigées.

Traduction d'Edmond Guibert, de Larressore.

« **377. k.** — ATHEKA-GAITZEKO oihartzunak, « J. B. Dasconaguerre, contseilu yeneraleko membra batez. « *Bihotz handico guiçonec eztute berce egimbideric beharren* « *socorritcea baicic*. Axular. — *Bayonan*, impr. Ve Lamai- « guère, 1870 ».

In-8 — deux tirages.

Le premier à xv- (iij)- 175- (ij) p.

Le second à xv- (iij)- 204- (ij) p. ; les p. 176 à 204 contiennent : 1° la reproduction de l'appel final (p. 172-175 : *zueri nago beraz*, *español ozpatuak*) en souletin p. 176-178, en bas-navarrais p. 179-181, en guipuzcoan p. 182-184, et en biscayen p. 185-187 ; — 2° un choix de 69 proverbes basques avec notes préliminaires, p. 189-200 ; — 3° un vocabulaire alphabétique sur deux colonnes : « explication de quelques mots rares ou difficiles employés dans ce volume », p. 202-204.

Les xv pages préliminaires du volume comprennent le faux-titre, le titre, un avant-propos en basque, le même en français, et deux pièces de vers : l'une en basque (Athekaizeco menditarra) et l'autre en français (Complainte basque), signées « Un Basque » et qui sont toutes deux d'Edmond Guibert, dont je reparlerai ci-

après. Puis vient en iij p. n. ch., la dédicace au prince L.-L. Bonaparte.

Si mes souvenirs sont exacts, il a été tiré de ce volume 100 exemplaires seulement sur papier fort avec les 204 p.; et 2000 sur papier plus ordinaire avec les 175 p.

L'histoire de ce livre est à la fois intéressante et instructive. Il raconte la vie ou plutôt un épisode de la vie d'un contrebandier basque, célèbre dans le Labourd, et nommé proprement Jean Anchordoqui, mais connu sous le nom de Ganich. *Ganich*, *Manech*, etc., sont des diminutifs de *Ioannes* « Jean » (1). M. Fr. Michel avait déjà parlé de *Ganich*, dont il écrit le nom *Ganis*, dans son *Pays basque*, p. 120 125 ; il lui avait même consacré un morceau de son *Romancero du pays basque*, p. 119-122. On trouvera peut-être surprenant qu'un contrebandier, constamment en rébellion contre la loi, ait pu inspirer un intérêt aussi vif et aussi prolongé; mais le principal exploit de Ganich fut d'aider la princesse de Beira à tromper la surveillance du gouvernement français et à rejoindre en Espagne son cousin et fiancé don Carlos. C'est le récit de cet épisode qui forme le fonds du livre de M. Dasconaguerre. Les Basques sont d'ailleurs en général cléricaux et réactionnaires ; de plus, à leurs yeux, comme ils disent, « la contrebande n'est pas un péché ».

Dans le dernier chapitre, l'auteur explique comment

(1) Ce nom de *Manech* est tellement commun dans le Labourd que les Souletins en font l'appellation caractéristique des Labourdins ; c'est l'équivalent de John-Bull, Jonathan, etc. La première fois que je suis allé à Mauléon, on me disait que je parlais mal le basque, que je le parlais « comme un Manech », parce que je parlais labourdin.

il a été amené à faire ce livre : il vit entrer un jour dans son étude — M. Dasconaguerre était notaire à Bayonne — Ganich, vieilli, cassé, à bout de ressources, et qui venait faire mettre hypothèque sur les derniers lambeaux de son patrimoine. Pris de pitié à la vue de cette infortune « imméritée », M. Dasconaguerre imagina d'écrire l'histoire de Ganich et de la vendre au profit du vieux contrebandier.

Mais, absorbé par les soucis de sa profession, M. Dasconaguerre avait, depuis un certain temps, perdu de vue les choses littéraires. Aussi ne crut-il pas devoir s'en rapporter à ses seules lumières et, son manuscrit terminé, il le soumit à plusieurs amis avec prière de revoir, effacer, corriger, augmenter à leur fantaisie. Comme la plupart de ces personnes vivent encore, je ne puis les nommer ici. Il suffira de dire que c'est de cette collaboration multiple que sortit le volume tel qu'il parut pour la première fois, à la fin de 1866. L'auteur s'occupa immédiatement de faire à son œuvre une vaste réclame ; mais dès les premières démarches, il se heurta à une difficulté qu'il n'avait pas prévue. Son livre était incontestablement empreint d'un esprit religieux très absolu, mais il avait compté sans l'intolérance et l'exclusivisme du parti clérical. On lui signifia que tout concours lui serait refusé tant qu'il n'aurait pas supprimé certain passage (ch. III, p. 39-45) où il s'était permis de blâmer, en termes très mesurés, le rigorisme du clergé basque, de constater la prolongation excessive des offices du soir qui expose les jeunes filles à rentrer de nuit à la maison paternelle, de trouver maladroite la séparation des hommes et des femmes le dimanche et les jours de fête. M. Dasconaguerre supprima

ce passage et le remplaça, dans la seconde édition, par des banalités sur les sœurs, les frères et la foi religieuse. Il alla même plus loin : dans une édition subséquente, « destinée aux maisons d'éducation », un paragraphe du chapitre XII (p. 168) où il était question d'un jeune basque et de sa fiancée fit place à une jeune mère caressant son nouveau-né. O pudibonderie ! ô Tartuffe !

Alors, la chose n'offrit plus de difficultés. En moins de deux ans, l'auteur reçut une trentaine de lettres d'adhésion ou d'approbation d'évêques et d'archevêques, ainsi que des pièces de vers inspirées par le livre à des lecteurs enthousiastes ; en même temps, un certain nombre de journaux faisaient du livre les comptes rendus les plus élogieux. M. Dasconaguerre a fait réunir tous ces documents dans un album in-4° lithographié qui doit être devenu fort rare aujourd'hui.

L'album porte ce titre : « *Les Échos du Pas de Roland*, dédié à S. A. le prince Louis-Lucien Bonaparte. — Admis dans les bibliothèques de la Couronne par décision de S. E. le maréchal Vaillant en date du 4 mai 1868. — Approbations et lettres épiscopales de Messeigneurs les archevêques et évêques de (blanc) diocèses (le chiffre est resté en blanc) ». Coll. : ft. i titre ; p. i-iij vers au Prince Bonaparte, datés de Larressore, 17 février 1869, et signés « Edmond Guibert » ; p. iv (recto) lettre de l'évêque de S. Claude, p. 169-186 [extrait imprimé de l'édition n° 377. d et e] approbations épiscopales ; 10 fts. blancs ; p. 1-2 vers français de l'abbé C.-F. Godard (sans date) ; p. 3-7 vers français d'Edmond Guibert datés du Pas de Roland, 1er octobre 1868 ; p. 7-8, vers de Mlle Adolphine Bonnet (signés par erreur Henri d'André) qui ont été reproduits en tête de l'édition

n° 377. d et e ; p. 8-13, vers d'Edmond Guibert « le Barde Cantabre », sans date ; p. 14-47, dix-neuf articles de journaux la plupart cléricaux sur les *Échos du Pas de Roland* ; p. 68, lettre de M. Daguenet, ancien « procureur impérial (sic) » à la Cour d'assises de Pau, à l'époque où Ganich comparut devant cette Cour (1) ; p. 49-59, trois articles de journaux : ces dix pages sont d'une autre écriture que le reste du volume qui avait été lithographié à Paris, chez Legastelois ; elles ont évidemment été ajoutées après coup. La date d'aucun des articles de journaux n'est indiquée. On a mis à la suite, dans le recueil, deux feuilles volantes, la première lithographiée contenant une lettre approbative du cardinal Mathieu en date du 1er septembre 1869, la seconde imprimée (à Bayonne chez Lasserre) et contenant les vers français et basques d'Edmond Guibert signés « Un Basque » qui ont été reproduits dans le n° 377. k.

M. Dasconaguerre avait fait imprimer séparément une pièce de vers d'Edmond Guibert, datée du 31 décembre 1869, signée encore « Un Basque » et intitulée *Ganich* ; adressée au prince don Sébastien de Bourbon, fils de la princesse de Beira, qui était alors à Pau ; cette « épitre » avait pour but de solliciter un secours pour Ganich : je crois savoir que le prince fit la sourde oreille et ne s'intéressa point au « sauveur de sa mère ». M. Dasconaguerre avait aussi fait précédemment lithographier (4 p. grand

(1) Ganich, à la tête d'une troupe nombreuse de contrebandiers, avait été surpris par une ronde de douaniers. Le chef de ceux-ci, Saint-Blancard, avait tiré un coup de pistolet sur Ganich : les contrebandiers, furieux, voulaient massacrer Saint-Blancard et ses hommes, mais Ganich les en empêcha. Il fut acquitté, en raison de cette conduite généreuse, par la Cour d'assises de Pau devant laquelle il avait été traduit pour « rébellion à main armée ».

format) les treize premières approbations épiscopales qu'il avait reçues ; il en avait fait imprimer plus tard dix-huit (à Bayonne, chez Lasserre, 14 p. in-4°). Il avait fait de même imprimer séparément (4 p. in-12) cinq extraits de journaux, à la suite desquels il avait mis les vers de Mlle Adolphine Bonnet. Il faudrait citer encore trois articles de journaux ; des vers basques du poète Oxalde, facteur rural à Briscous (imprimés à Bayonne, chez Lasserre, 1 feuille in-plano) ; une pièce de vers français d'Edmond Guibert datée du 12 mars 1869, intitulée « Berceuse basque » et imprimée aussi chez Lasserre. Pour être complet, je dois dire que « les Échos du Pas de Roland et M. Dasconaguerre » ont été le sujet de vers tamouls (cinq quatrains) qu'on peut lire aux p. 123-124 du *Recueil des chants tamouls* de Z. Savarayalounaïker (*Pondichéry*, impr. du Gouvernement, 1869, in-8°).

Mais ce n'est pas tout : M. Dasconaguerre a fait faire chez Oberthur à Rennes de minuscules « Guides pratiques et abrégés des touristes », à Cambo, à S. Jean-de-Luz, à Biarritz, avec annonces de l'ouvrage, lithographiés ; le portrait de Ganich est à la dernière page de la couverture. Il a même fait prendre, par un habile photographe, des vues du pays et des types d'habitants qu'on a collées sur des cartons portant les inscriptions « le pays basque » et « les échos du pas de Rolland » avec deux *l*, faute due à une de ces étourderies trop ordinaires chez les graveurs. J'ai envoyé quelques-unes de ces vues à l'Exposition de 1878. Je ne sais combien il en a été fait, mais j'en possède vingt-cinq ; c'est la collection la plus complète que je connaisse.

La propagande ne devait pas se borner à la France ; dès 1867, il avait paru à Bayonne une traduction espagnole

anonyme qui avait été faite par un ami de l'auteur, M. Bermingham de Saint-Sébastien. Cette traduction ne plut pas aux littérateurs compétents, et M. Dasconaguerre se préoccupa d'en obtenir une autre écrite dans un style plus relevé. En 1869, à sa prière, le Consul général du Gouvernement provisoire de Madrid, M. Garcia Gutierez, le poète bien connu, voulut bien à titre de spécimen traduire en espagnol quatre pages des *Échos* (ch. XII, p. 167-171 de la première édition) : j'en possède une copie. Un notable habitant de Cadix, en villégiature à Biarritz, se chargea de faire traduire l'ouvrage tout entier par un homme de lettres de sa connaissance ; la négociation ne put aboutir, mais il en est resté un prologue en soixante-huit quatrains, résumant toute l'histoire de Ganich, et dont je possède une copie originale. Enfin, parut à Madrid, en 1872, la traduction qui porte le nom de D. Vicente Manterola, un prêtre originaire du pays basque (mort à Alba de Torres, le 24 octobre 1891, à l'âge de 60 ans). Il était question à ce moment d'une traduction anglaise et d'une traduction allemande : je ne crois pas qu'elles aient paru.

On aura pu comprendre, d'après tout ce qui précède, que la mention du titre : « traduit du basque » n'est pas exacte ; c'est un pur artifice de librairie. Cependant, comme on demandait le texte basque, il fallut de bonne heure songer à le produire. M. Dasconaguerre, ne pouvant s'en occuper lui-même, confia dès 1867 le soin de faire ce texte à M. l'abbé Larréguy, curé de S. Pée-sur-Nivelle, plus tard directeur de l'Institution S. Louis de Gonzague de Bayonne, puis curé de la paroisse S. André de Bayonne, où il est mort le 16 décembre 1878, à l'âge de cinquante-quatre ans ; il était originaire de Ciboure, près de S. Jean-de-Luz. M. Larréguy

se mit à l'œuvre et fit une traduction assez peu conforme au français, qu'on imprimait au fur et à mesure. Mais il se lassa de ce travail ingrat et, en 1869, M. Dasconaguerre, fatigué de son côté d'attendre indéfiniment, fit arrêter l'impression. Les placards, qui n'avaient pas été mis en pages, furent distribués ; j'ai pu heureusement en faire tirer une épreuve. Ces placards et les trois feuilles précédemment tirées sont tout ce qui reste de l'œuvre de M. Larréguy.

L'auteur s'adressa alors à un jeune homme de Larressore, M. Edmond Guibert, bon élève du petit séminaire et qui avait passé une année au grand ; aimant à s'occuper de choses littéraires, il avait chanté en vers basques « l'infortune » de Ganich. L'impression ne commença que lorsque le manuscrit fut complètement achevé. Mais on dut l'arrêter encore, parce que de divers côtés on avait fait à M. Dasconaguerre des observations assez justes. Suivant son habitude, il avait communiqué la nouvelle traduction à plusieurs de ses amis : on lui fit remarquer que le traducteur n'avait évidemment pas une grande habitude d'écrire le basque, qu'il ne l'écrivait pas très correctement, et surtout que le dialecte employé n'était plus celui de S. Jean de Luz ou des environs, c'est-à-dire celui dont devait se servir M. Dasconaguerre qui est originaire de S. Jean de Luz.

Une parente de l'auteur, que je ne me crois pas le droit de nommer, s'occupa de faire faire une traduction ayant le caractère local nécessaire. Le sacristain d'une des communes de la région fit, sous sa direction, ce travail qui avait bien la couleur locale, mais qui n'était qu'un calque pur et simple du français. Avant de l'envoyer à l'imprimerie, il fallait le réviser au point de vue littéraire. M. Dasconaguerre, avec lequel j'étais en excellents termes, me demanda si je voulais

m'occuper de cette révision. J'acceptai à la condition de ne pas y travailler seul ; un amateur du pays, aussi savant que modeste, dont il ne m'est pas permis de dire le nom, voulut bien nous prêter son concours. Il fallut neuf séances pour parachever l'ouvrage ; ces neuf séances, à Urt, Bardos, et Bayonne nous menèrent du 20 juillet 1869 au 6 février 1870.

En juillet 1870, l'impression du texte basque était enfin achevée. On avait tiré le livre à 2100 exemplaires, dont 100 sur grand papier. A ces cent exemplaires de choix, on ajouta une traduction des quatre dernières pages du livre dans les dialectes souletin, bas-navarrais, guipuzcoan et biscayen ; une liste de proverbes et un petit vocabulaire. L'épigraphe, qu'on chercherait vainement dans Axular, fut transcrite avec l'orthographe de cet écrivain.

L'apparition du volume avait été annoncée, une année auparavant, par deux grands articles accompagnés d'extraits en trois langues (basque, français, espagnol, sur trois colonnes) qui parurent en deux feuilles in-plano encartées l'une dans le n° du 16 juin 1869 du *Courrier de Bayonne* et l'autre dans celui du 24 juin de la *Semaine* religieuse de la même ville. A la fin, on y annonçait du texte basque trois éditions : une édition populaire à 2 fr., une à 5 fr. sur beau papier, et enfin une édition de luxe à 30 fr. qui devait comprendre, outre le texte basque, les traductions française et espagnole, des pièces de vers, un spécimen des principaux dialectes, un petit vocabulaire, des proverbes, des vues photographiques, une carte du pays basque et quelques airs nationaux (musique notée) ; cette édition de luxe n'a point paru.

L'auteur de l'article de la *Semaine* était Edmond Guibert ;

on voit qu'il ne tenait pas rancune à M. Dasconaguerre de l'abandon de son travail. Du reste, les événements politiques, la guerre qui éclata peu après, coupèrent court à toutes ces entreprises plus ou moins littéraires. Guibert s'engagea dans les tirailleurs algériens ; puis il alla au Mexique, d'où il revint en France pour mourir de la façon la plus douloureuse, à Bordeaux, le 22 juillet 1872, à l'âge de vingt-cinq ans.

Le lendemain du jour où nous avions tenu notre dernière séance, j'avais envoyé à chacun de mes deux collaborateurs les vers suivants :

Nous avons su plier la taille colossale
De votre antique langue et polir ses contours ;
Nous avons terminé l'œuvre monumentale
Sous nos hâtives mains élevée en neuf jours.

Nous avons terminé !... Comme en un jour de fête,
Sur le texte fermé, sur ces feuillets remplis,
Je dépose, enchanté, ma plume satisfaite :
Dans ce labeur ingrat, j'ai gagné deux amis.

Aussi, pour alléger le souci qui s'apprête,
Pour m'adoucir au cœur le poids de l'avenir,
Je voudrais, tout le long de ma vie inquiète,
De ces neuf jours heureux garder le souvenir.

Mais ne m'oubliez pas si ma route dévie :
De ce travail commun les moments furent doux ;
Amis, pensez à moi, quand le sort de la vie
M'aura, dans son caprice, emporté loin de vous.

L'un deux, qui avait apporté au travail la part la plus ac-

tive, m'envoya en réponse le 8 mars 1870 les quatrains basques suivants :

Ezkerrik hoberenak phertsu maitenentzat
Bihotzez derauzkitzut zure franzesentzat ;
Ez arbuya nere hauk sorthuak phausuan
Ille zurien hormek iraungitu suan.

« Les meilleurs remerciements pour vos vers très aimés — je vous rends de cœur pour vos français ; — ne dédaignez pas ces miens nés posément — dans une ardeur éteinte par les glaces des cheveux blancs.

Adichkidantza ona kolpezkoa da maiz :
Ezagutu orduko zurea egin naiz.
Eskarak zorionez batbederatuak,
Ez gare higaturen berriz atzetuak.

« La bonne amitié est souvent soudaine : — dès que je vous ai connu, j'ai été fait votre. — Rapprochés heureusement l'un de l'autre par le basque, — nous ne redeviendrons plus des étrangers l'un pour l'autre.

Lan agorra ziteken, bederatzi egun,
Iduki guintuzkena zu, ni, Dasco lagun,
Ongi egin nahiak, descantsurik gabe,
Ethorkirat abian, elkharren herabe.

« Ce pouvait être un travail stérile, pendant neuf jours — celui qui nous a tenus, vous, moi, le camarade Dasco, — voulant faire bien, sans prendre de repos, — en vue de l'avenir, notre souci aux uns et aux autres.

Nolakoa nahi den egin dugun lana
(Agian Eskaldunen gogorat errana !)
Gozoena dakusat orhoitzapeneko,
Zurekin adichkide eman naueneko.

« Mais quelle que soit l'œuvre que nous avons faite — (puisse-

t-elle avoir été dite suivant l'idée des Basques !), — je la vois charmante, à cause de ce souvenir — qu'elle m'a mis ami avec vous.

Baiñan zertako bada atseginarekin
Zure hitz amultzuak griña du berekin ?
Geroaren beldurra, urrungotz adiuak,
Ez ditu hola galde gure amodiuak.

« Mais pourquoi donc, avec l'expression de la joie, — votre aimable parole a-t-elle de la tristesse avec soi ? — La crainte de l'après, l'adieu pour l'éloignement, — ne demandent pas ainsi nos affections.

Zaude gure artean, mintza Eskaldunez,
Athekaitzez bezala betze oihartzunez;
Ez da Izpiritua galtzen oihanetan,
Lan onez aithor ona duten gizonetan.

« Restez parmi nous, parlez en Basque — avec d'autres échos comme avec ceux du pas de Roland; — l'esprit ne se perd pas dans les forêts, — chez les hommes qui ont acquis une bonne réputation par de bons travaux. »

Halere zorionak, noratpeit gogorat,
Goizik heltzen bazaitu yar-lekhu gorarat,
Guk, zuretzat nahiak egun denak lorez,
Atsegin dukegu zuk bildu on ohorez.

« Cependant si la bonne fortune, quelque part, à sa fantaisie, — de bonne heure vous amène à une position élevée, — nous, qui voulons pour vous des jours tous fleuris, — nous aurons du plaisir des biens et des honneurs que vous recueillerez ».

La traduction basque — je puis le dire, quoique j'ai pris part à sa rédaction, — est intéressante et bien faite. Au chapitre VII, nous avons introduit un spécimen assez long du tutoiement basque. Dans le premier et jusqu'à présent unique numéro de son journal *Gure izarra* « notre étoile »,

M. J.-P. Lengoust, en 1888, a commencé la réimpression, en feuilleton, des *Atheka gaitzeko oihartzunak.*

Voici du reste un spécimen des trois traductions basques. Je prends le paragraphe suivant du premier chapitre (p. 12-13 de la 1re édition) : « Le pas de Roland a sa légende merveilleuse que tout le monde connaît. C'est à travers ce rocher incliné sur l'abîme que le Paladin s'ouvrit un passage, et sa grande ombre plane encore sur nos montagnes; mais le Pas de Roland a aussi ses souvenirs modernes et j'ai pris à cœur de les rappeler. »

M. l'abbé Larréguy a traduit, un peu librement (p. 13) : « Arlan-Errekak baditu bere omen zaharrak; aho mihi gehienetan darabiltza; izena eman dion Zaldun gudulariak bere oin puntakoarekin utzi dio bere aiphamena. Badire orhoitzapen berriagoak ere hainitzen beharritarat helaraztia gutiago merezi ez dutenak. »

Edmond Guibert avait écrit (p. 12) : « Atheka gaitzeko errekak bere omen harrigarriak baditu. Arrolan zango puntaekin harroka bat dilindan ezarria arrailaturik, haren erditik pasatu cen, eta oraiartino mendartean haren itzala tristerik ibiltzen da; bainan erreka horrek baditu ere orhoitzapen berriagoak : heyek nahi nituzke hemen orhoitaazi. »

La traduction définitive porte (p. 4) : « Atheka-gaitzak badu bere mendetako omen ederra; guziek dakitena. Hosiñen gaiñerat makurtua den arroka horren erditik, Errolanek ideki zuen beretzat bide bat; harren itzal handia, gora hegaldatua, dabilla orai ere gure mendien gaiñian. Baiñan Atheka-gaitzak baditu bere orhoitzapen berriak ; hoyen orhoitarazteko hartu dut hemen chedia. »

Je crois également intéressant de faire la comparaison des trois traductions espagnoles. Je choisis ce passage du

chapitre XII (p. 168 de la 1re édition) : « C'est le soir. Le soleil est couché, et ses dernières clartés se projettent encore dans la vallée. Assis au pied d'un chêne, à côté de sa fiancée, un jeune homme lui exprime avec un sourire de bonheur toute l'impatience qu'il a de s'unir à elle. La voix de l'*Angelus* se fait entendre : le couple se lève comme mû par un ressort ; le sérieux a remplacé le sourire, la prière a succédé aux doux propos. »

La traduction de M. Bermingham dit : « Llega la noche; el sol se há puesto y sus ultimas claridades se proyectan todaviá en el valle. Sentado al pie de una encina, al lado de se prometida, un joven gallardo le manifiesta, con la sonrisa de la dicha, la impaciencia con que aguarda el momento de unirse á ella. El toque del Angelus hiere sus oidos, la pareja se evanta como movida por un resorte ; la gravedad há reemplazado la sonrisa y juntos rezan. »

Celle de M. Mantezola est ainsi conçue : « Es por la tarde; el sol va declinando y recoge los últimos destellos que perezosamente abandonan el valle... » Le reste du passage, traduit sur l'édition à l'usage des maisons d'éducation, ne correspond pas au texte précédemment donné; il se termine par : « la oracion suena y la piadosa vascongada se levanta como movida por un resorte : en sus labios, la seriedad ha reemplazado á la sonrisa ; al canto ha sucedido la oracion. »

M. Garcia Gutierez avait dit : « Llega la tarde : á penas puesto el sol y quedando solo un reflejo que aún ilumina el valle, se apercibe bajo una hecular encina y á el lado de su prometida un joven que con la mas dulce sonrisa le asegura, repita y afirma cuan impaciente espera el momento de unirse para siempre á ella; si acaso en este mo-

mento el metalico sonido de la oracion suena, como movidos por un resorte invicible, se levantan; la gravedad y el recogimiento reemplazan los cariñosas protestas, y el rezo se deja oir. »

Je pense que les lecteurs ne seront pas fâchés de trouver ici le *prologue* en vers dont j'ai parlé ci-dessus. C'est à tout prendre un joli échantillon de la poésie espagnole contemporaine et c'est surtout une amplification de rhétorique très réussie.

ECOS DEL PASO DE ROLDAN

PROLOGO

¿ Quieres viajar, lector, quieres del mundo
recorrer el magnifico palacio,
traspasando ese abismo tan profundo
que abren al par el tiempo y el espacio?

¿ Quieres tendér tus poderosas alas
sobre el inmenso campo de la Historia,
y ver las puras, inefables galas
que en su trono de luz muestra la Gloria?

¿ En tu afan de volar al infinito,
quieres romper las nieblas del futuro
y abrir las tumbas donde vés escrito
el triste nombre del pasado oscuro?

Oye al poeta, cuya dulce lira
es un fiel talisman de virtud lleno,
mágico espéjo donde el alma mira
cuanto oculta la muerte allá en su seno.

Verás alli palacios y ciudades,
templos, dioses, sepulcros y ruinas,
ejercitos, batallas, tempestades,
sacros bosques, llanuras y colinas.

Verás el lujo y esplendor de Troya
cuyos cándidos pies besó Neptuno:
vérás á Venus con la triste joya
que hizo estallar la cólera de Juno.

Mas si en la noble patria de Pelayo
tu insaciable ambicion, tu afan ardiente,
de inmaculada gloria mira un rayo
que parar pueda el vuelo de tu mente.

Si ancioso de admirar heróicos hechos
buscas veloz el templo de la fama,
abre este libro que en los nobles pechos
un suavisimo balsamo derrama.

Este tierno relato que descuella
por su sencilla y elegante prosa,
donde el arte al pasar borró su huella
rasgos dejando de su faz hermosa,

es un torrente cuyo márgen cria
de rosas y de lirios un tesoro :
es ancho mar de espléndida poesia
en breve vaso de diamante y oro.

No entre el fiero mugir de bravas olas
yrás por sendas de movible espuma,
olvidando las plâyas españolas,
el reino á visitar de Motezuma ;

ni entre ronco huracan y alados montes,
ruda corona al áspero desierto,
buscarás en remotos horizontes
benigno clima y anhelado puerto ;

ni entre las flores mágicas del Pindo
los altos templos del divino Apolo;
ni la fértil region que baña al Yndo;
ni las rúbias arenas del Pactolo;

ni en las alas inciertas de los vientos,
al soplo helado de falaz fortuna
esas islas sembradas de portentos
verás, que fueron de los Dioses cuna.

En esta enhiesta cumbre do Pirene
adorada de un dios lloró su afrenta,
donde el fúlgido sol su silla tiene
y su tonante alcazar la tormenta;

donde Roldan, el heroe fabuloso,
venciendo á los gigantes de granito,
al borde de un abismo pavoroso
dejó su aplauso para siempre escrito;

alli cual pura y cándida azucena
cerca del éter la virtud se esconde,
y si en torno la voz del mundo suéna
pone un velo á su faz y no rèsponde.

Alli en dulce quietud pasa sus dias
en el tranquilo hogar hospitalario,
escuchando las ténues armonias
que á Dios eleva el bosque solitario.

Sereno y fiel en su morada, el hombre
cuyo heróico valor la lira ufana
quiere cantar, cuyo glorioso nombre
de dos pueblos los lauros boy hermana;

nuevo Roldan en su indomable brio,
si airado el viento su furor desplega,
nunca teme á tan fiero desafio
y hasta en la boca del abismo juega.

Sin mezquino temor mira el valiente
cien traidores brotar de la espesura
que á herir su pecho con el plomo ardiente
van entre el manto de la noche oscura;

y entonces brilla el heroe soberano
al ceñir á su sien dolle corona :
¡ los vence con arrojo sobrehumano
y con divino aliento los perdona!

Y á traves de estos hechos portentosos
verás mil cuadros de virtud sencilla,
de firmes sentimientos religiosos
donde el sol de la fé sin marchar brilla.

Verás breves y amenas descripciones
de templos do el orgullo desparece,
siempre henchidos de santas oraciones
cuyo sagrado aroma no fenece.

Pero tiende los ojos un instante
el gótico castillo que descuella
sobre un campo de flores, cual diamante
engastado en corona de oro bella.

Que alli donde esforzados infanzones,
modelos de valor y de heroismo,
lucharon cuerpo á cuerpo con dragones
y alados monstruos del profundo abismo;

donde suena el rumor de mil leyendas
y todo inspira admiracion y encanto;
una princesa de adorables prendas
déja escapar las fuentes de su llanto.

Enclavada en la extensa plataforma,
su ansiosa vista sin cesar se pierde
en ese anillo espléndido que forma
con la bóveda azul el campo verde.

Cuando en la cima de elevados montes
los altos cielos sus cristales hunden
y dando fin á hermosos horizontes
las montañas y el eter se confunden,

al cielo entonces su mirada eleva,
y una lánguida brisa solitaria
que en sus labios tocó ferviente lleva
al trono de la luz tierna plegaria.

Mas allí de esa cinta seductora
que el sol poniente de arreboles cubre,
la bella dama que anhelante llora
al noble esposo con dolor descubre

que entregado á la suerte de la guerra
oye solo la voz del fiero Marte;
y ella en honda aflicion y estraña tierra
con él penas y triunfos no comparte.

En su inmensa letal melancolia
á su guerrero esposo llama en vano:
quiere unirle á su amor, y pide un guia
al fiel y generoso castellano.

Mas ¿ donde hallar el esforzado aliento,
la firme fé y el brazo de gigante
que este lirio gentil en un momento
al Eden español puro trasplante?

¿ Donde, si el cielo con su manto oscuro
niega el bello fulgor de sus lumbreras,
y el monte opone inexpugnable muro
que defienden los rayos y las fieras,

y á los pies de estas torres colosales
de excelsa cumbre que en el cielo toca,
hay por fosos abismos infernales
que abren hambrientos su tremenda boca?

Solo el Titan que un Jupiter parece,
si con los aires y el torrente lucha,
á quien el rayo súbito obedece,
á quien el trueno pavoroso escucha;

solo en el hombre que destina el cielo
á ser brillante faro de bonanza
se puede hallar la fuente del consuelo
y el iris protector de la esperanza.

Tan solo á tanta fé, tan gran victoria,
la justicia de Dios conceder quiso
¡ llevar á un rey el astro de su gloria !
¡ á dos reyes abrir un paraiso !....

¡ Si !.... que á los montes eminentes manda
esa mágica fé de encantos llena,
sujetá al huracan, el bronce ablanda,
detiene al rayo y á la mar enfrena.

Mira al hombre que en su fé confia
y es de los cielos poderoso agente:
la luz de un genio sus pisadas guia
y un escudo inmortal cubre su frente.

Miradle pues en la cabaña oculto
con esa reina que constante guarda:
teme el fiero rigor, y el vil insulto
de una justicia pérfida y bastarda.

¡ Vedle, si ! con su ilustre compañera
saltando abismos por do quier se arroja :
salvar quiere la flor pura, hechicera
que el cierzo helado del pesar deshoja,

cual águila velóz que al éter sube
y entre vivos relámpagos se encierra
anhelando esconder tras una nube
el hijo á quien persiguen en la tierra.

El cielo en tanto su furor desata
temblar haciendo al Tártaro profundo,
y trocado en inmensa catarata
se derrama á torrentes por el mundo ;

airado silva el huracan, el trueno
en los abismos concavos retumba,
la tierra lidia por abrir su seno
para dar à sus hijos ancha tumba ;

la eminente montaña se desploma
bajo el enorme peso de la esfera
y el negro mar enfurecido a soma
su alta frente y fulminea cabellera.

La reina entonces con acerbo llanto
riega de su alba faz las lindas flores,
y se ocultan do quier llenos de espanto
los guerreros que causan sus temores.

Solo el Titan que en la nocturna sombra
mide los rayos y los truenos cuenta,
y de llamas pisando ruda alfombra
es el genio inmortal de la tormenta,

porque es muy grande el numen que le inspira
y la fé que en su pecho se atesora,
la faz del cielo sin asombro mira
y oye su voz que tanto le enamora.

¡ ved lo... es Ganich ! su brilladora frente
fija sin miédo en la sulfúrea llama
del súbito relámpago luciente,
y en su profunda fé gozoso esclama :

— ¿ Sin esta horrible noche que seria
de la reina infeliz, cuyo existencia
es cual la luz de la existencia mia ?
¡ Hoy tus rayos, Señor, son de clemencia !

Y mientras gimen los soldados yertos,
y en ondas quejas su afliccion exhalan,
él y la reina cruzan mil desiertos
y altas cumbres do quier bravos escalan.

Cual hidra enorme, cual feroz serpiente,
les sale al paso resonante rio;
mas la fuerza del Hércules valiente
humilla y doma su salvaje brio.

Entre dudas, temores y deseos,
siempre marcha la reina perseguida,
y aun la muerte en sus fúnebres arreos
prestarle pudo protectora egida.

Oculta en rudos bosques ignorados
trémula fija sus miradas bellas
en el rostro feroz de los soldados
que activos siguen con afan sus huellas;

mas no la ven.... y pasan: una nube
cubrió quizas el cielo de su frente;
quizas puso delante algun querube
sus alas de oro y manto refulgente!

Burlando al fin de perfidos sayones,
el falso celo, la incausable saña,
entre gritos de gozo y oraciones
pisó la Reina el termino de España.

Dánla entonces su aplauso los leales,
suenan do quier mil vivas y clamores,
y con himnos y músicas marciales
le saludan clarines y tambores.

De Carlos el ejército animoso
sus armas triunfadoras le presenta
y lauros mil al hombre valoroso
vencedor del torrente y la tormenta;

de bellas flores en mullida alfombra
gozosa fija la ligera planta;
alegre multitud madre la nombra
y su insigne bondad celébra y canta.

La campana en la esfera cristalina,
lengua del cielo, nuncio de su idea,
al ver de un angel la espresion divina,
en la alta torre sin cesar voltea.

El potente cañon con voz de trueno
amor jura á su bella soberana,
y el Rey coloca en su amoroso seno
la flor con que su sólio se engalana.

. . . . . .

Mas aquellos éjercitos pasaron
con sus triufos, su gloria, su grandeza,
y en los nobles recuerdos que dejaron
la nueva aurora á despuntar empieza.

Y el esforzado generoso guia,
el que tantas virtudes atesora,
lejos del mundo en que feliz vivia,
pobre y humilde y olvidado mora.

En su modesto hogar era modelo
de honradez y valor, y sus caudales
presto á los reyes; en el alto cielo
solo esperando término á sus males.

¡ oh! leed sus hechos: su virtud sublime
en puro y santo amor el alma encienda
y al moderno Roldan que oculto ogime
presentemos unidos digna ofrenda,

y paguemos tambien justo tributo
al noble genio cuya musa encanta,
que de sus obras con el rico fruto
un pedestal á la virtud levanta,

Relativement au fait principal, le passage de la princesse de Beira en Espagne, on m'a communiqué une lettre de A. Chaho, timbrée de « Mauléon, 4 novembre 1838 », où il disait :

« Cher ami,... nous revenions de Basse-Navarre, où nous avions assisté, voire même coopéré au passage de la princesse de Beyra, femme de quarante-quatre ans, blanche, belle et distinguée. Il a bien fallu donner une *maîtresse* femme au bon roi Carlos, qui mettait sa chemise à l'envers. Nous avons joué au vicomte de Belzunce l'excellent tour de lui amener la princesse déguisée en paysanne, un beau jour, en plein dimanche, à trois heures de l'après-midi — plus le fils de Carlos (1), une demoiselle d'honneur et M. de Custines, sans que cet excellent ami se doutât de l'honneur qu'il recevait. Nous craignions ses démonstrations imprudentes; il était homme à arborer un drapeau sur ses tourelles, à tirer sa couleuvrine et à nous ramasser six cents paysans, tandis qu'il y en avait le double de dispersés et de disposés sous divers prétextes le long de la route parcourue et à parcourir. Mieux valait ruse que violence, et nous avons complètement réussi. Belsunce n'a été instruit

(1) Connu sous le nom de comte de Montemolin, et appelé Charles VI par les partisans du droit divin. Don Carlos VII, celui de 1871-73, est le fils de don Juan, frère de Montemolin. Charles V avait eu trois enfants de sa première femme, Marie-Françoise, fille de Jean VI, roi de Portugal. Il n'eut aucun enfant de la seconde, Marie-Thérèse, princesse de Beira, qui était déjà sa belle-sœur et sa cousine puisque Jean VI de Portugal avait épousé une sœur de Charles IV. Sœur aînée de Marie-Françoise, et née en 1793, la princesse de Beira avait épousé son oncle, l'infant d'Espagne Pierre-Charles, frère cadet de Charles IV, qui était mort en 1810 et dont elle avait eu un fils, don Sébastien de Bourbon.

que le lendemain, après le départ de la petite caravane... Tout le monde a été mystifié dans l'histoire de la princesse, surtout la police; nous avons ri, le cousin et moi, à tomber de cheval, pendant trois lieues. Il y a sur ce chapitre cinq à six épisodes drôlatiques dans lesquels les blanches cuisses de la princesse jouent un rôle intéressant. Elle a fait une chute de cheval qui fort heureusement n'a été que plaisante... »

On a vu que M. Manterola donne à cet épisode la date de 1834; M. Fr. Michel dit que la princesse de Beira a rejoint don Carlos en Espagne en novembre 1835.

C'est « en novembre 1838 » qu'il aurait fallu dire, c'est-à-dire vers la fin de l'insurrection, terminée, comme on le sait, par le fameux *convenio* de Vergara entre Espartero et Maroto, le principal général de don Carlos, en août 1839.

JULIEN VINSON.

LA QUESTION IBÉRIENNE

Les lecteurs de la *Revue* savent probablement tous comment se pose la question et quel a toujours été mon avis. A la suite d'un certain nombre d'érudits espagnols, originaires pour la plupart des provinces basques, Guillaume de Humboldt affirma le premier cette doctrine que les Basques contemporains sont les descendants directs, les représentants des anciens Ibères, c'est-à-dire des populations qui occupaient le sol de l'Espagne avant l'arrivée des Phéniciens, des Celtes et des Romains. A l'appui de cette théorie, il invoquait d'abord la probabilité puisque les Basques sont, au moins quant à leur langue, les seuls habitants originaux et indépendants de l'Europe occidentale ; puis la facilité avec laquelle les anciens noms topographiques de la Gaule méridionale et de l'Espagne peuvent être expliqués par la langue basque. La théorie fut généralement admise ; on alla plus loin et certains supposèrent que tout l'ouest de l'Europe, et peut-être même l'Europe entière, avait été primitivement peuplée par une race autochtone d'où les Basques actuels descendent directement. Les « Ibères » ont laissé des documents écrits, quelques inscriptions et des monnaies ; on a cherché à les expliquer par le basque, et, avec de la bonne volonté, on y a naturellement réussi.

De bonne heure, cependant, il se trouva des esprits indociles pour résister à l'engouement, pour contester les étymologies, pour émettre au moins des doutes sérieux. L'opposition, si j'ose m'exprimer ainsi, devint plus forte depuis environ un quart de siècle ; on me permettra de citer quelques noms, ceux de MM. Bladé, Van Eys et le mien. En revanche, certains « Ibéristes » acharnés se sont révélés, feu M. Ernest Desjardins entre autres, qui m'a accablé de sarcasmes académiques dans un article de la *Revue de France*.

Je n'avais examiné la question d'ailleurs qu'au point de vue purement linguistique. Je disais que d'une part la langue basque n'était pas assez connue dans son vocabulaire et dans son histoire pour qu'on puisse la faire servir à expliquer des mots vieux de vingt siècles et plus ou moins exactement lus ou transcrits ; que d'autre part le déchiffrement de l'alphabet celtibérien, des *letras desconocidas*, comme on dit encore en Espagne, était beaucoup trop incertain ; enfin que la plupart des étymologies proposées étaient aventurées ou fantaisistes. Je montrais, en outre, en citant les diverses lectures de la fameuse lame de plomb de Castellon, qu'aucune de ces lectures ne permettait de voir dans l'inscription ni du basque ni aucun autre idiome connu.

La question vient de faire un pas considérable. Un ouvrage très important qui vient de paraître à Berlin nous apporte la collection complète des documents épigraphiques des Ibères et la lecture définitive ou à peu près définitive des caractères originaux. On avait rattaché ces caractères aux écritures latines ; il paraît établi qu'ils doivent être uniquement rapportés au système phénicien. Le volume,

fort élégamment cartonné et imprimé avec un soin extrême et un luxe sévère, forme un petit in-folio de x- cxliv- 264 p. et une carte géographique. Dédié à la mémoire de Guillaume de Humboldt, il comprend une préface de deux pages, une table générale en quatre pages, des prolégomènes, la description des médailles, puis des inscriptions, et enfin des tables : mots ibériques, noms géographiques, noms de dieux et de déesses, noms d'hommes et de femmes ; il se termine par une carte géographique montrant la répartition des documents originaux.

Dans ses prolégomènes, M. Huebner fait d'abord l'historique de la question ; il rappelle les noms de tous ceux qui s'en sont occupés même en passant : je le remercie de la bienveillance avec laquelle il a bien voulu citer le mien, ainsi que de l'approbation qu'il donne à mes conclusions. Il examine ensuite les travaux des principaux écrivains qui ont cherché à déchiffrer les légendes *desconocidas*. Puis il aborde à son tour la solution du problème : il montre que l'alphabet ibérique dérive incontestablement de l'écriture phénicienne, et que les légendes les plus anciennes, celles de l'Espagne ultérieure, doivent être lues de droite à gauche tandis que toutes les autres vont de gauche à droite; il étudie chaque lettre à son tour pour en déterminer la valeur d'une façon positive et définitive. Quant à la langue que ces inscriptions ont conservée, M. Huebner rappelle qu'on en connaît d'autres spécimens grâce aux noms géographiques et à certains mots cités par les auteurs grecs et latins ; il en donne la liste. Peut-être conviendrait-il d'y ajouter au moins une partie des mots espagnols qui ne sauraient être rattachés ni au celte, ni au phénicien, ni au latin,

ni au gotique. La langue ibérique peut être regardée comme la seule répandue dans toute la Péninsule et au sud-est de la Gaule ; elle diffère absolument des langues indo-européennes, les mots y sont longs, mais on n'a pu encore déterminer ni reconnaître avec certitude les éléments dérivatifs des formes grammaticales. C'est à peine si l'on peut conjecturer que le radical *ared, areth*, *arc*, *areq*, etc., qu'on retrouve au commencement de plusieurs inscriptions doit avoir un sens analogue à la formule latine *hic est situs* ou *sita* « ci-gît ».

Si j'étudie la langue ibérienne ainsi en partie restituée, si je prends notamment pour points de comparaison certaines inscriptions en lettres latines dont la lecture n'est pas douteuse ; si je tiens compte de l'omission possible des voyelles, fréquente dans les écritures d'origine phénicienne ; je ne puis, avec la meilleure volonté du monde, y rien trouver de basque. Je citerai entre autres l'inscription suivante de Lamas de Moledo, près Vizeu : *Rufin*(us) | *et* | *tiro scrip* | *servnt* | *veamnicori* | *doenti* | *anucom* | *lamaticom* | *crouceaimaca* | *reaicoipetravio* (*e*)*t* | *adom porcomioveas* | *caeilobricoi*.

Le document le plus intéressant de toute l'épigraphie ibérienne est la fameuse lame de plomb de Castellon. Longue de 0m 435 millimètres et large de 0m 04 centimètres, elle a été trouvée sur une hauteur appelée Puchol, près de Castellon, au mois d'août 1851, dans un *tumulus* ; elle est maintenant au Musée archéologique de Madrid. Elle est en parfait état, très lisible, et comprend 153 caractères formant 21 mots séparés les uns des autres par trois points verticaux. Voici la lecture de M. Huebner :

[*Z*] *irtaims. airieimth. sincktn. urcecerere. aurunikiçeai. asthkiceaie. ecarin. aduniu. kduei. ithsm. eosu.*

shsinpuru. krkrhniu. qshiu. iithgm. kricarsense. ultthc-raicase. argtco. aicag. ilcepuraies. iithsiniecarse.

Des légendes monétaires, je ne retiens ici que celles de Narbonne lues *Nerhncen* et de Sagonte lues *Arsesacen*, *arsecedr*, *arse*, etc. Quant aux noms provenant soit de citations dans les auteurs latins, soit d'inscriptions votives latines, je citerai les dieux ou déesses *Andero*, *candiedo*, *neto*, *mentiviacus*, *manedica*, *tricoria* ; les noms d'hommes et de femmes *Aletea*, *talevus*, *venica*, *letondus*, *indercus* ; et des mots tels que *Caelia* « bière, boisson », *celdo* et *asturco* « cheval, poulain, etc. ». etc.

Je le demande à tous ceux qui parlent le basque, qui le le comprennent, qui l'ont étudié, y a-t-il dans tout cela des traces quelconques de basque et le basque peut-il fournir quelque indication, peut-il aider en quoi que ce soit à l'interprétation et à l'intelligence de ces inscriptions, de ces légendes, de ces mots isolés ? La réponse ne saurait être douteuse. Pouvons-nous émettre une opinion, tirer de ces faits une conclusion ? La seule qui s'imposerait serait la suivante : avant l'arrivée en Espagne des Phéniciens, des Romains, des Celtes, il y avait un certain nombre de populations indigènes ayant chacune leur langue particulière ; de tous ces idiomes l'un est encore représenté par le basque, un autre par les inscriptions ibériennes ; ce dernier était probablement devenu prépondérant et s'était fait un alphabet dérivé du phénicien ; il est donc vraisemblable que cette prépondérance, à la fois politique et littéraire, s'est produite après les premiers rapports avec les Carthaginois et avant l'invasion romaine. Mais quelle était cette langue et comment en découvrir la clef ? Les documents sont trop incertains, trop peu nom-

breux, trop insuffisants pour qu'on puisse distinguer les éléments radicaux et formels, reconnaître les pronoms personnels, les noms de nombre. Aucune inscription bilingue ne peut aider à l'analyse, aucun dessin ne les accompagne et ne les explique ; mais nous pouvons espérer encore qu'une découverte imprévue, comme celle des bandelettes étrusques de la momie d'Agram, nous fournira des éléments nouveaux sans parler de ceux qu'on peut trouver dans les mots inexpliqués de l'espagnol moderne.

J. V.

LE VÉRITABLE SENS D'UN PASSAGE VÉDIQUE

(*Rv.* v. 63, 5.)

Ainsi qu'ont pu en juger les lecteurs de mes deux derniers ouvrages sur le Rig-Veda et la religion védique (1), le couple divin Mitra et Varuna est le nom métaphorique des deux éléments du sacrifice, le liquide des libations et le feu, considérés comme réunis. Je serais bien loin pourtant de la vérité, s'il fallait entendre au pied de la lettre la traduction de l'hymne du Rig-Veda V, 63 adressé à ces dieux, préparée autrefois par Bergaigne et qui vient de paraître, avec celle d'un certain nombre d'autres hymnes, grâce aux bons soins de M. V. Henry, dans les *Mémoires de la Société de linguistique de Paris* (t. VIII, 5e fasc. p. 413). Le second hémistiche du vers 5 : « O vous, les deux rois universels, arrosez-nous du lait du ciel » suffit à montrer, en effet, que, si tel en est bien le sens, Mitra et Varuna sont des dieux abstraits, en quelque sorte, qui président aux phénomènes célestes et qu'on invoquait pour qu'ils exerçassent sur eux une influence favorable aux vœux de leurs adorateurs; c'est-à-dire qu'il en résulterait la preuve de l'exactitude d'une série de conceptions courantes contre lesquelles je n'ai pas hésité à m'inscrire en faux.

(1) *Le Rig-Véda et les origines de la mythologie indo-européenne* (1892). — *Les premières formes de la Religion et de la tradition dans l'Inde et la Grèce* (1894).

J'avouerai tout d'abord que les apparences me donnent tort; le mot à mot grammatical se prête parfaitement à la traduction de Bergaigne, et n'en comporte même pas d'autre. Seulement, la question est de savoir si le sens littéral ou empirique, pourrait-on dire, est bien celui qui répond à la pensée du texte, et si nous ne nous trouvons pas en présence de figures sous lesquelles il faut en chercher la signification véritable. *A priori*, remarquons-le, l'hypothèse est d'autant plus permise que, de l'aveu de tous et de Bergaigne surtout, le Rig-Veda est rempli de métaphores et d'idées présentées sous une forme énigmatique. Il ne me sera pas difficile de prouver que le passage en question fait partie de ceux qui exigent qu'on se défie des apparences, si l'on ne veut pas être dupe des artifices de son auteur, et qu'on en ôte le déguisement pour voir au juste ce qu'il cache. On va s'apercevoir qu'une fois cette précaution prise, l'acte divin dont il s'agit change complètement de physionomie et, loin de servir d'appui au système de mes devanciers, s'applique au contraire on ne peut mieux au mien.

Une première remarque à faire en ce qui concerne l'interprétation du passage qui nous occupe et dont je rappelle le texte :

divaḥ samrâjâ payasâ na ukšatam

c'est qu'elle est inséparable de celle du vers RV. III, 62, 16, 1er hémistiche :

â no mitrâvaruṇâ ghṛtair gavyûtim ukšatam

et des analogues, tels que VII, 62, 5 et VII, 65, 4.

Seulement, une nouvelle question se pose à propos du dernier texte cité et du sens du mot *gavyûti*, qui serait « pâturage » d'après la plupart des commentateurs ; de sorte qu'il faudrait traduire, malgré l'absurdité de la demande, si l'on s'en tient au sens littéral ou traditionnel : « O Mitra et Varuna, arrosez notre pâturage avec du ghrta (beurre clarifié). »

Mais le composé *gavyûti* signifie-t-il pâturage ? Il est d'autant plus permis d'en douter que ni l'étymologie, ni le contexte, dans le passage où il est employé, ne justifient cette interprétation. *Gavyûti* (*gavyu-ûti*) veut dire proprement et analytiquement « la chose favorable (ou utile) qui vient des vaches », à savoir leur lait, ou mieux encore, selon l'habitude constante des textes védiques, la libation nourricière du feu sacré comparé au lait dont ce feu, assimilé à un veau, s'alimente. Nous voilà loin de l'idée de pâturage ou de prairie et l'examen des textes, nous allons en juger, ne nous en rapprochera pas.

RV. IX, 85, 8.

pavamâno abhy arṣâ suvîryam
urvîm gavyûtim

« Coule (dirige-toi)», dit le sacrificateur au soma enflammé, c'est-à-dire à Agni, « vers ce qui a de bons mâles (le soma), vers la large *gavyûti*. »

Il est tout à fait évident que la gavyûti ne saurait désigner ici que les liquides du sacrifice dont le (soma) pavamâna (c'est-à-dire Agni) se nourrit, et qu'il n'y a pas lieu de s'arrêter un instant à l'absurde et très peu grammaticale traduction de Grassmann : « Coule (fais couler)

vers nous (c'est-à-dire donne-nous), l'héroisme, un large pâturage, etc. »

Au vers IX, 74, 3, la large gavyûti est mise sur le même pied que la grande nourriture (*mahi psaras*) bien préparée (*sukrtam*), faite de soma (*somyam*) douce (*madhu*); et, comme nourriture et gavyûti sont promises à un dieu, il est évident encore qu'il s'agit ici des libations sacrées.

Dans deux passages, VII, 77, 4 et IX, 78, 5, la divinité invoquée (l'Aurore dans le premier, Soma dans le second) est priée par le sacrificateur de faire la large gavyûti, (c'est-à-dire de faire qu'elle *soit*, qu'elle produise ses effets, qu'elle serve au sacrifice en leur servant de nourriture) et de lui procurer la sécurité, c'est-à-dire, en vertu de l'identification habituelle du sacrificateur et de la chose offerte en sacrifice, de faire qu'aucun obstacle ne s'oppose à l'épanchement de la libation. Ce qui revient encore à une invitation au dieu de s'en emparer.

Au vers I, 25, 16, qui est ainsi conçu :

parâ me yanti dhîtayo
gavo na gavyûtîr anu
ichantîr urucakšam,

le poète exprime le désir que ses pensées, c'est-à-dire les crépitements de son offrande, aillent à celui qui a un large éclat (Agni), comme les vaches vont aux gavyûtis. Ce passage est important, car il est infiniment probable que c'est d'après lui qu'on a attribué le sens de pâturage au mot que nous étudions. Seulement, ici, comme dans tout le Rig-Véda, il s'agit de vaches métaphoriques, c'est-à-dire

du lait-libation dont elles sont les sources. L'expression revient donc à cette tautologie : le lait va (s'unit) au produit des vaches, le constitue, ou le forme, comme les libations vont (s'unissent) au feu sacré ou se transforment en lui. Bref, nous sommes en présence d'un de ces jeux de mots si fréquents dans le Véda dont nous serions les dupes si nous les prenions à la lettre.

Un autre jeu de mots analogue et fondé également sur la synonymie des termes employés par le poète, se rencontre au vers X, 80, 6 :

agner gavyûtir ghṛta â nišattâ

« La gavyûti d'Agni est déposée dans le ghṛta. » C'est-à dire, en restituant aux mots leur valeur réelle, « la libation destinée à Agni est dans la libation. »

Nous arrivons maintenant à la série de passages qui présentent des formules analogues à celle que nous avons en vue d'expliquer. Le plus caractéristique se trouve au vers VII, 65, 4 :

â no mitrâvaruṇâ havyajuštim
ghṛtair gavyûtim ukšatam iḷâbhiḥ

« Que Mitra et Varuṇa arrosent au moyen de ghṛtas, de libations, notre gavyûti, notre (liqueur) qui jouit de la libation (la libation elle-même dédoublée en quelque sorte et considérée comme se nourrissant de sa propre substance). »

Ici comme partout la gavyûti est évidemment l'offrande du sacrificateur qui demande à Mitra et Varuṇa, c'est-à-dire aux éléments du sacrifice personnifiés et dont l'un

est la libation (ne l'oublions pas) d'arroser de libations leur propre libation, autrement dit de s'unir à celle-ci et de produire l'œuvre sacrée.

Rapprocher d'ailleurs le passage cité plus haut, IX, 85, 8 qui exprime la même idée sous une forme moins subtile : en somme Mitra et Varuṇa sont invités à arroser la libation comme Soma pavamâna, dans ce dernier passage, est convié à couler vers elle. Entendre avec Grassmann qu'il s'agit d'arroser les prairies de ghṛta est une interprétation qui ne supporte pas l'examen, non pas seulement à cause de l'absurdité de l'idée, mais surtout en raison des épithètes que la gavyûti reçoit en pareil cas. La même idée est exprimée à peu près dans les mêmes termes aux vers III, 62, 16; VII, 62, 5; VIII, 5, 6.

Dans ce dernier la gavyûti est dite bienfaisante, propice (*avitârinîm*) et bonne penseuse (*sumedhâm*), c'est-à-dire crépitante; de plus elle est destinée au sudeva (*sudevâya*) c'est-à-dire au bien brillant (à Agni) ; autant de circonstances qui excluent l'idée de pâturage et qui conviennent exclusivement à celle de libation ou d'offrande (1).

Nous pouvons revenir maintenant à notre texte dont le sens très certain d'après tout ce qui vient d'être vu, sera : « O Mitra et Varuṇa, arrosez-nous (c'est-à-dire notre gavyûti, nos libations) avec le lait du ciel, c'est-à-dire avec vos libations à vous. En un mot, faites que notre offrande s'unisse aux éléments du sacrifice que vous représentez, c'est-à-dire que le sacrifice même ait lieu.

On peut continuer, je le reconnais, de préférer à cette

(1) Il me serait facile de démontrer que la *gaoyaoiti* des textes zends doit s'expliquer comme la gavyûti védique.

interprétation qui est à la fois comparative, étymologique et analytique, ou si l'on veut scientifique et raisonnée, celle qui s'offre à première vue, que les Hindous d'ailleurs nous ont transmise et qui est à la fois, par conséquent, traditionnelle et empirique ; mais on ne doit pas se dissimuler qu'avec cette méthode on reste pris au piège que nous a tendu la rhétorique enfantine et pourtant captieuse des poètes védiques et que nous continuons par là sans nous en douter la mythologie à laquelle leurs jeux de mots et de style ont donné le branle.

PAUL REGNAUD.

UN FAUX PRINCIPE DE LINGUISTIQUE

INSUFFISAMMENT AMENDÉ

A l'apparition de la grammaire grecque de M. Brugmann, publiée en 1890 (2e édition) dans le *Handbuch der klassischen Altertums-Wissenschaft* de M. Iwan von Müller, les lecteurs attentifs avaient été très frappés de ce fait que l'auteur, tout en maintenant le principe du caractère absolu des lois phonétiques, admettait une longue série d'exceptions qui infirmaient dans le détail ce qu'il venait d'affirmer en bloc. En réalité, ces fameuses lois, dont le caractère propre est de ne pas comporter d'anomalies, en laissaient exister, de l'aveu même de leur inventeur, jusqu'à neuf catégories différentes qui ouvraient la porte au large à toutes les concessions que les contradicteurs de M. Brugmann pouvaient désirer. Un principe dont l'application échappe à ce point aux conditions de son énoncé n'est plus un principe, et tous ceux que le parti pris n'enchaînait pas le comprirent ainsi. La logique, d'ailleurs, ne perd jamais ses droits auprès des bons esprits, et c'est sans surprise que nous voyons les conséquences de la contradiction flagrante qu'impliquaient les déclarations du maître agir enfin sur l'un de ses plus zélés disciples.

J'ai en vue M. V. Henry et la nouvelle manière dont il présente la question de « la constance des lois phoné-

tiques » dans son *Précis et grammaire comparée de l'anglais et de l'allemand* (1893).

Après avoir posé en fait « qu'un *individu* ainsi conformé qu'il ne puisse articuler purement le son initial *fl* et qu'il le remplace par quelque chose comme *fy*, ne pourra pas plus l'articuler dans un mot que dans un autre », et avoir ajouté « c'est ce qu'on exprime en disant que dans une langue idéalement pure *les lois phonétiques sont constantes*, c'est-à-dire qu'un même phonème dans une même situation ne saurait en évoluant aboutir à deux phonèmes différents », il continue en ces termes : « Mais nous l'avons vu par l'exemple de l'anglais et de l'allemand, il n'y a point de langue pure, il n'en est pas qui ne procède de quelque mélange plus ou moins complexe... Si donc, en principe, il ne se peut pas que les lois phonétiques ne soient pas constantes, en fait cette constance théorique n'est rigoureusement observable dans aucun langage, *parce qu'un langage collectif n'est et ne saurait être qu'un agrégat capricieux de langages* INDIVIDUELS. »

Me serait-il permis de rappeler maintenant que la théorie ainsi comprise est exactement celle que j'ai soutenue à différentes reprises contre l'école dont M. Brugmann est le principal inspirateur? Les citations suivantes en feront foi :

« Les lois phonétiques ne peuvent avoir d'effets absolus que pour *l'individu et tout individu peut avoir les siennes*. De là, — comme l'ensemble d'une langue est d'origine sociale et non individuelle, c'est-à-dire que le développement d'une langue représente les effets nécessairement différents des lois phonétiques auxquelles ont été soumis différents individus, — la certitude que toute langue primi-

tive contient des variantes phonétiques nombreuses, et l'impossibilité d'attribuer aucune valeur générale et pratique au principe que les lois phonétiques ne souffrent pas d'exceptions, appliqué à l'ensemble de l'évolution du langage (1) ».

« Toute langue n'est-elle pas le résultat du syncrétisme d'un certain nombre de dialectes etc.? (2) ».

« Les lois phonétiques ne sont générales qu'en ce sens qu'elles suivent une pente commune qui tend à l'adoucissement des sons; dans le détail, elles se manifestent *individuellement*, d'une manière indépendante, et chaque homme peut avoir les siennes; d'où la possibilité d'un nombre indéfini de variantes phonétiques au sein d'un même dialecte (3) ».

« Pour quiconque observe les faits et raisonne sans parti pris, il ne saurait y avoir d'absolues que les lois phonétiques *individuelles* (4) ».

Ces rapprochements, ce me semble, sont on ne peut plus concluants et ne permettent pas de douter qu'en principe du moins, nous voilà tout à fait d'accord, M. Henry et moi.

En matière d'application, on ne saurait encore en dire autant. M. Henry, en effet, ajoute à la suite du passage cité plus haut les lignes suivantes que ce passage ne semblait guère annoncer : « Le principe de la constance des lois phonétiques est donc avant tout *affaire de méthode*; il exclut

(1) *Essais de linguistique évolutionniste*, p. 382, note 1 (1886).

(2) *Les lois phonétiques sont-elles absolues au sens où l'entendent les néo-grammairiens? Non*, p. 3 (1887).

(3) *Origine et philosophie du langage*, p. 187, n. 1 (1888).

(4) *Revue philosophique*, t. 27 p. 269 (1889).

les écarts de l'imagination, les rapprochements spécieux et arbitraires, hâtifs et superficiels ; c'est un garde-fou et non un axiome. Sainement appliqué, il se réduit à ceci : grouper et classer les faits semblables, qui, en tout état de cause, l'emportent de beaucoup sur les faits divergents ; et, ce résultat une fois acquis, s'efforcer de son mieux de concilier ou d'expliquer les divergences. »

Je déclare ne pas comprendre comment un principe qui n'en est pas un (on le reconnaît) peut servir de base à une bonne méthode ; et comment on pourrait se croire autorisé par la logique à s'en servir de préférence à tout autre pour établir une classification des faits du langage et distinguer ceux qui sont purs, réguliers, légitimes, de ceux qui ne le sont pas, étant donnée l'admission simultanée de la thèse contraire entendue comme il convient, à savoir que différents auteurs *individuels* ont pu produire phonétiquement les uns et les autres. Si les sons *fl* et *fy*, pour reprendre les exemples de M. Henry, proviennent tous les deux de l'évolution phonétique, l'application préalable du prétendu principe dont il s'agit aura pour conséquence nécessaire, ou je ne vois plus son rôle, l'introduction de l'un à l'exclusion de l'autre dans la série évolutive ou légitime, et l'on sera amené par là à attribuer à l'exclu une origine extra-phonétique qui n'est pas la sienne, c'est-à-dire à commettre une erreur. Or, n'est-ce pas se payer de mots que d'accorder en pareil cas au susdit principe la vertu d'un garde-fou, alors qu'il n'est en réalité que le pire des traquenards ?

L'évidence est indiscutable, mais les conséquences qui en découlent se heurtent dans la pratique à un très grand obstacle. L'abandon réel (et non seulement verbal) de la

formule de la constance des lois phonétiques dans ce qu'elle a d'erroné, c'est-à-dire dans la confusion de ses effets individuels qui sont véritables avec de prétendus effets généraux qui sont imaginaires, entraîne la chute de tout l'édifice de la nouvelle grammaire et l'adoption de l'idée de la fécondité de l'évolution phonétique sur laquelle repose ma théorie de l'origine et du développement du langage. Pareille *conversion*, il faut le reconnaître, est chose difficile ; mais à quoi serviraient les démonstrations scientifiques, sinon à conquérir l'adhésion des savants de bonne foi ? Aussi et puisque la position, comme nous venons de le voir, est logiquement intenable, j'ose espérer malgré tout que M. Henry, se mettant d'accord avec lui-même, ne s'y tiendra pas.

PAUL REGNAUD.

BIBLIOGRAPHIE

The earliest translation of the old testament into the basque language (a fragment). Oxford, Clarendon Press, 1894, pet. in-4° de xxvij p., 131 fts. et pages 133 à 163 ; un *fac-simile.*

Il y avait à Saint-Jean-de-Luz et Ciboure, son faubourg ou son annexe, au XVIIe siècle, une famille nombreuse, comme la plupart de celles du pays basque, qui portait le nom de « d'Urte » ; ce nom, d'origine topographique comme tous les noms de famille basques, indique que la maison patrimoniale primitive était située dans un endroit où les eaux abondaient (*ur* « eau ») ; et les variantes *ourthe*, *ourte*, *urte*, font voir que cette famille était originaire des provinces espagnoles du Guipuzcoa ou de la Biscayé. Un charpentier, Jean d'Urte, avait eu beaucoup d'enfants, dont l'un, Pierre, élevé et adopté pour ainsi dire par Pierre Canonnier, le mari de sa tante Marie d'Urte, devint prêtre. Pierre Canonnier, probablement étranger au pays, était marin, capitaine de navires ; il avait été le parrain de Pierre d'Urte et avait sans doute fait les frais de son éducation. Quoi qu'il en soit, ce que nous savons d'une façon certaine, c'est que Pierre d'Urte, prêtre catholique, se fit pasteur protestant, passa en Angleterre où il recevait en 1708 un secours de 15 livres ; il était

alors marié et père d'un enfant. En 1715, il fournissait à D. Wilkins un *pater* en basque pour la collection qui porte le nom de Chamberlaine. Il a laissé, en manuscrits, une grammaire basque, un commencement de dictionnaire basque et latin et une traduction de la *Genèse* et des vingt et un premiers chapitres de l'*Exode*. Ces mss., longtemps confondus avec des documents celtiques, après avoir éprouvé on ne sait quelles aventures, font partie aujourd'hui de la Bibliothèque des comtes de Macclesfield, à Shirburn, non loin d'Oxford. C'est là qu'ils furent découverts ou retrouvés en 1884 par M. John Rhys. M. Llewelyn Thomas a été autorisé, l'an dernier, à prendre copie du fragment de la traduction de la *Bible* et il la publie aujourd'hui dans les *Anecdota oxoniensia* (série moderne, tome X).

Cette publication est faite avec un soin extrême ; le manuscrit est reproduit aussi exactement que possible, d'une manière figurative, si j'ose m'exprimer ainsi. Le savant éditeur y a joint une préface éminemment instructive et deux appendices (vocabulaire des formes verbales et bibliographie protestante du basque) dues à la collaboration de deux basquisants contemporains.

Le livre est fort intéressant ; la traduction est faite simplement, exactement, sans prétention, sur la version française réformée qui était courante il y a deux siècles. Quelques *lapsus*, quelques lacunes faciles à combler, quelques étourderies, montrent que le travail de P. d'Urte n'était encore qu'un brouillon, qu'un premier jet. C'est un spécimen très fidèle du parler de S. Jean-de-Luz qui offre avec celui d'aujourd'hui un petit nombre de curieuses différences.

En somme, cette publication, purement scientifique, fait grand honneur à M. Thomas et aux délégués de la Clarendon Press.

JULIEN VINSON.

Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau. Pau, L. Ribaut, 1893, 3me et 4me livraisons du tome XXII de la IIe série.

La 3me livraison du volume de 1893 est tout entière occupée par un travail fort intéressant de M. Ed. Ducéré, notre collaborateur, sur *Les pêcheurs basques à Terre-Neuve* (p. 231 à 351) ; la 4me contient un rapport de M. Barthéty sur *La mosaïque gallo-romaine de Lalonquette* (canton de Thèze, Basses-Pyrénées) avec une planche ; une *Notice* de M. L. Soulice *Sur la Bibliothèque du château de Pau* ; puis viennent les procès-verbaux des séances, la liste des membres, etc.

J. V.

Actes de la Société philologique (organe de l'Œuvre de Saint-Jérôme), *Paris*, t. XXII, 1892, 397 p., et t. XXIII, 1893 et 1894 (viij)-425 p. in-8°.

L'Œuvre de Saint-Jérôme « a pour objectif », dit son programme, « de venir en aide aux missions pauvres. Elle

recueille et publie les Vocabulaires et les Grammaires rédigées dans les idiômes (*sic*) de leurs néophytes par les prédicateurs de l'Évangile. Le but poursuivi par elle est donc à la fois scientifique et religieux. » Il s'agit uniquement des missions et des missionnaires catholiques.

On ne saurait évidemment qu'encourager une pareille Œuvre ; mais il faut exprimer le désir que les prêtres, chargés de ces missions, ne s'aventurent pas à faire des grammaires sans une préparation spéciale. Il ne suffit pas d'avoir appris le latin au séminaire, car une grammaire calquée sur les livres de Lhomond, Noël et Chapsal, et *tutti quanti*, ne peut être que très insuffisante à tous les points de vue. Quant aux vocabulaires, le meilleur ne vaut rien ; des mots isolés ne sont d'aucune utilité. Ce qu'il faut recueillir, ce sont ou des récits originaux et spontanés, ou des phrases traduites, mais choisies de façon à montrer les diverses formes grammaticales.

Le tome XXII des *Actes* comprend : 1° *Ethnographical notes dictated by* (African) *natives* (sans nom d'auteur) ; 2° *Arte y vocabulario en lengua mame*, por el padre Reinoso ; 3° *Verbi* (vasconici) *licarragani dictionariolum topotheticum*, par M. E.-S. Dodgson ; 4° *Fragment d'un dictionnaire étymologique grec*, par M. l'abbé Bargès ; 5° *Manuel de chants religieux* de la mission du Bénin.

Le tome XXIII est occupé tout entier par un grand travail de M. H. de Charencey sur *Le Folklore dans les deux mondes*. Nous y reviendrons avec toute l'attention qu'il mérite.

J. V.

VARIA

UN ACCIDENT, UNE CHANSON ET UN PROCÈS A BAYONNE AU MILIEU DU XVIIIe SIÈCLE.

Beaucoup de nos contemporains qui se piquent de littérature ne connaissent pas pourtant les deux sonnets de *Job* et d'*Uranie* qui « divisèrent la cour et la ville » à la fin du XVIIe siècle. Notre goût moderne ne s'accommode guère de ces subtilités, et je crois que, tout en ne trouvant l'un et l'autre sonnets ni parfaits ni excellents, nous donnerions la préférence à celui de Benserade, moins pur de forme, mais supérieur de sentiment. Quoi qu'il en soit, en recherchant celui de Voiture, il y a quelques jours, j'ai rencontré, dans les œuvres poétiques de son auteur, une pièce qui me servira tout à la fois d'introduction, de précédent et d'excuse pour le sujet que je me propose de traiter ci-après : il y est question d'une « dame dont la jupe fut retroussée en versant dans un carosse à la campagne ». Un pareil accident avait naguère pour le beau sexe de graves inconvénients ; il n'en est plus de même aujourd'hui grâce à la crinoline, heureusement défunte du reste, mais qui généralisa l'usage dans le costume féminin d'un vêtement intime, imité de celui qui était la caractéristique exclusive du sexe fort. On trouvera peut-être de pareils détails, *tales nugas*, indignes de l'attention d'un

écrivain ; on trouvera peut-être bien léger le sujet de cet article : je m'en excuserais au besoin en disant comme le vieux poète : *lasciva est nobis pagina, vita proba est !*

Voiture, qui était un poète de salon et de bonne compagnie, n'a pas craint de traiter, fort galamment du reste, un sujet aussi délicat. Ses stances ne nous paraîtraient peut-être plus aujourd'hui du goût le plus raffiné et nous trouverions un peu hardie la pointe initiale :

Philis, je suis dessous vos lois
Et sans remède à cette fois...
Vous m'avez pris par le derrière :
N'est-ce pas une trahison ?
Je m'estois gardé de vos yeux,
Et ce visage gracieux
Qui peut faire paslir le notre
Contre moy n'ayant point d'appas,
Vous m'en avez fait voir un autre
De quoy je ne me gardais pas.

Suit la description très fleurie de cet « autre visage » envié et admiré de Flore, de Zéphire, des Sylvains, de la Rose, du Soleil qui pourtant n'osa fuir, car

Ayant vu votre derrière
Il n'osa pas montrer le sien,

et même de Narcisse, qui

..... alors convaincu,
Oublia l'amour de soy-mesme
Pour se mirer en votre cu.

Le mot y est et en toutes lettres ! aussitôt après le poète invoque les dieux qui

Assis là-haut sur les estoiles
Ont un moins beau siège que vous.

L'aventure, à laquelle Voiture fait allusion, n'est évidemment pas celle qui est racontée par Loret (*Muze historique*, lettre 35e, samedi 3 septembre 1651) :

L'autre jour une demoiselle,
jeune, aimable, charmante et belle,
non sans se faire un peu de mal,
en chassant tomba de cheval,
et Zéphir, la prenant pour Flore,
hors-mis qu'elle est plus fraîche encore,
lui souleva, quand elle chût,
chemise et cotillon. Mais chut !
je suis si simple et si modeste
que j'ai peine à dire le reste.
On ne vit qu'un beau cul, pourtant,
admirablement éclatant,
et dont la blancheur sans pareille
des autres culs est la merveille,
cul royal et des plus polis,
puisqu'il est tout semé de lis ;
cul qui, cette fois, sans obstacle,
fit voir un prodige ou miracle :
car c'est la pure vérité
que, par un des chauds jours d'esté,
quand il fit ce plaizant parterre,
on vit de la nége par terre.
Plusieurs se trouvant vis-à-vis
de cet objet furent ravis,
le nommant, en cette avanture,
un chef-d'œuvre de la nature ;
et mesme un auteur incertain
composa ce joli huitain :

Trézor caché, beauté jumelle,
brillant séjour de l'en-bon-point,
ta splendeur a paru si belle
et mit ta gloire à si haut point
qu'il faut qu'incessamment l'on prône,
o cul qui les dieux charmeret,
que, si tu n'es digne du trône,
tu l'es au moins du tabouret.

Je ne serai pas plus pudibond que Loret et Voiture et je livre *textuellement* à l'impression la chanson suivante que j'ai copiée dans les archives municipales de Bayonne (FF. 228) sur une feuille de papier visée, cotée, paraphée *ne varietur* par un digne magistrat :

I

Muse dont mon âme est saisie,
Soutiens l'effort audacieux
De mon espoir ambitieux,
Descends, céleste poésie :
Accorde-moi de doux accents
Pour chanter un cu des plus blancs.

II

Jeune, sans esprit, sans lumière,
Mon pas est un peu trop hardy,
En voulant chanter aujourd'hui,
Le beau fessier d'une bouchère ;
Mais, quoiqu'il en puisse arriver,
Je fais gloire de le chanter.

III

Dans un bien de M. Barrière,
Accompagnés d'un tambourin,
Les thonneliers (*sic*), amis du vin,
Y faisoient pour saint Marc leur chère,

Où Bacchus joint avec l'amour
Jouaient leur rolle tour à tour.

IV

Hors la porte de Mousserole,
Se fit ce divertissement;
Et c'est là qu'un objet charmant
Y sçut faire la cabriole
Avec tant de subtilité
Que tout le monde en fut charmé.

V

C'est d'une bouchère accomplie
Que je vous désire parler
Et qui dans l'espoir de briller
Abandonnait sa boucherie,
Ne croyant pas qu'elle y eût dû
Montrer confusément son cû.

VI

Un commis d'assez bonne mine
Escortait cet objet charmant,
Mais, marchant précipitamment
En descendant une colline,
Se trouvèrent sy malheureux
Qu'ils roulèrent en bas tout deux.

VII

Un cu quy ne fait point grimace
Parut pour lors en satin blanc
Plus beau qu'aucun cu de flamand;
Ce cu, qui valait une face,
Accompagné d'un beau jarret,
Parut à tous un cu parfait.

VIII

Si du temps dé la belle Hélène,
Qu'on disputait sur sa beauté,
Un si beau cu se fut montré
Pâris aurait brisé sa chaine...
Par ma foy ! l'on n'a jamais veu
Rien de sy charmant que ce cû !

IX

Quoique cette belle bouchère
Eut pensé se tordre le cou,
J'en ay, ma foy, ry comme un fou,
Lorsqu'elle montra son derrière...
Mais, j'aurais fait l'extravagant
Si elle eût montré son devant.

X

Autrefois pour une cracade,
Ou pour faire un bon déjeuner,
Je ne sçavais me régaler
Qu'en mangeant une carbonade :
Mais depuis qu'elle a fait ce saut,
Je suis porté pour son gigot.

Ces vers ne sont évidemment pas de première force, mais ils ne sont pas absolument sans talent et sans mérite. Disons à quelle occasion ils furent composés. Il y avait à Bayonne, au milieu du dernier siècle, une fort belle personne, une jeune fille qui venait d'atteindre sa vingt-cinquième année, âge périlleux et redouté. Elle exerçait la profession modeste de bouchère et demeurait au port de Castets. Marie Danglade, ainsi s'appelait notre héroïne,

s'était fait une telle réputation de vanité et d'orgueil, que ses contemporains ne l'aimaient guère, et que ses contemporaines la détestaient cordialement. Elle avait reçu, vraisemblablement à cause de ce que l'on appellerait aujourd'hui « ses embarras » le surnom de « la César ». C'était néanmoins l'une des clientes les plus assidues et sans doute les plus fêtées des bals populaires. Ces bals ne devaient guère différer de ceux du Bayonne d'aujourd'hui; je veux dire qu'il y en avait de plusieurs genres ayant chacun leurs habitués ordinaires et que ceux où se rendait la César, fréquentés par des ouvriers, des commis, des filles de magasin ou de boutique, n'avaient rien qui ressemblât aux bals publics de nos grandes villes.

Le 25 avril 1752, jour de la Saint-Marc, fête des tonneliers, un bal de jour fut organisé dans la maison appelée encore aujourd'hui *Glain*, au delà de la porte de Mousserolles. Vers les deux ou trois heures de l'après-midi, des groupes nombreux allaient déjà sur la route, et parmi eux venait la belle « César » escortée ou du moins suivie d'un jeune commis endimanché. Garçons et filles devisaient joyeusement. La présence de la dédaigneuse bouchère excitait probablement leur verve, et leur inspirait maintes épigrammes soulignées par de grands éclats de rire. Elle, impassible et fière, *incessu patuit dea*, marchait inattentive, comme le dieu de Lelranc de Pompignan. Mais hélas ! la roche tarpéienne est près du Capitole : le destin réservait à l'orgueilleuse une cruelle mésaventure. Au moment où elle s'y attendait le moins, par nous ne savons trop quel accident, Marie Danglade fut heurtée et, avec le jeune homme qui l'accompagnait, tomba sur la route. La chute fut, paraît-il, malheureuse ; comme nous l'avons dit

plus haut, la toilette des femmes ne comportait point alors certains accessoires protecteurs de leur pudeur secrète, et le moindre faux-pas pouvait devenir le révélateur le plus indiscret. Marie Danglade fut vite debout, toute rouge de honte et de dépit : dans les groupes qui venaient derrière elle, on faisait à l'envie des gorges chaudes sur la catastrophe dont elle venait d'être victime, on lui adressait les compliments les plus extravagants sur ses beautés cachées un moment entrevues. Elle prit le parti, à coup sûr le plus sage, de rentrer chez elle pour y cacher sa confusion et sa colère.

Mais l'occasion était trop belle ; les soupirants éconduits n'eurent garde de la négliger. Peu de jours après, plusieurs pièces de vers, plusieurs chansons racontant la pénible aventure circulaient en ville, copiées à la hâte et colportées çà et là, avec empressement, par des mains malignes.

L'une de ces chansons surtout paraît avoir eu un grand succès ; c'est elle que nous avons reproduite ci-dessus. Notre belle bouchère eut le tort de s'en fâcher. Elle se plaignit même à la municipalité ; mandé devant le magistrat communal, l'auteur de la chanson la plus en vogue reçut la défense formelle de faire circuler et de faire chanter son œuvre. Etait-ce vraiment possible, et n'y avait-il pas là plutôt de quoi surexciter la malignité publique ? Le résultat était inévitable : tous les soirs, une troupe de jeunes cavaliers vinrent chanter sous les fenêtres de l'offensée les strophes impertinentes.

Le 16 juin 1752, Marie Danglade prit un parti héroïque. Elle déposa à l'hôtel de ville une plainte écrite contre un nommé Pierre Lesca. Elle arguait notamment d'une

manifestation faite devant sa porte le mercredi 14 juin, l'avant-veille.

Cette pétition fut suivie d'une information qui dura trois jours, les 16, 17 et 18 juin, et fut dirigée par « M. Martin Castera, échevin, commissaire en cette partie, député ». Neuf témoins comparurent devant lui : 1° Marie-Marthe Toussaint, 22 ans, fille d'un entreposeur de boucherie, demeurant rue des Basques ; 2° Louise Crépin, fille du directeur du bureau des carosses, 22 ans, port de Castets ; 3° Dominique Castex fils, 20 ans, perruquier, rue de l'Argenterie ; 4° Jean Laxague, 39 ans, négociant, rue des Tanneries ; 5° Jean Destilles, 22 ans, commis de M. Van-Oosterom-Dubec, rue du Bourgneuf ; 6° Jean-Baptiste Créau, commis de M. Bollu, 25 ans, rue du Bourgneuf ; 7° Catherine Lacaze, femme Laborde, 30 ans, perruquière, rue Orbe ; 8° Dominica de Héguy, femme de Ferret, tailleur, 50 ans, au port de Castets, et 9° Marie Bénédit, femme de chambre, 25 ans, au port de Castets. Cette information révéla que depuis plusieurs mois, presque tous les soirs, vers les neuf heures et demie, des jeunes gens passaient sous les fenêtres de la belle bouchère en criant : « Adieu, carbonade ! carbonade ! » par allusion au dernier couplet de la chanson prohibée. D'autres fois, il s'engageait entre eux des dialogues dans le genre de celui-ci : « Enfant ! as-tu soupé ? qu'as-tu mangé ? — J'ai mangé de la carbonade ! » Il y avait même eu, un certain soir, une assez vive altercation entre les mauvais plaisants et la mère de la plaignante, demanderesse en « crime d'injure et de libelle diffamatoire ».

L'interrogatoire du prévenu eut lieu le 28 juin ; il déclara se nommer Pierre Lesca, tonnelier, âgé de 21 ans,

demeurant rue Pontriques. Ce document ne nous apprend rien de bien intéressant. Impatiente de vengeance, la demanderesse, au vu de cet interrogatoire, adressa, le 10 juillet, une nouvelle pétition qui ne tient pas moins de dix grandes pages. Le style en est assez drôle ; c'est un curieux spécimen du savoir-faire des procureurs, sergents et autres gens de justice du temps. On y lit par exemple, au cours d'une réfutation détaillée des réponses du défenseur dans son interrogatoire, des passages comme le suivant : « C'est encore inutilement qu'il annonce ces vers comme un pur badinage ; on ne badine point dans ce goût ; les deux derniers vers de la troisième strophe sont trop *malins* pour les regarder comme badinage, *où Bacchus joint avec l'amour jouaient leur rôle tour à tour*, et dans la quatrième, *c'est là qu'un objet charmant* ; en rassemblant ces mots, et entrant dans le sens de l'auteur, n'a-t-il pas fait entendre que la sup. était subordonnée à ce dieu et à cette déesse, et quelle profitait des faveurs de l'un et de l'autre? N'est-ce pas un véritable libelle diffamatoire contre la réputation d'une jeune fille irréprochable? La partie adverse l'a si bien reconnu qu'il avoue que tout ce qu'on peut lui faire est de le mettre en prison ; il se reconnaît donc criminel. La vive peinture qu'il fait encore du jarret et du derrière devient un *tableau flétrissant* et déshonorant, et le mot de *carbonade* employé dans la dernière strophe est le terme favori dont il se servait lorsqu'il passait sous les fenêtres de la sup., à dessein de l'injurier ».

La conclusion de cette pièce remarquable est vraiment digne de l'exorde. La culpabilité de Lesca est indiscutable, y est-il dit ; or « la loi unique du code de *famosis libellis* prononce une peine capitale contre les autheurs des libelles

diffamatoires. C'est aussi le sentiment de Julius Clarus, question 68, et l'esprit de l'ordonnance de Moulins dans l'art. 77 ». Le pétitionnaire invoque ensuite l'exemple d'Armand Bertavin, condamné comme calomniateur « par l'arrêt célèbre du 5 février 1734 », à une réparation dans l'audience, « les plaids tenants et à genoux, les fers aux pieds ; au bannissement de trois ans et autres peines ». Pauvre Lesca ! « Il faut en effet », continue le mémoire de la demanderesse, « considérer l'auteur du libelle diffamatoire répandu dans le public comme un homme qui ravit la réputation à une personne dans l'esprit du public. Cette vie civile, vie de l'honneur, est plus précieuse que la vie naturelle et quand elle est une fois ravie, même par la calomnie, on ne saurait jamais y ressusciter entièrement. Cette injure dure éternellement parce qu'elle subsiste dans un écrit qui se renouvelle à chaque instant et par cette propagation l'injure s'immortalise. Celle qui a été faite à la sup. deviendra immortelle et elle a déjà fait tant de progrès que les enfants qui savent à peine parler s'avisent aussy de chanter les sud. chansons ».

Le 17 juillet, nouvelle demande adressée par l'irascible bouchère à « MM. les Maires, Échevins et Conseil de la ville de Bayonne » ayant pour but d'ajourner Pierre Lesca le lendemain 18 juillet pour « la prochaine diète ». Dans cette pièce, l'accident de la Saint-Marc est expliqué de la façon suivante :

« La suppliante descendant une petite monticule qu'on trouve avant d'arriver à l'héritage de Glain, avec nombre de ses amis, un jeune homme qui était pressé d'y arriver s'étant mis à courir heurta légèrement la sup. qui ne s'y attendait pas, en sorte que la secousse qu'elle reçeut luy fit

uniquement plier son genouil et l'obligea à se soutenir d'une main qu'elle posa à terre ; mais quelque pénétrante que soit la vue de la p. adv. qui était en haut de cette monticule, il ne peut la satisfaire puisque rien ne parut et qu'il étoit hors de portée de rien voir quand même on luy en aurait donné occasion ; d'où il faut conclure que c'est uniquement pour le plaisir d'en imposer qu'il dit avoir vu ce qui ne pouvait pas paroître et qu'il s'est donné une licence effrenée lorsqu'il a exposé dans ses infâmes vers que la sup. et celuy qui l'escortoit *roulèrent en bas tous deux* ». Et l'on invoque la loi *si quis famosum libellum*, etc. ; *si vero non*, etc. »

Déjà le 10 juillet, Lesca avait répondu à l'assignation de la chansonnée ; il dit que sa chanson est seulement « un écrit, qui loin de porter la plus légère atteinte à l'honneur, ne renferme que des témoignages flatteurs, des impressions que sont capables de faire sur les esprits les plus en garde les beautés qu'un heureux hasard nous découvre... Cette fille, douée des dons de la nature et de ces grâces qui auraient peut-être encore plus de mérite sy elle n'en connaissait tout le prix, a toujours recherché avec empressement toutes les occasions pour les faire briller. Il s'en présenta une à la fête de Saint-Marc, dernier jour auquel la communauté des tonneliers donna un bal à l'héritage de Glain où le sup. se trouva comme membre de la communauté. Elle la mit à profit, elle partit pour se rendre au bal escortée par un jeune homme de la ville, mais son empressement à vouloir y arriver trop vite luy fit faire une chute qui dévoila des attraits dont le sup. de même que les autres spectateurs fut ravis d'admiration. Frappé d'une aussy agréable vision, le sup. se sentit tout d'un coup

animé par une verve dont il n'avait jamais été agité. Il se retira chez lui et il brocha la nuit même de cet événement un petit ouvrage en vers ou pour mieux dire en prose rimée qui contient dix strophes ou stances de six vers chaque et qui commence par ces mots :

Muse, dont mon âme est saisie.

Il n'y a rien dans ces vers qui porte la plus légère atteinte à la réputation et qui puisse blesser l'honneur de cette bouchère dont l'état, bien loin d'exciter la sensibilité d'une délicatesse déplacée, auroit dû lui inspirer plus de retenue et de modération ; où est donc icy le crime? Il y en a d'autres, si ce en est un, que d'avoir prodigué des éloges à gens qui ne sçavent pas en connoitre le mérite : *margaritas ante porcos.* »

Dans une autre requête, du 21 juillet, le défenseur essaye encore de prouver l'innocence de sa chanson :

« La description faite à la fin de la troisième strophe ne regarde que le lieu et les gens qui y étaient avant l'arrivée de la César. Comment donc a-t-elle pu prendre cette peinture, qui d'ailleurs dans la vérité n'a rien de répréhensible, pour son compte ? Mais si le terme offensant de *carbonade* dont le suppliant s'est servi pour exprimer le goût qu'il avait pour cette pièce de bœuf porte sur l'honneur de cette bouchère, il faut en vérité convenir que sa réputation tient à bien peu de chose, puisque des expressions aussi innocentes sont capables de la ternir. »

Mais *in cauda venenum ;* en terminant Lesca fait allusion à une certain partie de bain organisée par la demanderesse au Boucau pour la Saint-Pierre (29 juin) avec son amie

inséparable Manette Dubourg, où survint, à cause de ces dames, une rixe acharnée entre deux jeunes gens qui les accompagnaient.

Marie Danglade, ne pouvait rester sous le coup de cette insinuation ; elle répondit, le 24 juillet, que la partie du Boucau n'était que l'exécution d'une ordonnance de médecin, qu'elle y était allée accompagnée seulement de son oncle, qu'à cause du monde elle n'avait fait que tremper dans l'eau ses mains et ses pieds, etc.

A quoi Lesca répond le 7 août que la rixe entre les deux jeunes gens et la présence des deux femmes sont des choses absolument certaines. Au surplus, ajoute-t-il : « l'oncle dont elle prétend qu'elle était escortée est un phantôme, le seul tillollier nommé Manobre conduisait la barque avec les deux jeunes gens qu'on a désignés. Ce n'est pas du secours de pareils ministres d'Hippocrate qu'on se sert lorsqu'on veut prendre des remèdes. »

Comme nous l'avons dit, la chanson de Lesca n'était pas la seule qui circulât en ville et dont se plaignît la cruelle bouchère ; le dossier que nous avons dépouillé en contient deux autres commençant par ces mots : *à vous autres commis* et *raçamblons-nous*, *voisin* (sic), toutes deux paraphées comme celle que nous publions « Béhic, maire » et « P. Lesca » *ne varietur*. Ces deux pièces sont absolument médiocres ; une information spéciale faite le 26 juillet ne paraît point attribuer à Lesca la paternité de ces deux pièces qu'il déniait énergiquement : ces vers étaient à coup sûr indignes de lui. Le 4 août 1752, la demanderesse persiste dans ses conclusions précédentes. Sur les réquisitions de M. Dutart, procureur du roi, la sentence suivante fut rendue le 14 août :

« Entre, etc ;

« Vu, etc (toutes les pièces) ;

« Nous, Maire, Échevins et Conseillers de la ville de Bayonne, Conseillers du Roi, juges criminels et lieutenans généraux de police, Seigneurs haut-justiciers de Saint-Étienne d'Arribe-Labourt ;

« Sans avoir égard au règlement extraordinaire requis par lad. Danglade et néanmoins en la déclarant demanderesse en crime de calomnie et de libelle diffamatoire, et sans nous arrêter à chose dite ou alléguée par led. Lesca ;

« Avons condamné et condamnons ce dernier à payer à lad. Danglade la somme de *trente* livres pour lui tenir lieu de tous dommages et intérêts, le condamnons en outre aux dépens que nous avons liquidés au vu des pièces à la somme de *quarante-sept* livres *quatre* sous *six* deniers.

« Au surplus, joignant à lad. instance, celle intentée depuis par lad. Danglade,

« Avons mis les parties hors de cause et de procès, les dépens faits à cet égard demeurant composés ».

Cette sentence, dans notre humble opinion bien sévère, fut-elle exécutée dans toute sa rigueur ? rendit-elle le calme à l'intolérante bouchère et rétablit-elle la paix parmi la belle jeunesse bayonnaise en effervescense ? Nous l'ignorons, mais il nous a paru intéressant de rappeler cet épisode caractéristique des mœurs du temps. Nous aurions désiré savoir ce que devinrent les héros de cette querelle épique ; mais c'est en vain que nous avons interrogé les archives pourtant si complètes de Bayonne. Les registres de l'état civil fort mal tenus, comme partout du reste, par les curés des diverses paroisses, n'ont pu rien nous révéler

non plus. Nous en sommes réduits à nos seules hypothèses : il ne nous déplairait pas par exemple de supposer que cette inimitié prolongée s'est terminée par un bon et heureux mariage. Ce ne serait point le premier exemple de revirement dans les sentiments féminins : les extrêmes se touchent souvent, dit-on, et l'amitié succède fréquemment à la haine, comme le beau temps à la tempête. A tout prendre, cette conclusion n'aurait-elle pas été la meilleure ? On aimerait à se figurer Lesca adressant à sa fiancée, la belle bouchère, des excuses poétiques :

Quem criminosis namque voles modum
Pones iambis, sive flamma,
Sive mari libet Hadriano.

J. V.

EN VENTE CHEZ J. MAISONNEUVE

BIBLIOTHÈQUE ORIENTALE

TOME I

Rig-Véda ou *Livre des Hymnes,* traduit du sanscrit par A. LANGLOIS. *Deuxième édition,* avec un Index analytique, par Ph. Éd. FOUCAUX. 620 pages..... 20 fr.

TOME II

HYMNES SANSCRITS, PERSANS, ÉGYPTIENS, ASSYRIENS ET CHINOIS. — **Le Chi-King** ou *Livre des vers,* traduit pour la première fois en français par G. PAUTHIER. 425 pages..... 15 fr.

TOME III

Introduction à l'Histoire du Buddhisme indien, par E. BURNOUF. *Deuxième édition.* 586 pages..... 20 fr.

TOME IV

Le Koran analysé, par J. LA BEAUME. XXIII et 800 pages. 20 fr.

TOME V

Avesta, livre sacré du Zoroastrisme, traduit du texte zend, accompagné de notes explicatives et précédé d'une introduction à l'étude de l'Avesta et de la religion mazdéenne, par Ch. DE HARLEZ. *Deuxième édition,* revue et complétée. CCXLVIII et 671 pages, carte de l'Éran avestique et figures..... .... 20 fr.

NOUVEAUTÉS

LÉGER et BARDONNAUT. **Les racines de la langue russe,** in-8 cart..... 5 fr.

BOUCHET (Eugène). **Précis des littératures étrangères, anciennes et modernes,** in-8 br..... 7 fr. 50

LES

LITTÉRATURES POPULAIRES

DE TOUTES LES NATIONS

TRADITIONS, LÉGENDES
CONTES, CHANSONS, PROVERBES, DEVINETTES
SUPERSTITIONS

Tome I. Paul SÉBILLOT. *Littérature orale de la Haute-Bretagne.* Paris, 1881, un charmant volume petit in-8 écu, de XII et 404 pages, cartonné, non rogné..... 5 fr. »

Tomes II-III. F.-M. LUZEL. *Légendes chrétiennes de la Basse-Bretagne.* Paris, 1882, 2 vol. cart., non rognés..... 10 fr. »

Tome IV. G. MASPERO. *Les Contes populaires de l'Égypte ancienne.* Paris, 1882, 1 vol. cart., non rogné..... 5 fr. »

Tomes V-VII. J.-F. BLADÉ. *Poésies populaires de la Gascogne.* Texte gascon et traduction française en regard, avec musique. Paris, 1881-1882, 3 vol. cart., non rognés..... 15 fr. »

Tome VIII. Éd. LANCEREAU. *L'Hitopadésa, ou l'Instruction utile.* Recueil d'apologues et de contes traduits du sanscrit. Paris, 1882, 1 vol. cart., non rogné..... 5 fr. »

Tomes IX-X. Paul SÉBILLOT. *Traditions et superstitions de la Haute-Bretagne.* Paris, 1882, 2 vol. cart., non rognés..... 10 fr. »

Tome XI. J. FLEURY. *Littérature orale de la Basse-Normandie* (Contes, chansons, devinettes, etc.). Paris, 1883, 1 vol. cart., non rogné 5 fr. »

Tome XII. Paul SÉBILLOT. *Gargantua dans les traditions populaires.* Paris, 1883, 1 vol. cart., non rogné..... 5 fr. »

Tome XIII. H. CARNOY. *Littérature orale de la Picardie* (Contes, chansons, devinettes, etc.). Paris, 1883, 1 vol. cart., non rogné..... 5 fr. »

Tome XIV. E. ROLLAND. *Rimes et jeux de l'enfance.* Paris, 1883, 1 vol. cart., non rogné..... 5 fr. »

Tome XV. Julien VINSON. *Le Folk-lore du pays basque.* Paris, 1883, 1 vol. cart., non rogné, avec musique..... 5 fr. »

Tome XVI. Fr. ORTOLI. *Les Contes populaires de l'île de Corse.* Paris, 1883, 1 vol. cart., non rogné..... 5 fr. »

Tomes XVII-XVIII. J.-B. WEKERLIN, bibliothécaire du Conservatoire. *Chansons populaires de l'Alsace,* avec airs notés. Paris, 1883, 2 vol. cart., non rognés..... 10 fr. »

Tomes XIX-XXI. J.-F. BLADÉ. *Contes populaires de la Gascogne.* Paris, 1886, 3 vol. cart., non rognés..... 15 fr. »

Tome XXII. Paul SÉBILLOT. *Coutumes populaires de la Haute-Bretagne.* Paris, 1886, 1 vol. cart., non rogné..... 5 fr. »

Tome XXIII. E. PETITOT. *Traductions indiennes du Canada Nord-Ouest.* Paris, 1886, 1 vol. cart., non rogné..... 5 fr. »

Tomes XXIV-XXVI. F.-M. LUZEL. *Contes populaires de la Basse-Bretagne.* Paris, 1887, 3 vol. cart., non rognés..... 15 fr. »

Tome XXVII. C. BAISSAC. *Le Folk-lore de l'île Maurice.* Texte créole et traduction française. Paris, 1888, 1 vol. cart., non rogné..... 5 fr. »

Tome XXVIII. H. CARNOY et J. NICOLAÏDES. *Traditions populaires de l'Asie-Mineure.* Paris, 1889, 1 vol. cart., non rogné..... 5 fr. »

Tome XXIX. L.-F. SAUVÉ. *Le Folk-lore des Hautes-Vosges.* Paris, 1889, 1 vol. cart., non rogné..... 5 fr. »

Tome XXX. HERVEY DE SAINT-DENYS. *Six Nouvelles nouvelles* traduites du chinois. Paris, 1892, 1 vol. cart., non rogné..... 5 fr. »

Tomes XXXI et XXXII *en préparation.*

ORLÉANS. — IMP. GEORGES JACOB. PAUL PIGELET, SUCCESSEUR.

Phil. 43

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

JULIEN VINSON

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

---

TOME VINGT-SEPTIÈME

15 OCTOBRE 1894

PARIS

J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

25, QUAI VOLTAIRE, 25

—

1894

SOMMAIRE DU N° 4.

Pages.

Julien Vinson. — La Bibliothèque du prince L.-L. Bonaparte 287

André Lefèvre. — Les temps homériques (*suite*) 321

E.-S. Dodgson. — La langue basque en 1656. — *Corrigenda et addenda* 345

William Dwight Whitney 350

VARIA. — Une inscription en patois sarde 358

N. B. — La **Librairie Orientale et Américaine** de J. MAISONNEUVE sera transférée, le 1er janvier 1895, **6, rue de Mézières** et **26, rue Madame**.

LA BIBLIOTHÈQUE DU PRINCE L.-L. BONAPARTE

On sait que le prince Louis-Lucien Bonaparte, fils de Lucien, prince de Canino, cousin germain de Napoléon III, était membre — non pas de la famille impériale, — mais de la famille civile de l'empereur : les familles monarchiques ont de ces nuances. Il a touché, en cette qualité et aussi comme sénateur, une somme de 130,000 fr. par an, pendant toute la durée de l'Empire. Mais ce revenu considérable lui servait surtout à satisfaire ses goûts de savant et de linguiste : il aimait à faire de la chimie et il a passionnément étudié les langues vivantes de l'Europe, surtout leurs patois et leurs dialectes populaires. Aussi, avait-il pu réunir une très importante collection de livres dans un grand nombre de langues connues ; on nous en offre aujourd'hui le catalogue ou plutôt l'inventaire sommaire sous ce titre : « *Attempt at a Catalogue of the Library of the late Prince Louis-Lucien Bonaparte.* By Victor Collins. (*Londres*), H. Sotheran et C°, 1894. Gr. in-8° de xj-718 p. »

La critique aurait le droit et le devoir de se montrer sévère pour cet ouvrage, si l'auteur ne plaidait les circonstances atténuantes et ne s'excusait avec une parfaite bonne grâce : « The present attempt is a mere makeshift, hurriedly compiled by one who lacked the necessary qualifications for the task... of course in the short time at my

diposal it was impossible to submit more than a few books to anything beyond the most cursory examination..... This Catalogue, embracing works in most of the known languages of the world, was compiled within the period of eighteen months... »

M. Collins exprime le regret que le prince L.-L. Bonaparte ait laissé sa bibliothèque non cataloguée. Je dois dire qu'à diverses reprises le prince Bonaparte m'avait écrit qu'il avait fait un catalogue « raisonné » de ses livres. Ainsi, le 30 juin 1876, il me donnait quelques renseignements sur les trois éditions qu'il possédait des *Noëls* d'Etcheberri (nos 1178, 1179 et 1180 du *Catalogue* de M. Collins ; cf. le n° 15, p. 63-73, de ma *Bibliographie*) et il ajoutait : « J'espère que ces renseignements pourront suffire à M. Vinson. Ils sont extraits du *Catalogue raisonné de mes 20,000 livres de linguistique européenne*, dont plus de mille se rapportent au basque. Peut-être un jour me déciderai-je à faire imprimer la partie basque ». Il m'écrivait encore le 25 février 1875 : « Puisque M. Vinson attache une importance, un peu exagérée selon moi, aux pièces politiques basques françaises, je vais tâcher de le contenter autant que possible, mais il doit être bien entendu que, ces renseignements faisant partie de mon *Catalogue raisonné*, destiné un jour à être imprimé, M. Vinson fera connaître de qui il les tient dans le cas où il voudrait en entretenir le public. Voici ce qui me tombe sous la main en fait de pièces basques politiques, en faisant abstraction des pièces basques espagnoles et de celle que M. Vinson a déjà fait réimprimer et dont je possède l'édition originale.

1° Laphurdico comitateac | laphurdiri...

2° Franciaco | Bilçarraren, | edo...

3° Persecucionezco...

4° Conferencia spirituala... »

De ces quatre plaquettes, la dernière n'est pas au Catalogue, les trois autres s'y retrouvent sous les nos 1232, 1306 et 1098 (cf. les nos 136, 135, 144, 142, de ma *Bibliographie*). Enfin, le 22 mars 1875, il me disait : « Quant à l'impression de mon Catalogue raisonné, il n'en est pas question *rebus instantibus* ».

Le Catalogue actuel comprend 13699 numéros, embrassant presque toutes les langues du monde entre lesquelles ils sont fort inégalement répartis, certains idiomes étant tout à fait insuffisamment représentés, par exemple le chinois par 9 numéros, le thibétain par 2, le japonais par 1, les idiomes maléopolynésiens par 8, ceux de l'Inde ancienne par 16, ceux du Dravida par 12, les langues de l'Afrique par 19 (31 en y joignant la famille chamitique), celles de l'Amérique par 32. L'annamite manque totalement. Les sections les plus riches sont surtout européennes : les langues ougriennes ont 560 numéros ; le basque, 719 ; les patois français, 1233 ; les dialectes italiens, 918 ; le roumanche, 234 ; le celtique, 1429 ; les dialectes anglais, 776.

M. Collins a pris pour base de son classement le livre de M. Abel Hovelacque, *la Linguistique*. Des erreurs étaient inévitables ; ainsi on aurait dû mettre dans la section consacrée au basque les numéros suivants du français : 2775, 2784, 2881, 2882, 2950, 2960, 2981, 2993, 3169, 3227 et 3312 ; de l'espaguol : 6277, 6278, 6344, 6376, 6379, 6386, 6390, 6404, 6422, 6429, 6447, 6456, 6461, 6526 ; et peut-être, d'ailleurs, d'autres encore.

Je ne signale que ces erreurs, parce que j'ai l'intention de

m'occuper ici seulement de la collection basque du prince Bonaparte (p. 33 à 67, nos 639 à 1357). Je relève d'abord quelques coquilles ou quelques inexactitudes de transcription, dues probablement à ce que les rédacteurs des fiches n'avaient pas l'habitude de l'écriture du prince Bonaparte et n'ont pu bien lire les notes qu'il avait mises à la main sur quelques-uns de ses livres : il faut lire, au n° 1257, « l'abbé Jauretche » ; au n° 1145 « Saint-Pée » (S.-Pée-sur-Nivelle, près de Saint-Jean-de-Luz), etc.

Les 719 numéros basques sont répartis en sept divisions : Basque en général, Biscayen, Guipuzcoan, Labourdin, Navarrais, Souletin et Ibérien. Il est à regretter que l'on n'ait pas adopté la classification même du prince Bonaparte en huit dialectes, le Navarrais en comprenant à lui seul quatre : bas-navarrais occidental, bas-navarrais oriental, haut-navarrais méridional, haut-navarrais occidental. La répartition des ouvrages entre ces dialectes a été faite avec assez de négligence, on dirait presque au hasard ; je ne puis rétablir ici la véritable classification, car tout serait à refaire et ce serait un travail long et fastidieux. Il me suffira de dire que dans la division *Basque en général*, qui devrait comprendre uniquement des grammaires, des dictionnaires, des traités historiques, etc., on trouve des livres qui n'ont aucun droit à être mentionnés sous cette rubrique ; que parmi les livres labourdins on en trouve des guipuzcoans et des souletins ; qu'au nombre des souletins figurent beaucoup de labourdins, etc.

Des erreurs plus graves ou moins explicables ont été commises. Ainsi, deux exemplaires d'un même ouvrage, catalogués différemment, ont été séparés et même placés dans des sections différentes : par exemple 707 et 715 la

Dissertation de Darrigol, 734 et 827 les *Euskaros* de Velasco et Fernandez de la Cuesta, 788 à 790 trois brochures de Phillips mises dans le basque en général et 1357 six autres mises dans l'ibérien (ceci peut s'expliquer à la rigueur), 675 ma réimpression du *Cahier des vœux* du Labourd séparée de 1137 l'édition originale et de 731 les deux autres fascicules de mes pièces révolutionnaires, 711 et 795 les *réflexions* de Astarloa, 726 le texte de la dissertation de Ribàry (le nom de l'auteur a été omis) et 798 ma traduction, 845 et 1070 la *Doctrina* de Làriz classée comme basque en général et comme guipuzcoan, 891 et 1047 le *Gordairua* d'Eleizalde considéré comme biscayen et comme guipuzcoan, 669 à 672 les brochures de Boudard dans le basque en général au lieu de l'ibérien, 1153 et 1205 confusion du Catéchisme d'Astros avec ceux de La Vieuxville et répartition arbitraire de ceux-ci, etc.

D'autres fois, ce sont des éditions différentes d'un même ouvrage qui ne se suivent pas : 875 et 911 l'*Escolia* de J. A. Moguel, 951-952 et 1008 les *Pausoac* de J. C. dont une édition est mise sous le nom de Cardaberaz, etc. Il y a, en outre, de singulières étourderies comme la confusion entre les deux Moguel 907-912, les deux rubriques mises à ce nom 907-911 et 912 ainsi qu'à celui de Erro, 719-720 et 721-722 dont un autre ouvrage est rangé à son titre *Observaciones*, la méconnaissance du nom de Larramendi 752-754, la répétition de la *Dissertation* de Labastide qui paraît ainsi avoir fait deux ouvrages différents 755-756 ; de même pour Perochegui, 786-787, rien ne nous indique qu'il s'agit également d'une seule et même édition, etc., etc. Certains ouvrages sont catalogués d'une façon ultra-fantaisiste comme ce *Mois de Marie* qui est mis au mot *Canti-*

kekin (n° 1149), ce *règlement* d'une association attribué à un auteur imaginaire *Decrées* (1305), cet auteur inconnu *André Danet* (n° 1252), etc. Je ne m'attache pas à quelques fautes d'impression manifestes.

Mais je suis un peu étonné que certaines qualités ou certains défauts des livres du prince Bonaparte ne soient pas indiqués — chose pourtant essentielle dans un catalogue de vente. Les reliures y sont traitées avec le plus grand dédain : « Crushed levant, morocco, half-cast » et rien de plus. Je suis en mesure de donner quelques détails précis, grâce à des lettres que j'avais reçues du prince Bonaparte.

Ainsi, l'exemplaire des *Eguia catholicac* de Gasteluçar (n° 1311 considéré comme souletin quoique purement labourdin) est incomplet. Le prince m'écrivait en effet le 7 novembre 1876 : « Quant à Gasteluçar, mon exemplaire est d'une grande beauté, mais, malheureusement, relié par un des meilleurs relieurs français (Duru), dont les volumes ne s'ouvrent pas bien... Les pages 3 et 4 du Calendrier manquent à mon exemplaire, et c'est dommage au point de vue bibliographique, mais c'est moins que rien au point de vue scientifique. Je suis malheureusement un peu bibliophile, et j'en suis honteux. La bibliophilie est une faiblesse et non pas une science. Le mal n'est pas aussi grand d'être bibliophile que de se vanter de l'être » et le 6 février 1878 : « Mon exemplaire du « Eguia catholicac » de Gasteluçar, est incomplet du deuxième feuillet contenant du 1er au 26 janvier ».

De même pour le Tartas (1339, et par parenthèse il faut corriger le nom de l'imprimeur qui est Rouyer), il ne suffirait pas de dire que quelques pages manquent. Voici ce que le prince m'écrivait le 25 février 1875 :

« Je possède un ouvrage incomplet antérieur à Belapeyre et au Prône. C'est le premier livre souletin imprimé connu. Son auteur est Tartas et il est bien plus important que les deux autres. C'est un ouvrage original et non une traduction... » et le 28 mars 1875 :

« Quant à Tartas, l'article de mon catalogue est très long et entre dans des détails sur les nuances (non pas variétés) du dialecte souletin :

« 1° On ne distingue pas entre *ü* et *u*...

« 2° *Baita* et non *beita*, avec *a*.

« 3° Non pas *derio*, mais *drauko*. Il ne faut pas oublier que l'auteur est d'Aroue, où, même à présent, le souletin se trouve influencé, comme à Etcharry, par le bas-navarrais oriental. Du temps de Tartas, cette influence allait jusqu'à constituer une petite variété.

« 4° Le traitement indéfini, et non pas le respectueux, est en usage dans ce livre lorsqu'il n'y a pas d'allocution. Le contraire a lieu en Rodriguez qui est écrit en vrai navarrais oriental. L'ouvrage de Tartas est en souletin, plus ou moins hybride, mais en souletin... Mon exemplaire finit à la page 162, mais il manque quelques pages par-ci par-là... » (1)

Il me disait aussi à propos d'un certain nombre de livres souletins (lettre du 25 février 1875) :

(1) On sait que le souletin moderne a *ou* et *u* (*u* et *ü*), qu'il dit *beita* « parce qu'il est », *deyo* ou *derio* « il l'a à lui ». Liçarrague termine en *uya* des mots souletins qui font aujourd'hui *ia* et qui ont *ü* sans l'article ; j'en concluais que probablement au XVIe siècle l'*ü* ne s'était pas encore développé en souletin ; mais le prince Bonaparte qui n'admettait que l'observation directe ne voulait point me suivre dans cette hypothèse (Voir, pour le Rodriguez, le n° 120 de ma *Bibliographie*).

« Du catéchisme de Maytie (première édition), j'en possède deux exemplaires incomplets et sans titre, mais je puis donner le nombre des pages d'un exemplaire complet à la fin, c'est-à-dire 112 pages in-12, mais elles sont précédées d'une préface dont le dernier feuillet existe à un de mes exemplaires. Il finit ainsi : *donné dans nôtre Palais Épiscopal* le 13. Septembre 1706. † Joseph, *évêque d'Oloron — Par Monseigneur* — Ducos Lamotte, secrétaire. Cet ouvrage a donc 112 pages, sans compter le titre et la préface. L'autre exemplaire de Maytie, beaucoup plus incomplet, est connu pour avoir appartenu au P. Zavala qui y a ajouté ce titre à la main, exact ou non, je n'en sais rien :

Catechima | Oloroeco Diocezaren | cerbutchuco | ecinago Ylustre eta Ohoragarri | Messire Joseph de Revol hanco | Apezcopiaren manuz eguina. | Eta Zuberoa herrico Uscaldunen | amorecatic uscalara itzulia Messire | Jacques de Maytie Oloroeco Calon- | giaz eta hanco Vicari Generalaz. | 1706. | » Cet exemplaire n'a ni préface, ni titre imprimé, et il se termine à la p. 102. Il est déchiré et contient une note manuscrite de Zavala sur la prononciation souletine comparée à la biscaïenne et une liste de mots souletins comparés aux biscaïens ou difficiles à comprendre en Biscaïe.

« L'exemplaire le moins incomplet est relié avec un autre ouvrage souletin incomplet et imprimé à Pau en 1734 et qui a pour titre :

« Otboitce | eta cantica | Espiritualac | Çubero herrico. | (Armes épiscopales), | Pauben, | Jean Dupoux, Imprimiçale | eta Marchant Librairiaren Etchen, | 1734, in-12 de 102 p. mais la fin n'existe pas.

« Je trouve en Maytie et dans l'Othoitce *bei* et *derio*, du moins en général, tandis que Belapeyrea *bai* et *derio*.

« De mes trois exemplaires plus ou moins incomplets de Belapeyre, aucun ne possède le titre, excepté celui de la deuxième partie. »

Les trois ouvrages dont il s'agit portent dans le catalogue de M. Collins les nos 1295, 1249 et 1294. Il semble donc que les *Othoitce* aient été détachés de l'exemplaire de Maytie avec lequel ils étaient reliés : ces *Othoitce* ont été mis à tort parmi les livres labourdins. M. Collins dit qu'il a autant que possible complété l'un des ex. du Catéchisme de Maytie à l'aide de l'autre, mais il ne nous dit pas ce qu'il a fait du manuscrit de Zavala, évidemment fort précieux. Quant à Belapeyre (n° 1294), le Catalogue ne parle que d'un exemplaire et le prince, comme on vient de le voir, déclarait qu'il en possédait trois. Le 27 avril 1875, il me parlait en ces termes d'un autre ouvrage souletin (n° 1316 du Catalogue) : « Je possède depuis longtemps le prône souletin s. d. de 18 p. Je le décris avec quelques détails dans mon *Catalogue raisonné*. »

A propos de *Prônes*, on sait que le prince avait trouvé dans l'église d'Arbonne un ex. de celui de l'évêque de Bayonne d'Olce, publié en 1651 (dont il y avait eu d'ailleurs deux éditions simultanées; voyez le n° 23 p. 92-94 de ma *Bibliographie*). Il l'avait fait réimprimer, mais sans le faire exactement reproduire. Je n'ai retrouvé dans le Catalogue Collins ni l'original, ni la réimpression, ni les observations, publiées à part, du prince Bonaparte. A une demande de ma part, il répondait le 15 février 1878 : « Le prône d'Olce, 1651, est in-8 de 28 pages numérotées, plus quatre pages non numérotées dont la première constitue le

titre. In-8 et non pas in-4, comme cela est du reste très clairement indiqué par les marques d'eau en sens longitudinal. »

Comme je l'ai déjà dit, le Catalogue de M. Collins ne met pas assez en relief l'intérêt de certains volumes. Par exemple, il aurait dû comprendre dans la section basque les nos 2950 (du français) et 6447 (de l'espagnol). Le premier n'a de remarquable qu'un second titre, en basque ; le second contient une réimpression d'un catéchisme guipuzcoan de 1691. Au sujet de ce livre, le prince Bonaparte m'écrivait le 7 février 1888 :

« Je possède, depuis vingt ans, un exemplaire malheureusement incomplet, de l'ouvrage de Lezamis, auquel manquent : le feuillet A ou le titre, et les pages 1-2, 19-20, 21-22, 133-134, 297-298, 299-300, 425-426 et le dernier feuillet de l'ouvrage.

« Je ne possède pas l'opuscule original, ou la première édition de *las explicaciones*, etc., par Zubia, imprimées à S. Sébastien en 1691 par Pedro de Huarte... Ce Pedro de Ugarte, que je suppose être le même que Pedro de Huarte, a imprimé à S. Sébastien en 1713 « Doctrina christianaren explicacioa... » un volume pet. in-8 de 8 plus 175 pages. C'est le premier ouvrage que je connaisse *de visu* imprimé en guipuzcoan. Je n'en ai jamais vu qu'un seul exemplaire, celui que je possède, et qui est dans un état de conservation parfaite, renfermant un précieux autographe de l'auteur, M. Arin, qui assure d'avoir corrigé toutes les fautes typographiques.

« L'ouvrage de Zubia, quoique fort rare et important, est en biscaïen, mais il est loin d'avoir l'importance que possède le (Catéchisme de Ripalda, traduit par Capanaga),

imprimé en 1656, 35 ans avant celui de Zubia. J'en possède un exemplaire parfait et un autre incomplet. C'est le premier livre biscaïen imprimé que je connaisse *de visu* et je n'en ai jamais vu d'autres exemplaires que les miens. »

Le Catéchisme guipuzcoan de Ochoa de Arin figure au Catalogue (n° 956), mais des deux exemplaires de Capanaga, on ne retrouve qu'un seul avec titre « déchiré ».

Sous les nos 1181 et 1182, M. Collins a mis deux exemplaires d'un livre basque incomplet in-8, par le dr. J. d'Etcheberri, qu'il n'a pu identifier. Ce n'était pas très difficile pourtant. Il s'agit du « livre pour porter à l'église » dont le prince me parlait en ces termes dans sa lettre du 25 février 1875 :

« Quant à l'*erabilceco liburua*, après avoir encore regardé à mes incomplets, je trouve que je possède un exemplaire sans titre et très incomplet de l'édition qui, d'après M. Vinson, serait de Pau, 1666. Je ne connais ni celle de 1630, ni celle de 1635, mais je possède trois exemplaires, malheureusement tous incomplets, de celle in-12 de Bordeaux, 1665 : un de ces exemplaires possède toutefois son titre. » L'exemplaire avec titre, ainsi que l'un des trois autres, aurait donc disparu depuis 1875.

Parmi les autres vieux livres basques qui manquent, c'est le mot exact, au Catalogue actuel, je citerai encore le *Manuel* de Haramboure (n° 16 de ma Bibliographie) à propos duquel le prince Bonaparte me disait ce qui suit dans une lettre du 12 février 1877 :

« Mon exemplaire de *Aramburu* est malheureusement incomplet et n'a pas de titre. Il ne va pas au delà de la page 480 mais 4 p. d'un second volume, 159-160, font suite

à la page 480 ou, pour mieux dire, se trouvent reliées avec elle. » Qu'est devenu ce volume?

On peut également se demander ce que sont devenus tous les autres livres incomplets que le prince Bonaparte avait ramassés dans ses voyages? Il en avait certainement rapporté un grand nombre, puisque moi, qui n'avais pas les mêmes facilités que lui et qui n'étais pas entouré des mêmes empressements, j'en ai recueilli, depuis 1866, près d'une centaine, et entre autres jusqu'à huit exemplaires d'un même ouvrage. Du reste, le prince Bonaparte m'écrivait le 7 novembre 1874 : « Il y aurait à examiner les ouvrages incomplets, avec ou sans titre, mais le temps me manque absolument pour une telle besogne. Lorsque j'aurai arrangé tous mes volumes incomplets qui se trouvent entassés dans une caisse, une cinquantaine d'ouvrages basques pourront être examinés en détail, mais réunir ces cinquante volumes basques et les séparer d'un millier d'autres volumes en différentes langues, voilà la grande affaire... » et le 4 décembre suivant : « Je viens d'examiner enfin tous mes volumes incomplets basques... » Il y revenait encore en ces termes le 15 février 1878 : « Mes volumes incomplets et sans titre, sans le commencement ou la fin, forment une partie assez curieuse de mon catalogue, mais ils y sont ajoutés en appendice, faute de renseignements sur leur auteur, etc. »

Parmi les livres qu'on est étonné de ne pas retrouver dans le Catalogue actuel, il faut mettre au premier rang le Nouveau Testament de Liçarrague (n° 3 de ma *Bibliographie*) dont le prince possédait deux exemplaires ; je me souviens d'avoir vu le moins précieux des deux à Saint-Jean-de-Luz, en janvier 1869 ; c'était, si je ne me

trompe un volume couvert de percaline noire. On m'a dit que le prince Bonaparte avait disposé de ces deux exemplaires soit de son vivant soit par son testament. Dans une lettre du 1er septembre 1873, il me montrait quelle valeur considérable il attachait à ce livre :

« Le N. T. de Liçarrague est tellement difficile à se procurer et tellement indispensable à l'étude du basque moyen (très différent du basque moderne) que la somme même de mille francs n'a point paru trop forte à Lord L... qui a été l'acquéreur d'un de mes quatre exemplaires de cet ouvrage. Un autre exemplaire a été offert par moi à la Société Biblique, et des deux autres, un peu incomplets, j'ai formé un exemplaire complet pour ma bibliothèque. Un exemplaire provenait de la Bibliothèque du duc de Sussex. Quoique j'aie été assez heureux pour me procurer quatre exemplaires de cet ouvrage, je n'en soutiens pas moins qu'il est à peu près introuvable à l'état complet. En effet l'exemplaire de Lord L... ainsi que celui de la Société Biblique, ont le titre réimprimé dans ces derniers temps, et le mien n'est que le produit de la réunion de deux exemplaires incomplets...

« Son importance scientifique, tout à fait hors ligne, rend ce livre infiniment plus précieux que les poésies d'Echepare dont le dialecte bas-navarrais avait en partie subi les modifications du basque moderne, avant le labourdin ancien, auquel appartient et non pas au bas-navarrais le N. T. de Leiçarraga. La plus grande partie du vocabulaire est labourdine dans cet ouvrage, et un bon nombre de terminatifs le sont aussi comme *naiz*, *zarete*, *gare*, etc. L'existence de *ukan* et des temps du souletin ne prouve rien contre mon assertion, car ces temps que le labourdin

moderne a perdus se trouvent avec la forme presque toujours labourdine, *ukan* sans *h*, etc. Il est tout à fait incontestable que le dialecte de Liçarrague est mixte, quoique labourdin ancien dans sa base. »

On a également vu plus haut que sur quatre pièces de la période révolutionnaire dont le prince Bonaparte affirmait être propriétaire, trois seulement figurent au catalogue ; on y chercherait également en vain les suivantes qu'il me signalait le 11 mai 1879 :

« Le hasard me fait tomber sur quatre pièces basques, dont une souletine, qui se rapportent à la révolution, et dont je ne me croyais pas le possesseur. Elles se trouvaient mal placées au milieu de vieilles pièces politiques basques, guipuzcoanes et biscaïennes. Voici leurs titres qui ont été enrichir mon Catalogue :

« 1° Citoyens — Herritarrac.....

« 2° Liberté. Egalité — Auguste Izoard.....

« 3° Populuari.....

« 4° Louis Hamacei..... » (Cf. les n°s 139, 145, 141, 179 de ma *Bibliographie*).

Il y aurait aussi à rechercher divers documents qui ne sauraient évidemment figurer parmi les livres, par exemple cette planchette que le prince Bonaparte me montrait en janvier 1869 ; elle provenait de l'église d'Irun et portait, sur papier collé, un avis manuscrit avec le datif ou le génitif pluriels *aki*, *aken*, spécial à cette localité. Et les nombreux manuscrits recueillis dans le pays, dictionnaires et autres ? et les vocabulaires d'Astigarraga, les catéchismes d'Astete annotés dans diverses variétés dialectales ? et les écrits comme celui auquel se rapporte la note ci-après (du 21 décembre 1876) : « Je connaissais l'ouvrage de M. Ribary

dont je possède un exemplaire qu'il m'a lui-même offert relié en un seul volume. Une traduction anglaise que je possède en manuscrit m'a mis au courant de son contenu. »

Le prince Bonaparte a dû également laisser beaucoup d'œuvres personnelles inédites. Son principal ouvrage est, on le sait, le *Verbe basque* (n° 343 de ma *Bibliographie*) dont il n'a publié que la première partie, une moitié de la seconde, et trois tableaux sur quatorze de l'autre moitié de la seconde partie. Comme je l'interrogeais un jour à ce sujet, il me répondit, le 27 juin 1881 : « Quant à l'impression et la continuation de mon « Verbe basque », il est fini depuis bien longtemps et déposé en endroit sûr pour prendre date ; mais, à moins que quelqu'un ne se charge de le faire imprimer, et me laisse pour toute récompense 50 exemplaires, je ne pense pas que le temps de sa publication soit bien proche. J'ai aussi préparé un tableau complet de toutes les formes verbales, avec celles que l'on en déduit, du N. T. de Liçarrague. Ce manuscrit dont je possède une très belle copie près de moi, je viens de la montrer à M. d'Abbadie. Une autre copie a été déposée en endroit sûr pour prendre date. Tous les terminatifs (même ceux que l'on appelle improprement irréguliers) y figurent au très-grand complet, avec leurs formes, suffixes, variantes, préfixes, etc., etc., etc. »

Depuis 1869, j'avais, avec le prince Bonaparte, une correspondance scientifique, fort inégale, d'ailleurs, à tous les points de vue. Il m'a donné assez souvent de très précieuses indications bibliographiques que j'ai utilisées dans mon livre ; ainsi, il me décrivait, le 3 juillet 1876, ses exemplaires des trois éditions du *Trésor* de Voltaire (Cf. les n°s 814,

815 et 816 du *Catalogue*, 12 de ma *Bibliographie*). Il m'écrivait, le 22 mars 1875, au sujet des Catéchismes de Lavieuxville (nos 1153 et 1205) : « Des exemplaires du premier catéchisme de Lavieuxville se trouvent chez moi. L'un est daté de 1759. Le second porte simplement *à Bayonne, chez Bonzom ;* le titre ne porte pas de date. Je possède une édition de Bayonne, 1757, antérieure aux deux et une autre de Bonzom, sans date, postérieure aux trois autres » et le 28 mars : « Dans mon catéchisme de Lavieuxville de Bonzom, les *s* sont longs dans le texte et courts dans le mandement... Dans celui de 1757, les *s* sont longs dans le mandement... Je ne suis pas certain que les *s* soient toujours une des meilleures preuves. Des indices, je ne dis pas non. »

La dernière lettre que j'aie reçue du Prince L.-L. Bonaparte est datée de « Londres, le 18 août 1890 » ; il m'y accusait réception de la traduction de l'*Enfer* de Dante par mon père en ces termes : « J'ai reçu les trois numéros de la *Revue* et la traduction française de l'*Enfer* de Dante, traduction qui, selon moi, fait beaucoup d'honneur à son auteur ». Je n'ai pas retrouvé dans le *Catalogue* ce volume dont le titre est ainsi conçu : « *Dante Alighieri.* L'Enfer, traduit en vers par tercets conformes à ceux du texte, par Hyacinthe Vinson (de la Gironde). *Paris*, libr. Hachette et Cie, 1887, pet. in-8° de xi-232 p. et un tableau ».

Au mois d'août 1892, j'adressai au prince Bonaparte un exemplaire spécial, sur papier de Hollande, de ma *Bibliographie.* Il m'en fit accuser réception en ces termes :

« Eastbourne (Sussex) [s. d. reçue le 13 sept. 1891].

« Monsieur, — Je suis chargée par S. A. le prince L.-L. Bonaparte de vous faire connaître que l'état de sa vue,

qui l'a obligé à subir l'opération de la cataracte, ne lui permet pas encore de pouvoir vous écrire lui-même. Il vous remercie toutefois de votre amabilité à son égard, et aussitôt après son retour à Londres, qui aura lieu dans un temps indéfini, il espère pouvoir lire votre intéressant ouvrage, pour lequel il vous fait ses meilleurs remercîments.

« L'adresse de S. A. est toujours à Londres.

« Croyez, Monsieur, etc. »

Moins de deux mois après, le 3 novembre, il mourait à Fano, sur les côtes de l'Adriatique.

Je dois revenir maintenant sur quelques articles du Catalogue qui offrent un grand intérêt au point de vue de la Bibliographie basque. M. Collins a bien voulu me fournir, avec une extrême amabilité dont je lui suis très reconnaissant, les renseignements les plus minutieux.

Les numéros les plus intéressants, à mon avis du moins, sont les n°s 1293 et 1330 qui ne sont d'ailleurs que deux éditions différentes d'un seul et même ouvrage, dont j'ai parlé dans ma *Bibliographie* sous le n° 11 (p. 51-55). Ces deux volumes, outre leur intérêt linguistique, sont encore très remarquables au point de vue de l'histoire de l'Imprimerie et de la Librairie à Bayonne.

L'ouvrage du P. Materre avait été signalé par Larramendi mais je n'en connaissais aucun exemplaire, lorsqu'en parcourant le *Catalogue* des livres de la Bibliothèque Bodleyenne j'y trouvais le nom de Materre et la date de 1623. Le prince Bonaparte avait donc découvert deux éditions postérieures ; où, quand et comment se les était-il procurées ? par quelles mains ces deux précieux volumes ont-ils passé ? Nous l'ignorerons malheureusement toujours sans doute.

Chronologiquement, le n° 1330 est le plus ancien. C'est un petit volume de 2 pouces sur 4 $\frac{3}{8}$ (0,51 mm. sur 111,5), relié par Bagster de Londres en maroquin brun foncé, avec les tranches dorées. Son titre est ainsi conçu :

« DOTRINA | CHRISTIANA. | *BIGARREN Im-* | *preffionean debocinozco* | *othoitz eta Oracino* | *balçuez berreturic.* | Aita ESTEVE MATERRE | San Franciscoren Orde- | naco Fraideac hirur | partetan eguina. | (fleuron) | AGENEN I. DE GAYAVRENEAN. | Eta Bayonen. Salcendira, Fran- | cez BOVRDOT, Liburu | Eguillearen baithan. (s. d.)

Pet. in-8 de 109-319 p. L'ex. est complet, mais quelques feuillets sont mal placés.

Coll. : préliminaires : p. (1-2) Titre, 3 division générale de l'ouvrage, 4-8 avis aux Basques (Evscaldunei), 9-14 approbation et licences de 1616 et 1617 comme dans les deux premières éditions (avec la coquille *Gvilantina*), 14-16 avis au lecteur (*iracur cailleari*), 17-33 Calendrier, 34-35 symbolum apostolorum, 35 oratio dominica, 35-36 salutatio angelica, 36-37 Decem Dei præcepta quæ in Decalogo continentur, 37 septem Ecclesiæ catholicæ sacramenta. Virtutes Theologicæ. Virtutes Cardinales, 38 Dona Spiritus sancti. Fructus S. S. Præcepta charitatis, (38-39 P. Ecclesiæ), 30 opera misericordiæ spiritualia. Temporalia, 39-40 Beatitudines, 41-47 Modus Ministrandi et respondendi Sacerdoti celebranti Missam secundum novum usum Romanum, 47-64 Passio Domini secundum Matthæum, 64-79 P. D. s. Marcum, 79-93 P. D. s. Lucam, 94-106 P. D. s. Ioannem, 107-109 Oratio ante Sanctam Communionem. — Les p. 34 à 109 sont donc exclusivement en latin.

Texte : p. 1-23 première partie, 24-118 deuxième partie en seize chapitres, 119 titre de la troisième partie,

120-122 approbation de 1623, 122-319 troisième partie (prières, etc. : p. 226-229 *Salve regina* et prières [p. 337-340 de l'édition de 1623], 231-237 litanies de la S. Vierge et prières [344-352], p. 231-237 litanies du nom de Jésus et prières [363-373], 237-244 litanies en l'honneur de la sainte Vierge [373-384], 245-252 autres prières et litanies, 253 litanies en l'honneur de la sainte Vierge, 262 litanies en l'honneur du Saint-Sacrement, 271 vêpres des dimanches, 286 les sept psaumes de la Pénitence, 305 litanies et prières. Depuis la p. 226, les titres sont en basque mais le texte est en latin ; cependant les psaumes pénitentiaux ont un titre en latin.

Quelle peut être la date de cette édition ? On ne connaissait jusqu'ici qu'un seul livre portant la firme de François Bourdot, le *Trésor* de 1642 (voy. p. 58, n° 12. b, de ma *Bibliographie basque*) et le second ouvrage que l'on connaisse imprimé à Bayonne est le *Calendrier spirituel* du P. Cortade publié par B. Bosc en 1665. D'autre part, nous savons que Jean Gayau (et non de Gayau, mais le traducteur basque a mis le *de* pour se conformer à un usage ordinaire dans les Basses-Pyrénées et surtout dans le Béarn) a imprimé à Agen de 1639 à 1680. Le rapprochement de ces quatre noms, Bourdot, Guyau, Cortade et Bosc, est à la fois intéressant et intructif. Il est probable que le Materre dont nous nous occupons a été imprimé à Agen vers 1650 pour le compte de Bourdot qui n'imprimait plus à Bayonne mais qui y tenait encore boutique de librairie ; Gayau ne devint « imprimeur du Roi, de l'Évêque et de la ville » qu'en 1649 et, sur le livre basque en question, son nom n'est accompagné d'aucun titre.

Le n° 1293 est un volume de 4 pouces $\frac{3}{8}$ sur 2 pouces

(111,5 mm. sur 55), dans une vieille reliure en veau dont le dos a été arraché sauf un petit fragment rapporté. Il comprend 94-(xxviij)-8-461-(lxxxvj) p. ainsi signées :

1° Aij p. 3, B p. 17, C p. 25, D p. 41, E p. 49, etc. ; H p. 89 ;

2° A 2 p. (i), ē p. (xv), ī 3 p. (xvij) ;

3° * p. 1, * ij p. 3, * p. 5 ;

4° A p. 1, B p. 17, C p. 33, D p. 49, etc. ; Hh p. 456 ;

5° X p. (ij), Y p. (xviij), p. (xxxiv), Aa p. (l), Bb p. (lxvi), Cc p. (lxxxij).

Le premier feuillet contient le titre qui est ainsi conçu :

« Bouqueta | lore divino ena | bereciac eta | duronea apeçac | T. P. S. V. Aita | Materren liburuari | emendatuac | Iduquicen Dituelaric Asthe | guztico egunetaco Offici- | cioac (*sic*), ungui Confessatceco | eta errecebitceco molde eder | batequin, bethiereco kalen- | darioarequin. | (Fleuron) | Bayonan, Piares Dussarrat, | Liburu eguilea baithan. | Aprobationerequin. (s. d.)

D'après l'étude des signatures et du contenu du volume, nous devons rectifier ainsi qu'il suit la pagination : 94-(xlviij)-8-461-(lxxxv) p. Il est incomplet des p. (i-ij), (xix-xxxvj), 245-270, 317-390, 393-404, 451-452.

Coll. : *préliminaires chiffrés :* p. 1 titre, 2 *pensamendu ona* (poème en sept vers commençant par *Herioa*, *Jugamendua*), puis *Consideracino Humila* (cinq lignes commençant par *Nondic heldu norat noha*), p. 3-4 avis au lecteur, *Iracurcailleari*, 5-6 Table des fêtes mobiles de 1693 à 1722, 7-15 « Traité du Calendrier ou du compte du temps » en quatre chapitres (p. 7, 10, 11, 13) ; p. 15, les quatre temps (*garthac*), p. 17-35 Calendrier, p. 36

permission épiscopale (1), p. 37 à fin *Exercicio espirituala* (avec titres courants jusqu'à la p. 81 : aux versos *exercico* (*sic*), aux rectos *espirituala*) ; p. 38-45 Examen général pour la confession, 45-53 Préparations pour la communion, 53-58 Dispositions extérieures pour bien communier, 58-60 Exemple : combien il est mauvais de s'approcher de la sainte Table avec péché mortel, 60-61 Considération : combien il est bon (2) d'être dévot envers le Saint-Sacrement et de le recevoir dignement, 61-63 discours sur la communion fréquente, 64-71 pour demander la grâce de se convertir, 71-72 pour demander la grâce de bien mourir, 72-75 prière récitée à S. Augustin par le S. Esprit (3), 75 prière au grand S. Joseph, 76 prière à l'Ange gardien, 76-78 prière pour une femme enceinte, p. 78-81 prière à la Ste Vierge pour les âmes qui sont en Purgatoire (c'est un hymne en latin : *languentibus in Purgatorio*) ; p. 81, ligne 16 : *Virginaren complainta* (*Stabat mater*), p. 84 ligne 19 : *Boscariosco canta* | *Basco demboran* (O filii et

(1) Cette permission est ainsi conçue : « *Permetitcen dugu* | *Betri Dussar-* | *rat Imprimaçaillia* | *Lore Divinoen Bou-* | *quetaren imprimat-* | *cea, eta aita materren* | *libourouari emendat-* | *cea, berce cembeit La-* | *tinesco Officio edo Oraci-* | *norequin. Bayonan ha-* | *cillaren hogoyeta bederatcian.* 1692. | De Lambert | Vicaire Général. »

(2) Le texte porte *cein ondem* ; on trouve de même des *m* au lieu de *n* dans plusieurs livres des XVIe et XVIIe siècles ; il est probable qu'il n'y a là qu'une lecture du compositeur, l'auteur ayant probablement l'habitude de mettre des *tilde* sur les voyelles pour ne pas écrire les *n*.

(3) Le texte dit : *oracionea san Augustini Espiritu Sainduac revelatua.* On remarquera la forme active *sainduac* ; la vraie traduction serait donc : « prière qu'a révélée le Saint-Esprit à saint Augustin ».

filiæ), p. 86 l. 17 *Erregverençat* | *othoitça*, p. 89 *Exaudiat salmoaren* | *explicationea*, p. 90, l. 18 *Aingueruen hymnoa*, p. 91, l. 16 *Niceco symbola*, p. 93, l. 3 *hymnoa (Verbum supernum prodiens)* qui finit à la p. 94 et est suivi d'un fleuron représentant deux anges qui portent un vase de fleurs.

Préliminaires non chiffrés : p. (i-ij) [probablement titre avec au v° division générale de l'ouvrage], (iij-vij) avis aux basques (*Evscaldunei* du P. Materre, (viij-xij) approbations et licence de 1616, (xiij-xv) avis au lecteur *Iracurcailleari*, (xvj-xxxviij) Calendrier, Symbole des Apôtres, *Pater*, *Ave Maria*, (xxxix-xli) dix comm. de Dieu, (xlij-xlviij) répons de la messe.

Table occupant 8 p. chiffrées.

Texte : p. 1 première partie, 24 deuxième partie, p. 119 titre de la troisième partie, p. 120 approbation d'Oihard de 1623, p. 121 à fin, troisième partie. (La fin de la p. 244 correspond à la fin de la p. 362 et au commencement de la p. 363 de l'édition de 1623). On a vu qu'il manque les p. 245-270, 317-390, 393-404 et 451-452. Les p. 271 à 285 contiennent les vêpres du dimanche en latin, p. 286-305 les psaumes de la Pénitence en latin, 391-454 divers offices en latin avec en-tête basques, 455-459 « litanies, prières de l'Evangile, à Jésus-Christ pour les marins qui marchent sur la mer et pour ceux qui ont des intérêts dans leurs personnes et dans leurs biens ; ensemble, prière à la sainte Vierge et aux autres patrons des marins. 1693. » (1),

(1) *Iixassoan Dabilcan marinnellençat, eta hequien pressunetan eta ontassunetan intres duten gustiençat Jesu Christori Lethaguinnac Evangeliotaric hartuac, ha'aber Virgina Sacratuari, eta berce marinelen Patroin gustiei Othoitçac.* 1693.

459-461 *Ave Maris Stella* et prières en basque Au verso de la p. 461, la dernière chiffrée, commence (en latin) la Passion selon S. Mathieu qui se continue sur les p. finales non chiffrées et après laquelle se lisent, toujours en latin, les passions selon Marc, Luc et Jean ; après vient la suite de l'Évangile : *post hæc autem* (Jean, XIX, 38) ; le volume se termine par l'*Antiphona sancti Rochi contra pestem.*

C'est problablement un exemplaire de cette édition que Lairamendi devait avoir eu entre les mains, car après avoir loué le style du P. Materre, il dit qu'il y a au commencement une addition dans un basque moins beau.

Je crois utile de donner ici le texte de l'*avis au lecteur* spécial à cette édition, p. 3-4 des préliminaires chiffrés :

« Iracurcailleari.

« Gviristinoa considera çaçu eure salvamenduco eguitecoa cein important den, ecen han eguiten baduçu erran ahal deça queçu equiteco gustiac eguinic mundutic particen çarela ; parabisua irabazten tuçula bainen ordean cure mainada ungui manaiaturic ere. Vmeac pussaturic eta cure munduco dezira gaiztoac compliturie, salvamenduco eguitecoan artha gabe içan baçara, Deuzic equin eztuçu, eta haren ez eguite az guztiac galdutuçu, hargatic iracur çaille maitea otoitzten çaitut lore divinoen liburu huntarat maiz çure be- (A ij — 4) guien artiquiceaz ceinetan aurquituco baituçu Nola munduan bici, nola çure conscientia examina nola Jainco offersatua apacega eta hunen amudioan sari certaz Jaincoa bere amarequin lauda. Bainen nola arima devota ispiritual qui bihotça entretenitu nahi duçuna espaitu

erleac lorearen icusteaz eztia eguiten, bai ordean çapora tuz ahoan erabiliz hala lore hantaric eztia tiratu nahri duenac ezta azqui icuztetçan bainen bere bihoceco devotioneaz erausqui behartu çapore hetaric bercecoen progotchu eguiteco manera hunt az avançatuco duçu çure salvamenduco eguitecoa eta mundu huntan içan ondoan loreac, bercean erreceituco duçu hetaric fruictua cein içanen baita Jaincoaz goçatcea. Amen ». On aura remarqué un assez grand nombre de fautes d'imprimerie.

On peut traduire de la manière suivante : « Chrétien, considérez combien est important ce qu'il y a à faire pour votre salut, car si vous faites cela vous pourrez dire que vous partez du monde après avoir fait tout ce qui est à faire ; que vous ayez gagné le paradis, mais après avoir laissé bien votre ménage et après avoir aussi bien ménagé les choses à faire. Ayant poussé vos enfants et accompli vos mauvais désirs du monde, si vous avez été sans soin dans l'affaire de votre salut et en ne le faisant pas vous avez tout perdu. C'est pourquoi, cher lecteur, je vous prie de jeter souvent vos yeux sur ce livre des fleurs divines, dans lequel vous trouverez comment vivre dans le monde, comment examiner votre conscience, comment apaiser Dieu offensé et chercher dans son amour de quoi louer Dieu avec sa mère. Mais comme, âme dévote qui voulez entretenir spirituellement votre cœur, l'abeille ne fait pas de miel en regardant la fleur, mais en la savourant et la promenant dans sa bouche, c'est ainsi qu'elle tire le miel de cette fleur ; il ne suffit pas que celui qui le veut le regarde mais il doit l'entretenir par la dévotion de son cœur pour faire profit aux autres de ces saveurs. De cette manière

vous avancerez l'affaire de votre salut et après avoir eu les fleurs dans ce monde-ci, vous en recevrez dans l'autre le fruit qui sera la jouissance de Dieu. Amen ».

Ce volume offre un intérêt particulier dans l'histoire de l'imprimerie et de la librairie à Bayonne, parce qu'il porte le nom de Pierre Dussarat, libraire à Bayonne depuis 1683 environ et dont la boutique contenait environ trois cents volumes lors de l'enquête officielle de 1701.

Il convient encore de signaler le n° 653 que j'ai cru d'abord être le n° 13 de ma *Bibliographie*. L'exemplaire du prince Bonaparte, dérelié et couvert de papier brun, mesure 5 pouces $\frac{6}{8}$ sur 4 soit 136,5 mm. sur 102. Son titre est ainsi conçu : « Tratado | de como se ha de | Oyr Missa, escrito en | Romance, y Bascuence, languages | de este obispado de | Pamplona. | Dirigido al muy illustre Cabildo de Pamplona | en sede vacante. | Compuesto por el Licenciado don Iuan de | Beriayn, Abad de Vterga. | Año + 1621 | En Pamplona. | Con licencia del Reul Consejo de Navarra : | Por Carlos de Labàyen. | Vendense en la misma Emprenta, a la Cuchilleria. » Là où j'ai mis le signe +, se trouve un bois représentant deux anges qui élèvent le Saint-Sacrement.

Le vol. est un gros in-8° ou plutôt un pet. in-4° de (viij) -124-(iij) fts. Erreurs de pagination : 98 pour 89, et série 117, 118, 119 etc. pour 115, 116, etc.

Coll. : f. (1) titre ; (ij) 2° *Tassa,* datée « En la ciudad de Pamplona, a 27. de Março, año 1621 » et signée « Martin de Alcoz, Secretario » ; (ij) v° *Erratas* signés « Miguel de Huate » et datée « en Pamplona, a 23 de Março de 1621 » ; (iij) 2° *Aprovacion* « fecha en Pamplóna a 26 de setiembre, del año 1620 — El doctor Echalaz » ;

(iij) v° *licencia* pour l'impression, précédée de la demande, et conçue en ces termes : « Que se le despache licencia, para que se pueda imprimir el libro q̃e refiere en esta peticion. Proueydo por el Cabildo, sede vacante, en 6 de noviembre de 1620. — El Arcediano Zalba, Sindico. — Ante ais. Alonço del Maço, Secrétario » ; (iv) 2° *Aprovacion* « Dada en este Collegio de la Confession de Iesus, a onze de setiëbre, de 1620 — Miguel de Huate » , (iv) v° à (vij) v° *Epistola dedicatoria* de l'auteur du chapitre de Pampelune qui se termine ainsi : « De Vterga a 12, de Março. año 1621. — El licenciado don Iuan de Beriayn, Abad de Vterga » ; (viij) r° et v° *Al lector*. — fts. 1-124 *Tratado*, etc ; dix chapitres en espagnol suivis un à un de leur traduction en basque. (Ch. Ier d'abord en espagnol puis en basque ; ch. II de même, etc.). — Suivent 3 p. n. ch. de *table* en espagnol et 3 p. n. ch. de *table* en basque.

Voici, à titre de spécimen, le commencement du Ier chapitre en Basque : « Gavza ciertoa da ece ganzabat eguinen badu personabatec ongui bearduela ja quin cer gauza den, et a no la bearduen eguin, bercela eztuela eguinen, edo eguinen duela gayzqui a la bada Meza ongui ençuteco, ceñetan baytirade mysterioac ayn andiac beardu jaquin cerden, eta nola bearduen ençun, bercela eztu ençunen ongui » ce qui veut dire : « C'est une chose certaine que, si une personne a à faire une chose, elle doit bien savoir quelle chose c'est ; autrement qu'elle ne la fera pas ou qu'elle la fera mal : ainsi, pour bien ouïr la messe, dans laquelle il y a des mystères si grands, il doit savoir ce qu'elle est et comment il doit l'ouïr, autrement il ne l'ouïra pas bien ».

Larramendi est le premier qui ait indiqué le nom de Beriain comme celui d'un écrivain basque. Il en parle en ces termes, dans l'énumération rapide des livres basques dont il s'est servi : « Un librito en 12. con la Doctrina Christiana primero en Castellano Seguido en 83. ojas, y despues en Bascuence tambien Seguido casi en otras tantas : una y otra bien solidemente escritas. Imprimióse en Pamplona año de 1626. Con licencia, y approbacion de su prelado, el Illustrissimo Señor Don Francisco de Mendoza. Su Autor et el Licenciado don Juan de Beriain, Abad de la Parroquia de Uterga » (*Dicc.-Tril.*, T. I, proleg., c. I, p. xxxv-xxxvj). Il en parle de nouveau dans sa *Corografia de Guipuzcoa*, ouvrage posthume publié par le P. Fita en 1882 (p. 67) : « El dialecto navarro coincide mucho con el labortano, pero se diferencia tambien en muchas cosas : y dentro del mismo dialecto hay variedad en la sintaxis ; verbigracia, el abad de Uterga, en su doctrina, impresa el año de 1626, dice en el credo : « Cein concebitu baitzen espiritu Sanctuaren obraz : jaiocen virgina Mariaren bastatic : pasatu zuen pasio dolorèscoa Poncio Pilato Iuezaren azpian : crucificatu izandu zen : ill zen, ta orci zuten : jausi cen, etc. » y el Padre Eleizalde, en su doctrina del año 1735, etc. ».

Il ne paraît pas que la description de Larramendi puisse s'appliquer au livre du prince Bonaparte : celui-ci contient 135 fts., l'autre en aurait environ 160 ; le premier serait de 1626, le second de 1621 ; l'un aurait été approuvé par l'évêque Fr. de Mendoça (qui siégea du 17 mars 1621 au 15 février 1623), l'autre l'est par le chapitre ou la vacance du siège (entre la mort de P. de Sandoval (12 mars 1620) et l'arrivée de son successeur Mendoça ; le livre de 1626 est

une *Doctrine chrétienne*, celui de 1621 un *Traité sur la manière d'ouïr la messe* ; enfin Larramendi cite le *Credo* du volume qu'il avait sous les yeux et on m'a fait connaître que le *Credo* ne se trouve pas dans le livre du prince Bonaparte. On aurait donc le droit de conclure à deux ouvrages différents ; le second, celui de 1626, est à retrouver.

Le prince Bonaparte possédait un autre volume basque fort rare, l'*Office de la Vierge* de Harizmendi, publié en 1658 ou 1659 (n° 742 ; n° 27, p. 103 de ma *Bibliographie*). J'en ai parlé avec quelques détails dans la *Revue de Linguistique* (n° de janvier 1893, p. 1 à 18) ; j'y citais un ex. incomplet, appartenant à l'abbé C... des environs de Bayonne, sur lequel avait été prise la copie manuscrite que j'avais copiée moi-même. D'après les renseignements qu'a bien voulu me fournir M. V. Collins, l'ex. du prince Bonaparte est tout à fait semblable à un volume. Ce doit donc être le même exemplaire, jusqu'à nouvel ordre unique par conséquent. Les offices y commencent aux pages suivantes : Matines, p. 35 ; Laudes, 97 ; Prime, 114 ; Tierce, 125 ; Sexte, 132 ; None, 139 ; Vêpres, 147 ; et Complies, 167.

Il y aurait encore à signaler d'autres volumes, mais l'intérêt en est beaucoup moindre. Je n'ai du reste trouvé dans le Catalogue que cinq ouvrages seulement qui m'étaient tout à fait inconnus, et un seul antérieur à 1800 ; mais j'y ai appris l'existence d'un certain nombre d'éditions et de réimpressions qui m'avaient échappé.

Parmi les vieux livres basques de la Bibliothèque du prince Bonaparte je ne trouve pas quelques ouvrages que je croyais pouvoir y rencontrer : peut-être sont-ils parmi les incomplets qui ont été égarés, paraît-il. Pouvreau, dans son

Dictionnaire manuscrit (*Bibliographie*, p.) cite communément Oihenart, Axular, Liçarrague ; le premier est indiqué par *O.* ou *O pr.* ou *pr.* seulement, avec le numéro du proverbe le plus souvent ; Liçarrague par le chiffre du verset *lu. 15. 3*, *Ro. 6. 4*, ou par *Liz. 27 ig*, etc. ; Axular par la lettre A accompagnée du chiffre de la page, p. ex. *ifernuan alha çayen*. A. 595, et l'on peut s'assurer qu'il cite ainsi seulement l'édition originale, celle qui est datée de 1643. Mais il cite encore deux autres auteurs que je n'ai pu assimiler. Le premier est désigné tantôt par E. seul et dans ce cas, il n'y a qu'un mot avec une explication latine : *Mua*. Mugitus. E., *Oloago*. E. Avenæ locus ; tantôt par E. seul, avec une phrase : « *Kelderra baino edarri mincorragoa*. E. breuvage plus amer que la suie ; *egarria ere etcitçaitçun kelder minaz heçatu*. E. » et trois fois par E. avec un chiffre : « E. P. *Bere burua behar du* « *arduraduna*, E. 67 *ixilca çokolutan*, E p. 2. pr. 116 « *Erthuna*. pesant. O » Cette dernière citation semblerait faire allusion à un ouvrage — imprimé ou ms. — dont la première partie aurait consisté en un vocabulaire basque-latin et dont la seconde serait un recueil de proverbes : qui nous éclairera là-dessus ? L'autre auteur inconnu est appelé H. Il est cité quelquefois avec un *h* seulement, p. ex. : *heren imprimança*. H ; mais le plus souvent avec *h* et un chiffre de page ; j'ai relevé les onze citations suivantes : *arrayoa*. H. 67, rayon, *Baçagusquit*. H. 99. je vous voy, je vous regarde (1), *Nic banegui çure borondatea*. h. 103, *bulhar-artea*, b. 168. poitrine, *jondone laurendi cascaldua*. h. 76, *Nihor afuldatcen çarçoz edo hitz-alferrez*. h. 511,

(1) Plus exactement : « Je vous connais ». (J. V.)

Enequin dirauçu ene gouernatcea. h. 72, *Eccaïa.* h. 84, *Çure orduco hersturaren eta eccaïaren meritua. Eriaren eccaï handia*, *Hautfcolorea.* h. 474. gris, *murmuriça.* h. 66, murmure, grondement. *Vsina.* h. 212. *Ene mihia maliciarenvsina.* L'ouvrage cité était en prose et avait au moins 511 pages. Mais quel est cet *h?* Il n'y a pas beaucoup de noms labourdins en *h* : harambillet, haramboure, haraneder, hariztegui, hariztoy, harizmendi, harriague, héguy, hiriart, harrièt, hiribarne, hiribarren, hirigaray, hirigoyen, hondarrague, etc. J'en appelle à la sagacité ou à la mémoire de mes lecteurs.

Quoi qu'il en soit, celui qui prétendrait juger du caractère, des goûts et des idées du prince Bonaparte d'après le catalogue de sa Bibliothèque se tromperait singulièrement. On ne trouve en effet dans ce catalogue aucun ouvrage de lecture proprement dit, presque aucune œuvre des grands penseurs qui ont discuté les problèmes essentiels de l'humanité. Mais il ne faudrait pas oublier que la Bibliothèque du prince Bonaparte est surtout une collection spéciale, une sorte de musée, de recueil de curiosités et d'objets d'art, au milieu desquels le travailleur ne recherche que l'occasion d'observations de détails. On remarquera d'ailleurs la pauvreté de certaines séries, ce qui laisse supposer chez le collectionneur des tendances plus ou moins discutables. Ainsi le prince Bonaparte paraît s'être attaché presque exclusivement aux dialectes et aux patois populaires de l'Europe — romans et anglais — au basque et aux idiomes ougro-finnois ; mais il ne semble pas s'être préoccupé d'une manière suffisante des travaux dont avaient été l'objet et la linguistique en général et les langues à flexion, les mieux étudiées de toutes ; c'est ce qui explique qu'il ait suivi, dans ses publi-

cations, une méthode un peu trop empirique et démodée. Il partait d'un principe excellent, l'observation directe et précise, mais il ne voulait point admettre que les faits n'ont qu'une valeur relative et variable ; il se refusait à discuter ses observations, à les classer, à en déduire toutes les conséquences naturelles et logiques. L'utilité des faits particuliers en linguistique n'est-elle pas précisément de permettre la reconstitution des faits généraux ; le but principal n'est-il pas de retrouver la forme primitive unique par la comparaison, la combinaison des formes locales actuelles pour pouvoir ensuite établir l'histoire de cette langue, ses affinités, ses origines et se rendre compte de la mentalité de la race caractérisée par elle ? D'autre part, les langues étant des produits naturels et spontanés de l'organisme humain, elles doivent partout et toujours présenter des phénomènes sinon identiques, du moins analogues, et être étudiées par la même méthode et suivant les mêmes principes.

Parmi les discussions que j'ai eues avec le prince L.-L. Bonaparte, à propos de la langue basque, je ne voudrais en rappeler ici qu'une ou deux des plus intéressantes à ce point de vue. La plus importante avait trait à la nature du verbe basque ; le prince Bonaparte, après avoir fort justement rapproché la conjugaison basque de celle des langues ougro-finnoises, n'avait pas eu le sentiment qui s'impose cependant à tout esprit non prévenu que le basque n'est qu'un cas particulier de l'agglutination, plus parfait que beaucoup d'idiomes du même groupe morphologique et moins parfait que quelques autres. Mû par une conception inconsciente peut-être et *a priori*, il voulait y voir un organisme tout spécial ; de là sa théorie de la conjugaison périphrastique

composée, accessoire, gravitant autour d'un verbe unique à racine pronominale et ayant pourtant le sens absolu de « avoir » : c'était de la métaphysique pure et aucun homme de science positive ne pouvait le suivre jusque-là. Une autre fois, c'était à propos d'une question de phonétique ; pour lui l'alphabet basque devait être la somme des divers alphabets dialectiques tandis que pour moi il devait en être simplement le résumé. Par ex. l'*ü* du souletin, qui devient *i* devant l'article *a*, est à mes yeux une altération moderne de *u* primitif, et la transition peut être observée dans les *uya* (u + a) du bas-navarrais occidental. Or, Liçarrague, qui écrivait en bas-navarrais occidental, donne un petit vocabulaire souletin où des mots définis qui font actuellement *ia* sont écrits *uya;* j'en concluais qu'au XVIe siècle le souletin n'avait pas encore l'*ü;* le prince Bonaparte prétendait que l'orthographe *uya* de Liçarrague ne prouvait rien. Il affirmait, il est vrai, que Liçarrague avait écrit en labourdin ; cependant nous savons que Liçarrague était de Briscous, qu'il a fait sa traduction surtout pour les pays basques où régnait Jeanne d'Albret (Navarre et Soule) et non pour le Labourd où commandait le catholique roi de France. Seulement, le bas-navarrais occidental d'alors différait peu du labourdin d'aujourd'hui.

Mais, si, abstraction faite de toute considération objective, nous examinons en lui-même le *Catalogue* rédigé par M. Collins, nous sommes amenés à d'assez tristes réflexions. Trois ans à peine nous séparent de la mort de son propriétaire et déjà nous constatons dans cette collection précieuse un désordre qu'il n'aurait pas toléré. Il est question de la vendre en bloc, mais qui nous assure qu'on ne sera pas forcé de la laisser tôt ou tard disperser au hasard des

enchères ? Déjà, certains volumes, certaines brochures, auxquels tenait le prince Bonaparte paraissent s'être égarés.

L'homme qui prétend ne pas disparaître tout entier et laisser quelque chose après lui doit souvent être pris d'une angoisse profonde lorsque le doute se glisse dans son esprit sur la piété de son entourage, sur les sentiments intimes de ceux qui ont le devoir de conserver son œuvre et de perpétuer sa mémoire. Avoir consacré son activité à des idées auxquelles on a même sacrifié ses intérêts matériels ; avoir passé sa vie à réunir et à vénérer certains objets intéressants par eux-mêmes ou par les souvenirs qui s'y rattachent ; avoir conservé précieusement le dépôt de certaines traditions de famille et d'amitié — et se dire que ces traditions seront oubliées, que ces objets seront dédaignés et perdus, que ces idées seront abandonnées et combattues peut-être ; n'est-~~ce pas le plus~~ grand supplice dont un penseur puisse être affligé ? Le seul moyen d'y échapper c'est de laisser après soi un fils qui ne soit pas seulement l'enfant de son illusion et de sa chair, et dont on ait pu faire par l'esprit et le cœur un autre soi-même... Mais celui à qui cet espoir radieux a été refusé, celui surtout auquel le sort a donné un héritier qui n'est relié à lui que par les usages sociaux et les lois, celui-là n'a qu'une ressource : se hâter d'achever son œuvre en l'abrégeant quand arrive le déclin de la vie, et tout disposer pour que rien ne lui survive ou ne soit laissé à l'imprévu. Ce serait encore une joie, ce serait au moins une consolation de mourir avec tout ce qu'on a aimé, comme ces chefs de clans antiques ou de tribus sauvages que leurs serviteurs, leurs femmes, leur bétail, leurs armes accompagnaient dans la tombe. La

mort devient alors l'implacable et sereine justice, et par elle s'évanouissent toutes les souffrances et tous les désespoirs dans l'anéantissement absolu.

Paris, le 19 juillet 1894.

JULIEN VINSON.

LES TEMPS HOMÉRIQUES

(Leçons professées à l'*École d'Anthropologie.*)

(*Suite*)

IV. — LES DIEUX D'HOMÈRE

LE GROUPE SOLAIRE : APOLLON, ARTÉMIS, HÉLIOS, HEPHAÏSTOS

Rien de plus certain et de plus connu que le caractère solaire du dieu Phoibos-Apollon. Mais aussi rien de plus obscur, de plus complexe que la formation de sa légende et de sa personnalité anthropomorphique. La forme la plus antique de son nom, *Aplu*, semble l'apparenter à une divinité éponyme du Péloponnèse, *Apis*, médecin que la fable lui a donné pour fils et qui rappelle un temps où cette presqu'île se nommait *Apia*. Une autre forme, *Abellion*, semble le rapprocher d'un dieu gaulois ou hyperboréen, *Belen*. D'autre part, il se présente, par son surnom de *lukios*, à la fois comme originaire du *Lycée*, mont d'Arcadie, et de la *Lycie*, sur la côte méridionale de l'Asie mineure. Son culte était donc, en divers lieux du monde grec, antérieur à l'immigration hellénique. Mais si ce culte n'avait pas cessé de prospérer et de s'étendre sur la côte d'Asie et même dans l'intérieur des terres, témoin la triste aventure du Phrygien Midas qui, bien que dieu solaire aussi et habile à tout changer en or, cachait sous sa couronne des

oreilles d'âne, ce culte d'Aplu, de l'Apollon des Pélasges avait dû subir dans la Grèce proprement dite, même dans le Péloponnèse, une longue éclipse. Apollon n'était pas un des dieux nationaux des Achéens. Ce sont les Doriens, les derniers venus de la race, qui l'amenèrent, le long du Pinde, en Thessalie, en Doride, puis sur le Parnasse, à Delphes (Pytho), dont le sanctuaire, d'abord voué à la Terre et au Ciel, puis à la Terre et à Poseidon, lui fut disputé par Héracès (divinité solaire de la Trachinie et de la Béotie). Ce sont les Doriens, devenus par compromis les Héraclides ou descendants d'Héraclès, qui établirent enfin Apollon dans la Laconie, à Amyklée, antique sanctuaire de Héra, et l'imposèrent à l'Argolide. L'invasion dorienne, ce fait capital du XIIe siècle, eut les conséquences les plus graves pour l'avenir de la Grèce et du monde, et nullement étrangères, comme on va le voir, aux questions homériques et à la diffusion du culte d'Apollon.

Ces effets de l'intrusion dorienne peuvent être rangés sous deux chefs, étroitement connexes : perturbation intérieure, expansion coloniale ; d'où arrêt de la civilisation, retour à la barbarie dans le Péloponnèse et l'Hellade ; brillant développement de la Grèce extérieure ; et, dans le lointain, rivalité de Sparte, qui représente la barbarie, et d'Athènes, centre de la civilisation expansive ; épuisement de la Grèce, hégémonie de la Macédoine, corruption du génie grec et conquête romaine. Mais ces résultats derniers dépassent notre cadre ; restons entre le XIIe et le VIIe siècle, dans l'âge où se sont formés les épopées et les hymnes homériques.

Laissons même la petite et terrible oligarchie spartiate réduire en esclavage, sous le nom de Hilotes, les Achéens

de Laconie, dévaster et dépeupler la Messénie achéenne, désorganiser l'Argolide et la Corinthie ; suivons seulement la retraite des Achéens qui se refusent à subir le joug dorien ; ils refluent vers le nord du Péloponnèse, où leur arrière-garde occupe l'étroite bande qui a gardé le nom d'Achaïe ; les anciens habitants de cette côte, les Ioniens, entraînés des premiers dans la retraite, se réfugient en Attique avec toutes les familles riches ou royales qui se prétendaient issues des héros d'Homère. Athènes — et l'on comprendra pourquoi elle attache désormais à l'Iliade un intérêt national — Athènes devient le centre achéen par excellence ; (les Ioniens n'étant qu'une des tribus achéennes). En effet l'Étolie, l'Épire végètent désormais livrées à elles-mêmes ; la Thessalie, sous l'influence macédonienne ou thrace, se sépare de l'Hellade ; les Éolo-Achéens l'ont d'ailleurs abandonnée pour la côte d'Asie mineure, hellénisée après la prise d'Ilion : — il est manifeste que la guerre de Troie et la formation de l'Éolide asiatique sont dans une relation de cause à effet. Athènes donc, centre iono-achéen, devient nécessairement le point de départ de l'émigration ionienne, et la métropole — indirecte — de l'Ionie asiatique, dont les villes, au XIe siècle, vont s'échelonnant, au sud de l'Éolide, de Smyrne à Milet, et bientôt, concurremment avec les cités éoliennes, Élée, Cumè, Phocée, lancent des colons vers la Grande-Grèce et la Sicile. En débarquant sur le sol ionien avec leur dieu national Poséidôn, les Iones y trouvèrent établis, de la Troade à la Lycie, Apollon, et, autour d'Ephèse, une grande déesse de la génération, déesse phrygo-sémite, qui fut, sans aucune raison appréciable aujourd'hui, assimilée à la froide, chaste et stérile sœur d'Apollon, Artémis.

Apollon fut dès lors un dieu national des Ioniens. Ceux-ci se hâtèrent de lui assigner pour berceau soit le bois Ortygien, près d'Ephèse, soit l'île flottante de Délos, terre ionienne dont la gloire contrebalança la renommée de Delphes. Et comme la civilisation et la littérature orale sont nées en Ionie, la tradition ionienne, généralement acceptée, subordonna en quelque sorte Delphes à Délos, fit passer de Délos à Delphes Létô fugitive avec ses deux enfants. Les Doriens se bornèrent à placer en Crète, terre en partie dorienne, le premier séjour de Latone. Mais il n'importe. Les deux Apollons, le Dorien, l'Ionien, n'étant au fond qu'un seul et même personnage solaire, avec des attributs variés sans doute, mais qu'on rattache sans peine à cette origine, furent aisément confondus en un seul et même dieu hellénique, de fréquentation périlleuse, il est vrai, mais très beau, très jeune, bon joueur de cithare, médecin passable et surtout archer excellent.

Cette fusion de deux ou trois types apolliniens était certainement accomplie au VIIe siècle, époque probable de l'hymne à Apollon, elle l'était peut-être au Xe siècle lorsqu'on se mit à rassembler les futurs chants de l'*Iliade*, mais non dans l'âge où furent composées les primitives rhapsodies. Il ne pouvait être question pour le chantre des Atrides argiens de porter au tout premier rang le dieu dorien qui avait présidé pour ainsi dire à la ruine de leur famille ; et il n'était guère possible non plus de négliger une divinité désormais revendiquée par les deux plus puissants rameaux de la nation hellénique, les Doriens et les Ioniens. Apollon est donc présenté comme un dieu reconnu et honoré de tous, mais redoutable aux Grecs et protecteur des Troyens, très fort contre les hommes, mais évitant d'en-

trer en lutte directe contre les grands dieux achéens, Héra, Athènè, Poseidon. Il est d'ailleurs presque toujours en scène dans l'*Iliade;* et c'est lui dont la vengeance a précipité les Grecs dans un abîme de maux. L'armée achéenne avait pillé son sanctuaire de Chrysa ; et la fille de son prêtre avait été adjugée à Agamemnon, qui refusait de la rendre contre une riche rançon. Les remarques précédentes expliquent et la mauvaise volonté du roi et la fureur du dieu. Celui-ci n'a pas plus tôt entendu la voix suppliante de l'infortuné Chrysès (Dieu dont l'arc est d'argent, dieu de Claros, écoute ! Fais expier mes pleurs aux fils de Danaos !) qu'il s'élance des cîmes de l'Olympe. « Courroucé en son cœur, ayant aux épaules son arc et son carquois fermé, à chaque pas sur lui ses traits retentissent ; il avance, redoutable comme la nuit. Bientôt il s'arrête, à quelque distance des navires, et lance une première flèche. L'arc d'argent vibre sinistrement. Les mulets, d'abord, et les chiens agiles sont frappés. Mais le dieu dirige ensuite contre les guerriers un trait funeste, et de nombreux bûchers ne cessent plus de consumer les morts. Pendant neuf jours, les traits d'Apollon volent sur le camp. » La Fontaine est plus expéditif : « Apollon irrité contre le fier Atride, joncha son camp de morts ; on vit presque détruit l'ost des Grecs, et ce fut l'ouvrage d'une nuit. » Mais, du temps d'Homère, les dieux prenaient leur temps.

Pour cette fois, le dieu qui lance au loin ses traits ne se montra pas inexorable. Malmené par le devin Calchas, et de fort mauvaise humeur, — Achille l'a appelé ivrogne, œil de chien, cœur de cerf — Agamemnon a rendu Chryséis. Ulysse la ramène à son père qui retire aussitôt la

malédiction qu'il avait lancée, et l'épidémie s'arrête. Apollon daigne agréer le sacrifice offert par les envoyés achéens. Comme cette cérémonie est partout et toujours la même, dans les deux épopées, chez les Grecs et chez les Troyens, sous la tente du guerrier, sous le chaume du pâtre et dans les palais des rois, je la décris, une fois pour toutes.

« Lorsqu'ils ont prié, lorsqu'ils ont répandu l'orge sacrée, ils élèvent les têtes des victimes, les égorgent, les dépouillent, séparent les cuisses, les enveloppent de graisse des deux côtés, et posent sur elles les entrailles saignantes. Le vieillard les brûle sur des rameaux secs, tandis qu'au-dessus de la flamme il répand des libations d'un vin plein de feu. Auprès de lui les jeunes Grecs tiennent des broches à cinq dards. Lorsque les cuisses sont consumées, lorsqu'ils ont goûté les entrailles, ils divisent les chairs des victimes, les traversent de broches, les rôtissent avec soin et les retirent de l'ardent foyer. Ces apprêts terminés, ils disposent le festin, ils mangent, et nul en son âme ne peut se plaindre de n'avoir point une juste part des mets. Dès qu'ils ont chassé la faim, les jeunes Grecs couronnent de vin les urnes et le versent à la ronde, à pleines coupes. Durant tout le jour, ils se rendent le dieu propice par leurs chants; ils font entendre son hymne; ils le célèbrent; et, en les écoutant, le dieu charme ses esprits. »

La part que prend l'archer divin aux combats des Grecs et des Troyens n'a rien de mythique : le poète lui prête simplement les actes conformes au rôle qu'il lui assigne. Il excite les défenseurs d'Ilion, se tient auprès d'Hector pour détourner de lui les javelines, l'envelopper d'un brouillard aux moments critiques et le tirer de la mêlée pour lui rendre le souffle et la force. Il désarme lâchement

Patrocle et le livre sans défense au meurtrier. Sa conduite est piteuse dans la lutte finale où Hector doit succomber. Tantôt il berce le héros d'un vain espoir, lui ramasse son javelot, souffle sur l'arme qui va le percer, tantôt il l'abandonne et ne sait même pas préserver son cadavre des outrages d'Achille. « Le père des dieux et des hommes a déployé les balances d'or; le jour fatal d'Hector l'emporte et descend vers Aïdès, alors Apollon l'abandonne, » il se réserve de guider traîtreusement, quand l'heure sera venue, vers le talon d'Achille la flèche de Pâris. Volontiers il s'attaque aux faibles et aux innocents; il tue à loisir les fils de Niobè, tandis que la sèche et haineuse Artémis perce les filles qui réjouissaient cette mère féconde; il écorche Marsyas qui, non sans gloire, avait opposé à la lyre du dieu sa flûte pastorale; il fait périr, dit-on, Linos, son rival en poésie; et, plus tard, son jeune ami, le pauvre Hyacinthe. C'est un dieu qui a la main malheureuse. C'est pourquoi sans doute les morts douces ou plutôt subites lui sont attribuées ainsi qu'à sa sœur. Plusieurs fois les mortels invoquent « leurs traits les plus doux. » Lorsque Ulysse interroge le fantôme de sa mère Anticlée : « Ce n'est pas, lui dit-elle, Artémis qui, dans mon palais, m'a frappée de ses traits les plus doux; mais c'est le regret de toi, ô mon fils, c'est le souvenir de ta sagesse, de ta bonté, qui m'a ôté la vie. » « Puisse, dit Pénélope, la chaste Artémis m'envoyer maintenant une aussi douce mort! » « Lorsque, dit Eumée, les habitants de Syra ont assez vieilli, Apollon accourt avec Artémis et les frappe de ses traits les plus doux. » Cette croyance singulière — les dévots n'ont-ils pas aussi une Notre-Dame de la Bonne-Mort? — doit se rapporter aux effets foudroyants de l'in-

solation, et à la puissance médicale qui sera bientôt un des attributs d'Apollon.

Les deux grands exploits mythiques d'Apollon sont la défaite des Aloades en Thessalie, et le meurtre du serpent Python. Le premier épisode est mentionné brièvement dans l'*Odyssée :* « Aloé qui se glorifiait de l'amour de Poseidôn eut de ce dieu, qui ébranle la terre, deux fils dont les jours étaient comptés : le divin Otos et l'illustre Ephialte, après Orion les plus grands et les plus beaux héros qu'ait nourris la terre féconde. A neuf ans, leur ceinture mesurait neuf coudées et leur stature neuf brasses. Alors ils menacèrent de porter aux immortels la guerre tumultueuse et les alarmes. Ils s'efforcèrent, pour escalader le ciel, d'entasser sur l'Olympe l'Ossa, et sur l'Ossa le Pélion ombragé de forêts ; et ils eussent réussi, s'ils avaient atteint l'âge de la puberté. Mais le fils de Zeus et de la blonde Lètô les perça l'un et l'autre avant qu'un léger duvet fleurît sur leur visage et que leur menton fût caché par une barbe naissante. » C'est un épisode de la guerre des Titans ; le dieu lumineux y avait sa place marquée dans l'armée céleste.

La victoire sur Pithô — car c'était un dragon femelle — n'est qu'une autre forme du combat de la lumière contre les ténèbres, de l'ordre contre les derniers nés du Chaos et de la Terre. Elle est racontée, fort confusément, dans le grand hymne à Apollon, qui renferme des passages tout à fait homériques et qui, — fait caractéristique, — tout en accordant au dieu des Crétois pour prêtres, le tire tout entier du côté des Ioniens, et ne fait pas même allusion à l'Apollon de Sparte. Le début de ce poème semble un fragment qu'on n'aura pu faire entrer dans l'*Iliade*. « J'au-

rai toujours présent à la mémoire Apollon aux longs traits, que les dieux eux-mêmes redoutent, dans le palais de Zeus, quand il a tendu l'arc étincelant. Ils se lèvent tous de leurs sièges. Lètô seule reste alors auprès du dieu tonnant ; elle ferme le carquois, désarme les fortes épaules, suspend l'arc détendu à un clou d'or, et, conduisant le jeune dieu, elle le fait asseoir sur un trône, tandis que le père, saluant son fils chéri, lui présente le nectar dans sa coupe d'or. Et Lètô vénérable se réjouit d'avoir donné le jour au puissant sagittaire. Salut, heureuse déesse, tu as enfanté deux beaux enfants : le roi Apollon, Artémis fière de ses flèches ; celle-ci en Ortygie ; celui-là dans l'âpre Délos... »

« Aussi est-ce à Délos, ô Phoibos, que ton cœur est délecté!... O roi, tu possèdes et la Lycie, et l'aimable Méonie, et Milet (oracle des Branchides), riante ville que baigne la mer ; mais ton grand empire a pour siège Délos entourée des flots. Là, pour toi, se rassemblent les Ioniens aux longues tuniques avec leurs enfants et leurs pudiques épouses ; et, dans leur reconnaissance, ils te charment par des jeux, par le pugilat, la danse et le chant. Lors de ces grandes réunions des Ioniens, celui qui surviendrait pourrait les prendre pour des immortels ; il se réjouirait dans l'âme, à voir leur grâce, à voir les hommes et les femmes à la belle ceinture, et les vaisseaux rapides et leurs richesses infinies, et, par-dessus tout, merveille dont la gloire ne périra jamais, les jeunes filles de Délos, servantes du dieu qui atteint au loin! »

La mauvaise volonté de Héra prolonge les douleurs de Lètô ; mais Iris, envoyée par les autres déesses, finit par ramener de l'Olympe Eilithuia, l'arbitre des douleurs. Le jeune enfant n'est pas allaité par sa mère ; c'est Thémis,

qui, de ses mains immortelles, lui fit goûter le nectar et l'aimable ambroisie. Aussitôt, rejetant ceinture d'or et linges fins, « donnez-moi, dit Phoibos-Apollon, une douce lyre et un arc recourbé ; par mon oracle, je ferai connaître aux humains les véritables desseins de Zeus. » Toutes les déesses étaient frappées de surprise. Or, Délos tout entière se sentit couverte d'or à la vue du rejeton de Zeus et de Lètô, pleine de joie que ce dieu l'eût choisie pour sa demeure, parmi les autres îles et le continent. « Elle fleurit comme la cime d'un mont, couverte des fleurs de la forêt. »

On entrevoit partout dans cette légende le vieux mythe naturaliste : *Lètô*, la Nuit (qui recèle la lumière), *Dèlos*, le point du jour (montrer) ; Phoibos, l'astre qui grandit soudain, brise la ceinture de l'aurore, et couvre d'or radieux la terre fertilisée. Ce dieu qui voit tout, saura tout, et ses oracles véridiques éclaireront les humains.

Faisant résonner sa cithare creuse, vêtu d'étoffes immortelles et parfumées, le glorieux fils de Lètô ne fait que toucher terre à Delphes, et, d'un élan pareil au vol de la pensée, arrive sur l'Olympe, parmi l'assemblée des dieux. Soudain, les immortels ne songent plus qu'à la lyre et aux chants. Toutes les Muses ensemble (neuf déjà), répondant à ses accords par leurs belles voix, célèbrent les biens immortels dont jouissent les dieux, et les misères infligées aux mortels insensés, aux esprits inquiets, qui ne peuvent se défendre ni de la mort, ni de la douleur, ni de la vieillesse. Les Kharites aux belles tresses, les joyeuses Saisons, Harmonia, Hébé, Aphroditè, fille de Zeus, forment un chœur, se tenant par la main. Avec elles danse Artémis, fière de ses flèches, grande et imposante. D'un pas majestueux,

Apollon marche, frappant sa lyre. Un vif éclat l'environne. Ses pieds, sa fine tunique, luisent de reflets prestigieux. Quand il a pris rang parmi les dieux, il cherche en Piérie, en Emathie, chez les Perrhèbes, à Iolchos, en Eubée, les endroits où il établira ses sanctuaires et ses oracles. Il visite Mycalèse et Teumesse — qui repose sur un lit de verdure —, puis la forêt qui recouvre la plaine où sera Thèbes ; puis le bois sacré de Poseidôn, à Oncheste, sorte de lieu enchanté qui attire et garde les chars ; il traverse le limpide Céphise, hésite entre Oichalée fertile, Haliarte verdoyante et la paisible fontaine de Telphuse. Il pousse enfin jusqu'à Crissa, au pied du Parnasse aux neiges éternelles, sur un mamelon tourné vers le Zéphyre. « Au-dessus sont suspendus des rochers, et au-dessous court une vallée profonde et raboteuse. » « Voici, dit-il enfin, où je rendrai des oracles aux hommes qui amèneront toujours ici de complètes hécatombes, soit du gras Péloponnèse, soit de l'Europe, ou des îles entourées d'eau... Et moi, je prononcerai pour eux des conseils sûrs, en un temple où abonderont les chairs. »

« Or, auprès, était une fontaine aux belles ondes, où, de son arc puissant, le roi fils de Zeus tua un dragon femelle, monstre farouche, fléau sanguinaire. Malheur à qui rencontrait ce serpent ! Homme ou brebis, il dévorait tout ; jusqu'à l'heure où le dieu qui atteint de loin lui eût lancé un trait irrésistible. Palpitant, il se tord, poussant d'horribles cris, il expire en exhalant des flots de sang. « Pourris où tu es, dit le vainqueur, tu ne seras plus la perdition des mortels. Ni Typhon, ni la sinistre Chimère n'ont détourné de toi la rigide mort ; mais ici la sombre Terre et le brillant Hypérion te consu-

meront. » Cependant les ténèbres couvrirent les yeux du monstre, et la force sacrée du Soleil le dévora au lieu même que, *depuis*, on appela Pythô. Et les hommes ont donné au roi le surnom de Pythien parce que là les rayons de l'ardent soleil ont pourri le serpent. »

Rien de plus ordinaire que ces explications saugrenues de circonstances insignifiantes. Le nom de Pythô (*Puthô*) fait-il allusion aux émanations sulfureuses du petit gouffre delphique, ou des marécages voisins? C'est très possible, mais totalement étranger à la déconfiture du serpent Python, fable véritablement indestructible et dont les innombrables variantes sont éparses dans toutes les littératures, écrites ou orales : le héros et le monstre, le dieu et le Titan, le rayon ou l'éclair contre la nue. C'est le combat mené dans le ciel védique par les Vritras, les Ahis, les Azidahakas, continué chez les Grecs par *Orthros*, par *Echidna*, par l'Orque de Persée, la Chimère de Bellérophon, l'Hydre de Lerne, le Serpent des Hespérides, les Hécatonchires et le redoutable Typhoée, enfin par le dragon de Saint-Georges et du chevalier Dozon, par les Tarasques, Lézardes, Guivres et Lamçons de nos contes, ou encore par le lézard de l'Apollon Sauroctone. Au reste, l'auteur de l'hymne désigne très clairement, sans y songer, les véritables acteurs du drame : d'une part le brillant Hypérion, la force sacrée du Soleil, l'arc d'Apollon ; d'autre part Typhon, le dernier des ennemis suscités par la Terre contre le dieu du ciel. En effet, le dragon femelle de Pythô était la nourrice de ce Typhon, que le poète nous présente comme fils de Héra. Le passage est précieux : en substituant Héra à la Gaïa du mythe hésiodique, il appuie singulièrement l'opinion qui attribue à la déesse Héra,

Era, une origine tellurique ; en même temps il s'accorde avec Hésiode sur la naissance de Typhée, enfanté par sa mère seule, sans concours masculin, et sur le rôle de cet épigone des Titans.

Furieuse contre Zeus qui vient d'engendrer seul Athènè, l'auguste Héra frappe la terre de la paume de sa main et dit : « Écoutez-moi maintenant, Terre, et au-dessus, vaste Ciel ; et vous, dieux Titans, qui sous la terre demeurez autour du grand Tartare et de qui nous sommes issus, hommes et divinités ; écoutez-moi tous et donnez-moi un enfant — sans Zeus ; — et qu'il ne lui soit nullement inférieur en force, qu'il le surpasse même, autant que Zeus au vaste regard a surpassé Kronos. » Enfin, lorsque les mois et les jours se furent écoulés, elle enfanta un fils, non semblable aux dieux ou aux hommes, mais l'effroyable, le cruel Typhon, fléau des mortels. Aussitôt elle le prit, le porta à Pythô (oracle de la Terre), et donna le monstre au monstre, l'anguipède au dragon femelle, qui le nourrit. »

Aucun doute ne subsiste donc ici, sur l'antiquité et la signification profonde du mythe. Qui croirait que la niaiserie des mythologues évhéméristes a cru trouver dans le service d'Apollon chez Admète l'expiation du meurtre de Python ? Apollon, selon les théologiens grecs, a dû se purifier de cet acte violent. Ce n'est pas, notez-le bien, que ce non-sens ne puisse cacher quelque terrible souvenir, quelque massacre, l'extermination des anciens prêtres de la Terre et de Poseidon par les Doriens importateurs d'Apollon ; mais il ne peut se rattacher en aucune façon aux aventures pastorales du dieu. D'ailleurs, il existe ainsi dans les mythologies des fables bizarres dont l'origine échappe, soit qu'elles fassent allusion à une circonstance à

jamais oubliée, soit que la malice naïve d'un poète ou d'un philosophe les ait inventées de toutes pièces. En voici une qui se rapporte aussi à une disgrâce d'Apollon.

Il existait dans l'Asie Mineure, le Pont, et aussi sur la côte thessalo-béotienne, une divinité lumineuse mâle, probablement lunaire, Askos, Askaeos, Askènos, dont le nom se retrouve dans la ville d'Ask-ra, et dans le dieu Ask-lèpios (fort semblable à un *Askcalaphe*, fils d'Arès). Askos avait été vaincu par Hermès ou par Zeus. Asklèpios avait fait partie des Argonautes. Ce personnage, élevé par Chiron, et habile médecin, fut aisément confondu avec Apollon, qui éloigne les maladies (Alexikakos) ; il devint son fils, ayant pour mère *Coronis*, le corbeau prophétique posé sur l'épaule du dieu. Cet Asklèpios se mit à guérir les blessés et à ranimer les morts, et en trop grand nombre ; Pluton se plaignit à Zeus de la dépopulation prochaine du Tartare. Un coup de tonnerre bien appliqué aurait mis fin à la carrière de l'imprudent bienfaiteur ; Apollon, faute de pouvoir atteindre le père céleste, aurait tué à coups de flèches les trois Cyclopes forgerons de la foudre ; et pour ce crime, il eût été banni du ciel : car ce n'est pas de bonne volonté qu'il se fût condamné à garder des troupeaux. Ainsi raisonnaient les « conteurs de fables ; » mais ils ne se demandaient pas si Apollon n'avait pas été longtemps le dieu de tribus pastorales en Thessalie, de peuples riches en chevaux dans les vallées de l'Ida. — Car Apollon n'a pas seulement gardé les troupeaux d'Admète, d'où son nom de Nomios, il a aussi pris soin des haras de Laomédon ; de même que, progressant avec ses fidèles, il est devenu *ktistès*, fondateur, *oikistès*, constructeur de maisons, *aguieus*, *thuraios*,

surveillant des rues, des portes, *archègétès*, inspirateur des chefs, à mesure que la vie sédentaire et réglée succédait aux mœurs champêtres et nomades. Enfin la possession de troupeaux, surtout de bœufs, est un attribut ordinaire des dieux célestes et lumineux. Héraklès ramène d'occident des bœufs, que lui ravit Cacus. Hermès enfant, le jour même de sa naissance, vole le troupeau que les dieux ont confié à la garde d'Apollon.

Cet épisode de l'hymne à Hermès est une précieuse variante d'un passage de l'*Odyssée*, auquel nous viendrons tout à l'heure.

« Hélios descendit sous la terre, dans les flots de l'Océan, avec ses chevaux et son char. Alors Hermès se hâta vers les montagnes ombragées de la Piérie. C'est là que les bœufs immortels des divinités bienheureuses ont leurs étables et paissent de riants herbages qu'on ne fauche jamais. Le fils de Maïa sépare vivement du troupeau cinquante génisses mugissantes, les pousse à reculons dans un sol sablonneux ; lui-même, enveloppant ses pieds nus de feuillages, marche en arrière renversant et déguisant la trace de ses pas. Il n'a pas échappé à tous les yeux ; un vieux jardinier l'a vu, près des bois d'Oncheste ; Sélénè, la fille du Titan Pallas, était à son observatoire lorsqu'il franchit l'Alphée. Mais si rapide a été sa fuite, qu'avant l'aurore, le troupeau est caché près de Pylos en de riches étables ; Hermès a su faire du feu dans une grande fosse en frottant des bâtons de laurier, abattre, dépecer, cuire deux génisses ; et que, dès le point du jour, il était de retour aux grottes du Cyllène, en Arcadie, et couché dans son berceau... Cependant l'Aurore, portant la lumière aux mortels, est sortie de l'Océan. » Apollon part, il arrive dans

Oncheste, bois sacré de Poseidon, et trouve le vieillard travaillant à la haie d'un enclos : — O, lui dit-il, vieillard qui tailles les buissons dans le vert Oncheste, je viens ici m'informer des bêtes du grand troupeau de la Piérie, toutes femelles, toutes à cornes recourbées ; le taureau noir seul paissait à l'écart, et quatre chiens les suivaient par derrière, animés d'un même zèle, comme des hommes. Le chien, il est vrai, et le taureau m'ont été laissés, ce qui est certes une grande merveille. Mais les génisses sont parties, au dernier soleil couchant, de la douce prairie, de leur suave pâturage. Dis-moi donc, ô vieillard chargé d'années, si, par aventure, tu as vu un homme faisant route auprès de ces bestiaux. — Puis Hermès est pris, Apollon l'emporte dans ses bras jusqu'à l'Olympe, où Zeus est ravi des précoces talents du futur dieu des voleurs, — les Grecs héroïques pratiquaient volontiers cette industrie. — Phoibos, de même, indulgent aux prouesses de son demi-frère, lui cède les génisses en échange de la *phorminx* que celui-ci vient d'inventer.

Vous avez remarqué que, dès qu'Apollon est en cause, les vieux sanctuaires, Oncheste, la Piérie, les vieilles divinités qui n'ont revêtu qu'à peine la figure humaine, Hélios, Sélènè, la Nuit, l'Aurore, qui ne peuvent guère se détacher de leurs fonctions, sont volontiers ramenés, peut-être inconsciemment, par les rhapsodes. Homère lui-même va nous montrer qu'Apollon n'est que le substitut anthropomorphe de Hélios. Dans l'*Odyssée*, c'est Hélios, le Soleil, et point encore Apollon, qui est possesseur du troupeau divin. Et dès le début, nous sommes avertis que les compagnons d'Ulysse, les insensés ! périront tous pour avoir dévoré les bœufs du Soleil.

« Tu aborderas, dit Circé (XII) dans l'île de Thrinakie. C'est en ce séjour que paissent les bœufs et les riches brebis d'Hélios. Ce dieu a autant de grands troupeaux que de bergeries, sept de chaque sorte, tous de cinquante têtes. Ils n'ont point de rejetons et sont à l'abri de la vieillesse. Deux nymphes aux cheveux élégamment tressés prennent soin de ces troupeaux ; Lampétie et Phaéthouse, filles d'Hélios et de la divine Néara. Lorsque leur auguste mère les eut enfantées et nourries, elle leur donna pour demeure la lointaine Thrinakie, et leur confia la garde des brebis et des bœufs superbes de leur père. » Et qui pouvait mieux savoir ces choses que Circé, fille elle-même du Soleil, la reine des enchantements, qui, dans le resplendissant palais d'Aia, tisse une toile d'or, accompagnant son travail de ses accents mélodieux ? Mais les destins trouvent partout leur voie. Echappé aux Sirènes, aux gueules de Scylla, aux tourbillons de Charybde, le héros est poussé malgré lui sur le fatal rivage. Un mois entier les vents contraires l'y retiennent. Un mois entier ses compagnons, enchaînés par un serment solennel, s'abstiennent de toucher aux bœufs du dieu puissant qui voit et entend toutes choses. Mais quoi ! la pêche, la chasse ne leur suffisent plus. Les mets dont Circé les a munis sont épuisés, et les bœufs sont là, tout près, qui les tentent. Ulysse s'est écarté pour implorer les dieux, un lourd sommeil l'accable. « Ami, s'écrie Euryloque, toutes les morts sont affreuses pour les misérables humains ; mais mourir de faim est ce qu'il y a de plus déplorable. Croyez-moi donc. Parmi les bœufs du Soleil, choisissons les plus gras ; sacrifions-les aux dieux qui habitent le vaste ciel. Si jamais nous revoyons Ithaque, notre chère patrie, nous élèverons au Soleil un riche

temple et nous y placerons de nombreuses et riches offrandes. Si Hélios courroucé veut abîmer le navire, si les autres immortels y consentent, eh bien ! mieux vaut périr suffoqué par les flots que de languir plus longtemps dans cette île désolée ! »

Ulysse se réveille, trop tard ; le fumet des chairs rôties frappe ses narines, l'action terrible est accomplie, et voyez, les signes des dieux éclatent : les peaux des bœufs massacrés rampent, les chairs rôties ou crues beuglent autour des broches comme si les animaux eux-mêmes poussaient de longs gémissements. Déjà Lampétie au long voile est montée vers son père, et celui-ci, le cœur gonflé de courroux, s'est adressé aux immortels.

« Puissant Zeus et vous, dieux bienheureux, éternels ! Punissez les compagnons d'Ulysse, fils de Laerte ; dans leur orgueil, ils viennent d'immoler les bœufs qui réjouissaient mes regards, lorsque je remontais au ciel ou redescendais vers la terre. Vengez-moi ! Ou je m'en vais chez Aïdès, et désormais j'éclairerai les morts. — Soleil, répond l'assembleur des nuées, continue d'éclairer les dieux et les frêles humains sur la terre fertile. Je ne tarderai pas à frapper de rayons fulgurants le vaisseau coupable, je le briserai au milieu des sombres flots. » Cependant, six jours encore, les Grecs se repaissent des meilleurs bœufs du Soleil ; le septième jour, les vents s'apaisent. Le navire est lancé, on dresse le mât, on tend la voile blanchissante. Bientôt l'île a disparu ; il n'y a plus que le ciel et la mer. Soudain Zeus suspend sur le vaisseau une sombre nuée ; la mer s'obscurcit, un vent furieux rompt les deux câbles du mât qui tombe dans la cale, brisant le crâne du pilote. L'infortuné est précipité

dans les flots, comme un plongeur. Zeus tonne et lance la foudre ; sous ses coups redoublés la barque tourbillonne et se remplit de soufre ; les matelots éperdus roulent dans l'abîme, le flot les emporte autour de la noire épave comme des oiseaux de mer, et un dieu leur interdit le retour. Il ne reste plus rien, rien qu'un homme indomptable cramponné à une courroie entre Charybde et Scylla. A ce moment Charybde engloutit l'onde amère ; le héros s'attache aux branches d'un arbre qui domine le gouffre, et, suspendu, attend que le monstre ait revomi le mât et la carène, pour retomber à grand fracas sur ces planches de salut.

Vous le voyez, des bœufs que l'on venge ainsi ne sont pas des bœufs ordinaires. Troupeaux d'Admète, d'Héraklès, d'Hélios ou d'Apollon, il faut reconnaître en eux ces bœufs de l'Éther, ces nuées fécondes ou stériles que se disputaient les puissances du ciel védique, ces bœufs idéalisés qui, dans les temps lointains des migrations indo-européennes, constituaient le butin et la richesse des dieux comme des hommes. Mais le tour particulier de l'esprit grec, son amour des formes définies, des événements localisés et nettement circonscrits, a gâté à plaisir ces grandioses métaphores, ces données amples et vagues du naturalisme antique. Seulement, remarquable compensation, s'il défigure et éparpille en menues aventures souvent ridicules, s'il rapetisse les attributs et les actes divins, il embellit, il grandit les dieux ; il les libère du phénomène, de la fonction à laquelle ils étaient attachés. Il renvoie au destin ou à quelques dieux honoraires tout ce qui ressortit à la force impassible des choses, et il donne à chacun de ses Olympiens, avec les passions et l'activité

humaines, un caractère, un âge, un type physique et moral, une personnalité, derrière lesquels on sent encore, lorsqu'il le faut, l'essence primitive, la majesté de l'atmosphère ou des eaux, la fécondité de la terre ou la splendeur sidérale.

Apollon n'est plus Hélios, *Lukabas*, *Lukéios*, *Klarios* qui marche avec la lumière, qui crée et répand la clarté ; il est le dieu de Claros, de la Lycie et du Lycée, qui aime ou écarte les loups. Il n'est plus le Soleil auquel les rayons font une chevelure d'or, dont les traits resplendissants tombent comme des flèches salutaires ou funestes à travers les cieux, tandis qu'une course infaillible emporte son char de l'Orient à l'Occident ; il est un jeune homme vigoureux et svelte, aux blonds cheveux, qui va et vient à sa guise, un admirable archer au carquois d'or, aux flèches d'argent, qui décoche à sa fantaisie la peste et la santé, la vie et la mort, qui détruit les monstres et les rats (Sminthien). Il n'est pas le grand astre qui voit, qui entend et qui sait tout. Il est le captieux, l'oblique (*loxias*) inspirateur des pythies, des oracles ambigus où il révèle et cache à demi l'avenir qu'il connaît. Il n'est pas l'éternel amoureux des Aurores qu'il poursuit et dévore en ses embrassements ; il est l'amant audacieux et déçu de la chaste Daphné (*Ahana*, l'Aurore), qui ne laisse en sa main qu'une feuille de laurier, image de la gloire.

Mais la lumière dont il est né, la lumière qu'il porte en lui, s'est transfigurée en intelligence. Les musiques célestes, qu'il a entendues, il en fait le rhythme de la lyre et de la poésie. Les gracieuses, les puissantes images s'assemblent à sa voix, et tandis que les éphèbes et les vierges, dans l'Olympe et sur la terre, forment des

chœurs, déploient dans les luttes, les jeux et les danses, les mouvements qui développent et embellissent le corps, les poètes composent les odes savantes, les libres épopées, les artistes cherchent à saisir, à fixer sur les murailles et les vases, dans les veines du marbre, les contours et les groupes qu'il évoque à leurs yeux. Il est, enfin, Apollon, le *Musagète*, le chef des Muses et l'inventeur des arts.

Les Muses, que je viens de nommer, sont un des exemples les plus frappants de ces transpositions du monde physique au monde moral. Homère, sans les nommer par leurs noms — qui ont d'ailleurs beaucoup varié (comme leur nombre), — les admet déjà, comme chanteuses, au banquet des dieux. Mais aucun lien particulier ne les attache encore à Apollon. Elles ne sont pas encore invoquées par le poète ; les débuts de l'*Odyssée* comme de l'*Iliade* s'adressent à une *théa*, à une divinité indéterminée. Mais, cependant, les Muses ne sont déjà plus ce qu'elles étaient à l'origine, des nymphes des fontaines, des sources du mont Olympe, ou peut-être aussi des prêtresses, des magiciennes de la Piérie (*Montiai, Manti-es*), contemporaines des premières incursions thraces ou éoliennes. Elles font partie déjà du groupe olympien, prêtes à accompagner les autres dieux le long du Pinde, vers le Parnasse et l'Hélicon, où Hésiode les rencontrera bientôt ; et à présider, sous les ordres d'Apollon, aux diverses branches de la science, de la poésie et de l'art, de l'art en ce qui concerne les mouvements du corps et l'emploi de ses organes (car elles ont gardé ce trait, cette preuve d'antiquité : ni la peinture, ni la sculpture, ne sont ni ne seront représentées parmi elles).

Une autre divinité, bien plus grande que ces agréables

filles de Mémoire, Héphaïstos, a subi des changements, au premier abord moins heureux. De brandon fulgurant jailli des hauteurs célestes, il est devenu un pauvre disgrâcié, jeté des cimes olympiennes sur les durs rochers de Lemnos, un infirme, un double boiteux, que les Sintyes, peuple insulaire, ou la Néréide Thétis, ont recueilli par pitié. Mais ce contrefait se montre merveilleux forgeron, artisan de génie ; c'est lui qui fabrique cette foudre, dont il a gardé le secret et la flamme. C'est lui qui a fondu, poli, les parois d'airain, d'or, d'argent, du palais céleste, martelé les vases magnifiques, les armes étincelantes, et ciselé les bijoux si délicats, agrafes, diadèmes, colliers, ceintures, qui embellissent les plus belles. Et ses mérites sont prisés si haut que Zeus lui donne pour épouse d'abord *Charis*, la grâce elle-même, puis, pour son malheur, la voluptueuse Aphroditè — qui aime les militaires.

Il est beau à voir devant sa vaste enclume, le marteau dans une main, les tenailles dans l'autre, tandis que les soufflets répandent sur vingt creusets pleins de métaux en fusion la chaleur nécessaire à ses travaux délicats. Ceci, c'est le vaste bouclier d'airain, recouvert de cinq lames, que sertit une triple bordure d'argent. De belles ciselures représentent les signes du ciel, les Pléiades, les Hyades, Orion, l'Ourse qui seule n'a point de part aux bains de l'Océan, le Soleil infatigable, la pleine Lune, la Mer, la Terre. Puis c'est toute la vie qui se déroule sur l'ample surface. Des danses nuptiales, une agora où des vieillards assis, le sceptre en main, sur des pierres polies, écoutent des plaideurs débattre le rachat d'un meurtre ; une embuscade au gué d'une rivière près d'une ville

assiégée ; une vaste et molle jachère où des laboureurs tracent des sillons parallèles ; prodige de l'art ! l'or du champ prend une teinte noire comme la terre fraîchement remuée. Plus loin, c'est la moisson, les enfants ramassant les gerbes, les botteleurs, le maître du champ qui regarde briller les faucilles et, sous un chêne, un énorme taureau sacrifié pour le repas, dépecé et saupoudré de blanche farine ; ailleurs la vendange, les vignes bien alignées soutenues par des pieux d'argent, les grappes de pourpre, les corbeilles, un enfant qui chante et les vendangeurs frappant du pied la terre en cadence. Ici, des bœufs à la tête superbe, où se mêlent l'étain et l'or, se ruent en mugissant vers le fleuve, conduits par quatre pâtres d'or et neuf chiens agiles. Soudain deux forts lions enlèvent un taureau qui beugle avec force. Là, dans un riant vallon, de blanches brebis paissent dans un vaste pré ; près de là sont les étables, les parcs et les chaumières des bergers. « Le dieu figure ensuite un chœur semblable à ceux que, jadis, dans la vaste Cnosse, Dédale forma pour Ariadnè à la belle chevelure. Des jeunes gens et des vierges attrayantes, se tenant par la main, frappent du pied la terre. De longs vêtements d'un lin fin et léger, des couronnes de fleurs parent les jeunes filles. Les danseurs ont revêtu des tuniques d'un tissu riche et brillant comme de l'huile, leurs épées d'or sont suspendues à des baudriers d'argent. Tout le chœur, aussi léger qu'habile, tourne rapidement comme la roue du potier, lorsqu'il éprouve si elle peut seconder l'adresse de ses mains. Tantôt ils se séparent et forment de gracieuses lignes qui s'avancent l'une vers l'autre. La foule les admire et se délecte à ces jeux. Un poète divin,

en s'accompagnant de la lyre, les anime par ses chants. Deux agiles danseurs, dès qu'il commence, répondent à sa voix et pirouettent au milieu du chœur. Enfin, avec la même adresse, Héphaïstos trace au bord de l'orbe merveilleux le grand fleuve Océan. »

Eh bien ! a-t-il tant perdu à sa chute, cet antique génie de l'élément igné ? Sans doute il n'est plus l'aveugle éblouissement de la foudre imbécile ; mais il est le feu intelligent, industrieux, artiste, qui modèle la matière à l'usage et à l'image de la vie humaine.

L'anthropomorphisme grec a donné aux dieux souvent le génie, presque toujours la beauté, et toujours un caractère personnel nettement accusé. A un certain point de vue, on doit reconnaître qu'il leur a enlevé quelque peu de ce qu'on appelle divinité, le mystérieux, le lointain, le vague. Cette remarque est si juste que nombre de dieux indéniables, Dionysos, Héraklès, Persée, Jason, Ægée, Thésée, Tantale, Ixion, Sisyphe, Achille, Agamemnon, Hélène, Priam, Alexandros, Ænéas (surnom de Zeus, et d'Aphrodité), Anchisès, ont été réduits à la condition quasi humaine, ou amenés sur la limite indécise où le dieu ne se distingue plus de l'homme. La transition sera pour nous d'autant plus aisée entre la vie des Olympiens, que nous venons d'esquisser, et la vie des Achéens mortels dont Héphaïstos lui-même nous ciselait tout à l'heure le vivant raccourci.

André LEFÈVRE.

(*A suivre.*)

LA LANGUE BASQUE EN 1656

(Pages 150 à 159 de ce volume)

CORRIGENDA ET ADDENDA

P. 150. Au lieu de *Gaguiçan* lisez « 3. *Gaguieçan.* » Ajoutez à la liste des fautes de la nouvelle édition de Capanaga ce qui suit : « p. 5, lisez *bedeincatua çara çu.* p. 6, *erresuzitadu*, *assentado*, *perdurable.* p. 107, *pessado.* p. 121, *ha.* p. 152 *Domine.* p. CLXIV supprimez la question sur *Bedecatu* v. p. 153. p. CLXVII lisez curas. p. CLXIX après *al-Daguiala* changez 106 en 109 et mettez un ? après *al-Leigue*, *al-Leite*, *al-Leuquean* et *al-Neio*, et lisez *ba-Cusu ?* p. CLXXIII insérez « pluriel. » Après *Egozaneenac* et 141 après *Eusen 50*, p. CLXXIV changez *Gaguguiz* en *Gaguiguz.* p. CLXXVI Corcubion n'est pas en Portugal mais dans la province de la Corogne. p. CLXXVIII, a. l. d. the omission of which lisez n° 105, et après 24 insérez The existence of a copy of this work, et a. l. d. Catechism and Family Prayers lisez Kalendrera. Dans l'original *Dereho* serait pour *derecho* et *nachacho* pour *nachaco.*

P. 151. Après *gagoçana leguez* ajoutez « Par euphonie peut-être. »

P. 152. l. 7, avant Le mettez 5. Après « l'ignorent. » ajoutez « mais à la p. 67 du volume précieux numéroté

93. a. dans la *Bibliographie Basque* de M. J. Vinson, on trouve Anima nerea, zure amorioric badezu ? Mon âme avez-vous quelqu'amour pour vous-même ?

P. 153. Changez *ondasum* en *ondasun*, et ajoutez à la ligne suivante, « A comparer dans l'Imitation Souletine de 1757, p. 332, hagn misterio handien, dans 93. a (Cardaberaz) p. 40, an Jaun andia, et dans les sermons de Joaquin Lizarraga (édition posthume et pleine de fautes d'impression) 1846, ain Jaungoico ona. p. 141.

P. 154. l. 3, avant De mettez 15. l. 6. après *ebana* insérez « p. 11, *arimaac egozaneenac,* p. 56, *Vicarioac Ayta sanctu Eromacoac*. l. 7, changez au en ou. Après « agacer » ajoutez « p. 132, *batec daucana* » où l'on remarque le faux accord entre *ec* et *a*. *Batec* n'est pas l'article ici. A l'article 18 après *erioçeen* insérez *acordatu çaitez*, changez *médiatif* en *médiative*, et après *Z* ajoutez « En revanche on lit à la page 8, *gauça guztien ganean* = sobre todas las cossas avec le génitif, mais à la p. 8, *gauça guztiez ganean* = sobre todas las cossas. A l'article 19, après *goçaetan*, insérez « à goçar. p. 55, *adietan emaiteco*, p. 78, *yçaite gura bat*, p. 132, *iaten edo afarietan*, p. 148, *ulerretan emaiteco*.

P. 155, l. 2, supprimez *Zan* = l. 3 avant « singulier » mettez 20. *Zan*, après *singulier* insérez =, après *pluriel* insérez « p. 11, *Egozaneenac* = las de los que estavan, illas eorum qui (sperantes) stabant. Art. 25, changez *ces* en *ses*.

P. 156. l. 2. changez *nic* en *ric*, l. 11, entre *que* et *tous* insérez « dans. » l. avant *bioz* supprimez (1). Art. 27, mettez une virgule entre *et* et *devient*. Rattachez les deux lignes d'en bas à ce qui précède, en supprimant (1).

P. 157. l. 2, changez *Cenz* en *Çeenz*. Art. 29, mettez ; après *de* et *a-rean-ic*, a. l. d'*areanic*. Art. 31, après *incorrect* insérez Il fallait dire *Bigarrena Batismoabaga ylten direan seiñeena*. p. 90, au lieu de *numero eta circunstancia pecatuenac* on attendrait *pecatuen numeroa eta circunstanciac*. p. 122, a. l. d. *contu bere bicicena* on attendrait *bere bicicearen contua*, p. 101, *causa... erioceena* devrait être *eriocearen causa*. p, 21, au lieu de *seme naturala aita Jaungoico viçiena*, il serait plus correct de mettre *aita Iaungoico viciaren seme naturala*. Dans tous ces cas et d'autres qu'on pourrait citer il a mal placé l'article. A la page 109 au lieu de *bear eguin deusaneen aloguera edo salarioa criadueua* on se serait attendu à *bear egin deusaneen criaduen aloguera edo salarioa*. Ce n'est pas seulement l'ordre des mots et la position de l'article qui déforment cette phrase. Le verbe *deusaneen* paraît difficile et au R. P. J. I. de Arana, et à M. le docteur H. Schuchardt. Le premier le considère comme l'équivalent de *deutsaneen*, l'autre de *deutseneen*. Ils le traduisent par *de los que le han* (hecho trabajo) *para el* et *derer die ihm* (Arbeit gethan) *haben*. Mais alors le génitif, déjà exprimé dans *criaduen*, serait inutilement répété. Et la forme moderne *deutsan* ne signifie pas « qui l'ont à lui. » M. Arana l'appelle aussi un synonyme de *deutseen* ou du Guipuzcoan. Ce doit être ou bien une faute d'impression ou bien une forme qui a vieilli. Dans plusieurs formes du verbe Capanaga met *s* là où les modernes ont *ts*. P. 158, l. 15, mettez une virgule après « que » l. 8, après 140, insérez *ceinçucazeta*. p. 138, l. 13, a. l. d. « 47 (où » lisez 43 (où. Art. 36, mettez une virgule après *ze*, ajoutez *nt* à *explique*, mettez une virgule

après *alan* et un? après *etc.* Ajoutez à la fin : « Il rappelle l'adverbe latin magn-*opere*. Art. 37, insérez une virgule entre *baten* et *alguna*. P. 159, lisez *salarioa,* changez *gina* en *gura*, *par* en *pour*, *continu* en *contenu*.

Ajoutez « Les formes verbales commençant en EUS ne sont chez Capanaga que des variantes de celles qui commencent en DEUS. Il rattache *lagundu* au verbe intransitif *iaca*, *iacaz*. Voici une trentaine de mots inconnus aux Dictionnaires.

Pages 11. IAIAKERA = parto, nacimiento.
20. ANDRANE = Andredona, le titre de sainte Marie en Basque, étymologiquement femina domina.
». APROSTU = Apostol.
45. MALMADADE = desacato.
47. DESCOMUNIO = censura.
48. UGAÇABA = el amo.
49. CEMAIA = amenaza.
60. ATETIKO = exterior.
61. IDARAITE = hallar.
6 et 14. BEATU = sepultar.
66. ANZA = reliquia, resto.
70. INEX = huida.
74 et 6. EUTE = tener.
82. ESCURREA = arbol.
83. ECHI = dexar.
102 et 117. UTRA = ultra.
108. ONSTU = hurtado.
111. IRIGUI = abrir.
118. BELLAKERIA = bellaqueria.
126 et 128. INAX = huir, evitar.

Pages 127. IATOSTECO = (de) despues de comer.
128 et 129. EZIN = acostarse.
134. IAAKEREA = nacimiento.
135. ARENA = el tercio.
138. IUDEGU = Judio.
140. AREA = ara.
141. IZARA = sudario.
»». BATU = envuelta.
152. ERESI = inclinar (la cabeza).
153. ULERTU = oir, entender.

Vizella (Portugal), 22 août 1894.

E. S. DODGSON.

WILLIAM DWIGHT WHITNEY

Né le 9 février 1827, mort le 7 juin 1894.

La seconde moitié de ce siècle s'est signalée par de profondes révolutions politiques, religieuses et scientifiques. Aucun domaine de la science n'en a vu de plus profonde que celui de la philologie. Au premier rang parmi les Américains qui ont travaillé à cette grande œuvre, brille le nom de W. D. Whitney. Il est entré dans le repos. Que lui doivent ses contemporains?

Sa merveilleuse production scientifique occupe une période de quarante-quatre ans : elle débuta par un essai « Sur la structure grammaticale du Sanscrit », traduit et abrégé de Von Bohlen, et publié dans la *Bibliotheca Sacra* de 1849. Il n'avait guère plus de 22 ans. Si longue et riche en succès que semble une pareille carrière, sa mort n'en est pas moins prématurée, car l'âge avait épargné sa noble intelligence. Il naquit en un lieu déjà célèbre par mainte illustre naissance, à Northampton (Massachusetts), le 9 février 1827, de Josiah Dwight et Sarah (Williston) Whitney. En 1842, il entra à Williams College et y conquit ses grades en 1845. Les collines boisées de cette pittoresque contrée durent ajouter leur charme à celui des études pratiques d'histoire naturelle, et particulièrement d'ornithologie, auxquelles il consacra une grande part de

son temps de collège, et qui demeurèrent pour lui, pendant de longues années, une occupation profitable et chère. Il passa dans le pays de Northampton les trois années qui suivirent son habilitation ; puis, en 1849, il se rendit au Lac Supérieur, en qualité d'assistant de botanique, ornithologie et comptabilité, au service du *United States Geological Survey*. De retour à l'automne, il séjourna un an à Yale College, pour y continuer, sous la direction de M. Salisbury, l'étude du sanscrit entreprise l'année d'avant.

Dans l'automne de 1850, il partit pour l'Allemagne, où il eut pour principaux maîtres MM. Weber, à Berlin, et Roth, à Tubingue. Il ne tarda point, dès lors, à inaugurer son futur renom, par la copie et la collation des manuscrits européens de l'Atharva-Véda, l'un des plus anciens et importants monuments religieux de l'Inde, qu'il devait publier en collaboration avec M. Roth. L'été de 1853 vit son retour dans sa patrie, où il avait accepté, durant son séjour même en Allemagne, la chaire de sanscrit de Yale College (New Haven du Connecticut). Il ne l'occupa, du reste, qu'en 1854 ; mais, deux ans après, sa réputation de savant était définitivement fondée par la publication de l'édition princeps de l' « Atharva-Véda » (Berlin, Dümmler, 1856). Et il n'avait pas trente ans !

Il lui fallut pourtant chercher dans des leçons de langues vivantes un supplément à ses trop maigres appointements de professeur, et cette nécessité, si déplorable qu'elle puisse paraître aux amis de la science qu'il illustrait, ne laissa pas de servir l'intérêt public ; car elle l'amena à préparer, spécialement dans l'ordre de l'allemand, une série de recueils de textes établis sur un plan dont tous les

étudiants d'esprit un peu mûr apprécient la haute convenance. Un travail aussi absorbant eût amplement suffi à des forces moindres que les siennes; pour lui, ce ne fut qu'un hors-d'œuvre, qui n'empêcha point ses publications scientifiques les plus remarquables de se succéder avec rapidité. Sa traduction annotée du *Sûrya-Siddhânta* parut en 1860 : c'est, avec ses autres essais astronomiques, la principale contribution de ce siècle à la connaissance de l'astronomie hindoue en Occident. Le *Prâtiçâkhya de l'Atharva-Véda*, qu'il édita, avec traduction et notes détaillées, en 1862, est un traité de phonétique et de grammaire sur le texte de ce Véda et une indispensable ressource pour l'établissement de ce texte lui-même. Il en faut dire autant du *Taittirîya-Prâtiçâkhya*, qu'il publia de même en 1871. On ne sait qu'admirer davantage : la merveilleuse science de détails de ces érudits et patients Hindous, ou l'exposition magistrale du savant occidental qui s'assimile toute leur science, la refond et nous la livre sous la forme la mieux appropriée à nos habitudes et à notre tournure d'esprit. En 1881 il nous donna un complet *Index Verborum* de l'Atharva-Véda, et il laisse enfin, prêts pour l'impression ou peu s'en faut, une traduction et un commentaire manuscrits de ce grand recueil.

En 1879 parut sa *Grammaire Sanscrite*, publiée à la fois en anglais et en allemand à Leipzig. Il y joignit en 1885 un fort supplément, intitulé « Racines, formes verbales et dérivés primaires de la langue sanscrite ». Ce fut le couronnement de la partie purement technique de son œuvre, dont, eu égard ou même sans égard à l'état de la philologie sanscrite, on ne saurait que difficilement trouver l'équivalent. Car ses leçons se fondent, non sur les données

de ses devanciers, mais sur l'observation positive des faits du langage, soumis ensuite à une classification exemplaire et à une induction absolument rigoureuse. Whitney relevait beaucoup plus de l'indianisme pur que de la grammaire comparée ; mais ces deux ouvrages ont le mérite de poser les problèmes que les comparatistes ont à résoudre, et de placer sous leurs yeux la plupart des matériaux qui en constituent les éléments de solution.

Tout en poursuivant sans désemparer ces larges recherches, Whitney trouvait le temps d'écrire maint article de valeur sur de moindres sujets : astronomie hindoue, phonétique, grammaire et mythologie comparée, religions et littératures orientales, origine et nature du langage. Ses leçons de l'Institut Smithsonien et de la fondation de Lowell furent publiées en 1867 sous le titre *Language and the Study of Language,* en un ouvrage qui, tout en s'étendant sur le domaine entier de la linguistique, touche en détail à ses plus délicats problèmes : vu d'ensemble, c'est encore aujourd'hui ce qu'il y a de mieux comme initiation générale. Les mêmes sujets, mais sous une forme plus condensée, reparaissent dans son *Life and Growth of Language,* qui, publié en 1875, fut traduit en allemand, français, (*la Vie du Langage*), italien, hollandais et suédois. Des articles de mélanges qu'il dispersa dans divers journaux, *North American Review*, *Nation*, etc., une douzaine furent colligés en 1873, sous le titre *Oriental and Linguistic Studies*, dont il parut une nouvelle série l'année suivante. L'intérêt de quelques-unes de ces études n'est pas encore épuisé, et il en est une qui mérite de rester classique, « la doctrine védique de la vie future ».

Ce n'est pas encore tout. A Boston avait été fondée

par J. Pickering en 1842 l'*American Oriental Society*. Après la mort du fondateur, son centre de gravité fut tout naturellement déplacé et transporté à New Haven, où résidaient Salisbury, Woolsey et Hadley. L'élection de Whitney est de mai 1850, moins de huit ans après la première assemblée générale, et son nom apparaît pour la première fois au *Journal* de la Société dans la liste de membres qui clôt le tome II. Il en administra 18 ans la bibliothèque (1855-1873), et en fut secrétaire de correspondance pendant 27 ans, de 1857 à 1884, année où il fut élevé à la présidence. Sa collaboration y débute par un article védique au tome III. Dans les dix tomes III à XII du *Journal* proprement dit, plus d'un tiers est de sa main ; et, dans les sept tomes VI à XII, plus de moitié ; sans compter toutes ses menues communications dans les *Proceedings*. « C'était, disait un de ses amis de Harvard, un spectacle touchant et confusionnant, de voir M. Whitney arriver tous les ans à Boston, comme un juge, pour tenir les assises de la Société, puis s'en retourner après avoir lu tout ce qu'il avait apporté dans sa poche et discouru sur tout sujet qui en valait la peine. » Il vécut assez pour voir ces mœurs changées et entendre un compte rendu de la récente assemblée de la Société tenue à New York, où assistèrent 65 membres et figurèrent plus de quarante communications. Il fut le premier président de l'*American Philological Association*, qu'il fonda en 1869, et l'un des plus zélés collaborateurs de ses *Transactions* et de ses *Proceedings*.

Il eut également l'honneur de compter parmi les quatre « fidèles assistants », qui, après MM. Böhtlingk et Roth, les auteurs principaux, apportèrent le plus de documents

au grand Dictionnaire Sanscrit-Allemand en sept volumes publié par l'Académie Impériale de Russie (1852-1875). Le talent qu'il y déploya et la notoriété qu'il s'y acquit le désignèrent d'emblée pour la direction de ce *Century Dictionary*, qui est, en dehors de Murray et avec un objet et un plan tout différents, la plus considérable œuvre de lexicographie qui fut jamais entreprise par des hommes de langue anglaise. Ce fut lui qui posa les bases de la publication, destinées à en assurer l'unité à travers la multiplicité des auteurs requis à y contribuer : avec quelle variété de savoir et quelle largeur de vues, on peut le lire dans la préface ; et sa puissante autorité ne cessa de présider à l'achèvement de ce monument, incontestablement destiné à un si grand rôle dans l'instruction populaire.

A de tels mérites les suffrages autorisés ne faillirent pas. Sans parler des grades honorifiques qui lui furent déférés, Whitney fut élu successivement membre honoraire de la Société Asiatique du Bengale, de la Société Royale Asiatique de Grande-Bretagne et Irlande, de la Société Orientale d'Allemagne, de la Société Philologique de Londres, et membre actif ou correspondant des Académies de Berlin, de Saint-Pétersbourg, de Rome (Lincei) et de l'Institut de France (Académie des inscriptions). C'est en remplacement de Th. Carlyle qu'on le nomma chevalier au titre étranger de l'ordre de Prusse « pour le Mérite ».

Il était le type le plus achevé de la haute érudition. Il possédait les qualités distinctives du véritable érudit allemand : profondeur dans l'ensemble, minutie dans le détail, maniement sûr des matériaux ; mais jamais les arbres ne l'empêchèrent de voir la forêt, ni la connaissance intime des petits faits de dominer tout son sujet. Formé aux

meilleures écoles, il ne fut le servile imitateur d'aucun maître, pour excellent qu'il le tînt. Son originalité, qui éclatait dans le plan et la composition de ses ouvrages, inspirait aussi les indications qu'il savait donner à ses confrères, à la manière de Bacon, sur la meilleure méthode à suivre pour réaliser leurs propres intentions et atteindre un résultat définitif. Ses étonnantes qualités d'esprit ne sont nulle part plus apparentes que dans ce livre, *Language and the Study of Language*, qu'un juge compétent, G. Curtius, a proclamé « un modèle de sobre rigueur » (*nüchterne Strenge*). Bien différent de ces théoriciens qui semblent ne jamais toucher terre, Whitney fonde ses inductions sur les faits, sur l'observation de tous les jours, et y imprime partout le sceau du sens commun. Avec cela, toujours simple, allant droit au but, logique dans la pensée, lucide dans l'expression ; parfois, aussi, un peu trop concis ; mais il n'écrit que pour ceux qui se donnent la peine de penser. « Je ne l'ai vu qu'une ou deux fois, me disait un érudit de renom, mais je sens qu'il fut un de mes plus grands et meilleurs maîtres » (1). Et que diront alors ceux qui l'approchèrent et sur qui s'exerça directement son influence ? Il leur appartient de rappeler comme il savait encourager la jeunesse, aider l'inexpérience, patiemment suivre les progrès trop lents et sourire à tous les bons vouloirs, le temps qu'il passait sans compter à refondre les essais, parfois informes et fourmillants de germanismes, de quelque débutant novice, frais émoulu de son *triennium* en Allemagne ; et ils témoigneront unanimement de sa calme dignité de président, de son absolu désintéres-

(1) Pour moi, qui ne l'ai jamais vu, j'en dis autant. (V. H.)

sement et de la facilité de ses rapports, de sa sincère modestie d'attitude, de langage et d'âme.

Il y a environ huit ou neuf ans que se manifestèrent chez Whitney les premiers symptômes d'une grave maladie de cœur. Il envisagea la mort menaçante avec le même héroïsme qu'il savait déployer dans sa vie de savant, lutte inexorable et acharnée contre tout ce qui ressemblait, même de loin, à la dissimulation et à la déloyauté (1). Il suivit, à la lettre, le régime prescrit par ses médecins et se remit au travail. La mesure de son activité était comble : il parvint à la combler encore (2). Il est mort à New Haven le 7 juin dernier. Sa vie est un grand exemple pour tous ses confrères et un souvenir qui ne périra point tant que l'humanisme vivra en Amérique. Mais ses amis en deuil rediront sur lui, comme lui-même sur la tombe de J. Hadley : « Mon maître, mon maître, le chariot d'Israël, et ses cavaliers ! »

(*The Nation*, de New-York, 14 juin 1894.) (3).

(1) Ceci — car c'est honorer une telle mémoire que de n'en rien omettre — lui inspirait une violente défiance des synthèses hardies et lui donnait parfois dans la controverse une certaine âpreté ; M. Max Müller en sait quelque chose, et l'on souffrait à voir le dissentiment de ces deux grands esprits, si éloignés et pourtant si dignes l'un de l'autre. (V. H.)

(2) Moins de trois semaines avant sa mort, je recevais encore un article de sa main (sur l'hypothèse astronomique de M. Jacobi) tout débordant de faits, de critique et de juvénile ardeur. (V. H.)

(3) Depuis que ces lignes sont écrites, a paru un article où le talent et le caractère de Whitney sont appréciés par le savant de France qui était le mieux en mesure de le faire (*Journ. Asiat.*, 9e sér., IV, p. 177). Je ne crois pas qu'il soit possible à un peintre de serrer de plus près son modèle. (V. H.)

VARIA

UNE INSCRIPTION EN PATOIS SARDE.

On sait que les documents sardes sont fort rares. M. E.-S. Dodgson nous adresse la copie suivante d'une inscription funéraire qu'il a relevée dans l'église de Perfugas, dans la province de Tatari (Sassari), en Sardaigne :

« Su Teolgen Micheli Spanu Pintus de Martis inoghe placedamente reposat. Sacerdote dottu et esemplare sa parrochia de Perfugas in calidade de zettore pro 37 annos guvernesit. Piu et Relante pastore cum sa peraula et cum s'esemplu procuresit su bene de sas animas : Zittadinu honestu et probu, amigu sinceru et leale, affabilu, et generosu cum sos poveros ! pustis breve ma penosa maladia sa die 16 de lampadas 1877 cum tottu sas armas de Deus dae tottu cumpiantu in edade de 64 annos morzesit. Su frade, sorres, et nebodes inconsolabiles pouzesint custu marmaru ».

M. E.-S. Dodgson fait remarquer que, en sarde comme en catalan l'article défini vient d'*ipsum*, *ipsa*.

Lampadas signifie « juin ».

CORRIGENDA :

Pages 141, note 2. Segond.
— 142, — 3. Tsh'aq ou Tsh'ah'.
— 144, — Supp. *Revue critique*, etc.
— 145, — 2. Lâto.

TABLE

DES ARTICLES CONTENUS DANS LE TOME XXVII.

Pages.

BERTHET (M.). — Essai d'interprétation de quelques mythes bibliques 135

DODGSON (E.-S.). — La langue basque en 1656. 150

— La langue basque en 1656. — *Corrigenda et addenda*. . 345

GRASSERIE (Raoul de la). — De l'infixation. 1

LEFÈVRE (André). — Les temps homériques. 49, 112, 175, 321

PINART (Alphonse). — Notes sur les Indiens Chocoes. . . . 70

— Études sur les Indiens californiens. 79

REGNAUD (Paul). — L'étymologie du latin *nubo*, etc. 160

— Le véritable sens d'un passage védique. 254

— Un faux principe de linguistique. 261

VINSON (Julien). — Les théories nouvelles sur le verbe basque. 95

— Notes de bibliographie basque. 220

— La question ibérienne. 247

— La Bibliothèque du prince L.-L. Bonaparte. 287

Vocabulaires basques de Pierre d'Urte. 28

William Dwight Whitney. 350

BIBLIOGRAPHIE.

CHARENCEY (Comte de). — *Petite Grammaire du patois de l'arrondissement d'Alençon*, par M. Charles VÉREL. . . . 88

Pages.

GRASSERIE (Raoul de la). — *La poésie chinoise* de C. DE HARLEZ. 164

Suomalais-ugrilaisen seuran aikakauskirja. — Kosmal idioma. 168

— *Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau*. 168
268

Les racines de la langue russe, par Louis LÉGER et G. BARDONNAUT. 169

Rosari pimgahi binzdi. — Dictionnaire de la Société filologique francaise. — Nagualisme. 170

VINSON (Julien). — *Le Bouddhisme éclectique*, par Léon ROSNY 90

— *L'évolution littéraire dans les diverses races humaines*, par Ch. LETOURNEAU. 166

— *The earliest translation of the old testament into the basque langage (a fragment)*. 266

- *Actes de la Société philologique* (organe de l'Œuvre de Saint-Jérôme) 268

VARIA.

Les Sonnets monosyllabiques. 92

Étymologies basques. 173

Un accident, une chanson et un procès à Bayonne au milieu du XVIIIe siècle. 270

Une inscription en patois sarde 358

Orléans. — Imp. Paul PIGELET, 8, rue Saint-Etienne.

EN VENTE CHEZ J. MAISONNEUVE

BIBLIOTHÈQUE ORIENTALE

TOME I

Rig-Véda ou *Livre des Hymnes*, traduit du sanscrit par A. LANGLOIS. *Deuxième édition*, avec un Index analytique, par Ph. Éd. FOUCAUX. 620 pages..... 20 fr.

TOME II

HYMNES SANSCRITS, PERSANS, ÉGYPTIENS, ASSYRIENS ET CHINOIS. — **Le Chi-King** ou *Livre des vers*, traduit pour la première fois en français par G. PAUTHIER. 425 pages..... 15 fr.

TOME III

Introduction à l'Histoire du Buddhisme indien, par E. BURNOUF. *Deuxième édition*. 586 pages..... 20 fr.

TOME IV

Le Koran analysé, par J. LA BEAUME. XXIII et 800 pages. 20 fr.

TOME V

Avesta, livre sacré du Zoroastrisme, traduit du texte zend, accompagné de notes explicatives et précédé d'une introduction à l'étude de l'Avesta et de la religion mazdéenne, par Ch. DE HARLEZ. *Deuxième édition*, revue et complétée. CCXLVIII et 671 pages, carte de l'Éran avestique et figures..... .... 20 fr.

NOUVEAUTÉS

LÉGER et BARDONNAUT. **Les racines de la langue russe**, in-8 cart..... 5 fr.

BOUCHET (Eugène). **Précis des littératures étrangères, anciennes et modernes**, in-8 br..... .... 7 fr.

LES

LITTÉRATURES POPULAIRES

DE TOUTES LES NATIONS

TRADITIONS, LÉGENDES
CONTES, CHANSONS, PROVERBES, DEVINETTES
SUPERSTITIONS

Tome I. Paul SÉBILLOT. *Littérature orale de la Haute-Bretagne.* Paris, 1881, un charmant volume petit in-8 écu, de XII et 404 pages, cartonné, non rogné..... 5 fr. »

Tomes II-III. F.-M. LUZEL. *Légendes chrétiennes de la Basse-Bretagne.* Paris, 1882, 2 vol. cart., non rognés..... 10 fr. »

Tome IV. G. MASPERO. *Les Contes populaires de l'Égypte ancienne.* Paris, 1882, 1 vol. cart., non rogné..... 5 fr. »

Tomes V-VII. J.-F. BLADÉ. *Poésies populaires de la Gascogne.* Texte gascon et traduction française en regard, avec musique. Paris, 1881-1882, 3 vol. cart., non rognés..... 15 fr. »

Tome VIII. Éd. LANCEREAU. *L'Hitopadésa, ou l'Instruction utile.* Recueil d'apologues et de contes traduits du sanscrit. Paris, 1882, 1 vol. cart., non rogné..... 5 fr. »

Tomes IX-X. Paul SÉBILLOT. *Traditions et superstitions de la Haute-Bretagne.* Paris, 1882, 2 vol. cart., non rognés..... 10 fr. »

Tome XI. J. FLEURY. *Littérature orale de la Basse-Normandie* (Contes, chansons, devinettes, etc.). Paris, 1883, 1 vol. cart., non rogné 5 fr. »

Tome XII. Paul SÉBILLOT. *Gargantua dans les traditions populaires.* Paris, 1883, 1 vol. cart., non rogné..... 5 fr. »

Tome XIII. H. CARNOY. *Littérature orale de la Picardie* (Contes, chansons, devinettes, etc.). Paris, 1883, 1 vol. cart., non rogné..... 5 fr. »

Tome XIV. E. ROLLAND. *Rimes et jeux de l'enfance.* Paris, 1883, 1 vol. cart., non rogné..... 5 fr. »

Tome XV. Julien VINSON. *Le Folk-lore du pays basque.* Paris, 1883, 1 vol. cart., non rogné, avec musique..... 5 fr. »

Tome XVI. Fr. ORTOLI. *Les Contes populaires de l'île de Corse.* Paris, 1883, 1 vol. cart., non rogné..... 5 fr. »

Tomes XVII-XVIII. J.-B. WEKERLIN, bibliothécaire du Conservatoire. *Chansons populaires de l'Alsace*, avec airs notés. Paris, 1883, 2 vol. cart., non rognés..... 10 fr. »

Tomes XIX-XXI. J.-F. BLADÉ. *Contes populaires de la Gascogne.* Paris, 1886, 3 vol. cart., non rognés..... 15 fr. »

Tome XXII. Paul SÉBILLOT. *Coutumes populaires de la Haute-Bretagne.* Paris, 1886, 1 vol. cart., non rogné..... 5 fr. »

Tome XXIII. E. PETITOT. *Traductions indiennes du Canada Nord-Ouest.* Paris, 1886, 1 vol. cart., non rogné..... 5 fr. »

Tomes XXIV-XXVI. F.-M. LUZEL. *Contes populaires de la Basse-Bretagne.* Paris, 1887, 3 vol. cart., non rognés..... 15 fr. »

Tome XXVII. C. BAISSAC. *Le Folk-lore de l'île Maurice.* Texte créole et traduction française. Paris, 1888, 1 vol. cart., non rogné..... 5 fr. »

Tome XXVIII. H. CARNOY et J. NICOLAÏDES. *Traditions populaires de l'Asie-Mineure.* Paris, 1889, 1 vol. cart., non rogné..... 5 fr. »

Tome XXIX. L.-F. SAUVÉ. *Le Folk-lore des Hautes-Vosges.* Paris, 1889, 1 vol. cart., non rogné..... 5 fr. »

Tome XXX. HERVEY DE SAINT-DENYS. *Six Nouvelles nouvelles* traduites du chinois. Paris, 1892, 1 vol. cart., non rogné..... 5 fr. »

Tomes XXXI et XXXII *en préparation.*

Orléans. — Imp. Paul PIGELET, 8, rue Saint-Etienne.

JAN 11 '[illegible] H

Widener Library
3 2044 098 626 781